

Division

I

Section

7

671)

JOURNAL

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH,
RUE MONTMORENCY, N° 16.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Cet Évangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.

MATTHIEU, XXIV, 14.

NEUVIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

CHEZ J.-J. RISLER, LIBRAIRE,

RUE DE L'ORATOIRE, N° 6.

~~~~~

1834.



# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

### AFRIQUE MÉRIDIONALE.

#### *Mission chez les Bassoutos.*

*De bonnes nouvelles apportées d'un pays éloigné, dit le Sage, sont comme de l'eau fraîche à une personne altérée et lasse* (1). Nous avons bien éprouvé la vérité de ce proverbe, en recevant, dans les derniers jours de l'année qui vient de finir, les lettres du sud de l'Afrique dont on va lire la substance, et nous ne pouvions mieux commencer cette nouvelle année missionnaire, qu'en faisant participer nos lecteurs aux douces émotions qu'elles nous ont causées, et à la reconnaissance envers Dieu qu'elles sont de nature à inspirer. Depuis plusieurs mois les pages du bulletin de la Société des Missions évangéliques de Paris, consacrées presque exclusivement au récit des souffrances de toute espèce des missionnaires français, étaient empreintes d'une couleur de tristesse et de deuil, et les vrais amis de notre Institution devaient soupirer, comme nous et avec nous, après des jours meilleurs pour notre mission au sud de l'Afrique et pour ses missionnaires. Ces jours sont venus; le Seigneur en a fait luire l'aurore. *Que les mains qui sont faibles se fortifient, et que les genoux qui sont relâchés se raffermissent* (2); que les âmes qui ont mené deuil au sujet de nos épreuves

---

(1) Proverbes, XXV, 25.

(2) Héb. XII, 12.

passées, cessent de gémir sur le sac et la cendre, et que ceux qui ont combattu par la prière, sans perdre l'espérance, voient dans les faits que nous allons mettre sous leurs yeux, une preuve nouvelle de la vérité que le Seigneur leur a sans doute déjà mille fois enseignée par l'expérience, c'est que s'il retarde quelquefois l'accomplissement de ses promesses, il n'oublie jamais ce qu'il a promis. Qu'ils bénissent donc le Seigneur, et qu'ils lui rendent grâce; car voici, gloire en soit à Dieu, une peuplade inconnue a été découverte; la tribu des Bassoutos s'est réunie avec empressement autour des messagers du salut; une nouvelle station a été fondée; Morija s'élève au milieu du désert. Le missionnaire Casalis écrit de Philippolis, sous la date du 31 juillet 1833 :

*A messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.*

Messieurs et très-honorés frères,

« Avant de quitter Graaff-Reinet, je crus devoir vous exposer, dans mon journal du 29 avril, les raisons qui nous déterminaient à continuer notre marche vers l'intérieur, et à poursuivre le projet d'une mission chez les Zoulas (1). Ces raisons appuyées sur des faits positifs, avaient certainement assez de poids pour légitimer une résolution trop hardie en apparence; mais des évènements que nous n'avions pu prévoir, ont complètement changé nos plans.... à la gloire de Dieu! Tandis que nous cherchions à pénétrer chez un prince peu disposé à recevoir l'Évangile, une tribu tout entière s'est écriée :

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année, 9<sup>e</sup> livraison, p. 269.

« Passez de notre côté pour nous secourir. » — Les Bas-soutos (1), dont le pays est situé à l'est de Philippolis, reconnaissent pour chef un homme intelligent, nommé Moshesh (2), fils de Mogachane (3). Ce chef entendit parler, il y a quelques années, des stations de Philippolis et du Kuruman, et il comprit aussitôt que de pareils établissemens fondés dans ses domaines, procureraient de grands avantages à ses sujets. Dès ce moment il résolut d'employer tous les moyens possibles pour attirer chez lui des missionnaires. Après de longues réflexions, il remit deux cents bœufs à quelques uns de ses serviteurs, et leur commanda d'aller trouver le *grand-maître des blancs*, afin d'obtenir de lui, à la place de ce troupeau, *des hommes capables d'instruire les noirs*. Ses serviteurs obéirent; mais après cinq ou six jours de marche, ils rencontrèrent des Korannas qui leur enlevèrent les bestiaux. Ce revers ne découragea pas Moshesh. Ayant appris qu'un certain Griqua, venu de Philippolis, chassait dans ses terres, il le fit appeler, le questionna sur les intentions et les travaux des missionnaires, et le supplia de l'aider à parvenir au but de ses désirs. Ce Griqua, dès son retour, rapporta l'affaire à M. Kolbe, qui nous en a fait part lors de notre passage dans sa station, et nous a vivement engagés à visiter les Bas-soutos. Nous aurions cru commettre une faute impardonnable en refusant de nous rendre à un appel aussi

(1) C'est la véritable orthographe du nom. Quelques personnes l'écrivent Bassutos ou Bashutos, en donnant à l'*u* le son *ou* dans la prononciation; mais cette orthographe ne peut être comprise des Français, qui ne prononcent jamais *u* comme *ou*.

(2) Prononcez comme si c'était écrit Moschesch.

(3) Le *g* dans ce nom doit avoir le son du *g* hollandais dans *gest*, *gaf*; appliquez la même observation à *Mosiga*, *Mogatla*. Le *ch* doit se prononcer invariablement *tch*.

remarquable. Le doigt de l'Éternel était visible; « il nous montrait le chemin par lequel nous devions marcher. » (Es. XLVIII, 17. )

*Arrivée chez les Bassoutos.*

« Le frère Arbousset vous rend compte de notre voyage. Je ne doute pas que son journal ne réjouisse vivement tous ceux qui s'intéressent à l'OEuvre des Missions (1). Les Bassoutos nous ont reçus comme des bienfaiteurs. Moshesh n'a rien négligé pour nous prouver la joie que lui causait notre arrivée. Je n'oublierai jamais avec quel enthousiasme les habitans de Bossiou (2) m'accueillirent le 28 juin. J'avais devancé les voitures, afin d'aller saluer Moshesh au nom de mes frères. Lorsque je fus parvenu à un quart de lieue de la montagne sur laquelle la ville est située, j'aperçus une foule immense qui cherchait à découvrir l'étranger dans la plaine. Mon cœur tressaillit à la pensée que ces sauvages allaient entendre, pour la première fois, le nom du Sauveur; je sentis l'immense responsabilité qui pesait sur moi, et je rendis grâces à Dieu de ce qu'il avait préparé la voie devant ses serviteurs. Une forte décharge de fusils (3) réveilla bientôt mon attention; j'avais atteint le pied du

---

(1) Ce journal paraîtra par extraits dans notre prochaine livraison, avec une carte du pays des Bassoutos, dressée par le missionnaire Casalis. Cette carte a d'autant plus de prix, que le pays qu'elle décrit ne se trouve sur aucune des cartes du sud de l'Afrique publiées jusqu'à ce jour. Nous en avons transporté les trois principaux points, Calédon, Morija et Bossiou, sur celle que nous publions aujourd'hui. On les trouvera au sud-est de Philippolis.

(Rédacteurs.)

(2) C'est le nom de la ville capitale de Moshesh.

(3) On verra plus tard que Moshesh a pris ces armes sur les Korannas.

coteau , et il était temps de descendre de cheval pour gravir les rochers qui me séparaient encore du roi bas-souto. Depuis ce moment les décharges se succédèrent sans interruption au milieu des acclamations de la multitude ; mais aussitôt que je fus arrivé près des premières huttes , un profond silence s'établit , et quelques indigènes s'avancèrent pour me conduire vers Moshesh. Je le trouvai assis sur une natte , au milieu de ses conseillers : il me tendit la main d'un air affectueux , et m'invita à prendre place à son côté. Un de ses serviteurs m'apporta un pot de bière et quelques bâtons de canne à sucre. La conversation ne tarda pas à s'engager ; Moshesh prit d'abord la parole pour me remercier d'avoir franchi de si grandes distances , dans le but de venir instruire son peuple. Je tâchai de lui faire comprendre que Dieu seul nous avait inspiré cette résolution : « Très-bien ,  
« continua le prince ; si vous consentez à demeurer avec  
« moi , vous m'apprendrez à connaître votre Dieu ; mon  
« pays est à votre disposition ; bâtissez , cultivez comme  
« vous le jugerez à propos ; je veux rassembler tous mes  
« sujets et m'établir auprès de vous. Lorsque vous vous  
« serez un peu reposé , nous partirons ensemble pour  
« aller chercher un emplacement convenable. » Cela dit , Moshesh se lève , me place à sa droite et me conduit vers sa hutte ; le peuple nous suit à vingt pas de distance ; une femme récite à haute voix les louanges du fils de Mogachane. Arrivé près de sa demeure royale , le chef fait appeler tout le sérail , et me présente à chacune de ses femmes. J'en vis une trentaine , outre la reine légitime , qui jouit de grands privilèges et demeure à part dans une hutte particulière. Cette cérémonie termina la visite ; les voitures étaient arrivées au pied de la montagne , et je demandai la permission de rejoindre mes amis.

*La station de Morija.*

« Moshesh a tenu sa promesse ; malgré un froid rigoureux de 6 à 7° au-dessous de zéro (1), il a passé toute une semaine avec nous dans le désert. Le Seigneur a béni nos recherches ; le 9 juillet nous avons posé les premiers fondemens d'une station qui sera consacrée à l'Eternel sous le nom de Morija. Admirez, messieurs, les voies du Seigneur à notre égard ! A peine neuf mois se sont-ils écoulés depuis que nous avons quitté la France, et déjà nous commençons à mettre la main à l'œuvre ; un peuple nombreux, avide d'instruction, se presse autour de nous. O Dieu ! tu as fait au-delà de tout ce que nous désirions et pensions ; qu'à toi seul soit la gloire, et que ta bénédiction repose toujours sur nos travaux !

« La mission de Morija commence certainement au milieu de circonstances très-favorables ; toutefois, messieurs, nous aurons à lutter contre des difficultés qui suffiraient pour faire échouer nos projets, si le Seigneur n'intervenait en notre faveur. Les déprédations des Korannas maintiennent le pays dans un état de trouble et d'agitation très fâcheux. Ces brigands du désert ont appris l'usage des armes à feu, et ils tuent sans pitié tous les Bassoutos qu'ils rencontrent, pour s'emparer de leurs troupeaux. Il est vrai que Moshesh leur a donné de terribles leçons ; plus d'une fois il les a forcés à prendre la fuite, en laissant entre ses mains leurs fusils et leurs chevaux ; mais ils semblent incorrigibles, et dernièrement encore ils ont fait un horrible carnage à Tabantson, l'une des villes que nous avons visitées sur

---

(1) Le pays de Moshesh est situé au pied des montagnes de neige ; et c'est en hiver que les missionnaires y sont arrivés.



notre route. Les Bassoutos sont exaspérés, et Moshesh ne tardera pas à marcher contre Piet Witte-Foet, chef des Korannas; « Il veut, dit-il, exterminer tous ses ennemis, afin de pouvoir s'établir en paix à Morija, et profiter de nos instructions. » Quoique cette résolution nous ait donné de grandes inquiétudes, nous nous sommes remis avec confiance entre les mains du Seigneur.

« Notre premier plan en partant de Philippolis avait été de visiter seulement le pays des Bassoutos; en conséquence, nous avons laissé une de nos voitures et la plus grande partie de nos bagages aux soins de M. Kolbe. Lorsqu'il fut arrêté que nous fonderions une station chez Moshesh, il nous sembla déraisonnable de revenir tous les trois à Philippolis, tandis qu'un seul suffisait pour aller chercher les effets. Nous décidâmes alors qu'Arbousset et Gosselin resteraient à Morija, et que je ferais le voyage. — Je vais vous rendre compte maintenant de ma marche dans le désert, en vous soumettant mon journal.

### *Voyage de Morija à Philippolis.*

18 juillet. — Nous avons terminé dans la matinée la petite maison qu'Arbousset et Gosselin doivent habiter; elle a quinze pieds de longueur sur dix de large, et sous le rapport de la solidité elle ne laisse rien à désirer. Mes frères n'ayant plus besoin de mon aide, j'ai quitté Morija à trois heures de l'après-midi. Arbousset a voulu m'accompagner; nous nous sommes entretenus avec délices de la bonté du Seigneur. Pendant cette conversation nos cœurs ne pouvaient suffire à la joie que nous causait la fondation de notre station; il nous semblait que nous étions trop heureux; nous éprouvions quelque chose de

semblable aux craintes de ce prince de l'antiquité, qui se trouvant accablé de sa longue prospérité, cherchait à satisfaire la jalousie des destins par la perte d'un anneau précieux. « Servez l'Eternel avec crainte, *égayez-vous avec tremblement* (Ps. II, 11). — Après trois heures de marche S. O., j'ai fait dételer dans le voisinage d'une source du Galédon.

19.— « *Marche* : De 11 à 12 h. 174, S. O; de 12 h. 174 à 2 = 5, N. O.; de 2 = 5 à 3 h., O. N. O.; de 3 h. à 4 = 174, O.; de 4 = 174 à 4 + 5, N. O.) Arbousset m'a quitté pour retourner à Morija. Avant de nous séparer, nous nous sommes recommandés mutuellement à la grâce du Seigneur par la prière et le chant d'un cantique. A 2 + 10, j'ai découvert une mine de charbon de terre; ce sera une grande richesse pour notre établissement. Le conducteur de mes bœufs assure que les Bassoutos exploitent la houille, et s'en servent pour préparer le fer de leurs lances. Le soir, ayant envoyé chercher de l'eau, tous mes gens se sont écriés qu'il était impossible d'en boire, vu que la source avait sans doute été corrompue par la carcasse de quelque animal. J'ai supposé d'abord qu'ils avaient puisé à une *source sulfureuse*. La dégustation m'en a bientôt convaincu. Un Bassouto, mieux instruit que les autres, a pris la parole pour prouver que cette eau, parfaitement pure, loin de nuire à la santé, avait des propriétés médicales très-marquées. Je n'attendais pas cette observation d'un sauvage.

20.— « Nous avons campé hier près de Popokuan, petit village de Bassoutos : je m'y suis rendu ce matin avec mon interprète. Le chef Matchouse m'a comblé de caresses. « Je sais, m'a-t-il dit, que vous êtes venu pour nous instruire et nous rendre heureux. Dès que Moshesh aura fixé sa demeure auprès de vous, je descendrai de

la montagne : pour le moment , je ne le puis pas ; les Korannas sont si terribles , que je n'ose plus bouger ; ils nous ont réduits au désespoir. Nous ne savons que faire pour leur échapper : nous ne pouvons pas monter au ciel , nous ne pouvons pas nous enfoncer dans la terre ! ! Qu' allons-nous devenir (1) ? » En prononçant ces derniers mots , Matchouse a répandu des larmes. Je me suis efforcé de le rassurer , et il a été tellement sensible à cette marque d'intérêt , qu'il m'a fait présent de deux corbeilles de blé indigène (*Holcus sorghum*). Après cette visite , nous sommes partis , et nous avons marché N. O. pendant cinq heures. A 1 + 20 j'ai passé près d'un lac d'eau douce assez considérable. Un Bâssouto se promenait non loin du bord : dès qu'il nous a vus , il s'est couché à plat ventre : le malheureux nous prenait pour des Korannas. Campé sur le rivage du Calédon ! ! . . .

21. — « (*Marche* : De 10 = 10 à 10 + 174 , S. O. ; de 10 + 174 à 11 = 174 , O. N. O. ; de 11 = 174 à 11 + 20 , O. ; de 11 + 20 à 12 , N. ; de 12 à 3 = 174 , O.) Le Calédon n'étant plus guéable vis-à-vis le lieu du campement , nous avons dû longer la côte jusqu'à 11 = 174. J'ai traversé avec beaucoup de danger. La voiture a failli verser et me tomber sur la tête , tandis que je la soutenais avec une perche du côté où elle penchait. Mes gens m'ont cru écrasé ; mais , par la providence de Dieu , il ne m'est arrivé aucun mal. Le Calédon mérite de compter parmi les principales rivières du sud de l'Afrique. D'après les

---

(1) La langue hollandaise , qu'ont apprise nos frères , étant parlée non seulement par les fermiers de la colonie , mais encore par les tribus voisines des Griquas , des Korannas , etc. , on ne s'étonnera pas si , au moyen de cette langue , les missionnaires français peuvent se faire comprendre des indigènes , soit par eux-mêmes , soit au moyen d'interprètes.

rapports des Bassoutos, il prend sa source dans les monts Witteberg (1), près du pays des Mantætis. Il coule O. et O. S. O., et se jette dans l'Orange, à deux ou trois heures de la station des Bushmen, c'est-à-dire à seize ou dix-huit lieues S. E. de Philippolis. Il a soixante pieds de large sur quatre de profondeur à l'endroit où je l'ai traversé : son lit est rocailleux, son cours rapide ; des dunes de sable le bordent de chaque côté. Des troupes d'autruches ont attiré mon attention pendant le reste de la journée. J'ai acquis de nouvelles preuves qu'elles couvent leurs œufs comme les autres oiseaux. Les Bassoutos garantissent le fait, et ils ajoutent cette particularité intéressante que la femelle couve pendant le jour et le mâle durant la nuit.

22.— « C'est le premier dimanche que je passe loin de mes frères. Je ne puis réfléchir sans émotion aux distances qui me séparent des objets de mon affection ; mais le Seigneur adoucit les pensées mélancoliques dont la vue du désert remplit mon âme. Le livre d'Esther me fournit d'abondans sujets de méditation ; malgré la différence du parallèle, j'aime à rapprocher Assuérus et Moshesh comme deux monumens de la puissance de Dieu qui tient les cœurs des rois en sa main.

25.— « Les bêtes féroces nous ont beaucoup inquiétés pendant la nuit dernière : mon conducteur a été tellement effrayé, qu'il est venu se réfugier dans ma voiture. Les bords du Calédon sont infestés par de terribles lions,

---

(1) Les monts Witteberg (montagnes blanches), sont la continuation des monts Stormberg (montagnes de la tempête), qui sont eux-mêmes une suite du Sneuwberg (montagnes de neige). Les natifs font continuer la chaîne jusqu'au delà du Molopo, dans la direction N. Ils confirment en cela la carte générale de l'Afrique, de M. Hérisson. (Carte générale de l'Afrique, par M. Hérisson, élève de M. Bonne, chez Basset, rue Saint-Jacques, n. 64.) Il est probable que la chaîne va se joindre à celle qui traverse les royaumes de Sofala et de Sabia.

dont la férocité provient sans doute de ce que personne ne les a troublés jusqu'ici. Ils ont dévoré un de mes meilleurs bœufs. — (*Marche* : de neuf heures à quatre, O.) Vers deux heures de l'après-midi, nous sommes arrivés au bord d'un profond ravin qui nous barrait le passage. J'ai fait arrêter la voiture pour chercher une issue; mais toutes mes perquisitions ont été vaines, et nous avons dû nous résigner à traverser le fossé. J'espérais que les bœufs, aidés par le contre-coup de la descente, pourraient remonter sans trop de peine; mais ces pauvres animaux, déjà fatigués par une longue marche, ont refusé tout service, et même les deux timonniers se sont abattus sous leurs jougs. Que faire?... Nous n'avions pas un seul outil, car ils étaient tous restés entre les mains des frères. Mes gens ont dételé, et, quoique nous ne fussions que quatre hommes, nous avons commencé avec ardeur à pratiquer un chemin. Tantôt nous grattions la terre avec nos doigts, tantôt nous nous servions d'un caillou tranchant en guise de bêche. Au bout d'une heure et demie, nous avons jugé notre travail assez avancé pour atteler de nouveau, et, par la grâce de Dieu, nous sommes sortis de ce mauvais pas. Un danger plus imminent encore nous attendait au-delà du ravin. Les sauvages ont l'habitude de mettre le feu à l'herbe, afin de bonifier le terrain et d'obtenir ainsi de meilleurs pâturages : le vent le plus léger suffit pour propager l'incendie à des distances considérables, et souvent le voyageur est obligé de marcher des journées entières sur un sol brûlé sans trouver la moindre nourriture pour son attelage. Ordinairement on évite les flammes sans beaucoup de peine; mais aujourd'hui je me suis vu enveloppé de toutes parts. Nous ne pouvions pas rétrograder, car le fossé se trouvait derrière nous; il fallait absolument nous frayer un passage à travers les

flammes ; c'est ce que nous avons fait : remarquant un endroit où elles étaient moins intenses , nous nous sommes précipités , armés de bâtons , et à force de coups nous avons éteint un espace suffisant pour passer sans danger.

24 et 25.—(*Marche*. 24 : De 11 à 12 h. , O. ; de 12 à 1 h. , N. O. ; de 1 à 5 h. 1/2 , O. ; de 5 h. 1/2 à 4 , N. N. O.—25 : De 11 h. 1/2 à 1 , O. S. O. ; de 1 à 4 h. , O.) Pendant ces deux journées , j'ai presque toujours voyagé au milieu de multitudes de zèbres et d'antilopes. Il est difficile , pour ne pas dire impossible , de se représenter le nombre prodigieux de bêtes féroces qui vivent dans les déserts de l'Afrique , tant qu'on n'en a pas jugé de ses propres yeux. Trois espèces d'antilopes ont spécialement attiré mon attention , le spring-bock , le riet-bock et le hart-beest. Le spring-bock (antilope euchore) emporte le prix de la beauté : l'élégance de ses formes , la rapidité de sa course , la grâce de ses moindres mouvemens le rendent l'ornement du désert : ses cornes , longues de six à huit pouces , varient entre le marron foncé et le noir ; il a le dos fauve et les parties inférieures blanches ; une longue raie brune s'étend le long de ses flancs. Le riet-bock (antilope eleotragus) tire son nom de ce qu'il vit communément dans les roseaux : son poil est laineux et d'une couleur cendrée ; ses cornes se recourbent en avant en forme de croc. Une longue tête , des cornes fortement annelées et penchant en arrière distinguent le hart-beest (antilope caama). Les chasseurs africains font un grand cas de ces trois espèces d'antilopes ; mais ils préfèrent l'antilope blanche (antilope leucoryx) , dont le cuir se vend assez cher , en raison de sa force. Cet animal est remarquable par ses dimensions , qui ne le cèdent guère à celles du bœuf. Ses cornes sont longues , parfaitement droites , coniques et

entourées vers la base d'anneaux en spirale : son poil est ras et presque blanc ; sa queue ressemble à celle de la girafe.

26.— « (*Marche* : De 9 à 10 h., O. ; de 12 à 7 h., S. O.) Hier, j'admirai la puissance de Dieu dans l'œuvre de la création ; aujourd'hui, j'ai pu contempler cette même puissance dans une création bien plus merveilleuse que celle du monde matériel, je veux parler de la conversion du fidèle (2. Cor. v, 17, *καινη κτισις*). Ayant dételé vers midi, afin de laisser rafraîchir les bœufs, j'ai bientôt aperçu une voiture de Griquas qui s'avancait vers nous. Au bout d'un instant, cette voiture nous a joints, et les Griquas à qui elle appartenait sont venus nous saluer. Un jeune homme, dont l'extérieur modeste m'a d'abord frappé, est resté après les autres. Il désirait beaucoup me parler ; mais sa timidité l'en a empêché pendant environ un quart d'heure. Enfin, surmontant cette crainte mal fondée, il a posé ses mains sur le devant de mon fourgon et commencé la conversation suivante : « L'œuvre que vous entreprenez dans ce pays, monsieur, est certainement la plus belle et la plus glorieuse que Dieu puisse confier à ses créatures. — Oui, sans doute, et je me réjouis de voir que vous sachiez l'apprécier. Avez-vous éprouvé vous-même les heureux effets de l'Évangile ? — Le Seigneur m'a fait comprendre que je devais chercher par-dessus tout le salut de mon âme, et j'espère l'avoir trouvé. — Parce que vous l'avez cherché en Jésus. — J'allais le dire ; Jésus est ma seule espérance ; il a expié tous mes péchés par sa mort. » — Cet entretien continua sur le même pied pendant quelques minutes. O quelle douce rencontre ! comme j'étais délicieusement ému en parlant à ce frère ! Il faut habiter dans des contrées païennes, au milieu d'un peuple sans Dieu et sans espérance, pour apprécier à leur juste va-

leur les avantages de la communion fraternelle. Chrétiens de la France, reconnaissez l'immense privilège que vous possédez; jouissez-en en paix, et que jamais de légères différences d'opinion ne vous privent du plus grand trésor que vous ayez après la foi au Sauveur! Deux jours après cette rencontre, je suis arrivé à la station des Bushmen. Ma marche, pendant ces deux journées, a été S. O. : de là j'ai gagné Philippolis en dix-sept heures.

« J'espère repartir pour Morija dès que mes bœufs se seront assez reposés, c'est-à-dire dans deux ou trois semaines.

« Recevez, messieurs, l'assurance de mon respectueux attachement en Jésus.

« CASALIS. »

---

### *Quelques détails sur le caractère des Bassoutos.*

En attendant que M. Casalis nous fasse parvenir un travail important qu'il annonce avoir commencé sur les mœurs et la langue des Bassoutos, nos lecteurs liront avec intérêt le morceau suivant extrait de la correspondance de ce missionnaire avec un ami intime qu'il a à Paris :

« La manière dont nous avons été reçus par Moshesh et ses sujets nous donne de grandes espérances; toutefois nous nous rappelons que le cœur de l'homme est *désespérément malin*, et nous ne serions pas surpris de voir ceux qui nous ont accueillis avec le plus d'enthousiasme se déclarer les premiers contre nous. En général, il faut se défier dans ces contrées des démonstrations



d'amitié : ce n'est pas que les indigènes aient un caractère fourbe et naturellement porté à la mauvaise foi ; mais tout entiers aux impressions du moment , ils changent d'humeur à chaque moment comme des enfans , et maudissent le soir ce qu'ils ont adoré dans la matinée. D'ailleurs , s'ils recherchent nos instructions , c'est purement par politique ; ils savent que la supériorité des Européens provient de leurs lumières , et ils en concluent avec raison que des missionnaires peuvent les mettre au-dessus de leurs ennemis. Les Béchuanas n'ayant pas de forme de culte , sentent peu , ou plutôt ne sentent pas du tout le besoin de religion. Oublieux du passé , insoucians pour l'avenir , le présent absorbe leurs pensées. Pourvu que leur peau de zèbre soit pleine de lait et qu'ils puissent prendre part aux danses du kraal , ils ne demandent pas davantage. Si vous leur parlez de Dieu , ils sourient et répondent que *Morimo* , *demeurant dans les entrailles de la terre* , ne se soucie guère de ce qui se passe sur sa tête. Si vous les entretenez de la mort , ils vous fuient comme un être sinistre , ou bien ils cherchent à prouver que le mieux est de manger beaucoup , afin de ne pas mourir ; car , selon eux , plus on devient gras , plus on s'éloigne du sépulcre.—Pendant notre dernier voyage j'eus occasion de me rendre , avec le frère Gosselin et mon interprète , dans un village dont le chef se nomme Gogola. Nous fûmes reçus à bras ouverts : Gogola dépouillait un antilope ; mais il quitta bientôt son travail et s'assit sur une natte. Après lui avoir offert un peu de tabac et bu à la ronde dans laalebasse de bière , j'entamai avec lui une conversation religieuse qui pourra vous faire juger des difficultés que nous rencontrons chez les Bassoutos. Je commençai par annoncer le salut d'une manière générale ; mais il m'arrêta dès l'abord en disant « que , lorsqu'un homme mourait ,

tout était fini pour lui, et que nous n'avions pas d'âme. — Ecoutez, lui répondis-je, je vais vous prouver que vous avez une âme. Voyez-vous mon chien ? Il vit comme vous ; mais n'y a-t-il pas quelque différence entre vous et lui ? Il ne pense pas, il ne parle pas, tandis que vous avez et la pensée et la parole. — C'est vrai. — Dites-moi maintenant avec quoi vous pensez ? Ce ne peut être ni avec l'œil, ni avec le nez, ni avec les pieds, ni avec aucun de vos membres ; car le chien a des yeux, un nez, des pieds et tout autant de membres que vous, et cependant il ne pense pas : il faut donc que vous ayez quelque chose de plus que le chien, quelque chose d'invisible qui vous fasse penser, et ce quelque chose, c'est ce que j'appelle l'âme (Moïa). — Vous avez raison ; mais encore si l'on pouvait voir Dieu et l'âme, je croirais mieux à leur existence ! » — Je pris alors mon Nouveau-Testament, et je continuai : « Gogola, Dieu a parlé aux hommes : si nous ne l'avons pas vu, nous l'avons entendu : voici les bonnes nouvelles de Dieu (*Mohuku o Molemo oa Morimo*) : nous avons des preuves assurées qu'elles nous viennent de lui. » Je lus quelques versets du troisième chapitre de saint Jean ; et voyant que les objections étaient finies, j'exposai le plan du salut : « *Sinkle héla ! sinkle héla !* Très-bien ! très-bien ! » s'écrièrent mes auditeurs fatigués, et on entama une seconde calebasse de bière.

« Sous tout autre rapport, nous n'avons qu'à nous louer de la conduite des Bassoutos : ils sont obligeans, généreux et discrets. Moshesh, se trouvant avec nous dans le désert, eut un jour besoin d'un mouton pour ses gens : il vint me prier de lui en prêter un, et quelques minutes après l'avoir reçu, il m'en envoya presque la moitié en présent. Chaque fois qu'il faisait cuire quelque chose, il avait soin de nous en donner une partie. Nous

lui rendions honnêteté pour honnêteté, et presque tous les jours il recevait un bol de notre *Metsi a monate* (eau de bonté) (1). C'est ainsi qu'il appelle le thé. »

---

*Quelques traits de la vie du missionnaire parmi les peuples sauvages.*

Quand on veut se faire une idée des peines et des dangers auxquels est journellement exposé le missionnaire chrétien vivant dans les déserts du sud de l'Afrique, l'on se représente ordinairement un lion se jetant sur son campement ou lui coupant sa route, un sauvage tenant sa sagaie en arrêt et se disposant à le frapper, un ciel embrasé, des plaines arides, le manque d'eau et de nourriture, des guerres d'extermination entre les diverses tribus qu'il cherche à évangéliser, et autres périls de cette nature. Ces traits appartiennent incontestablement au tableau de la carrière du serviteur de Christ, qui s'est volontairement expatrié dans ces vastes et ténébreuses solitudes, et les journaux de nos missionnaires ne nous ont que trop appris que de tristes réalités correspondent à un pareil idéal. Mais il est d'autres épreuves auxquelles on ne songe guère en général, et qui, pour être moins saillantes, n'en sont pas moins pénibles à endurer, et exigent peut-être plus de foi, plus d'abnégation, plus d'héroïsme chrétien que toutes les autres. Dans l'épanchement libre d'une correspondance intime

---

(1) La langue cafre est très-pauvre en adjectifs, ce qui rend la phraséologie des Béchuanas fort semblable à celle des Hébreux. Ils disent : *l'eau de bonté*, pour de l'eau bonne ; *un homme de sainteté*, pour un homme saint.

avec deux bons amis qu'il a dans la maison des Missions, l'un des frères de Morija s'est laissé aller à nous peindre les embarras et les difficultés qui se présentent en foule à la naissance d'un établissement au milieu d'un peuple totalement étranger à la civilisation. On ne nous reprochera pas sans doute d'avoir livré au public des lignes uniquement destinées à l'amitié; si on le faisait, voici quelle serait notre apologie : Rarement nous nous sommes senti plus pressé de prier pour nos amis et mieux disposé à le faire, que depuis que l'un d'eux a eu l'idée de nous associer avec eux à cette multiplicité de soins temporels, de minutieux et fastidieux détails, au milieu desquels ils sont obligés d'exercer le glorieux ministère de la réconciliation dont ils sont chargés auprès de ces peuples. Si les chrétiens qui liront la description qui va suivre éprouvent, comme nous n'en doutons pas, les mêmes sentimens que nous avons éprouvés nous-même, nous aurons obtenu par ce moyen qu'on priât davantage et qu'on priât plus ardemment pour nos frères missionnaires. Un pareil espoir, une telle assurance ne devaient-ils pas être pour nous une raison plus que suffisante de prendre sur nous la responsabilité de leur communiquer ce passage d'une lettre toute confidentielle ?

« Cher frère et chère sœur, vous voulez savoir ce que je pense aujourd'hui de la vie missionnaire; elle me paraît toujours aussi belle qu'utile, et je me félicite chaque jour davantage de l'avoir embrassée. Le Seigneur, en nous conduisant chez Moshesh, a mis le comble à nos vœux. Le plus beau champ se présente devant nous; vous en jugerez par les journaux que nous avons adressés dernièrement au Comité. Cependant, nous commençons à connaître par expérience les difficultés dont se hérissent notre carrière. Ces difficultés sont

d'une autre nature qu'on ne le suppose généralement en Europe. Je compte pour peu de chose les privations et les dangers personnels : le Seigneur nous donne de les supporter avec résignation; mais les obstacles que nous rencontrons dans notre œuvre et les soucis dont les affaires extérieures nous accablent, sont à mes yeux de grandes épreuves. La politique des indigènes entrave nos démarches et menace de paralyser l'effet des meilleures réformes. Nous bénissons Dieu de ce qu'il est intervenu d'une manière si remarquable en notre faveur; mais nous gémissons d'un autre côté en pensant que Moshesh est entouré d'ennemis prêts à fondre sur nous. Les Korannas exercent les plus horribles déprédations sur son territoire; les Zoulas lui font redouter leur férocité trop bien connue, et j'apprends maintenant qu'un grand nombre de Griquas se préparent à venir se fixer dans ses domaines, sans doute pour s'emparer de ses bestiaux. Vous comprenez facilement que de telles perspectives suffisent pour nous donner des craintes sérieuses. Vous me rappellerez, je pense, le conseil de Paul : « Ne vous inquiétez de rien; en toutes circonstances, remettez vos soucis à Dieu : » c'est bien ce que nous devrions faire; mais le titre de missionnaire n'est pas un brevet de sainteté. Un pauvre pécheur apprend par expérience combien il est difficile d'accomplir ce précepte, lorsqu'il se trouve parmi des sauvages qui ne reconnaissent d'autre loi que leur volonté dépravée. Encore si nous avions tous les moyens d'édification dont vous jouissez en France; si le chant des cantiques, la prédication de l'Évangile, la communion des frères, rafraîchissaient de temps en temps nos âmes !.... Mais nous vivons dans un désert, tant au moral qu'au physique. Toutefois, gloire soit à Dieu de ce qu'il nous a conduits dans ces contrées; prêts à succomber sous le faix du jour et de la chaleur, nous

pouvons encore jeter un coup d'œil sur Jésus, et ce coup d'œil suffit pour ramener le courage dans nos cœurs.

« Comme je vous ai promis, avant de quitter Paris, quelques détails sur notre vie privée, je vais chercher à satisfaire votre curiosité. Nous menons une vie bien différente de celle à laquelle j'ai été habitué dès l'enfance. Plus fermiers que ministres, une grande partie de notre temps se consume à des affaires purement temporelles. Nous avons des bestiaux à soigner; tantôt c'est un bœuf perdu qu'il faut aller chercher; tantôt ce sont de jeunes veaux dont il faut faire l'éducation. Nos brebis paissent à quelque distance; une bête féroce les disperse, vite il faut monter à cheval, battre la campagne dans tous les sens pour les rassembler. Nous avons des voitures à entretenir; après deux ou trois mois de marche, les jantes des roues se resserrent par l'effet de la chaleur, et il faut aussitôt raccourcir les bandes de fer, ou bien un essieu se casse au passage d'une rivière, ou bien encore les bœufs brisent leurs jougs, et tout cela doit être réparé.

« A domicile, les travaux agricoles et les constructions nous occupent du matin au soir. Si vous aviez été à Morija il y a quelques semaines, vous nous auriez vus gravir de fort bonne heure une colline escarpée, la hache sur l'épaule, pour aller couper du bois de charpente, et revenir avec d'énormes charges. De là vous nous auriez suivis dans la vallée, et pendant des heures entières vous auriez entendu le choc de nos pioches contre un sol traversé dans toutes les directions par de longues racines. Le soir, revenant affamés à nos voitures, nous trouvons les pots vides, souvent même notre souper court encore dans les champs. Il s'agit de prendre un mouton, de le tuer et d'en rôtir une partie. Ceux qui

sont trop impatiens, peuvent, pour se distraire, ramasser du bois, ou bien, s'ils l'aiment mieux, préparer les lits. En attendant, le mouton cuit; au bout d'une heure ou deux, les connaisseurs déclarent qu'on peut servir; cuit ou cru, tout est mangé; un grand bol de thé, sans lait, étanche notre soif.

« D'après ce court tableau, vous voyez que nous faisons presque tout nous-mêmes, et que notre genre de vie doit être un casse-tête continuel. Notez cependant que je ne mentionne pas les momens où nous raccommodons notre linge; ce qui, par paranthèse, me semble le *nec plus ultra* de nos misères domestiques. Si nous avions des serviteurs fidèles, ou du moins intelligens, nous leur remettrions une grande partie de ces travaux ennuyeux, mais nous ne pouvons nous fier à personne. Peut-être, en lisant ces lignes, supposerez-vous que j'exagère; mais je puis affirmer le contraire, et je voudrais, pour vous en convaincre, vous transporter pendant une journée seulement au milieu de nous; vous nous verriez tour à tour moudre le blé, pétrir la farine, cuire le pain, etc., etc...., en poussant plus d'une fois de profonds soupirs. Au reste, je me hâte d'ajouter que si vous n'aviez pas exigé de pareils renseignemens, je ne les aurais jamais couchés sur le papier, Dieu seul aurait été le témoin de nos peines. Mais je me réjouis à la pensée que mieux vous connaîtrez notre position, mieux vous pourrez prier le Seigneur en notre faveur. Demandez-lui de nous maintenir dans son amour, de nous apprendre à faire tout pour sa gloire, et à conserver ce calme, cette égalité d'humeur qui soustrait l'âme à l'influence des circonstances les plus difficiles. »

---

*Station de Calédon.*

Dans le post-scriptum d'une autre lettre , M. Casalis annonce que M. le docteur Philip a cédé au missionnaire Pellissier la station de Calédon , qui appartenait à la Société des Missions de Londres , et que celui-ci y est établi , depuis quelque temps , avec sa femme. Calédon (*Voyez la carte*) est à quinze lieues environ , sud-est , de Philippolis , sur la rivière de ce nom. L'endroit est magnifique , et quoique beaucoup de choses restent encore à faire dans cet établissement , sous le rapport des constructions , on ne doute pas qu'un grand nombre de Béchuanas du voisinage ne viennent s'y fixer. M. Pellissier a écrit lui-même pour donner de plus amples détails , et le Comité attend sa lettre avec impatience.

---

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

---

*La presse chrétienne au milieu de la Méditerranée.*

L'ILE de Malte , cet antique boulevard des croisades , autrefois tout hérissé de chevaliers toujours prêts à partir dans toutes les directions pour défendre la superstition romaine contre les invasions de l'islamisme , présente aujourd'hui à l'observateur chrétien un spectacle bien digne de fixer son attention. On n'y voit plus des soldats , armés de fer des pieds jusqu'à la tête , s'obligeant par des vœux à entreprendre , trois fois au moins dans leur vie , des expéditions guerrières contre les infidèles ; on n'y forge plus des cuirasses , des halle-



bardes et des épées. Mais depuis l'année 1808, les missionnaires de quatre Sociétés chrétiennes s'y occupent paisiblement à faire imprimer et à mettre en circulation sur toutes les côtes de la Méditerranée, cette Parole de vie qui est la véritable épée de l'Esprit de Dieu pour renverser les forteresses de l'orgueil humain, pour vaincre les ennemis de Jésus-Christ, et pour amener les pensées captives à l'obéissance du Crucifié. Il eût été difficile de choisir pour les missions évangéliques dans le Levant, un centre d'opérations plus favorable, sous tous les rapports, que celui que leur offre cette île si fameuse par ses souvenirs du moyen âge, et qui semble destinée par le Seigneur à acquérir dans l'avenir une illustration toute chrétienne. Qui sait, en effet, si les rayons vivifiants qui partent actuellement de l'ancienne résidence des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, n'iront point rendre la lumière à ces contrées septentrionales du nord de l'Afrique, où florissaient tant d'Eglises chrétiennes au temps des Cyprien et des Augustin, replacer le chandelier de la Parole dans cette Palestine qui fut le berceau du christianisme, relever cette Grèce malheureuse qui n'a plus la foi qui sauve, et répandre dans l'Italie, sur les frontières méridionales de la France et jusqu'en Espagne, la connaissance d'un salut dont leurs habitans sont peut-être aussi ignorans que les Maures ou les Arabes ?

Sous un autre rapport, Malte est encore un point important pour les missions évangéliques ; cette île, qui n'a que cent mille habitans, compte dans ce nombre plus de quarante mille étrangers, parmi lesquels douze mille Grecs et six à sept mille Juifs ; et par le moyen de ces indigènes de toutes les rives de la Méditerranée, qu'elle nourrit avec sa propre population, sur une étendue de pays qui n'a pas plus de cinq lieues de longueur sur trois de largeur, elle peut, avec le temps, fournir

de nombreux missionnaires qui publieront , dans différentes langues , la Bonne-Nouvelle du salut. Mais quelles ténèbres que celles qui recouvrent cette île , dont la population , esclave de la superstition de Rome , ne connaît d'autre christianisme que celui des cloîtres et des reliques ! Croirait-on qu'il ne s'y trouve pas moins de seize mille prêtres ou moines , c'est-à-dire un ecclésiastique pour six laïques ? Plût à Dieu que ces nuées de ministres de la religion prophétisassent ; mais la preuve qu'ils ne prophétisent pas , c'est qu'ils consentent lâchement à demeurer entassés sur un terrain de quinze lieues carrées.

Les missionnaires évangéliques qui se sont fixés à Malte depuis que cette île est devenue une possession britannique , n'y exercent point les fonctions de prédicateurs , proprement dites. Leur position les a obligés à mettre presque entièrement de côté les soins du ministère , pour s'adonner , à peu près exclusivement , à la traduction de la Parole de Dieu , en différentes langues , à la composition de traités et de livres pour les écoles , à l'impression de ces ouvrages , et à la direction d'écoles. Cinq presses , dont trois appartiennent au *Conseil américain pour les missions étrangères* , une à la Société épiscopale d'Angleterre , et l'autre à la Société de Londres , y sont continuellement actives ; il en sort des ouvrages religieux en arabe , en turc , en grec moderne , en italien , en maltais , en amhara et en d'autres langues. L'année dernière seulement , les missionnaires américains de l'île de Malte ont composé et fait imprimer , pour les écoles de la Grèce , quatorze ouvrages élémentaires , en grec moderne , qui ont été tirés à soixante-dix-huit mille exemplaires , et qui , à peine sortis de la presse , ont été envoyés à leur destination , car jamais les magasins de la mission ne sont encombrés.

Ces divers écrits sont accueillis avec la plus grande joie

dans les îles Ioniennes et en Grèce, et le gouvernement a cru devoir, dernièrement, en exprimer publiquement sa reconnaissance aux missionnaires, dans le journal officiel qu'il publie. Il n'est pas besoin d'ajouter que tous ces livres, destinés aux écoles, ont un caractère décidément religieux, que l'Évangile en est la base, et que le but de la Société américaine, qui en fait les frais, est de répandre de nouveau en Grèce la connaissance du pur christianisme.

Les agens de la Société épiscopale d'Angleterre ne sont pas moins actifs que leurs frères et compagnons d'œuvre américains, et quoique le Rév. Jowett (1), qui depuis l'année 1815 était l'âme de la mission du Levant, ait été obligé, à cause du mauvais état de sa santé altérée par de longs travaux et de pénibles voyages, d'abandonner un poste long-temps et honorablement occupé par lui, M. Christophe-Frédéric Schlienzy, qui est resté chargé seul de la direction de la presse anglicane, ne paraît pas vouloir marcher avec moins de zèle et de fidélité que son prédécesseur. L'année dernière il est sorti de cette presse cinquante-huit mille huit cent cinquante livres et traités, dont cinquante mille en grec moderne, les autres en italien, en maltais et en arabe. Les petits états d'Italie, craignant l'influence des nombreux exemplaires de la Bible et des ouvrages religieux qu'enfantent dans son voisinage les presses de Malte, et que les matelots et les étrangers qui passent dans cette île, viennent importer dans les domaines du pape, ont pris les mesures les plus sévères pour empêcher l'introduction et arrêter la circulation de tout écrit évangélique en Italie. Que faire pour un pays qui s'obstine à demeurer dans ses ténèbres, et à repousser

---

(1) Il a publié un ouvrage intitulé : *Christian researches in the Mediterranean* ; 3<sup>e</sup> édit. Londres, 1824.

la Parole de vie ? Prier et attendre , c'est là ce que font les missionnaires , qui continuent , en espérant de meilleurs jours , à pourvoir du Livre de Dieu les Italiens qui séjournent à Malte , ou qui quittent cette île pour retourner dans leur patrie.

La langue de l'île de Malte , qui est un mélange d'arabe et d'italien , va bientôt avoir sa littérature. Les missionnaires ont composé et imprimé une grammaire de cette langue , et ils ont mis sous presse un dictionnaire qui ne tardera pas à paraître. Ils ont également traduit le Nouveau-Testament en maltais ; et quoique le clergé catholique les ait plus d'une fois menacés de ses anathèmes , ils n'ont pas cessé pour cela de le mettre en circulation. On imprime actuellement pour les Grecs un abrégé des œuvres de Chrysostôme , et pour les Syriens et les Egyptiens , la vie d'Asaad Schidiak (1) et la lettre d'adieu du missionnaire King à ses amis en Syrie. On recherche maintenant beaucoup le catéchisme maltais et un choix de morceaux extraits d'écrivains catholiques. Ces publications se vendent sans difficulté , et les habitans de l'île ne se font pas de scrupule de se les procurer. Une publication en arabe , bien intéressante , est le journal périodique qui paraît sous le titre de *Messenger Chrétien* , et qui renferme des biographies chrétiennes , des nouvelles des progrès du règne de Dieu sur la terre , des passages frappans de la Parole de Dieu , des extraits de bons ouvrages , et les événemens les plus nouveaux et les plus importans.

Le missionnaire Wilson , de la Société de Londres , a publié , l'année dernière , vingt-neuf mille huit cent soixante-neuf livres et traités , entre autres une traduc-

---

(1) Jeune Arabe converti par le ministère de M. King , en Syrie , et mort martyr de sa foi. Voyez *Journ. des Miss.* , 1<sup>re</sup> année , p. 318 et suiv.

tion en arabe du *Voyage du Chrétien*, de Bunian, dont la seconde édition est maintenant sous presse. L'Ancien-Testament, en langue amharique (1), avance : la Genèse, l'Exode et le Lévitique ont déjà paru, et l'édition des Psaumes, dans la même langue, est presque achevée. La Société biblique britannique et étrangère, a acheté dernièrement une version du Nouveau-Testament dans la langue des Berbers (2), et en fait imprimer actuellement à Malte l'Évangile selon Saint-Luc, pour essai. La somme totale des exemplaires, tant de l'Ancien que du Nouveau-Testament, en différentes langues, qui sont sortis des presses de Malte, dans l'espace des trois dernières années, est de trente-sept mille cinq cent quarante-quatre.

Cependant les missionnaires n'ont pas restreint leur activité aux travaux de la presse et à la distribution des livres religieux qu'ils impriment ; ils ont cherché, de plus, à agir d'une manière directe sur la population de l'île de Malte autant que cela était en leur pouvoir. Les écoles normales établies dans ce but prospèrent et sont fréquentées par deux cent cinquante garçons et deux cents filles. Dans une école pour le travail, deux cent soixante-dix filles et cinquante garçons reçoivent journellement instruction. Le missionnaire Wilson tient une école du dimanche très-nombreuse et qui se compose d'enfants grecs, maltais et anglais. Le missionnaire méthodiste Keeling en dirige une autre toute semblable, et tient dans la semaine une école qui compte quatre-vingts enfants. De plus, dans l'île de Gozzo, qui n'est qu'à trois lieues de Malte, il y a aussi une école : cette

---

(1) L'amharique est une langue parlée par les Abyssins du royaume de Gondar.

(2) Peuple qui habite la Nubie.

île avait d'autant plus besoin d'un établissement de ce genre, qu'elle est plongée dans de plus épaisses ténèbres encore que l'île de Malte, s'il est possible.

Un médecin originaire de l'île, nommé Kleardo Naudi, actuellement au service de la Société des Missions wesleyennes, s'occupe très-activement à traduire de bons ouvrages chrétiens dans sa langue maternelle, afin de mettre l'Évangile à la portée de ses compatriotes, au salut desquels il s'intéresse vivement. « L'état des choses est plus calme ici depuis quelque temps, écrivait-il dernièrement; l'esprit de persécution s'est un peu ralenti. Parmi les Maltais et les étrangers qui commencent à ouvrir les yeux à la lumière de la vérité, et qui ont déjà embrassé l'Évangile ou qui désirent s'y soumettre, il y en a beaucoup qui, par la crainte qu'ils ont de la persécution, n'osent pas se déclarer publiquement et professer qu'ils sont devenus protestans, quoique plusieurs d'entre eux vivent, jusqu'à un certain point, d'une manière conforme à la Parole de Dieu. Ceux-là se rassemblent régulièrement dans la maison de l'un d'entre eux le jour du dimanche et dans la semaine, pour s'édifier en commun et prier ensemble. Dans ces sortes de réunions, nous lisons et expliquons ordinairement la Parole de Dieu : chacun est libre ensuite de proposer des questions et de demander des explications : les personnes qui sont empêchées d'assister à la réunion envoient quelquefois des demandes par écrit, auxquelles on répond par écrit dans l'assemblée suivante. Outre cela, nous avons tous les mercredis un service à la maison des Missions pour ceux qui ne craignent pas de fréquenter la chapelle missionnaire (1). »

---

(1) Missions-Berichte der Gesellschaft zu Berlin für das Jahr 1835. II.







# SOCIÉTÉ

DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

*Journal de M. Arbousset (1).*

LA lettre de M. Casalis , publiée dans notre précédente livraison , a appris à nos lecteurs par quelles circonstances tout-à-fait providentielles , les derniers missionnaires français arrivés en Afrique ont été appelés à se rendre dans le pays des Bassoutos , à l'est de Philippolis , au lieu de se diriger au nord , vers la contrée soumise à la domination de Musélékatsi ; ils connaissent aussi l'accueil fait à nos frères par Moshesh, roi de Bossiou et la fondation de la nouvelle station missionnaire de Morija. Ils ne se refuseront pas sans doute à suivre aujourd'hui , dans le désert, les pas des messagers de paix, et à faire avec eux le voyage de Philippolis à Bossiou, puis de Bossiou à Morija. C'est le 5 juin 1833 qu'ils quittèrent la première de ces villes , avec une de leurs voitures , car dans l'incertitude s'ils réussiraient à s'établir près du roi des Bassoutos , ils avaient laissé l'autre à Philippolis. Ils avaient pour guide un Griqua habile , nommé Adam , qui connaissait bien le pays, et qui , accompagné de quelques chasseurs à cheval et de quelques Béchuanas montés sur des bœufs , partait pour la chasse de l'antilope. Le lecteur pourra

---

(1) Ce journal porte la date de Morija , 17 juillet 1833.

suivre sur la carte la route qu'ont tenue nos voyageurs. La ligne courbe et pointée, qui passant par les kraals de Ramacau et de Kugnanane s'étend de Philippolis à Bossiou, marque le chemin qu'ont fait les missionnaires pour découvrir la capitale du pays de Moshesh; celle qui sépare Bossiou de Morija, celui qu'ils ont suivi, lorsque accompagnés du roi des Bassoutos ils se sont mis à chercher un emplacement propre à la fondation de leur station missionnaire, et celle enfin qui partant de Morija, et passant par Popokuan, va rejoindre la ligne du nord au campement Gnou, et redescend de là à Calédon pour remonter ensuite à Philippolis, indique la route qu'a suivie M. Casalis, lorsqu'il est retourné à Philippolis pour chercher la seconde de leurs voitures. Nos frères nous marquent que les détours qu'ils ont été obligés de faire ont été nécessités par les difficultés du sol et le manque d'eau.

*Voyage de Philippolis à Bossiou (1).*

5 juin. « — Nous sommes partis aujourd'hui, à onze heures et demie, avec notre joie première, en suppliant

---

(1) Quelques lecteurs trouveront peut-être que certaines parties de ce journal sont un peu sèches, surtout le commencement; mais ils ne doivent point oublier que les renseignements qu'il renferme, sur un pays encore inconnu, sont d'une haute importance, sous le point de vue géographique. Nous devons de la reconnaissance à nos frères pour le soin qu'ils ont mis à nous tracer, avec exactitude, la ligne qu'ils ont suivie dans leur voyage à travers le désert; et, selon nous, notre journal ne doit pas rester étranger à de pareilles observations. Il est bon même que comme *archives des Missions évangéliques* il prenne note de faits qui pourront devenir très-précieux, lorsque l'on voudra faire une géographie complète de ce pays. Le journal de M. Arbousset, d'ailleurs, sert à expliquer la carte que nous publions aujourd'hui, et qui, sans ce journal, perdrait une grande partie de son intérêt.

notre Dieu de nous accompagner ; notre marche n'a pas été longue. Après avoir voyagé trois heures, moitié E. , moitié E. S. E. , nous avons campé près d'un kraal de Griquas ou Bâtards , appelé *Dwart-Rivier* ; le soir , les gens de cet endroit se sont rassemblés au nombre d'une centaine environ , et le frère Casalis les a entretenus sur la peine du péché et la vie par la justice. (Rom. VI , v. 23. )

6. — « Les chevaux s'étant égarés pendant la nuit , nos gens ont employé une partie de la journée à les chercher. C'est pourquoi nous sommes arrivés lentement à *Rooie-Port-Fontein* , qui n'est que trois heures et demie plus loin que le campement de la veille , direction S. E. et E. S. E. Cet endroit est un petit kraal abandonné. J'ai commencé de donner une leçon de lecture et de chant aux personnes de notre suite , le soir à la chandelle.

7. — « Nous avons attelé à neuf heures et demie et marché E. S. E. jusqu'à onze heures , où nous sommes descendus un moment de nos waggons , pour visiter une source abondante appelée *Komitjos-Fontein*. Nous y avons trouvé quelques noirs , qui y étaient venus chercher du foin pour leurs bestiaux ; l'un d'eux portait un nom français *Visage* ; et après vingt minutes de repos à *Komitjos-Fontein* , nous avons repris notre route et marché E. S. E. jusqu'à midi. A midi nous avions à notre gauche , dans la direction N. N. E. une montagne haute et très-longue , que nos gens estimaient être à quatorze lieues de nous , non loin du Riet. Une heure plus tard nous avons passé *Kopjes-Kraal* , qui est habité par quelques Bushmen , et au pied duquel coule une petite fontaine dans la direction N. A une heure quarante deux minutes nous étions entre trois monts , dont deux en forme de dôme , et l'autre en forme de pain de sucre , remarquables par leur position respective : ils ont reçu

le nom de *Trois Monts*. A deux heures, nous avons complètement changé de direction pour chercher de l'eau, et suivi la ligne S. E. E. jusqu'à deux heures trente-cinq minutes. Le pays commence à monter.

8. — « De neuf heures à neuf heures vingt-cinq minutes, direction S. S. E. De neuf heures trente-cinq à onze heures trente-cinq minutes E. De onze heures trente-cinq minutes à douze heures trois quarts E. N. E. De douze heures trois quarts à deux heures quarante-cinq minutes E. De deux heures cinquante minutes à trois heures vingt-cinq minutes, E. De trois heures vingt-cinq minutes à trois heures quarante-six minutes N. Cette déviation de vingt-une minutes a encore été nécessitée par le manque d'eau.

A dix heures sept minutes, nous avons, à une demi-lieue de distance N., une chaîne de collines qu'Adam nomme *Winter's Port-Berg*, ou Port d'Hiver. En même temps on apercevait au S. E., dans un éloignement de six heures, une montagne qui se terminait en pain de sucre, appelée *Hang-Lip*. A onze heures trente-cinq minutes, nous passâmes une source du Riet coulant N.; une demi-heure plus tard on distinguait dans le lointain du côté du N. E., une nouvelle chaîne de montagnes, dont l'une fut nommée par nos chasseurs *Olijn-Fontein-Berg*, et qui très-probablement n'est que la prolongation du *Hang-Lip*. A une heure et demie, cette même chaîne semblait s'étendre N. et N. N. O.; à une heure sept minutes nous passâmes une seconde source du Riet, coulant N. E.; et à deux heures vingt minutes plus loin, nous atteignîmes quelques collines assez élevées, qu'à cause de leur forme nous avons appelées *les Redoutes*. Le pays abonde en antilopes et en lièvres.

*Dimanche 9.* — « Selon notre coutume, nous n'avons point voyagé le jour du Seigneur : le repos du sabbat

n'est nulle part plus doux que dans le désert , où maîtres aussi bien que serviteurs sont accablés de fatigue ; nous avons eu deux services en hollandais , et quant aux Béchuanas , qui nous suivent , le frère Casalis leur a lu un chapitre de saint Luc dans leur propre langue.

10. — « De huit heures à onze heures douze minutes, E. De onze heures un quart à douze heures et demie, E. N. E. De une heure à quatre heures un quart, E. N. E.

« A onze heures vingt-cinq minutes, nous avons trouvé une nouvelle source du Riet, coulant N. Trois heures plus tard, nous avons passé la cinquième, même courant. A trois heures six minutes, nous avons rencontré une fontaine fort belle en apparence, mais sans eau. Par une espèce de malédiction, nous avons tous été unanimes à l'appeler *Drooz-Fontein*, ou Fontaine-Sèche. A trois heures vingt minutes autre source du Riet. Le plus souvent ces sources sont si peu de chose, que nous les laissons sans nom, quand elles n'en portent pas déjà un. A quatre heures un quart, nous avions sur notre gauche, s'étendant N. E., une petite chaîne de collines qui avait une fort belle apparence; elle a été appelé Sokoia, à cause de sa ressemblance avec le fort de ce nom. Nous avons campé sur une source du Riet, la plus considérable que nous ayons encore rencontrée. Elle a le même courant que les précédentes; son lit est profond et argileux. Elle abonde en canards et en cailles. Nous lui avons donné le nom de *Moie-Spruit*, en français, Belle-Source. J'y ai recueilli quelques *moules*, assez semblables à celles qu'on ramasse au bord de la mer. Le pays continue à monter.

11. — « Nos bœufs ont disparu pendant la nuit. Chacun assurant qu'ils avaient été enlevés par les Korannas, nous nous sommes mis à poursuivre l'ennemi, et après deux heures et demie de marche forcée, le bétail a été retrouvé.

« De deux heures à quatre heures quatre minutes E.,

campé auprès d'une source du Riet , coulant N. E. Nous l'avons nommée *Gnou* (1), à cause de la multitude de ces animaux , que l'on trouve dans les environs. Ce jour-là, nous avons vu des montagnes dans toutes les directions N. S. E. O. A cinq heures du soir, orage avec éclats de la foudre.

« 12. — De sept heures quarante minutes à dix heures N.E. , et de onze heures trente-cinq minutes à trois heures trois quarts, nous avons voyagé entre l'E. et l'E. N. E. A midi, nous avons passé *Schiet-Port*, petite source du Riet ( dont nous n'étions , au dire d'Adam , qu'à deux heures de marche , N. ) ; tout près de là est un kraal de Bushmen. Quelques hommes et une dizaine de femmes , portant leurs enfans liés derrière leur dos , sont venus nous voir à nos waggons. Ils avaient les traits entièrement défaits par la souffrance : les Bushmen vivent dans une grande misère ; ils se nourrissent presque uniquement de sauterelles. Ils sont rabougris , laids de visage , et ressemblent à des spectres ; et comme si ce n'était pas assez de tant maux , ils se voient généralement méprisés par les autres indigènes du sud de l'Afrique. « Dieu, disent les Béchuanas, ayant voulu créer l'homme, fit d'abord un singe , puis un *Bushman* , ensuite nous , et enfin les blancs ! » Ils parlent la vieille langue hottentote ou namaquoise , dure , imparfaite , et dans laquelle , je crois , chaque mot se prononce avec un claquement. — Les Bushmen de *Schiet-Port* m'ont demandé de la graisse pour se frotter le corps , et du tabac dont ils sont généralement fort avides. Je leur ai donné l'un et l'autre , et en retour j'ai exigé d'eux une paire de flèches empoisonnées , excellentes , m'ont-ils dit , et que j'ai soigneu-

---

(1) Mammifère du genre des antilopes.

sement enveloppées dans de la toile et un morceau de peau de gnou , pour les envoyer au musée missionnaire de Paris (1).

« A une heure neuf minutes , nous avons passé une dernière source du Riet coulant N. : c'était la dixième que nous voyions. Elle porte le nom de *Woens-dag* , ou mercredi. A deux heures douze minutes , nous avions sur notre gauche un beau lac d'eau douce , d'un quart de lieue de largeur sur une demie lieue de longueur. En m'en approchant, j'ai fait lever un nombre considérable d'oiseaux. Dans les environs les gnous fourmillaient ; l'envie me prit de les poursuivre à pied avec mon fusil ; mais je me suis beaucoup fatigué en pure perte. Il faut être à cheval pour pouvoir leur faire la chasse. Comme toutes les espèces du genre antilope , ces animaux considèrent long-temps le chasseur , le laissent approcher , vont même à sa rencontre ; mais à une certaine distance ils se mettent à battre leur flanc avec leur queue , tournent cinq à six fois en rond au nombre de dix ou douze , puis prennent la fuite à la file , en faisant lever sur leurs pas un nuage de poussière ; au bout d'un moment ils

---

(1) A cette occasion , nous dirons que les deux caisses de curiosités africaines annoncées, huitième année , p. 192 , sont arrivées depuis assez long-temps à Paris , et que les objets qu'elles renfermaient ornent maintenant le musée missionnaire. Cette collection se compose : 1° d'objets d'histoire naturelle , tels que oiseaux , peaux d'animaux sauvages , tête de sanglier africain , etc. ; 2° d'armes de guerre , telles que sagaies caffres et béchuanas , haches , massues , etc. ; 3° d'ustensiles de ménage , tels que cuillères , couteaux , aiguilles , etc. ; 4° d'ornemens , tels que coiffures de femme , chapeaux , colliers , bracelets , panaches de guerriers , etc. Ces divers objets serviront un jour , nous l'espérons , à faire ressortir le contraste qui naîtra entre l'état actuel de ces peuples et la civilisation à laquelle nous demandons à Dieu de les faire parvenir par le moyen du christianisme.

s'arrêtent de nouveau , vous regardent encore , et n'attendent que votre approche pour recommencer leur manège. Deux nouveaux chasseurs griquas se sont joints à nous. Autre orage plus violent que celui de la veille , survenu à la même heure.

13. — « De dix heures vingt minutes à une heure cinquante minutes, E. N. E. ; de deux heures vingt minutes , à trois heures , E. Nous avons rencontré sur notre route un guou qui venait d'être terrassé par un lion : l'animal n'était qu'à demi dévoré. Nos gens sont accourus et l'ont enlevé. Les aigles , les vautours et quelques corbeaux voltigeaient non loin de là ; ils se posaient à terre , puis s'élevaient dans les airs , et par mille vociférations ils semblaient nous dire : « Il n'est point à vous. »

Le pays abonde en gnous , en coucou , en gazelles , et il est à remarquer que ces différentes espèces se suivent ordinairement : on rencontre aussi beaucoup de pin-cadet. A mesure que nous avançons la végétation devient plus forte ; cependant nous ne trouvons encore que des arbustes ; nous avons traversé un espace d'une lieue carrée qui avait été brûlé par les naturels pour prendre des sauterelles ; et bientôt après , à deux heures un quart , le premier kraal des Bassoutos s'est présenté à nous. Il consistait en une trentaine de huttes construites au pied d'un coteau en forme de terrasse. A notre approche les habitans ont pris la fuite , et nous les avons vus un moment après occuper le sommet de leur petite montagne , sur la pointe de laquelle ils s'étaient accroupis , à la manière des singes. Il faut bien qu'ils n'eussent pas cru aux paroles de paix qui leur avaient été portées , dès le bon matin , par trois Béchuanas que nous avions envoyés au-devant de nous pour les rassurer. Toutefois deux jeunes gens sont venus plus tard à notre rencontre , armés de sagaies ; nous les avons accueillis amicalement , et sans



perdre de temps nous les avons renvoyés pour raffermir le courage des leurs. Puis nous nous sommes approchés, et les sauvages ont aussitôt entouré nos waggons avec un air de confiance. Nous leur avons fait quelques présens, et en retour ils nous ont apporté du pain et de la bière faits avec du blé café. Comme notre campement ne se trouvait pas très-près de là, je fus bien aise d'aller rejoindre notre troupe. Quant au frère Casalis, il s'avança pour faire quelques questions au chef, et pour lui demander entre autres choses s'il aimerait avoir des missionnaires. Celui-ci lui répondit : « Oui ! Bien ! » et tout le peuple répéta : « Oui ! Bien ! » Le soir, hommes, femmes et enfans, tout le village descendit à nos voitures et se mêla familièrement à nos gens ; ils mangèrent et passèrent honnêtement avec nous deux bonnes heures ; après quoi chacun s'est retiré tranquillement chez soi. Leur chef Rampèse portait suspendu à son cou une tabatière d'ivoire joliment travaillée, et l'un de ses sujets en avait une pareille, faite de peau de gnou ; je les leur ai achetées et vous les recevrez, messieurs, pleines de leur propre tabac, ainsi que quelques autres objets de curiosité. La rivière près de laquelle nous avons campé est une source supposée du Modder.

« 14. — Marche : à quatre heures trente minutes, direction E. N. E. Ce jour-là nous avons passé trois sources reconnues du Modder, coulant N. E. et sortant de quelques coteaux élevés que nous avons vus vers six heures, à une demi-lieue de nous seulement, dans la direction de S. et S. E. La première que nous avons traversée, à huit heures moins un quart, a été appelée *Dendroide-Boem-Spruit*, à cause des nombreux cytises qui croissent sur l'un et l'autre de ses bords. La seconde, que nous avons rencontrée vingt minutes plus tard et qui est rocailleuse, a été nommée *Steen-Spruit* ; et la troisième, que nous

avons passée à neuf heures dix minutes, a reçu le nom de *Grase-Spruit*, à cause de l'herbe qui y croît en abondance. A dix heures précises nous avons traversé le Modder même, dans un endroit rocailleux d'un grès dur, et bordé d'immenses rochers en forme d'amphithéâtre. Ses eaux, qui se précipitent d'abord de cascade en cascade, coulent ensuite lentement dans les fentes du terrain. Sa source primitive n'est qu'à deux heures de là, du côté S. E. Son véritable courant est N. O.

« A deux heures un quart nous avons passé un bas-fond planté de blé café, et vingt minutes plus tard environ s'est présenté à nos regards le kraal *Mouroutapoulimo* qui appartient au chef *Magori*. Cet homme nous a dit que c'était la première fois qu'il voyait des blancs... Notre miroir et notre montre l'ont beaucoup amusé, ainsi que son peuple, et pour leur donner une idée de ce petit objet blanc qui les étonnait tant par son tin tin répété, je l'ai appelé *litsatsi*, du nom du soleil, dans leur langue. Nos waggons ont avancé un peu plus loin, et là j'ai fait dételer, sur la rive d'une nouvelle source du Modder, Bushmen-Rivier, coulant N. O. et passant au pied de Mouroutapoulimo.

15. — « De huit heures trente-sept minutes à trois heures cinq minutes, voyagé entre le N. E. et le N. N. E. Dans l'espace d'une petite heure nous avons passé trois sources du Modder; l'une à neuf heures trois quarts, l'autre à dix heures dix minutes, l'autre à dix heures et demie. Toutes trois coulent N. O. Quelques heures après notre départ, nous avons aperçu au N. N. O., N. E. et E. N. E., les montagnes de *Tabantsou* et de *Tamapatsoa*, deux kraals considérables de Bassoutos. Arrivés à la vue de ces monts à une heure dix minutes, nous distinguâmes très-clairement, dans le lointain, une chaîne de hautes montagnes s'étendant du S. au N., et que nous avons sup-

posé être la continuation du Storm-Berg (montagnes de la tempête). Les natifs les font suivre jusque chez Musélékatsi. A notre arrivée au pied de Tabantsou, deux messagers sont partis pour aller nous annoncer, et là nous avons planté notre tente pour y passer le sabbat du Seigneur.

*Dimanche 16.* — « De grand matin, plusieurs sujets de Mossemi, chef de Tabantsou, étaient à nos waggons. Les uns allaient et venaient; les autres restaient postés comme en sentinelles sur de petites éminences. Toute la matinée nous avons attendu le chef; il se faisait annoncer de cinq minutes en cinq minutes, et n'arrivait jamais. A midi la plus grande partie de son peuple se trouvant rassemblée, nous avons eu un service pour eux en sichuan, au moyen de notre interprète. A peine le culte était-il terminé que Mossemi a paru : je l'ai introduit dans notre tente, et lui ai offert un couteau et deux onces de tabac qu'il a acceptés. Mais ni nos présens, ni notre air amical ne lui ont inspiré de la confiance. Son front s'est ridé, quand je lui ai exposé le but de notre voyage; il m'a paru n'y rien comprendre, ou douter de la sincérité de nos intentions. Je me suis tu alors sur ce sujet, et lui ai demandé de nous accompagner sur la montagne pour voir sa ville. Il y a consenti. Mais nous n'avons pas eu plutôt atteint la hutte du chef que toute sa suite a partagé ses craintes. « Kakala! Kakala! Loin, loin, les messagers de Makatchain, » se sont écriés les sauvages, dans le but de nous effrayer. Alors nous sommes redescendus, le cœur serré, adressant intérieurement notre plainte au Seigneur : Eh! pourquoi, ô bon Dieu! ces hommes tremblent-ils devant tes serviteurs? Ils nous ont pris probablement pour des Korannas. Et il faut vous dire, messieurs, que les Korannas portent partout la dévastation et l'é-

pouvante dans ces contrées. Brigands insatiables, ils dispersent, au nombre de huit à vingt individus seulement montés sur des chevaux et pourvus d'armes à feu, des peuplades entières; ce sont eux qui ont enlevé à Tabantsou ses bestiaux; Tamapatsoa en est privé aussi. Les quelques villages dont il a été question plus haut ont été également dépouillés, et tout cela est l'œuvre de quelques méchants hommes. Le premier Bassouto que j'ai vu avait passé Graaff-Reinet et poussait plus avant encore dans l'intérieur de la colonie, pour y chercher sa sûreté et celle de sa famille avec quelques pièces de Létail qui étaient toute sa richesse. Plusieurs tribus paisibles sont ainsi refoulées loin de leurs terres par une poignée de scélérats. Le gouvernement a pris des mesures pour détruire ces coupables; mais il y parviendra difficilement, car on ne sait où les prendre, tant ils aiment le vagabondage. Ceci, pour le dire en passant, doit vous expliquer, messieurs, pourquoi toutes les peuplades que nous rencontrons sont perchées sur de hautes montagnes; elles espèrent s'y défendre plus facilement contre ces cruels ennemis; et voilà peut être la plus grande difficulté contre laquelle aient à lutter les missionnaires au sud de l'Afrique; car au sommet de ces monts nus et arides, il est impossible de former des établissemens. Tabantsou est élevé de huit cents pieds au moins au-dessus de sa base. Les environs sont peu fertiles, et l'eau y manque; sans ces inconvéniens graves on pourrait fonder une station dans cet endroit, car les habitans de Tabantsou et ceux de Tamapatsoa réunis formeraient à eux seuls un millier d'âmes, moitié dans le premier lieu, moitié dans le second.

17.— « Notre départ a tout-à-fait rassuré Mossémi. Dès qu'il a aperçu nos waggons dans la plaine, il a volé vers

nous dans le but sans doute de nous voir tirer quelque pièce de gibier, et il n'a quitté les voitures qu'après que nous avons été partis.

» De huit heures et demie à douze heures, E. De douze heures à deux heures quarante minutes, N. E. et N.

« Le pays que nous avons parcouru est presque tout brûlé et offre un coup d'œil désagréable. Ce ne sont de tous côtés que de grandes collines noires, sans un ruisseau. A deux heures cependant, nous avons rencontré une petite source, et tout près de là un kraal, appelé *Lochoron*, où il y avait une centaine d'âmes. Le chef est venu nous voir avec quelques-uns de ses gens et nous a apporté des citrouilles excellentes, que nous lui avons achetées. Il déplorait encore la perte de ses troupeaux que les Korannas lui ont enlevés et la destruction de plusieurs huttes auxquelles ces inhumains ont mis le feu en se retirant. Tout près du village, nous avons vu des milliers de corbeaux, et leur nom est resté à la fontaine. Toutes les espèces de ce genre d'oiseaux vivent en grand nombre dans ce pays-ci, principalement les corbeaux proprement dits, ou corneilles, et parmi ceux-ci, les casse-noix, dont la voix sonore m'a surpris, les pies et et d'autres encore.

« 18 — De neuf heures trente-cinq minutes à douze heures sept minutes, E. N. E.; de une heure et demie à deux heures trente-cinq minutes, E. N. E.

« A neuf heures et demie, nous avons sur notre droite une rivière dont les eaux paraissaient et disparaissaient alternativement, et formaient en serpentant une foule de petits lacs de toutes les formes. Nous l'avons appelée le *Zèbre*, à cause de la quantité prodigieuse de ces animaux qui fréquentent ses bords. A vingt minutes de là s'élève sur un large plateau, du côté du S. E., un kraal de Bassoutos, appelé *Umpanané*, chef Mossi.

Nous campâmes à demi-heure d'eux seulement. Aussi le soir, les avons-nous eus presque tous à nos waggons, au nombre d'une centaine d'hommes environ. J'ai donné une poignée de sel au chef; il l'a aussitôt portée à sa bouche et m'a remercié avec beaucoup de reconnaissance.

« 19. — Toute la nuit dernière, nous avons entendu le cri des jakals et des tigres, et à notre lever, le berger est venu nous apprendre qu'une brebis avait été mangée. Le soir, je l'ai observé ramassant quelques fagots de bois et se retirant à l'écart pour passer la nuit à côté de son troupeau. Qu'ils sont touchans les soins d'un berger pour ses brebis! Comme la parabole de l'Écriture est vraie! Le terrain est tellement crevasé dans ce pays-ci, qu'il ne nous a pas été possible d'avancer plus loin en waggon pour arriver à deux kraals de Zoulas ou Métébélés, situés N. E.; en sorte qu'il nous a fallu aller les visiter à pied. L'un d'eux porte le nom de *Kugnanane* et est situé au sommet de la montagne; son chef est *Moussignanane*. L'autre, qui est situé plus bas et un peu sur la gauche, s'appelle *Mokuatlein*; son chef se nomme *Tapissa*. C'est un vieillard remarquable par son beau maintien, sa taille haute et sa tête chauve. Il a écouté avec grande attention les quelques paroles de vérité que j'ai adressées à son peuple et m'a demandé, d'une voix douce et amicale, si j'étais dans l'intention de m'établir près de lui. Non loin de Mokuatlein est un autre kraal de Métébélés, nommé *Tabanakugnanane*. Ces trois endroits réunis peuvent renfermer environ trois cents hommes, qui furent chassés autrefois de leur pays par le cruel Chaka et vinrent s'établir dans ces contrées, où ils sont détestés. Aussi feignent-ils de n'avoir aucun rapport avec le peuple des Zoulas; mais tout les trahit, leurs mœurs, leurs traits, leur langage, qui sont les mêmes que ceux de ces

derniers. Ils cultivent le blé café, le maïs, les citrouilles, les melons, comme tous les Béchuanas que nous avons vus. Ainsi que les sujets de Musélékatsi, ils portent pour vêtement une simple peau sur les épaules, et à l'exception des femmes qui s'habillent un peu plus décentement, ils me paraissent avoir bien mérité le nom de *Kal-caffers* ou *Cafres nus*, que leur donnent leurs voisins. L'œil des Cafres nus est cruel et féroce; leur physionomie a quelque chose de romanesque, mais de très-désagréable; ils diffèrent, sous tous les rapports, des Bassoutos, qui sont doux et affables, quant au caractère, et dont le vêtement consiste en deux grandes peaux, dont l'une couvre leurs épaules et l'autre retombe sur le devant du corps.

« Quant à la différence du langage de ces deux tribus, voici un tableau comparatif de quelques-uns des mots des deux langues, recueillis avec beaucoup de soin :

| ZOULAS OU MÉTÉBÉLÉS. | BÉCHUANAS OU BASSOUTOS. | FRANÇAIS. |
|----------------------|-------------------------|-----------|
| Onokope.             | Hogobe.                 | Pain.     |
| Nkabel.              | Komo.                   | Bœuf.     |
| Olelauk.             | Letsatsi.               | Soleil.   |
| Omokhondo.           | Assagai.                | Sagaie.   |
| Kosi.                | Monina et Kossi.        | Chef.     |
| Operulu et Setuta.   | Morimo.                 | Dieu. (1) |

« La plupart des mots de la première colonne nous ont été donnés par Moussignanane; et ils ne diffèrent

---

(1) Le manuscrit du journal de M. Arbousset s'étant trouvé en cet endroit, comme en plusieurs autres, fortement endommagé par le voyage, il a été impossible de déchiffrer un plus grand nombre de mots de ce petit vocabulaire comparatif.

aucunement de ceux que notre frère Pellissier a rapportés de chez Musélékatsi : j'en reconnais deux ou trois pour être entièrement cafres , tels que *Amang* et *Onokope*, et qui servent à nous confirmer dans l'opinion que les Zoulas du nord sont sortis de ces contrées-ci ; mais on ne peut découvrir ni dans quel temps ni dans quelles conjonctures.

« A Mokuatlein, nous nous sommes arrêtés un moment à considérer la belle chaîne de montagnes que nous avons à peine aperçue le 15 et qui , ce jour-ci , était tout-à-fait en face de nous et se montrait couverte de neige. Elle court du S. au N. Ce n'est assurément que la continuation du Storm-Berg. Nos chasseurs l'appelaient sous ce nouveau point *Witte - Berg* , ou montagnes blanches. Il était facile de voir à la simple vue qu'elle est plus haute que le Sneuw-Berg , qui pourtant est élevé de six mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Jusqu'ici nous avons marché soixante heures, c'est-à-dire, parcouru environ deux degrés en ligne directe ; d'après cela , il est très-possible que M. le docteur Philip ait placé cette chaîne , qu'il ne faisait que supposer , un peu trop près de la mer , sur la carte qui accompagne son ouvrage de *Recherches sur le sud de l'Afrique*. Mais je n'ai eu ni le temps ni les instrumens nécessaires pour résoudre cette question aussi intéressante qu'utile, et qui déterminerait d'une manière positive la vraie position géographique de ces montagnes encore ignorées. Le lieu où nous avons campé semble tout-à-fait propre à l'établissement d'une station. Il n'y manque pas d'eau ; on y trouve aussi du bois ; le sol y est bon , et comme vous le voyez , un homme dévoué à la cause de l'Évangile aurait suffisamment à faire à visiter tous les kraals ci-dessus mentionnés , à supposer qu'il ne lui fût pas possible de les réunir en un seul.



« 20 — De sept heures quarante-trois minutes à neuf heures trente-cinq minutes, S. O. ; de neuf heures trente-cinq minutes à dix heures trente-trois minutes, S. ; de dix heures trente-trois minutes à un heure trente minutes, S. E. ; et de une heure trente minutes à trois heures quarante-cinq minutes, E. S. E.

« Au moment même de déteiler, j'ai appris qu'à une demi-heure de nous, sur notre gauche, il y avait un kraal considérable de Bassoutos, appelé *Moutsanane*. Je me suis dirigé vers l'endroit désigné pour le visiter ; mais la nuit m'a surpris avant que j'y arrivasse ; je suis donc revenu à nos waggens, et le lendemain, les frères Casalis et Gosselin ont été le voir. Ils y ont trouvé deux cents individus environ ; le chef Gogola leur a fait quelques objections contre la religion, auxquelles les frères ont répondu, et il a paru satisfait (1).

« Le bruit étant parvenu aux oreilles de Moshesh que des missionnaires venaient chez lui, il a envoyé deux messagers au devant de nous, pour nous enseigner le chemin, et il nous a fait dire qu'il serait venu en personne à notre rencontre, s'il n'eût pas craint une attaque de la part des Korannas. Depuis quelques jours en effet, on ne parle que de l'ennemi commun.

« Nous avons marché trois heures E. S. E. ; mais en faisant mille détours ; et le soir il n'a été question que de *Moshesh*. Adam nous ayant appris que des Mantætis habitaient à une journée de là à cheval, N. E. dans un pays extrêmement fertile, et en très-grand nombre, nous avons agité la question de savoir si nous ne devions pas aller les visiter avant de nous rendre chez le chef des Bassoutos ; mais ce parti nous a paru impolitique, d'au-

---

(1) Voy. cet entretien, p. 119.

tant plus qu'ils sont les ennemis ou plutôt les tributaires involontaires de ce dernier, depuis dix-huit mois qu'ils lui ont fait la guerre et perdu une bataille. Ce projet a donc été ajourné. Les Mantætis sont gouvernés dans ce moment par une régente appelée Mokuatsi.

« 22 et 23. — Ces deux jours, nous avons marché de dix heures trente minutes à trois heures moins un quart, S. E. ; de trois heures à trois heures dix minutes. S., et de trois heures dix-sept minutes à quatre heures.

« A deux heures dix minutes, nous avons rencontré une fontaine aux environs de laquelle le sol est d'une fertilité étonnante, et que nous avons appelée *Freugt-bear-Fontein*, ou source fertile. Un kraal de Bassoutos nommé *Massité*, se trouve à une lieue de là seulement. Nous avons tâché d'y arriver, afin de pouvoir en évangéliser les habitans, le lendemain dimanche, ce qu'aussi nous avons fait. Ils habitent au pied d'un mont, du flanc duquel s'échappent quatre fontaines dont deux très-abondantes; par cette considération, il nous a paru mériter le nom de *Water-Berg*, ou Montagne-des-Eaux. L'une des fontaines tombe en cascade, ce qui n'est pas commun en Afrique. Nous ne devons pas perdre de vue ce bel endroit, habité jadis par des Zoulas; car, plus qu'aucun autre que nous ayons encore rencontré, il me paraît propre à devenir une station importante, du moins pour ce qui a rapport aux avantages du sol; nous y avons trouvé quatre ou cinq kraals déserts, et dans les champs il y avait épars çà et là quelques crânes humains.

« 24 et 25. — De neuf heures vingt minutes à neuf heures trois quarts, marché E. S. E. ; de neuf heures trente-cinq minutes à dix heures dix-sept minutes, E. N. E., et de dix heures et demie à quatre heures dix-sept minutes E.

« Ce matin avant dix heures, nous avons aperçu, du

haut d'un plateau, le Calédon, l'une des principales sources du fleuve Orange. Je me suis approché de ses bords pour le considérer de près, et pendant une petite heure j'en ai suivi le courant. Le Calédon prend sa source dans les montagnes Blanches et coule lentement du S. O. au N. E. dans un lit profond et sablonneux. La rivière est bordée de saules, qui y croissent naturellement; et sur la rive droite se trouvent de petits bosquets que fréquentent de nombreux oiseaux, parmi lesquels j'ai reconnu le flammant et l'hirondelle. Le passage des rivières d'Afrique est généralement pénible et difficile. Pour traverser l'Orange, nous avons dû nous jeter à la nage, et saisir à deux la litière des bœufs, afin de leur aider à traverser le fleuve: ici également, il nous a fallu prendre l'un un pic, l'autre la pioche, et nous ouvrir un chemin à travers des remparts de sable; et malgré ces précautions, notre waggon est resté au milieu de l'eau, jusqu'à ce qu'un attelage frais fût venu l'en tirer. Le timon de la voiture d'Adam s'est rompu au fort du travail.

« La journée du 25 a été employée à réparer les dommages soufferts la veille. Nous avons aussi fait des maillets, des manches d'outils, et recueilli dans les champs du quartz de toutes les espèces. Les pierres siliceuses sont très-communes dans ces contrées-ci. Vous recevrez, messieurs, l'hyalin, l'améthyste, la faussetopase et quelques fragmens de grès, dont se composent presque toutes les montagnes que nous avons visitées et quelques autres objets de géologie plus ou moins curieux.

« 26. — Nous avons traversé deux sources du Calédon; l'une coule E., et la seconde E. S. E. Celle-ci est restée sans nom; l'autre, plus considérable, a été appelée *Stenie*, du hollandais *steen*, pierre, à cause des énormes rochers de grès sur lesquels elle roule ses eaux. Nous étions campés sur la gauche d'un kraal considérable de

Bassoutos, dit *Litsoein*, chef Chatchane. Les habitans en foule vinrent à nos voitures, pleins de joie, pour nous féliciter de notre arrivée. Je ne le dis pas sans confusion, mais véritablement notre voyage a l'air d'un triomphe.

« 27 — Nous avons découvert de loin la montagne Tluan, sur laquelle Moshesh habite avec son peuple. La rivière, près de laquelle nous sommes campés, est une source considérable du Calédon, et comme celui-ci, elle est bordée de saules, c'est pourquoi nous l'avons nommée *Saule*. Son lit est profond et sablonneux, et son courant est N. E.

« Le fils du roi des Bassoutos, envoyé le 24 en ambassade auprès de nous, s'est retiré ce soir, par la raison, nous-a-t-il dit, qu'il craignait son père; et quand nous lui avons demandé quel sujet il avait de le craindre, il nous a répondu, qu'en l'envoyant au devant de nous, il y a quatre jours, celui-ci lui avait dit: « Amène-moi ces hommes sains et saufs; sinon, je te rends responsable de tout le mal qui leur arrivera. » Et voilà qu'une de vos voitures est cassée!

M. Arbousset, rendant compte ensuite de leur première entrevue avec Moshesh, le 28 juin, de la même manière à peu près que son compagnon d'œuvre Casalis (1), nous omettons cette partie de son journal, et nous passons à d'autres faits intéressans, qui ne se trouvent pas dans la lettre de son ami.

### *Bossiou, Moshesh et les Bassoutos.*

« 29. — Le lendemain de notre arrivée, je fus visiter la ville de Bossiou. Elle est bâtie sur une montagne de

---

(1) Voyez p. 8.

grès, haute, escarpée, longue de six mille toises, sur cinq à six cents de largeur environ, et faisant suite à la belle chaîne de montagnes dont il a souvent été question. Cent-cinquante huttes au centre, puis de nombreux kraals tout autour, voilà à peu près de quoi se compose cet endroit. A droite s'élève une pyramide naturelle de deux ou trois heures de circonférence, ce qui donne à ce lieu un aspect fort remarquable. Le nombre des habitans de Bossiou est de cinq cents au moins, ce qui passe au sud de l'Afrique pour une population considérable; dans les montagnes environnantes, qui sont à des distances plus ou moins grandes, on compte une trentaine de villages, sans y comprendre ceux dont j'ai déjà fait mention dans mon journal, et qui, ainsi que ces derniers; sont tous sous la puissance de Moshesh.

« Moshesh est un homme de belle taille, il a une figure à la romaine, le visage ovale, le nez aquilin, un peu aplati, le menton long, et le front prééminent : son œil est vif, sa parole animée et sa voix rauque. Il est gracieux dans toutes ses manières, et son sourire a de la bienveillance. Il est maintenant dans la vigueur de l'âge, et paraît disposé à toute espèce de sacrifices pour l'amour de la civilisation, dont il est grand admirateur. Le Seigneur, chers messieurs, a vu que ses serviteurs étaient jeunes encore, et d'avance il a mis la main à l'œuvre et préparé les choses de manière à les encourager et à leur faciliter leur travail.

« Les Bassoutos en général sont de beaux hommes; leurs mœurs sont douces et paisibles: ils ne sont pas comme les Cafres, disposés à la violence; mais en échange, ils sont un peu paresseux. Ils cultivent, comme vous l'avez déjà vu, le blé cafre, les courges, les melons, la canne à sucre, le blé de Turquie, presque tous

le dacha (1), qu'ils prennent en poudre, et quelques-uns, le tabac proprement dit ; les femmes réduisent le blé cafre en farine par la pression entre deux grès ; puis elles le pétrissent grossièrement à l'eau froide, et le font ensuite bouillir dans une espèce de poterie de faïence indigène ; ainsi apprêté, il est mangé sous forme de pain. Le même grain fermenté, cuit dans l'eau et tamisé dans un sas de jonc, offre une bière forte et très rafraîchissante. Les huttes des Bassoutos sont en forme de ruches d'abeilles ; ils les construisent avec des roseaux et les recouvrent de nattes. Comme elles se trouvent trop petites pour contenir les provisions de leurs habitans, les naturels se façonnent des paillassons où ils mettent leurs récoltes. Ce peuple et tous les Béchuanas en général ne connaissent point l'art de tanner, tel qu'il est pratiqué en Europe ; mais ils ont, pour la préparation des cuirs, des procédés à eux, fort simples et qui leur réussissent très-bien. Sept à huit individus s'agenouillent à terre autour d'une peau, qu'ils ont préalablement laissé tremper dans l'eau froide, et chacun d'eux la saisissant fortement avec la main, la tire, la presse, la refoule en tous sens, en poussant des cris aigus pour s'animer à l'ouvrage. Ils parviennent ainsi peu à peu à l'amolir et à la rendre propre à être portée sur les épaules en guise de manteau, ou à être façonnée en forme de sac.

« Les Bassoutos ignorent leur origine. Moshesh nous disait un jour à ce sujet : « J'ignore d'où nous sommes venus ; ce que je sais, c'est que Dieu nous a mis depuis fort long-temps dans ce pays. » Puis, il ajoutait : « Nous sommes sortis des roseaux de la fontaine. »

---

(1) Espèce de narcotique assez actif.

*Un souper offert à Moshesh.*

« Après avoir soigneusement examiné Bossiou et ses environs , et nous être convaincus que cet endroit n'était nullement propre à la fondation d'une station missionnaire, nous sommes redescendus à nos voitures , suivis de Moshesh , avec lequel nous avons eu plusieurs entretiens. Et le soir , après avoir fait notre cuisine sous ses yeux , nous lui avons fait signe de venir, et sa joie a été visible. Adam aussi a été invité. La cruche servait de siège à l'un d'eux , et un petit tabouret à l'autre ; il n'en fallait pas davantage. Quant à nous trois , nous avons chacun une chaise. Je sers à manger au roi dans une cuvette , et à l'autre convive , dans le couvercle de la soupière. Que faire ? nous n'avions que trois assiettes en tout, et il faut bien croire que je n'étais pas fâché de cette pénurie ; au contraire , elle me plaisait beaucoup ; car autrement nous aurions pu passer pour des richards dans l'esprit de ces bonnes gens. Le prince prend sobrement son repas , se fait servir le sucre dans la main et boit le thé seul , afin de mieux savourer le doux après l'amer. Il appelle ensuite son fils , lui fait part du bien qui tombe dans son vase ; le repas se termine par une prière , et voilà Moshesh extraordinairement content. Deux heures après , il était assis autour du feu , causant avec son monde. Nous nous approchons d'eux, et selon notre habitude , nous tenons , en nous chauffant , notre culte domestique ; puis je fais lire et chanter nos gens. Tout cela paraît fort beau au roi des Bassoutos. Il veut y prendre part ; je lui en fais connaître l'A, B, C, et n'oublie pas de lui faire battre la mesure. Il répète ensuite , tant bien que mal , un cantique de louange au Seigneur , en hollandais , que mes élèves savent déjà par cœur.

Je me retire , en disant au chef, les siens l'entendant : « Demain est un grand jour; il vous faut venir à nos voitures avec votre peuple , et vous entendrez tous la grande Parole de Dieu. » J'entre dans mon waggon , et à leur ordinaire, domestiques et étrangers passent une partie de la nuit à cuire de la viande et à la manger tous ensemble ; car les Bassoutos sont très-généreux. Ils causent gaiement ; puis , avant de s'endormir , ils chantent en chœur la chanson guerrière des Zoulas. Quelques voix : « Je veux faire la guerre ; je viendrai contre toi. » D'autres répondent : « Non , tu n'oseras pas ! approche ; je t'attends ! » Refrain : « Mais tu n'oseras pas ! »

### *Le premier dimanche chez les Bassoutos.*

« Le lendemain dimanche, je tenais beaucoup à ce que le peuple de Bossiou descendît dans la vallée; mais vu la quantité de neige qui était tombée la nuit, et le mauvais temps qu'il faisait encore, nous trouvâmes meilleur d'y monter nous-mêmes, et la chose plût à Moshesh. *Batas! Bassavi!* Hommes et femmes, il fit appeler beaucoup de monde, et je leur annonçai en termes clairs et aussi simples que possible la venue du Fils de Dieu au monde. Les cinq ou six cents auditeurs qui étaient rassemblés sous mes yeux, me firent l'effet de gens étonnés à l'ouïe de quelque merveille dont le bruit a frappé leurs oreilles, mais à laquelle ils ne comprennent pas grand'chose. Néanmoins, le roi plein de feu prit la parole après moi, et dit certainement beaucoup plus que je n'avais fait, en avertissant ses sujets qu'il était résolu à aller avec les missionnaires chercher un lieu convenable pour leur établissement, et qu'ensuite il s'y transporterait avec tous les siens. En même temps il fit de violens reproches à



son faiseur de pluie de ce qu'il n'avait pas amené Mogachane son père ; non que la vieillesse soit fort honorée chez ces peuples , car ils ont une telle peur de la mort , qu'ils éloignent d'eux tout ce qui la rappelle , et chez eux un homme disparaît sans qu'on en sache rien ; ses proches l'enterrent en cachette ; il n'y a que ceux qui meurent sur le champ de bataille , dont le corps reste sans sépulture. Mais Moshesh est sincère , nous l'espérons , et dans cette circonstance particulière , il aurait désiré que son père nous entendit.

« Ce Rain-maker ( faiseur de pluie ) est le premier que nous ayons rencontré sur notre route , et nous devons dire que l'on ne croit guère à son art. Mais comme Bossiou est un endroit considérable , il y remplit les fonctions de héraut public et de commissaire de police. C'est lui qui est chargé d'entretenir la propreté dans la ville. Du reste , il est affublé de sept à huit colliers graissés , et sur la tête il porte un plumet fait avec des vessies , signe préservatif de tout mal. Au temps que la furie l'inspire il ne cesse de crier *umpa ! umpa !* en levant en l'air ses deux mains , qu'il ouvre et ferme alternativement.

« Les Bassoutos portent tous de ces colliers , ou bien des colliers de verroterie ou de cuir ; les plus riches sont de cuivre avec des bracelets de même métal ou de vessies , autant qu'ils peuvent s'en procurer. Cet usage ne se trouve pas chez les femmes ; mais en revanche elles se tatouent la figure et les bras , et se frottent le corps avec de la craie rouge ; celles qui ont le plus d'embonpoint sont regardées comme les plus belles.

---

*Une réunion mensuelle de prière à Bossiou.*

1<sup>er</sup> juillet, premier lundi du mois. — « L'Éternel a été avec nous dans le désert; il nous a dirigés; il nous a gardés comme la prunelle de son œil; c'est l'Éternel qui nous a conduits (Deut., XXXII, 10) : voilà ce que chacun de nous disait hautement du fond de son âme. Nous avons eu un service pour les Missions à sept heures du soir;—Moshesh y a assisté. Je lui ai dit que tous les chrétiens de notre grand pays priaient dans le même moment pour les pauvres païens. Et notre interprète lui a traduit ces paroles du prophète Esaïe : « *Oh ! qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds de ceux qui annoncent la paix, de ceux qui apportent de bonnes nouvelles.* »

*Rencontre de quelques Cafres.*

2 juillet. — « Il est tombé beaucoup de neige aujourd'hui, ce qui nous a empêchés de partir, car à dessein, nous désirions beaucoup quitter au plus tôt ce lieu et faire voir par-là à Moshesh que nous n'aimions pas les tergi-versations. Je suis monté sur la montagne, et j'y ai trouvé dix Cafres proprement dits, venus à Bossiou de dix journées de-là, dans le but de faire des échanges. Ils se disaient sujets de Tikani (1), chef très-puissant, résidant dans une ville qu'ils appellent *Matlakein* ou *Mossignasse*, c'est-à-dire selon leur propre interprétation, *Grande-Mer* à quatorze *sommeils* de Tluan E. N. E. Ce

---

(1) Probablement le même que Dingan. *Voy.* huitième année, p. 209. *Rédacteurs.*

Tikani est le frère de Chaka, et par parenthèse son meurtrier. Musélékatsi n'est qu'un sujet révolté, qui, après s'être fait un grand parti, s'est retiré vers le nord. Nous tenons encore des voyageurs cafres qu'à trois journées de marche E. N. E. plus loin que Matlakein, on aperçoit la mer qui, d'après ces renseignemens, serait encore à dix-sept journées de marche de Bossiou.

### *Choix d'un emplacement pour la Mission.*

3 juillet.— « Dès le bon matin l'un de nous est monté sur la montagne pour presser Moshesh de nous suivre, et il s'est rendu à nos instances : « Je connais, a-t-il dit, un lieu qui vous convient beaucoup ; je vais vous y conduire, et nous l'examinerons ; » et nous sommes partis.

« De deux heures à deux heures cinquante-trois minutes, nous avons marché O., et de trois heures à cinq heures et demie S. O. A deux heures nous avons traversé une source du Calédon coulant S. O.

« 4.—De neuf heures et demie à une heure, nous avons marché S. O. ; d'une heure à une heure vingt minutes S. et S. E. ; et de deux heures trente minutes à quatre heures et demie, S. O.

« A une heure nous avions en vue au S. E. un beau mont bordé d'une large colline, au milieu de laquelle serpente une eau assez abondante, mais qui plus loin se perd dans des creux qu'elle rencontre sur son passage. Tout le monde a jugé que ce lieu était un fort bel emplacement, et nous nous y fussions peut-être arrêtés, si le chef n'en eût pas eu un autre en vue. Ce dernier endroit pourtant ne réunissait pas à beaucoup près les avantages du premier ; et Moshesh lui-même en est venu une fois qu'il l'eût mieux examiné. Il a donc été

question , après quatre heures de marche N. O. , de revenir au mont laissé à regret la veille. A cette pensée chacun de nous éprouvait intérieurement une douce satisfaction. Mais pour faire plaisir à notre chef, il fallait y retourner de suite et ne le plus quitter. Nous l'eussions bien voulu aussi ; mais notre autre waggon et la plus grande partie de nos bagages étaient à Philippolis. On a proposé que deux d'entre nous resteraient. Ce parti offrait des avantages ; mais aussi comment deux jeunes gens auraient-ils été assez hardis pour planter leur tente au milieu d'un désert , ou pour se construire une mauvaise baraque loin de toute habitation humaine, et pour passer là des mois entiers , sans espoir de recevoir le moindre secours en cas de danger ? La confiance en Dieu n'autorise pas l'imprudence. Nous avons donc demandé au chef s'il serait disposé à nous donner une douzaine d'hommes pour rester avec nous. « Oui , nous a-t-il répondu aussitôt : mon fils aîné et toutes les productions du pays sont à votre disposition. » — « Eh bien ! ai-je réparti , à cette condition notre résolution est prise ; le frère Gosselin et moi nous restons. » Aussitôt cet homme , comme s'il eût été poussé par l'Esprit du Seigneur , se lève et , avec un sentiment profond , il s'écrie : « Maintenant je crois qu'il y a un Dieu , car une trop grande bénédiction tombe sur moi ; je ne croyais pas que ce fût sérieusement que vous voulussiez rester. » Ces paroles nous ont fait un bien indicible : quel encouragement pour nous dans ces deux ou trois mots !

« Nous sommes partis ; j'ai fait une partie du chemin à pied , recueilli , pensif et concentré en moi-même. En approchant de la montagne où nous nous rendions, et qui me semblait être mon chez moi, j'ai oui le cri plaintif du coucou et le chant mélodieux du rossignol. J'étais occupé à cueillir une branche d'olivier sauvage avec son fruit et

un rameau de laurier également sauvage. Tous ces objets étaient figuratifs pour moi dans ce moment. Ils me représentaient la voix d'un serviteur de Jésus-Christ, tantôt plaintive dans l'épreuve, tantôt joyeuse à cause des fruits qu'il espère de son ministère : fruits encore sauvages, mais qui changeront un jour de nature ! Et je ne vous eusse pas donné tous ces détails, messieurs, s'ils n'eussent pas été, comme ils l'étaient, l'expression la plus exacte de ce qui se passait alors dans mon âme. Arrivé dans le lieu qui doit devenir le champ de nos travaux, je me suis retiré au pied d'un arbre, et j'ai consacré cet endroit à Dieu par la prière; ensuite, je me suis senti pressé d'aller droit à Moshesh, et en lui serrant fortement la main, je lui ai dit : « Monate oa Morimo, » *Dieu est bon*, la seule phrase que je susse en sa langue. « Oui, certainement, Dieu est bon, » a-t-il répondu.

« Après un peu de repos, nous avons mieux examiné l'endroit; il est spacieux; la montagne se prolonge très-loin au sud-est, et de son flanc s'échappent de quart d'heure en quart d'heure cinq belles fontaines, qui vont arroser un sol recouvert d'un pied de bonne terre au moins, au-dessous de laquelle se trouve de la terre glaise. Ajoutez à cela, que le bois de chauffage et de construction s'y trouve en abondance. Ainsi donc, que le nom de l'Eternel soit béni ! car il a fait de grandes choses. Ce lieu lui sera consacré, il sera appelé *Morija*, car l'Eternel y a pourvu; à la montagne de l'Eternel, il sera pourvu encore. A Dieu la gloire !

« 17. — Depuis quelques jours, Moshesh n'est plus avec nous; mais il nous a envoyé des gens avec son fils, comme il nous l'avait promis, et quelques provisions. Un de ses frères, chef d'un grand peuple, comme lui, nous a envoyé dix hommes pour nous aider à construire une petite maison en roseaux : et quand le temps sera

plus opportun , ils sont résolus tous deux à venir se fixer auprès de nous. Pour le moment , ils en sont empêchés par les Korannas qui rôdent dans les environs. Dernièrement ceux-ci sont allés attaquer les Mantætis ; mais ils ont perdu tous leurs chevaux dans cette expédition.

« Dès demain nous allons partager les quelques provisions qui nous restent, et notre cher frère Casalis prendra la route de Philippolis , tandis que Gosselin et moi nous resterons ici pour tenir la main à l'œuvre. Dieu veuille habiter avec nous par son Esprit , nous donner force, secours, joie et paix, et préparer nos cœurs à l'épreuve, si dans sa Providence il trouvait convenable de nous affliger après nous avoir réjouis , « car la figure de ce monde passe. »

« Je suis avec respect , monsieur le président et messieurs , votre très-humble et très-obéissant serviteur et frère ,

« THOMAS ARBOUSSET. »

## VARIÉTÉS.

*De combien de manières l'on peut coopérer à l'avancement du règne de Dieu.*

UN pasteur anglais du Dorsetshire a raconté dernièrement le fait suivant dans une réunion biblique en Angleterre : Un jeune fermier et sa femme avaient assisté à deux réunions tenues à quelque distance de leur village, dans le but de former, dans cet endroit, deux Sociétés auxiliaires de la

Société biblique britannique et étrangère, l'une d'hommes et l'autre de femmes. En revenant, le soir à la maison, la femme exprima à son mari le désir de souscrire, pour une guinée, à la Société branche de femmes ; mais son mari lui répondit qu'étant déjà devenu souscripteur pour la même somme à la Société auxiliaire d'hommes, il lui serait bien difficile de donner deux guinées par an pour cet objet. Là dessus, sa femme lui rappela qu'il lui avait remis, quelques jours auparavant, une guinée pour acheter un essaim d'abeilles, et lui dit que comme elle ne se l'était point encore procuré, elle préférerait en donner l'argent à l'Association biblique. Le mari y consentit. Le jour suivant, un essaim d'abeilles vint se poser sur l'un des arbres de leur jardin, et fut aussitôt recueilli. Frappés de cette circonstance, les deux époux prirent immédiatement la résolution de consacrer à l'œuvre de la dissémination des Saintes Ecritures le produit de ces abeilles et de tous les essaims qui en naîtraient. C'est en 1829 que le fait avait eu lieu. En 1830, la contribution provenant de la ruche d'abeilles fut de deux guinées (50 fr.) ; en 1831, elle s'élevait à dix guinées (250 fr.) ; en 1832 elle fut de huit guinées ; l'année dernière l'on espérait que la contribution dépasserait plutôt dix guinées, qu'elle ne resterait au-dessous de cette somme.

Une personne qui avait entendu citer ce fait ; résolut d'en tirer profit pour elle-même, et se décida, dans la séance même où ce récit avait été fait, à consacrer au Seigneur le plus beau des noyers de son verger.

L'on sait que dans le midi de la France deux de nos sœurs ont eu l'heureuse idée de consacrer aux Missions une portion de leurs récoltes de vers à soie, et de les élever au profit de la Société, et dernièrement, nous avons appris que dans une petite ville de l'Arriège, il s'est formé une réunion de travail dans l'intérêt des

Missions évangéliques , composée d'une douzaine de jeunes filles, depuis l'âge de sept à quatorze ans , sous la direction d'une demoiselle pieuse et éclairée. Quoique ces chers enfans ne puissent , à cause de leur âge et de leurs autres occupations , se réunir plus d'une fois par semaine, le jeudi, de huit heures du matin à midi, elles ont tricotté, dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, une *quarantaine* de paires de bas de lin, en faveur de la maison des Missions évangéliques de Paris. Et ce qui rend cette petite réunion doublement intéressante , c'est que l'on y prie et s'y entretient de choses qui regardent le règne de Dieu. Ce fait nous a été transmis par M. Vergé, ancien pasteur de Saverdun , qui connaît particulièrement la directrice de la petite association de travail de Sabarat, et qui a lui-même prié avec ces chères jeunes filles, en les exhortant à se donner de tout leur cœur au Seigneur. Nous avons pensé, qu'après l'invitation que nous avons adressée, dans la dernière livraison de 1833, à tous les amis de la Société, de proportionner cette année leurs dons et leurs souscriptions , à l'augmentation survenue dans nos dépenses, rien ne pouvait être plus propre à réveiller les uns et à donner de l'émulation aux autres , que les exemples si simples et si touchans que nous venons de rapporter.

Eh bien , que ces faits ne demeurent perdus pour personne, et que parmi les chrétiens de France, chaque négociant, chaque artisan, chaque agriculteur, que chacun de nous enfin, quels que soient son rang et sa vocation se dise à lui-même : Et moi, que puis-je faire par mon commerce, par mon métier, par la culture de mes champs, dans la sphère où je suis placé et avec les moyens que je possède, pour glorifier mon Dieu et pour avancer le règne de mon Sauveur sur la terre ?





R. Modder

R. Riet

Villes des Korannas  
 Korannas  
 Dwart Rivier  
 Malypales  
 Koor Part. Fantein  
 Koppa Kraal  
 Troits  
 Bangélp  
 La Redoune

R. Orange

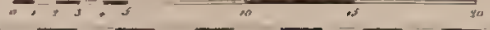
CARTE  
 DU PAYS DES

**BASSOUTOS,**

AU SUD DE L'AFRIQUE  
 dressée par  
 le Missionnaire Casalis  
 1854.

- Limite du pays des Bassoutos.
- Routes des Missionnaires
- Campagnes des Missionnaires
- Kraals ou Villages Payens.

Longueur de France de 25 au Degré



M a n t a e t i s

R. Modder

R. Riet

V. de Nampoe

Schick Port  
 Kramoau  
 1<sup>er</sup> Kraal de Bassoutos  
 2<sup>nd</sup> Kraal de Bassoutos  
 Belle-Source  
 Saka  
 Gnon  
 Kraal de Bushman

Village de Bassoutos

BASSOUTOS

Mouroutupontana

Source du Modder

R. Caledon

R. la Saule

Village de Bassoutos

Source de l'Orange

Popoknan

Source Sulfureuse

Bantabehi

Lekoagali

Makhatlein

Lockorou

Ehantsou

Mouroutupontana

Source du Modder

Namaputou

Moussite

Litsoum

Thou Mine

Bossion

Mortja

V. de Mohule

MOULAS

Tiburu-Kugungae

Amutsanane

Source du Caledon

Litsoum

Thou Mine

Bossion

Mortja

V. de Mohule

Chaine de Mlle. Berg au Montagnes Blanches  
 R. de Mlle. Berg au Montagnes Blanches  
 Montagnes Blanches



# SOCIÉTÉ

## DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

### *Les femmes béchuanas.*

LES femmes chrétiennes, en France, n'ignorent point dans quel triste état d'asservissement et de dégradation les missionnaires évangéliques ont trouvé plongées les personnes de leur sexe, chez presque tous les peuples païens qu'ils ont visités jusqu'à ce jour. Elles ont sans doute gémi à la lecture des récits que ces hommes de Dieu nous ont faits de la profonde misère de ces êtres dégradés; et en comparant les avantages dont elles jouissent avec la condition de ces infortunées, que le paganisme a réduites à une sorte de servitude, par la privation de tout moyen de développement intellectuel et moral, elles ont plus d'une fois souhaité pouvoir s'associer d'une manière directe et efficace aux efforts qui ont pour but la régénération spirituelle et l'éducation de cette moitié de l'espèce humaine si digne de compassion et d'intérêt. Voici une belle occasion de mettre à exécution leurs projets, et de réaliser leurs désirs : une de leurs compatriotes, une de leurs sœurs en Christ, partie vers la fin de 1832, comme épouse d'un missionnaire, est arrivée l'année passée dans le champ des travaux de son mari; elle a vu de ses propres yeux, elle a constaté par ses propres observations la vérité de tout ce qu'elle avait lu précédemment sur la condition affligeante des femmes africaines, et à peine établie dans la station de Motito, près de Lattakou, elle a éprouvé le besoin d'adresser

une lettre aux dames composant le Comité de la Société auxiliaire de femmes, en faveur des missions évangéliques à Paris. L'appel que renferme la lettre de Mad. Lemue est sérieux et pressant : puisse-t-il retentir efficacement dans beaucoup de cœurs !

Motito (1), ce 13 juillet 1833.

« Mesdames et chères sœurs en Jésus-Christ ,

« La dernière lettre que je vous écrivis était datée du Cap et vous annonçait mon heureuse arrivée dans cette ville. Depuis lors j'ai plus d'une fois souhaité de vous écrire ; mais toujours j'en ai été empêchée par différentes causes. Maintenant que, grâce à la protection du Seigneur, nous sommes arrivés sains et saufs à Motito, je me hâte de remplir un devoir cher à mon cœur, en vous faisant part des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons.

« D'abord vous joindrez, je l'espère, vos actions de grâce aux nôtres pour les bienfaits dont le Seigneur nous a comblés, en nous préservant de tout accident durant le long et pénible voyage que nous venons de terminer. C'est le 4 du courant que nous arrivâmes ici ; le frère Rolland était venu à notre rencontre au Kuruman, et ce fut lui qui nous ramena ici et nous installa dans la petite maison qu'il nous avait préparée. Elle se compose de trois pièces, une salle à manger, et deux chambres à coucher : tout est petit, mais bien précieux, quand on a passé près de trois mois et demi en plein air, dans un waggon. Nous nous proposons, avec l'aide

---

(1) Voyez la carte du sud-est de l'Afrique, 1<sup>re</sup> livraison.

de Dieu, de commencer une petite école la semaine prochaine; jusqu'à présent nous avons été fort occupés à mettre nos affaires un peu en ordre. Nous serons obligés de tenir les enfans dans la salle à manger, n'ayant pas encore de bâtiment exprès pour une école. J'espère que Dieu bénira nos faibles efforts, et que bien des parens seront disposés à nous donner leurs enfans à instruire. Nous venons de recevoir un grand encouragement : la femme de Mahura, roi de Lattakou (1), est venue aujourd'hui nous amener son fils et sa fille, en nous disant qu'elle désire que le premier apprenne à lire, et la seconde à coudre et à se faire une robe comme les miennes. Ces deux enfans vont rester avec nous; ils paraissent fort intelligens surtout le garçon, qui est âgé d'environ douze ans.

« Le costume des femmes béchuanas n'est guère décent; elles portent toutes un tablier long et étroit, fait de petites cordes, qu'elles attachent beaucoup plus bas que la ceinture; leur dos est couvert d'une peau de mouton. Lorsqu'il fait froid, elles mettent une peau de bœuf ou de quelque autre animal, appelée *karosse*; ainsi la poitrine et le ventre restent découverts. Leur cou est orné de toutes sortes de colliers en verroterie; au-dessous du coude et au poignet, elles attachent des bracelets de cuivre ou de verroterie. Leurs cheveux sont tordus en petites boucles imbibées de graisse de mouton. Elles se peignent la tête et le corps avec une couleur rougeâtre, qu'elles font avec une espèce de pierre et de la graisse. Elles portent aussi au-dessous du genou des jarretières faites comme les colliers; pour chaussure elles

---

(1) La tribu dont Mahura est le chef est celle des Batlapis. Voy. la carte du sud-est de l'Afrique.

ont des sandales, et elles se font des boucles d'oreilles de tout ce qu'elles trouvent : une plaque de fer-blanc, un morceau de cuivre, un bouton leur servent au besoin d'ornemens. Elles ont aussi des anneaux en cuivre aux doigts.

« Il serait fort à désirer que nous pussions introduire parmi elles le costume européen, et pour y réussir, il faudrait que nous eussions des étoffes. Peut-être, mesdames, vous serait-il possible de trouver quelque fonds de boutique à bon marché; des couleurs foncées seraient préférables aux claires, n'étant pas aussi salissantes. Je recommande cette œuvre de charité à votre attention. Si, comme je l'espère, vous pouvez faire quelque chose pour nous, vous ne manquerez pas d'occasions en Angleterre pour le Cap (1).

« Lorsque j'aurai eu occasion de connaître mieux les mœurs des femmes béchuanas, je ne manquerai pas de vous en faire part. En attendant, mesdames et chères sœurs, je me recommande instamment à la communion de vos prières, convaincue que sans la grâce de Dieu, je ne puis rien. Le frère Rolland et mon mari se portent bien; ils vous prient d'agréer leurs salutations chrétiennes.

Recevez aussi, mesdames et chères sœurs, l'assurance de l'affection sincère de

Votre dévouée,

E. LEMUE.

(1) Nous savons que le Comité de la Société auxiliaire de femmes de Paris, vivement intéressé par la lettre qu'on vient de lire, a arrêté, dans sa dernière séance, de prendre en considération la demande de Mad. Lemue; mais pour pouvoir remplir leur désir de coopérer à la civilisation des femmes de Lattakou, ces dames auront besoin du concours de leurs sœurs des départemens.

*L'œuvre de Dieu parmi les esclaves de Wagenmaker's,  
Valley.*

Une lettre de M. Bisseux, du 24 octobre 1833, renferme le passage suivant :

« Ce que je viens de vous dire de l'indifférence des païens ne doit cependant pas s'appliquer à tous indistinctement. Grâce à Dieu, il y en a un certain nombre, que je puis fixer à trente ou quarante, qui ne s'absentent des saintes assemblées que dans des cas de nécessité absolue ; et parmi ceux-ci, il s'en trouve plusieurs dont le Seigneur a réellement ouvert le cœur, et qui ne se contentent pas d'écouter la Parole de Dieu, mais la mettent en pratique. Dimanche passé, j'ai fait connaissance particulière avec l'un de ces esclaves, dont j'avais ignoré jusqu'à présent les dispositions pieuses. Il est venu me trouver quelque temps avant le service, pour me communiquer ce qui se passe dans son âme. D'après ce qu'il m'a dit, il y a au moins deux ans qu'il est devenu sérieux, et que ses pensées ont pris une direction nouvelle. Quoique je ne puisse pas encore le regarder comme un homme converti, j'ai la confiance qu'un réveil religieux est commencé en lui. Il se sent souvent pressé de prier, et plus il entend l'Évangile, plus il désire se donner à Jésus-Christ et renoncer au péché. En me parlant, son émotion était si grande, que des larmes coulaient le long de ses joues. Je l'ai engagé à venir à la réunion que je tiens pour ceux qui aspirent au baptême, et à persévérer dans la prière et dans l'usage des moyens de grâce. Quoiqu'il appartienne à des maîtres, qui manifestent quelque inimitié contre l'œuvre des missions, on ne lui refuse pas la permission de se rendre tous les dimanches à la chapelle. »

« Le 13 septembre était l'anniversaire de la consécration de notre chapelle. Les colons m'ayant prié de faire un sermon adapté à la circonstance, je choisis pour texte de mon discours le vers. 16 du ch. XXVIII d'Esaië : *Voici, je mettrai pour fondement une pierre en Sion, une pierre éprouvée, une pierre angulaire et précieuse, pour être un fondement solide; celui qui croira ne sera pas confus.* Cet oracle m'a conduit à les entretenir de ce vaste et glorieux édifice que le Seigneur élève dans le monde, de cette Eglise de Christ qu'il compose d'hommes de toutes nations, peuples et langues, et à les engager à devenir ouvriers avec Dieu dans cette œuvre d'amour. Dans la même occasion, j'ai prêché aux esclaves sur Actes XIII, 26 : *C'est à vous que cette parole de salut est adressée.* Après leur avoir montré comment la Parole de Dieu est une parole de salut, je leur ai parlé de l'intérêt que les chrétiens d'Europe prennent à leur salut et des efforts qu'ils font pour leur envoyer l'Évangile, et je les ai rendus attentifs aux privilèges dont ils jouissent, et dont tant de leurs malheureux compatriotes sont privés. L'attention était fort grande, et plusieurs m'ont paru touchés.

« Il y a eu deux mois, le 11 du courant, que je suis entré dans la maison que les colons ont bâtie à leur missionnaire. Cette maison, quoique petite, présente d'assez grands avantages; elle se compose de quatre pièces et d'une écurie pour un cheval. Elle est située vis-à-vis de la chapelle, qui n'en est pas à plus de cinquante pas. Comme j'ai maintenant un chez moi, j'aurai beaucoup plus de facilités pour converser avec les esclaves, et ceux-ci m'ont déjà témoigné leur joie de ce qu'ils pourraient venir me trouver et s'entretenir avec moi en toute liberté. »



---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

---

### *Afrique septentrionale.*

QUEL affligeant spectacle que celui qu'offre aux yeux du chrétien la vaste étendue de pays comprise entre le Caire et Maroc ! Autrefois cette côte était couverte d'églises chrétiennes , d'une extrémité jusqu'à l'autre. Des docteurs , qui savaient allier la science à la piété , faisaient briller au milieu d'elles la lumière de la vérité , par leurs évangéliques écrits , tandis que leur vie sainte rendait témoignage à l'efficace de la Parole de vie , qu'ils annonçaient du haut de la chaire. Dans ces jours de gloire du christianisme , Alexandrie , cette capitale opulente de la Basse-Egypte , était regardée comme la grande université chrétienne du nord de l'Afrique et d'une partie considérable de l'Orient. C'est dans cette ville que professèrent successivement le vénérable Pantène d'abord , puis le docte Clément , après lui Origène , Denys et tant d'autres docteurs , dont les leçons et l'exemple formèrent au ministère de la Parole cette nombreuse jeunesse pleine d'ardeur pour les études et de feu pour le service du Seigneur , qui au sortir de cette école théologique se répandait dans ces milliers d'églises que l'on comptait alors en Egypte et parmi les Maures et les Numides. Carthage , qui a disparu pour faire place aujourd'hui à la ville du bey de Tunis , donna le jour à l'éloquent Tertullien , et l'Eglise qui y fut fondée , dès le

commencement du deuxième siècle, eut pour pasteurs le zélé Cyprien, et cet Augustin dont les ouvrages, si remarquables par l'onction qu'ils respirent, sont encore lus, dans notre siècle, avec une grande édification. La Mauritanie Tingitane elle-même, aujourd'hui l'état de Maroc, n'était point demeurée inaccessible à l'Évangile, et il faut que vers le milieu du troisième siècle déjà le christianisme y eût jeté de vastes et profondes racines, puisqu'à cette époque Cyprien présida dans ce pays un concile de quatre-vingt-sept évêques. Du temps de Tertulien, qui écrivit sa première apologie vers la fin du deuxième siècle, les progrès du christianisme étaient si rapides et ses conquêtes si étendues dans tout le nord de l'Afrique, que cet ardent défenseur de la foi chrétienne ne craignit pas de publier à la face du monde romain les lignes suivantes : « On compte un nombre considérable  
« de chrétiens dans les campagnes, dans les villes et jusque  
« dans les îles; des gens de tout sexe, de toute condition  
« et de toute dignité embrassent la foi en Jésus-Christ. » Mais lorsque Mahomet parut, les chrétiens d'Afrique avaient prodigieusement dégénéré de la vie de leurs ancêtres: chez eux un vain formalisme avait remplacé la foi; de tristes superstitions étaient venues enchaîner leurs âmes, et les disputes théologiques de l'Orient, dont le retentissement avait pénétré jusqu'en Afrique, avaient achevé d'étouffer jusqu'aux derniers germes de la piété. Aussi les successeurs du faux prophète n'eurent-ils pas de peine à anéantir ce fantôme de christianisme; il est plus facile d'arracher des croix, de renverser de beaux clochers et de raser de magnifiques cathédrales, que d'extirper la foi dans les âmes où le Saint-Esprit l'a gravée; et nous ne doutons pas que si au temps des conquêtes de l'islamisme, lorsque le glaive mahométan ravageait les côtes de la Méditerranée, il s'était trouvé un nombre considérable de chré-

tiens vivant parmi ces populations immenses, qui faisaient profession d'invoquer le nom de Jésus-Christ, les efforts du Croissant pour effacer le nom de Christ sur les côtes de la Méditerranée auraient eu tout aussi peu d'effet que les proscriptions et les persécutions des empereurs de Rome, c'est-à-dire que le sang des martyrs y serait devenu, comme ailleurs, la semence de nouveaux chrétiens.

Il faut donc reporter l'Évangile dans des lieux où il n'est plus, et après dix-huit siècles recommencer l'œuvre des successeurs des apôtres. Dans une entreprise de cette nature, il semble que les chrétiens français auraient dû donner les premiers l'exemple, puisque le Seigneur, en accordant à la France la conquête d'Alger, leur avait ménagé de grandes facilités pour commencer une mission évangélique parmi les Maures, les Bédouins, les Biskaries, les Juifs, les Nègres, les Italiens, les Espagnols, les Anglais et les Français qui forment la population de l'ancienne régence d'Alger. Le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris s'était occupé d'un pareil projet; il avait jeté les yeux sur deux des élèves de son institut, qui lui avaient paru réunir les capacités pour une pareille mission: déjà ceux-ci avaient commencé des études spéciales; mais, sur ces entrefaites, un appel pressant arrivé du sud de l'Afrique, et dans lequel le Comité crut reconnaître la voix du Seigneur, vint changer la destination de ces deux ouvriers. Depuis lors l'incertitude qui a régné dans les plans du gouvernement relativement à cette colonie, l'opposition que ses administrateurs ont manifestée contre toute entreprise qui tendrait à convertir à l'Évangile les habitans du territoire d'Alger, et les entraves qu'ils ont mises à la prédication publique de la Parole de Dieu, ont été des circonstances peu encourageantes pour les amis des missions. Sans renoncer à un projet qui nous est cher, nous attendons d'une

part que le Seigneur nous envoie des hommes capables de se charger d'une pareille tâche, et de l'autre qu'il nous ouvre une porte momentanément fermée. Jusqu'à ce que nous ayons la satisfaction d'entretenir nos lecteurs de nos propres travaux sur la côte nord de l'Afrique, nous leur ferons connaître succinctement ce qui y a été entrepris par des Sociétés étrangères.

Au printemps de 1831, M. Nicolayson, missionnaire parmi les juifs, visita la colonie d'Alger. Après y avoir séjourné quelque temps, il écrivit à la Société anglaise qui l'avait envoyé : « Il règne ici la plus grande confusion ; rien n'est fait encore ; tout est à créer. Le contraste que présente Alger, vu de loin et considéré de près, est frappant ; en approchant de la ville, on est agréablement surpris par le charmant coup d'œil qu'elle offre aux yeux du voyageur ; mais une fois que l'on en a parcouru les rues sales et étroites, l'illusion cesse, et le mécompte que l'on a éprouvé sous ce rapport prépare le cœur à d'autres mécomptes d'une nature plus grave, je veux parler des mœurs des habitans. Le désordre de cette population est si grand, que malgré soi on ne peut s'empêcher d'éprouver quelque crainte en vivant au milieu d'elle. La corruption morale, l'indifférence et le mépris pour la vraie religion sont si communs, sautent tellement aux yeux, qu'un cœur chrétien ne peut qu'en être douloureusement affecté et en frémir. Toutes les religions jouissant ici d'une égale liberté (1), pratiquent tranquillement les rites et les cérémonies qui leur sont propres, dans les

---

(1) A l'exception toutefois de la religion protestante, qui n'a point encore pu obtenir de pasteur et d'église pour l'exercice de son culte, M. le duc de Rovigo ayant interdit au missionnaire Ewald de prêcher à plusieurs milliers de ses compatriotes allemands établis à Alger.

édifices respectifs de leur culte particulier ; les processions et les cérémonies hors des temples sont défendues, excepté dans les enterremens. Cependant les mahométans ont le droit de convoquer du haut de leurs minarets leurs coreligionnaires à la prière, et une ordonnance royale est affichée à toutes les portes des mosquées , pour en défendre l'entrée aux chrétiens et aux juifs. Les juifs sont très-nombreux à Alger et de plus très-actifs. La délivrance soudaine et inattendue qu'ils ont obtenue, et dont la conséquence a été pour eux l'affranchissement complet du joug de l'humiliante servitude qui pesait sur eux, les a rendus fiers et arrogans ; et comme les juifs, aussi bien que les maures, ont maintenant pour chefs des hommes choisis parmi leurs compatriotes, cela donne lieu à des rivalités excessives et à des haines constantes entre les deux partis : dans ces sortes de conflits , les juifs ne manquent jamais de faire valoir leurs droits, autant qu'il leur est possible, et de se venger ainsi de leurs anciens despotes. L'on vient d'abattre une mosquée, afin d'agrandir la place que l'on a commencée. Cette circonstance, qui a excité à un haut degré le déplaisir des maures fanatiques, est un grand sujet de triomphe pour les juifs. Ils ne se font pas faute de mettre en circulation, à ce sujet, les bruits les plus faux et les plus inquiétans : il font accroire aux maures que les Français ont l'intention de ruiner la ville et de la faire sauter, et ces pauvres malheureux, dans la crainte de perdre leur avoir, s'enfuient hors d'Alger, emportant avec eux tout ce qu'ils possèdent ; les juifs savent profiter de cette circonstance pour leur offrir leurs services, moyennant une honnête récompense. Il n'y a que quelques jours encore que quarante à cinquante familles épouvantées par ces faux bruits ont pris la fuite pendant la nuit, et se sont réfugiées dans la maison de campagne du consul

danois. L'état des affaires est, sous tous les rapports, extrêmement triste et effrayant.

« Les juifs d'Alger ne parlent qu'arabe, et le dialecte de cette langue qui leur est familier diffère beaucoup de celui que l'on parle en Syrie et en Egypte. Il n'y a que ceux qui sont venus de Gibraltar qui sachent l'espagnol. Comme ils ont peu de relations avec Gibraltar, mais beaucoup avec l'Italie, la langue hébraïque-espagnole n'est pas en usage dans ce pays; elle n'est un peu répandue que dans les villes maritimes de Maroc, où elle devient indispensable à cause du commerce avec Gibraltar et le Levant. La *lingua franca*, que l'on parle ici, diffère beaucoup de celle dont on se sert en Orient, et qui n'est presque autre chose que l'italien; elle n'est guère qu'un mélange de mots espagnols, italiens et maures. Il se formera peu à peu, au moyen des rapports journaliers que les habitans ont avec les soldats français, une langue nouvelle, qui se composera de mots français, italiens et arabes, mal prononcés et mutilés. Langue, mœurs, usages, commerce, tout est ici dans la plus grande confusion. On ne s'y accorde en rien, si ce n'est dans l'indifférence pour la religion et dans l'oubli complet de Dieu, de l'âme et de l'éternité. Les juifs et les maures ont bien gardé quelques formes religieuses; mais les Français et les autres chrétiens de nom, à l'exception pourtant du consul anglais et de quelques autres, ne font aucune profession de christianisme. Tel étant l'état des choses sous le point de vue religieux, on conçoit facilement ce que doivent être les mœurs, surtout si l'on réfléchit que parmi les Européens qui affluent ici, il n'y en a que fort peu qui y aient amené avec eux leurs familles. D'un autre côté, la plupart des Turcs, qui sont retournés dans leur patrie, ont laissé ici leurs femmes et leurs filles dans la plus grande pauvreté. Il est difficile de se

représenter la profonde incrédulité qui règne ici parmi les Français protestans et catholiques. Une révélation divine est à leur yeux un non-sens, et il y a long-temps selon eux que l'on ne croit plus à de pareilles fables; et pourtant ils font profession de respecter le christianisme, le protestantisme surtout, qu'ils envisagent comme un moyen de maintenir le peuple dans le respect pour les lois, d'améliorer ses mœurs et de le rendre plus utile à la société. A l'exception de quelques pauvres soldats, que j'ai visités dans les hopitaux, je n'ai pas encore rencontré un Français qui ne fût entaché de ces idées.»

M. Nicolayson ne fit à Alger qu'un séjour de deux mois, et quand il quitta cette ville, il se trouva qu'il y avait placé un grand nombre de Traités français, et vendu à des juifs quatre-vingt-une Bibles hébraïques, cinquante-trois psautiers, et cinq exemplaires du Pentateuque.

Après M. Nicolayson, le premier missionnaire qui visita Alger fut M. Ewald. Une lettre de lui, sous la date du 3 novembre 1832, renferme des nouvelles un peu moins tristes que celles qu'on vient de lire. «Il y a ici, écrivait-il à cette époque, un vaste champ à défricher; j'ai déjà vendu plusieurs Bibles en arabe aux maures de la ville et de la campagne; toutes les Bibles hébraïques et quelques Nouveaux-Testamens que j'ai vendus ont été placés parmi les juifs; en outre j'ai vendu quelques Bibles allemandes, françaises, italiennes et espagnoles. Mais il n'est pas possible d'être tout à la fois prédicateur de l'Évangile et libraire, car de cette manière je pourrais faire naître le soupçon que je ne suis venu ici que dans des vues mercantiles. Que de bien il y aurait à faire dans cette ville! On n'y compte actuellement pas moins de quatre milles protestans sans église, sans pasteur, sans écoles. Parmi eux se trouvent beaucoup d'Allemands, qui m'ont supplié, les larmes aux yeux, de travailler à

leur bien spirituel. Leurs instances m'ont déterminé à louer une maison, où je ferai faire les dispositions nécessaires pour une chapelle. Je me propose d'y prêcher, tous les dimanches, en allemand et en français, et peut-être essaierai-je plus tard d'annoncer l'Évangile dans le dialecte du pays. Comme les protestans n'ont pas d'école, je vais remplir les fonctions d'instituteur, jusqu'à ce que le Seigneur nous en envoie un.»

Lorsque M. Ewald raisonnait ainsi, il ne soupçonnait pas que le gouverneur de la colonie, tout en lui accordant la permission de résider à Alger, lui interdirait la prédication publique de la Parole de Dieu, en lui recommandant d'éviter dans ses discours et dans ses démarches tout ce qui pourrait induire les mahométans à penser que l'on fait des tentatives pour les amener à la foi chrétienne : singulière interprétation de la charte de 1830 ! étonnante restriction apportée à la liberté religieuse, dans une colonie française, dont tous les habitans, étrangers et indigènes, jouissent de la protection des lois pour l'exercice de leur culte, excepté les chrétiens évangéliques !! Toutefois M. Ewald ne se laissa point arrêter par les entraves que l'on mettait à ses travaux; et ne pouvant plus agir d'une manière publique, il résolut de continuer à exercer son ministère en particulier, en usant de beaucoup de circonspection. Il persévéra à vendre et à distribuer des Bibles parmi les Allemands et les juifs; il tint des assemblées religieuses dans sa chambre, chaque dimanche, et deux fois par semaine des heures de prière; il commença un cours d'instructions religieuses pour les catéchumènes, et reçut quelques enfans dans son école. C'est ainsi qu'il a passé à Alger une partie de l'année passée. Au commencement de l'automne dernier il quitta la colonie pour se rendre à Tunis, avec l'intention de visiter les villes de Tripoli et de Maroc. La mission de



M. Ewald s'adresse surtout aux juifs, qui se trouvent en grand nombre, non seulement dans les ports de mer du nord de l'Afrique, mais encore dans l'intérieur du pays; ils ont même des établissemens sur le mont Atlas et parmi les Berbers. Dans le district d'Alger seulement on en compte trente mille, à Tripoli au moins cinq mille, et à Tunis soixante mille. Dans toutes ces villes, leur état, sous le point de vue moral et social, est des plus tristes. L'espèce de servitude à laquelle ils ont été réduits pendant des siècles, au milieu des barbaresques, a exercé sur eux la plus dégradante influence, et nulle part dans le monde on ne trouve ce malheureux peuple plus corrompu qu'au nord de l'Afrique. Toutefois le ministère de M. Ewald à Tunis paraît devoir être béni. Il écrivait tout dernièrement qu'il a réussi à répandre dans cette ville, sans empêchement, un grand nombre d'exemplaires des Saintes Ecritures. Depuis sept heures du matin jusqu'à sept heures du soir sa chambre est remplie de juifs et de mahométans, auxquels il peut annoncer le salut qui est en Jésus-Christ. Déjà il a placé deux cents exemplaires des Livres saints, la plupart en langue hébraïque et en langue arabe, et sur ce nombre il n'en a donné gratuitement qu'une douzaine. Il a aussi vendu des Nouveaux-Testamens en grec moderne aux Grecs qui résident à Tunis; mais, comme ce sont pour la plupart de pauvres gens, il a dû les céder à fort bas prix. M. Ewald attend un nouvel envoi de Bibles et espère les placer avec facilité.

---

*Rapport de M. Abeel, missionnaire américain, sur son séjour de deux années dans l'Inde.*

Dans l'avant dernière réunion mensuelle de prières en

faveur des Missions évangéliques, tenue à l'oratoire, le 3 février dernier, M. le missionnaire Abeel, qui, par suite du mauvais état de sa santé, s'est vu forcé d'abandonner le champ de ses travaux, et qui a passé quelques semaines à Paris, dans la maison des Missions, a lu l'exposé suivant de ses voyages dans différentes parties de l'Inde; nos lecteurs liront sans doute ce discours avec l'intérêt qu'il a excité chez les nombreux auditeurs qui assistaient à la séance dans laquelle il a été prononcé.

« En venant parler aux amis des missions, qui sont réunis dans cette enceinte, des pays éloignés qu'il m'a été donné de visiter en qualité de missionnaire, je ne leur apprendrai probablement que peu de choses qui ne leur soient déjà connues; mais elles leur apparaîtront peut-être sous un aspect plus vivant et plus animé, lorsque je leur parlerai de ce que mes yeux ont vu, et de ce que mes oreilles ont entendu; car ce n'est pas seulement par leur grandeur et leur importance réelles que les objets réussissent à exciter en nous un vif intérêt, mais plutôt par ce qui les met en quelque sorte en contact avec nous. Si d'après cette loi de notre nature, les chrétiens suivent les travaux qui s'accomplissent sous leurs yeux avec une plus grande sollicitude que ceux qui ont pour théâtre des pays éloignés, qu'ils n'oublient pas cependant que les rachetés de Christ doivent imiter celui dont l'amour embrasse la terre entière, et qu'il n'est sur aucun point du globe aucune âme humaine dont le salut n'ait droit à les intéresser. Oui, il n'est point de chrétien qui puisse se croire légitimement exempté de coopérer à la conversion du monde. Celui qui le peut, doit travailler; celui qui a quelque chose, doit donner; celui qui ne pourrait ni travailler ni donner, peut prier. Puisse l'esquisse rapide que je vais vous présenter exciter en vous une compassion toujours plus réelle et plus efficace

pour ces malheureux peuples qui vivent encore sans Dieu et sans espérance !

« Je quittai l'Amérique avec un autre missionnaire pour me rendre à Canton, en Chine. Nous vîmes en passant plusieurs des grandes et belles îles de l'archipel indien, entre autres Timor, Amboyne, Bouro, Céram, la Nouvelle-Guinée et les îles Péliou. Sur plusieurs de ces îles délicieuses, qui jouissent d'un printemps perpétuel, règne l'hiver de la mort spirituelle. Les missionnaires hollandais occupent un certain nombre de stations dans cet archipel ; mais plusieurs de ces îles, qui sont peuplées par des millions de païens, sont abandonnées à une complète désolation. Il est vrai que leurs habitans sont plongés dans la barbarie ; ils sont indolens, insensibles, traîtres et féroces, et leur caractère répond exactement au tableau que trace l'Apôtre dans le chapitre troisième de l'Épître aux Romains ; mais y a-t-il là rien qui doive décourager la charité chrétienne ; et la lumière de l'Évangile n'est-elle pas la seule qui puisse dissiper de si épaisses ténèbres ?

« J'ai passé près d'un an en Chine. Le missionnaire que nous y trouvâmes y était seul depuis plusieurs années. Ayant à apprendre une langue difficile et à rendre tous les services en notre pouvoir aux milliers d'Européens qui fréquentent ce port, nous ne pûmes guère faire autre chose pendant ce court espace de temps que regarder autour de nous et examiner ce qu'il y avait à faire. La multitude d'êtres immortels, qui habitent la terre et la mer, et avec lesquels nous nous trouvions journellement en contact, était presque innombrable. Nous avons observé que la plupart des Chinois savent lire, et qu'ils sont avides de connaissances de tout genre. Il est vrai que les lois ou les coutumes de la Chine ne permettent pas au missionnaire chrétien de suivre toutes les

méthodes que l'on emploie dans les autres contrées ; mais on peut dire de la Chine ce qu'on disait jadis d'autres pays païens , quoique la prédication vivante y soit entourée d'obstacles , la Parole de Dieu cependant n'est pas liée. On ne manque point d'occasions de distribuer les Ecritures et des Traités, et de faire connaître aux Chinois , par des instructions régulières , la voie du salut. Notre vénérable prédécesseur, le docteur Morrison, s'est long-temps occupé d'œuvres de ce genre , sans se mettre en avant d'une manière trop marquée, et la bénédiction de Dieu a reposé sur ses travaux. A l'époque où j'étais en Chine , il y avait deux Chinois convertis , dont l'un , Leang Afa , est connu depuis long-temps du monde chrétien , comme un évangéliste animé de l'esprit de son Seigneur et qui brûle d'un zèle ardent de le faire connaître. Au milieu des persécutions , des coups , des emprisonnemens , de la perte de tout ce qu'il possédait , de l'opposition de ses amis , et du mépris de ses ennemis , il est demeuré ferme et fidèle , et Dieu a récompensé sa fidélité et son activité par la conversion de quelques-uns des plus chers objets de son affection. L'ami qui était venu d'Amérique avec moi a chez lui quelques jeunes garçons qui lui ont été confiés ; il s'occupe avec joie de leur éducation , dans l'espérance que Dieu répandra sur eux son Saint-Esprit , et les rendra des instrumens de bénédiction pour leurs compatriotes. Dans les trois dernières années, il est allé d'autres missionnaires en Chine, et il y en a aujourd'hui cinq ou six. L'expérience a prouvé à quelques-uns d'entre eux que les obstacles qui s'opposent à l'introduction du christianisme dans ce vaste empire , bien loin d'être insurmontables , sont beaucoup moins grands qu'on ne l'imagine généralement. Les naturels sont disposés à communiquer avec les étrangers, et ils verraient tomber avec joie le mur de séparation qui les

en éloigne. On a fait plusieurs voyages le long des côtes , et des milliers d'exemplaires des Ecritures et de livres chrétiens ont été distribués. Nous croyons que le Seigneur prépare le chemin par lequel il veut pénétrer dans cet empire immense. Les missionnaires commencent à occuper des stations dans les pays voisins , avec lesquels les Chinois font un grand commerce. J'ai été assez heureux pour donner la Parole de Dieu à cinquante jonques ou bâtimens chinois qui retournaient du royaume de Siam en Chine. La seule chose qui paraisse manquer , ce sont des missionnaires , et un intérêt chrétien proportionné aux besoins immenses de ce pays. « Priez donc le Maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson. »

« Qui pourrait contempler sans émotion l'état spirituel de la Chine ! Quel triomphe de la grâce du Rédempteur ! quel trophée de sa puissance ne serait-ce pas que la conversion de cet empire ! Quel brillant fleuron ajouté à la couronne du Médiateur ! L'empire de la Chine est plus peuplé que l'Europe entière , que toute la chrétienté. D'après des documens officiels et authentiques , qui ont été examinés par les missionnaires , quoiqu'ils n'eussent pas été destinés à passer sous des yeux européens , il paraît que l'empereur de la Chine a sous sa domination plus de trois cent soixante millions d'âmes.

« De la Chine j'allai à Java, une des plus belles îles de l'archipel indien. Je n'y trouvai que deux missionnaires au milieu d'une population de six millions d'âmes. Je passai quatre mois auprès du missionnaire Medhurst de Batavia , et je l'accompagnai presque tous les jours dans ses excursions missionnaires parmi les naturels et les habitans de l'île. Des milliers de Chinois ont émigré à Java et dans tous les autres pays voisins , où ils trouvent

à gagner leur vie, et nous leur consacrons une grande partie de notre temps. Nous nous rendions souvent dans les villages voisins, où se rassemblaient de grandes multitudes, les jours de marché, et où nous pouvions répandre abondamment la bonne semence qui doit germer pour la vie éternelle. C'est un grand encouragement pour les missionnaires que l'empressement avec lequel on reçoit les livres chrétiens. Peu de temps auparavant les naturels voulaient à peine toucher du bout du doigt un ouvrage qui contenait la doctrine chrétienne. L'influence de leur religion, et en particulier de leurs prêtres mahométans, leur faisait considérer les missionnaires comme des fléaux, et leurs Traités comme des semences de maladie et de mort morale. Nous fûmes alors témoins d'un changement que nous ne pouvions nous expliquer. On recevait nos livres avec ardeur, et nous avions tout lieu de croire qu'on les lisait. Les prêtres eux-mêmes, et les hommes d'un rang élevé acceptaient nos livres et sollicitaient les missionnaires pour les obtenir. Il est remarquable que le même changement se soit opéré à peu près à la même époque à Singapore, Malacca et Penang, autres stations de missions dans ce pays mahométan. Bien qu'on n'ait encore vu aucun fruit de ces distributions, on ne peut douter qu'une abondante récolte ne récompense un jour ceux qui sèment ainsi dans l'espérance.

« Le monde chrétien n'a jamais accordé à l'île de Java l'attention qu'elle réclame et qu'elle mérite; et voilà sans doute pourquoi l'Évangile n'y a pas fait de plus grands progrès. Quel résultat pourrions-nous espérer des travaux d'un seul agriculteur qui serait obligé d'entreprendre la culture d'un continent tout entier? S'il labourait seulement la centième partie du terrain, il

n'aurait pas le temps de l'ensemencer , et s'il entreprenait de l'ensemencer , il faudrait qu'il le fit sans l'avoir labourée.

« Les grandes îles de Bornéo et de Sumatra , que j'ai vues dans mes voyages , sont aussi de vastes champs de travaux ouverts aux chrétiens , et elles n'ont pas un seul missionnaire. L'islamisme a pénétré dans ces contrées populeuses , et il a fait de grands ravages à Sumatra. Il s'y trouve pourtant encore des stations qui devraient être promptement occupées par les serviteurs de Christ. Bornéo est habité en grande partie par des tribus d'hommes abrutis et barbares. La guerre est leur occupation , le meurtre et le pillage leur passe-temps , et l'élévation de leur rang dépend du nombre de têtes humaines qu'ils possèdent , et cependant on pourrait faire beaucoup pour le bonheur présent et éternel de ces créatures misérables et dégradées. J'ai vu le gouverneur d'une des principales stations d'Européens de cette île ; il désirait vivement l'établissement d'une mission dans le district qu'il gouverne , et en attendait les plus heureux résultats. Les Eglises d'Amérique ont envoyé deux missionnaires , qui doivent prendre des informations plus précises sur ces îles intéressantes.

« De Java je me rendis dans le royaume de Siam , et dans cette première visite je passai six mois à Bankok , capitale du royaume. Cette mission avait été commencée trois ans auparavant par MM. Tomlin et Gutzlaff. J'accompagnai alors M. Tomlin qui y retournait , dans l'espérance d'y trouver M. Gutzlaff ; mais il s'était embarqué pour la Chine quelques jours avant notre arrivée. Mon compagnon connaissait déjà en partie le chinois , et la langue du royaume de Siam. Nous pûmes commencer nos travaux parmi les naturels tout en continuant à nous occuper de l'étude des langues. Un des grands moyens d'être

utile dans le royaume de Siam , est la pratique de la médecine. Des milliers de malades , et leurs parens et amis furent attirés chez nous de cette manière ; et nous profitâmes des rapports que nous eûmes ainsi avec eux pour leur faire connaître la nature et les conséquences de leur maladie spirituelle , et leur parler de la puissance et de la compassion du Médecin des âmes.

« La vérité parut produire de l'impression sur quelques-uns d'entre eux , et nous avons lieu de croire qu'ils renoncèrent à leurs idoles. Au bout de six mois , nous fûmes tous deux obligés de quitter le pays. Le changement d'air et d'occupation me rétablit bientôt suffisamment pour me permettre de retourner dans cette ville intéressante. Durant mon second séjour à Bankok , qui fut à peu près aussi long que le premier , j'employai les mêmes moyens , et bien que ma santé fût alors très-faible , je vis quelques résultats qui m'encouragèrent. Le nombre de ceux qui suivaient le culte régulier , que j'avais établi , augmentait , et la Parole était évidemment efficace. Je n'osai pourtant pas baptiser aucun indigène ; mais j'ai lieu d'espérer que quelques-uns de ceux que j'ai préparés seront la joie des missionnaires qui me succéderont. Le déclin de ma santé me força une seconde fois à la retraite , et comme j'étais seul , la ville resta sans missionnaire. Elle ne fut pourtant pas entièrement abandonnée : les personnes qui se réunissaient le dimanche , dans mon petit logement , convinrent de continuer ce culte après mon départ , et l'homme qui était le plus instruit , et qui avait été baptisé par M. Gutzlaff , fut désigné pour diriger le service.

« Le royaume de Siam présente une sphère d'utilité encourageante pour les travaux des missionnaires. Sa population est de quatre ou cinq millions d'âmes. La religion de l'état est le bouddhisme , et les prêtres de cette



religion sont au nombre de quinze à vingt mille. Des centaines d'entre eux sont venus nous trouver pour avoir des livres et des médicamens ; et nous avons des motifs d'espérer qu'un ou deux de ceux qui exercent le plus d'influence, ont senti la puissance de la vérité. Il y aura sûrement une lutte opiniâtre avant que le prince des ténèbres de ce monde se laisse déposséder de ces royaumes, dans lesquels il règne tyranniquement depuis tant de siècles.

« L'opposition commença à se manifester avant mon départ ; mais si nous ne pouvons prévoir d'une manière précise les alternatives des combats, nous en savons d'avance les glorieux résultats.... Depuis que j'ai quitté le royaume de Siam, trois missionnaires américains et leurs femmes ont mis à la voile pour ce pays. J'ai reçu des nouvelles de l'un d'entre eux depuis son arrivée.

« Les royaumes voisins de Laos, de Camboge, de Cochinchine et de Tonquin, les pays les plus éloignés de la Corée, du Japon, et les îles qui les avoisinent n'ont jamais été visités par des missionnaires protestans. A l'occident, l'empire Birman a attiré l'attention du monde chrétien, et Dieu honore ses serviteurs des succès les plus encourageans.

« De Siam, je visitai les stations de Singapore et de Malacca, qui appartiennent à la Société des missions de Londres. A Malacca, il y a trois ou quatre cents enfans indigènes qui reçoivent des instructions chrétiennes. Parmi les instituteurs sont quelques dames pieuses, qui consacrent une grande partie de leur temps à cette tâche délicieuse, bien que difficile, et dont quelques-unes sont venues d'Angleterre dans cet unique but. Un collège anglo-chinois est établi à Malacca. Il contient environ trente étudiants chinois. Les missionnaires ont la confiance que quelques-uns d'entre eux sont convertis.

«Singapore est une station de missions très-importante, parce qu'il s'y fait un immense commerce. Ce lieu est visité tous les ans par des flottes entières, qui viennent des pays voisins et des principales îles de l'archipel. J'accompagnai le missionnaire qui allait d'un bateau à l'autre dans le port, et nous distribuâmes des livres qui, nous l'espérons, prêcheront le Christ crucifié dans les lieux où le missionnaire ne pourrait pénétrer qu'en courant les plus grands dangers. Il n'y a à Singapore qu'un seul missionnaire, et il serait bien nécessaire d'en envoyer d'autres.

« Telles sont les principales stations de missions au-delà du Gange. Quelle est solennelle et douloureuse la pensée qu'on n'a presque rien fait encore pour cette vaste partie du monde païen ! Un tiers peut-être de nos semblables périssent dans les ténèbres du paganisme, et ils excitent à peine un effort, une prière, une émotion de sympathie dans nos cœurs insensibles ! Il y a moins de trois ans que la proportion des missionnaires aux indigènes en Chine était au-dessous d'un à cent millions. Trois missionnaires et un frère chrétien, que j'ai eu la joie de retrouver ces jours derniers dans cette ville, voilà tout ce que nous pûmes rassembler pour un culte semblable à celui de cette heure. Lorsque des millions de païens périssaient autour de nous, ai-je besoin d'ajouter que nos cœurs étaient affligés et nos prières ardentes ? Oh ! qu'il était consolant de penser que dans d'autres contrées des milliers de chrétiens présentaient la même prière, comme vous le faites ce soir, et qu'ils l'adressaient à ce Dieu tout bon et tout-puissant, qui accomplira infailliblement sa promesse !

---

*Extraits du journal du troisième voyage de M. Gutzlaff  
en Chine.*

Trois voyages ont été accomplis successivement le long des côtes de la Chine, par le missionnaire Gutzlaff, de la Société des Missions de Rotterdam, et dans *un appel en faveur de la Chine*, qu'il vient de publier à Canton, sous la date du 25 mai 1833, il annonce qu'il est sur le point d'en entreprendre un quatrième.

La première fois qu'il s'embarqua, ce fut à Bangkok, capitale du royaume de Siam, à bord d'une jonque chinoise. Parti le 3 juin 1831, il atteignit en novembre la Mantchourie, et fut de retour à Macao le 13 décembre suivant. C'est de ce voyage dont nous avons rendu compte, huitième année, page 75 et suivantes.

Le 26 février 1832, il se mit de nouveau en mer, visita plusieurs villes des provinces de Fo-Kien et de Ttche-Kiang, passa dans le Schantong, et de là traversant la mer Jaune pour se rendre en Corée, il revint à Macao, par les îles Lieukieu, le 4 septembre 1832. On trouvera des détails sur ce second voyage, huitième année, page 182 et suivantes.

Le troisième voyage a duré depuis le 20 octobre 1832 jusqu'au 29 avril 1833. Le pays le plus éloigné que M. Gutzlaff ait atteint dans ce dernier voyage est la province de Leao-tong, à l'ouest de la Corée et au sud de la Mantchourie. Ce n'est pas qu'il n'eût dessein de passer plus avant, mais il en fut empêché par le froid excessif et les glaces qui rendirent la navigation périlleuse. De toutes les excursions missionnaires de M. Gutzlaff, celle-ci est incontestablement la plus importante, tant à cause des relations que son auteur a formées en Chine, qu'à cause des nombreuses occasions qu'il y a

trouvées de répandre la Parole de vie. Les extraits que nous allons publier du journal de ce troisième voyage, serviront à confirmer ce que M. Abeel a avancé dans le discours qu'on vient de lire, c'est qu'aux yeux des Chinois, les Européens ne sont plus des barbares, que ce peuple est avide d'instruction et de connaissances, et que les facilités que l'on trouve à répandre la Parole de Dieu dans ce pays sont aussi grandes peut-être que partout ailleurs.

Le *Sylphe*, à bord duquel se trouvait M. Gutzlaff, était un fin voilier, bien équipé et bien armé; mais pendant toute sa course il eut le plus mauvais temps, et ce ne fut qu'un mois après son départ qu'il atteignit la province de Kiagnan. Le 15 novembre, il entra dans la baie de Tung-tsze-kou, située par le 39° 23' lat. N. et le 121 7' long. E.

« Ici, dit M. Gutzlaff, nous trouvâmes à l'ancre une flotte considérable de jonques, chargée de produits de la Tartarie manchourique, qu'elles se disposaient à transporter dans les provinces du sud de l'empire. Les gens de leurs équipages furent très-amicaux avec nous, et répondirent à nos questions avec une grande franchise. Ils nous conseillèrent unanimement de ne pas avancer plus loin dans la direction nord, de peur d'être retenus par les glaces. Je dois leur rendre le témoignage qu'il se sont montrés empressés à recevoir la bonne nouvelle du salut. Quoique leur complète ignorance du christianisme opposât une forte barrière à ce qu'ils comprissent tout ce que je leur disais, les livres que je leur ai remis leur parleront plus au long dans leurs momens de loisir. Tous peut-être n'en feront pas usage; quelques-uns même les jetteront; mais plus d'une Bible et d'un Traité trouvera des lecteurs et leur communiquera les connaissances nécessaires au salut de leurs âmes. C'est rempli de ces

pensées que j'ai visité les collines et les vallées qui entourent la baie. Nous n'y avons trouvé que peu de traces d'idolâtrie. Un seul temple s'y est offert à nos regards. Il était consacré à la déesse du ciel ; quelques jonques en miniature, servant de trophées à son pouvoir libérateur, étaient suspendues aux murs de l'édifice. Un petit nombre d'aveugles était préposé à sa garde. Nous trouvâmes dans cet endroit des gens fort intelligens, qui nous firent des questions très-sensées sur plusieurs sujets, et qui lurent nos livres. Rien ne parut les frapper autant que le mécanisme de nos montres. Ils admirèrent aussi beaucoup la finesse du calicot de nos chemises, et la largeur du drap de nos habits.

« Les vallées qui bordent cette côte sont formées par des alluvions. Nulle part dans le monde peut-être la mer ne se retire aussi rapidement et aussi habituellement que dans les provinces de Leao-tong et de Petcheli; chaque année le pays gagne quelques acres d'un sol très-fertile. De grands troupeaux de chèvres paissaient dans les vallées les restes de l'herbe que l'automne y avait laissés. Les habitans furent fort effrayés de nous voir entrer dans leurs villages, et j'appris à mon grand étonnement qu'ils avaient craint que nous ne voulussions introduire chez eux la religion catholique romaine. Quoique j'eusse pris soin de leur expliquer la différence énorme qui existe entre la croyance respective des deux Eglises, ils battirent des mains et ne voulurent pas me croire. En échange, les marins des jonques furent tout attention, et reçurent avec joie l'Évangile. »

En quittant la baie pour se rendre à King-tcheou, dans le but de visiter la grande muraille, dont l'extrémité nord-est aboutit aux environs de cette ville, nos navigateurs essayèrent un terrible accident. Le vaisseau heurta contre un banc de sable, s'y enfonça et y resta immobile. En

vain les voiles furent serrées et une partie de la cargaison jetée à la mer ; il fallut rester dans cette cruelle situation pendant un jour et une nuit. Un vent nord extraordinairement froid avait tellement saisi les gens de l'équipage , qu'il leur était impossible de travailler à sortir de danger. « Jamais , dit M. Gutzlaff , je ne compris mieux que dans cette occasion le chap. 28 du livre des Actes. » Enfin il fut résolu que l'on enverrait à terre chercher du secours ; mais pendant qu'une partie de l'équipage se rendait au rivage dans ce but , un vent du sud venant à souffler avec force dégagea peu à peu le navire et lui permit de reprendre la mer. L'intervention de la Providence était visible dans cette occasion ; les païens eux-mêmes en furent frappés.

Dans le choix des passages qui suivent , nous avons été principalement guidés par le désir de montrer à nos lecteurs quelle large porte le Seigneur ouvre en Chine à sa Parole.

« Pendant le séjour que nous fîmes à l'embouchure de la rivière Wosung , ou à Shang-hai même , j'eus de fréquentes occasions de visiter plusieurs lieux , où j'avais déjà été six mois auparavant. Les habitans m'en parurent plus amicaux encore que jamais ; ils me demandèrent , dans plusieurs villages , si j'avais apporté de nouveaux livres avec moi : après leur en avoir distribué quelques-uns , ils devinrent si instans dans leurs demandes pour en avoir , que je pouvais à peine me montrer en public sans être assailli par des foules nombreuses. Les mandarins ne se sont jamais opposés d'une manière directe à ces distributions de livres , et ne m'ont pas défendu de m'entretenir avec le peuple. Après avoir proclamé les édits les plus sévères pour interdire toute relation commerciale avec nous , ils nous permirent de faire tout ce que nous voudrions ; et quand ils virent que leurs violens placards n'avaient pas l'effet qu'ils en attendaient , ils changèrent

de ton et nous louèrent , tout en avertissant le peuple de n'avoir rien à faire avec des barbares. Sur ces entrefaites arriva un édit de l'empereur , qui enjoignait à tous les officiers d'avoir des égards pour nous , mais de ne nous fournir ni riz ni eau. Ceux-ci ont agi conformément à la lettre de l'ordre qu'ils avaient reçu ; mais en échange, ils nous ont envoyé à bord quantité de provisions de bouche , à condition que nous ne les leur paierions pas. Comme nous étions à court de provisions , nous avons accepté leurs présens.

Chapou , au nord de la province de Tche-Kiang , 5 janvier. — « Dans l'une de nos excursions , je pris une caisse de livres avec moi. Nous visitâmes un temple situé sur une hauteur , de laquelle on aperçoit cette populeuse région. Ce temple pourrait être appelé élégant , si les abominations de l'idolâtrie permettaient qu'on lui donnât une pareille épithète. Ayant fait transporter ma caisse hors de la chaloupe , et ayant donné un livre à un homme d'un extérieur vénérable , celui-ci en lut le titre à haute voix , et aussitôt la multitude m'entoura et je vis des centaines de mains étendues pour recevoir le même présent. En quelques minutes la caisse fut vidée , et les nouvelles que contenaient les livres qui y avaient été renfermés se répandirent avec une grande rapidité. Pendant six heures de temps nous vîmes ces gens assis ensemble sur la pente d'une colline qui faisait face à l'endroit où notre vaisseau était à l'ancre. Dès qu'ils nous virent approcher , du rivage , ils descendirent la colline avec une grande rapidité , m'arrachèrent des mains les livres que je tenais , et coururent les répandre parmi leurs amis , dans les villages environnans. Si jamais nos livres ont été lus avec attention , c'est dans ce lieu. Nous avons été étonnés des connaissances générales qu'ont répandues ces prédicateurs silencieux. Ne nous enorgueillissons pas de la rapidité avec laquelle la vérité de Dieu

se répand, et n'oublions pas de faire, dans cet empressement à recevoir nos livres, la part de la curiosité. Toutefois l'on peut dire que l'Évangile a volé dans ce pays sur des ailes d'aigle. Nous en abandonnons le résultat à Dieu, et nous désirons visiter encore ces lieux, non point pour nous glorifier en nous-mêmes du changement moral que peut avoir eu pour effet notre voyage, mais pour louer notre Rédempteur de ce qu'il a donné à ces millions d'âmes les moyens de connaître le chemin de la vie éternelle. »

Iles Tchusan, 4 février. — « Après avoir examiné les localités, nous cherchâmes à propager les doctrines de l'Évangile. Pouto étant le rendez-vous de nombreuses flottes, nous fournit une occasion favorable d'envoyer la Parole de vie dans tous les lieux environnans. Les indigènes ne se montrèrent pas paresseux à nous examiner, nous et nos livres. Quand leur curiosité eut été satisfaite à cet égard, ils nous demandèrent avec instance des livres chrétiens. J'avais d'abord fait transporter mes caisses sur le rivage; mais me voyant pressé de toutes parts par la foule qui m'entourait et qui m'arrachait jusqu'aux dernières feuilles, je pris le parti d'entrer dans la chaloupe et de m'y asseoir, laissant sur le rivage la multitude de mes importuns sollicitateurs; mais ce fut en vain que je cherchai un refuge dans le bateau; plusieurs se jetèrent à la nage pour arriver jusqu'à nous et s'en retournèrent triomphans, tenant dans l'une de leurs mains le précieux don qu'ils avaient reçu. C'est ainsi que des milliers et des milliers de livres ont été distribués, non seulement dans cet endroit, mais dans les provinces les plus éloignées, où plusieurs personnes se sont montrées décidées à les importer. Celui qui dirige tous les événemens donnera sans doute à ces messagers de salut des ailes d'aigle pour se répandre de tous côtés.

« Désirant fonder un dépôt de Bibles et de Traités



dans l'un des temples, je m'installai un jour sous l'un des grands portiques qui conduisait au grand temple, en ayant soin de m'appuyer contre le mur, afin de ne pas être renversé par la foule. En peu de minutes les prêtres m'entourèrent et me demandèrent avec larmes quelques traités. Quoique très-ardens dans leurs supplications, ils usèrent de beaucoup de politesse.

« C'est ainsi que nous avons passé plusieurs jours ici, et chaque jour l'empressement à demander la Parole de Dieu, non en tant que Parole de Dieu, mais en tant que doctrine nouvelle, n'a fait que s'accroître. Nous avons visité ensuite d'autres îles, qui font partie du groupe des îles Tchusan, et qui toutes fourmillent d'habitans. Je suis persuadé qu'on trouverait moins d'obstacle à propager l'Évangile dans ces îles que l'on n'en a trouvé dans l'océan Pacifique. Elles sont bien plus populeuses que les îles de la mer du Sud, et leurs habitans, doués de beaucoup d'activité, ne sont nullement destitués d'intelligence.

« Dans le courant du siècle passé, elles ont été visitées occasionnellement par des vaisseaux anglais; mais elles ne sont pas en général très connues des navigateurs européens. La grande île Tchusan a de hautes collines et de fertiles vallées, formées de terrains d'alluvion; sa population peut être d'un million d'habitans. Entre autres endroits que nous avons visités, je citerai Sin-Kiamun, village de pêcheurs, qui a un mouillage à l'abri de tous les vents, mais qui est le siège de l'iniquité de toute l'île. Les indigènes sont venus en foule à bord de notre bâtiment; ils voulaient des livres, et insistaient pour que je leur en donnasse; mais ma grande caisse étant épuisée, ils m'offrirent de l'argent et me supplièrent de ne pas les renvoyer les mains vides. Une fois j'avais pris quelques livres avec moi à terre; quelques matelots m'accompagnaient pour me protéger, afin que je ne fusse pas accablé par la foule; nous courûmes, pendant un moment,

pour échapper à leurs importunités ; mais à la fin , ils nous atteignirent , et à la lettre , je fus pillé. Ceux qui furent assez heureux , pour obtenir ce qu'ils désiraient avec tant d'ardeur , s'en retournèrent , poussant des cris de joie , tandis que les autres , le cœur attristé , me faisaient des reproches de n'avoir pas satisfait à leurs besoins. Pendant les jours suivans , j'ai été exposé aux mêmes sollicitations , mais sans pouvoir y faire droit. J'ai promis de revenir mieux approvisionné , et j'espère que Dieu permettra que je visite une seconde fois ce champ de travaux si intéressant. »

Après les faits qu'on vient de lire , on ne s'étonnera pas , si dans l'appel dont nous avons parlé plus haut , et que M. Gutzlaff vient d'adresser aux chrétiens d'Angleterre pour les intéresser en faveur de la Chine , il s'exprime en ces termes : « Ce que j'avais vu précédemment n'est rien comparativement à ce dont j'ai été témoin dans ce dernier voyage. Il est difficile de se faire une idée de l'ardeur avec laquelle les indigènes ont recherché nos livres. Plusieurs milliers de Traités sur les vérités capitales de l'Évangile ont été répandus , et quand j'aurais eu avec moi un million de Traités et cinquante mille exemplaires des Saintes-Ecritures , je suis sûr que j'aurais trouvé à les placer entre les mains de lecteurs avides. Mes espérances les plus hardies ont été surpassées. Je suis confus et j'adore dans la poussière. » Et plus bas , il ajoute : « N'y a-t-il donc personne à qui Dieu a donné les biens de ce monde , qui veuille se consacrer à cette grande cause et devenir prédicateur ambulante en Chine , sans être à charge à aucune société , et parmi ces milliers de vaisseaux anglais qui croisent sur toutes les mers , ne s'en trouvera-t-il pas un qui consente à entreprendre occasionnellement un voyage le long des côtes de cet immense empire , dans le but de porter la lumière de l'Évangile à ses habitans ? »

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

## INDES-OCIDENTALES.

*Commencement d'une ère nouvelle pour la Mission  
parmi les nègres des Antilles.*

LES protestations franches et énergiques des chrétiens d'Angleterre contre les odieuses vexations exercées à la Jamaïque contre les missionnaires évangéliques ont eu leur effet, et les prières, qui de beaucoup d'Eglises sont montées vers le trône des miséricordes, en faveur d'une contrée où l'esprit de persécution, après avoir détruit les édifices consacrés au culte, menaçait d'effacer jusqu'aux dernières traces de l'œuvre glorieuse de l'émanicipation intellectuelle et morale des esclaves nègres, ne sont pas restées sans réponse. Il a suffi de quelques mois, à Celui qui tient les cœurs des hommes dans sa main et qui les incline comme le courant des eaux, pour changer singulièrement l'état des choses à la Jamaïque et dans les Petites-Antilles. Nous avons sous les yeux de nombreuses lettres écrites vers la fin de l'automne de 1833, par plusieurs missionnaires baptistes et wesleyens, occupant diverses stations dans les îles d'Antigoa, de Dominique, de Nièves, de Tortola, de Saint-Vincent, de la Barbade et de la Jamaïque : tous s'accordent à dire que l'orage qui éclata, il y a un an environ dans ce pays, sur la tête des missionnaires et de leurs troupeaux, commence à se calmer; que l'opinion publique se déclare de plus en plus en faveur de la cause de l'instruction reli-

gieuse et morale des esclaves, et que les hommes les plus influens dans les colonies ne craignent pas maintenant de réprover hautement les rigueurs injustes auxquelles on s'est porté envers des hommes paisibles et animés de l'amour du bien, dont tout le crime a été d'aimer les nègres et de s'intéresser à leur bonheur présent et éternel. Le bill d'affranchissement des esclaves, qui, dans un premier moment d'effervescence, n'avait pas été accueilli à la Jamaïque avec une grande faveur, ne paraît pas devoir rencontrer l'opposition à laquelle on aurait pu s'attendre. Les gouverneurs et les principaux magistrats, manifestent un esprit de tolérance et une fermeté de caractère, qui imposeront à ceux qui seraient encore tentés de vouloir substituer la force brutale à la loi, et l'on a même entendu le chef de la justice de l'île de Grenade rendre, dans une occasion solennelle, un témoignage public et éclatant à la conduite des missionnaires wesleyens, à leurs louables efforts et aux heureux résultats de leurs travaux. Encouragés par ces manifestations de l'opinion publique, les missionnaires reprennent peu à peu leurs travaux interrompus; les chapelles se relèvent de leurs ruines; les troupeaux dispersés se réunissent autour de leurs pasteurs, et tout présage pour l'avenir des temps calmes et prospères. Les hommes du monde ont été frappés de la manière calme et digne avec laquelle les nègres chrétiens, et en général tous ceux qui reçoivent une instruction chrétienne dans les chapelles ou dans les écoles de la Mission, ont reçu la nouvelle du bill qui leur annonçait leur liberté. Point d'expression d'une joie brutale, point de vocifération bruyante, encore moins de désordre et de tumulte; on leur a expliqué la nature de l'acte d'émancipation; on leur a fait comprendre leurs devoirs dans les circonstances graves où il se trouvaient et dans les relations nouvelles dans lesquelles

ils allaient entrer, et leur sentiment dominant a été celui d'une vive gratitude envers l'auteur de tant de bien. Qui ne reconnaîtrait dans une pareille conduite, si peu naturelle chez des hommes qu'une longue servitude était faite pour aigrir et pour porter à user de représailles dans les premiers jours du moins de leur affranchissement, l'influence de cet Évangile de paix et d'amour, qui seul à la puissance de changer les cœurs !

De toutes les stations missionnaires, baptistes et wesleyennes, aux Antilles, parviennent à Londres ces cris : « Envoyez-nous des prédicateurs de l'Évangile, envoyez-nous des maîtres d'école, car nos congrégations s'accroissent, et le nombre de nos écoliers s'augmente. »

On ne nous saura pas mauvais gré d'insérer ici quelques courts extraits des lettres les plus récentes, venues des missionnaires qui travaillent aux Antilles; elles seront la preuve la plus directe des assertions que nous venons d'avancer.

M. Abbot, missionnaire baptiste à Montegobay, au nord de la Jamaïque, écrivait dernièrement : « Non seulement le culte public se célèbre sans entrave à Montegobay, Falmouth et Sainte Lucie (trois stations missionnaires baptistes dans cette île); mais vous apprendrez avec joie que le dernier dimanche de septembre j'avais parmi mes auditeurs vingt personnes reconnues pour avoir pris une part active à la destruction de nos chapelles en janvier 1832; elles se sont conduites avec beaucoup de décence pendant la durée du service, et en sortant on les a vues contribuer à la collecte, qui se fait à la porte de l'Église. »

M. Clarke, autre missionnaire baptiste, stationné à Kingston, situé à l'est de la Jamaïque, s'exprime comme suit, dans une lettre datée du 15 septembre dernier, par laquelle il annonce qu'il venait de baptiser quarante-

deux personnes : « Les Églises de ce pays ont long-  
 « temps prié pour leurs persécuteurs, et il a plu à Ce-  
 « lui qui changea autrefois le cœur de Saül de changer  
 « le cœur de quelques-uns de ceux qui ne respiraient na-  
 « guère que menaces et carnage contre les serviteurs de  
 « l'Éternel. Nous avons ici un homme, qui, il n'y a pas  
 « long-temps, avait formé le projet de détruire notre mai-  
 « son de prières, et s'était associé dans ce but à une  
 « bande de mauvais sujets. Aujourd'hui, paisiblement  
 « assis dans cette même maison de prière qu'il voulait  
 « renverser, il écoute la Parole de Dieu, et après le ser-  
 « vice il manifeste une sincère contrition de cœur et con-  
 « fesse ses péchés. »

Le même missionnaire cite dans une autre partie de sa lettre le cas d'une négresse, âgée de près de cent ans, qui avait vécu toute sa vie dans un état d'inimitié profonde contre l'Évangile et ses confesseurs, et qui s'est convertie de cœur au Seigneur. Après avoir fait une confession publique de ses péchés et une profession franche de sa foi en Christ, elle a été baptisée.

Dans une lettre de M. Croft, missionnaire wesleyen dans l'île d'Antigoa, sous la date du 29 octobre 1833, on trouve le passage suivant : « A la colline de Sion (1)  
 « l'on voit les gens accourir par troupes, de toutes les  
 « plantations environnantes, afin d'entendre la Parole  
 « qui peut sauver leurs âmes ; nos congrégations, le di-  
 « manche et dans la semaine, sont extrêmement nom-  
 « breuses. Depuis peu cent personnes se sont jointes à la  
 « société ; l'œuvre de Dieu est dans un état prospère. »

M. Walton, autre missionnaire wesleyen, donne également de bonnes nouvelles de l'île Dominique, où il

---

(1) Sion-hill, station wesleyenne dans l'île d'Antigoa.

travaille. Sa lettre est du 30 septembre : « Les esclaves  
 « attendent avec impatience le moment où ils pourront  
 « jouir pleinement de leur liberté ; mais leur impatience  
 « est tempérée par la prudence. Ceux d'entre eux qui  
 « sont membres de notre Société se sont conduits, dans  
 « cette circonstance, avec beaucoup de circonspection,  
 « et leur influence sur les autres se fait sentir. Je n'ai  
 « pas remarqué parmi eux, le plus léger signe de vio-  
 « lence ou de rébellion. Ils sont unanimement décidés à  
 « attendre le moment de leur affranchissement et à se  
 « soumettre à toutes les mesures adoptées par le gou-  
 « vernement. »

Témoin des progrès du règne de Dieu à l'île de Nevis ou Nièves, M. Britten, missionnaire dans cette colonie, écrivait, le 1<sup>er</sup> octobre 1833 : « Il a plu à Dieu de nous  
 « bénir cette année d'une manière remarquable. Nos  
 « congrégations se sont accrues. Deux cents personnes se  
 « sont jointes à notre Société, et nos écoles comptent  
 « plusieurs centaines d'enfans de plus. Nous avons quatre  
 « grandes chapelles ; mille personnes sont membres de  
 « notre Société ; six cents enfans fréquentent nos écoles, et  
 « vingt à trente plantations sont ouvertes à nos travaux.  
 « Il y a décidément, dans la colonie, des dispositions  
 « bienveillantes en faveur de notre Mission ; depuis que  
 « je suis missionnaire, je n'ai jamais vu le zèle pour l'ins-  
 « truction des esclaves se manifester d'une manière  
 « aussi évidente. »

Les lettres reçues des autres îles, où il y a des mis-  
 sionnaires, sont toutes remplies de pareils témoignages :  
 nous aurions pu multiplier les citations ; mais celles que  
 nous venons de faire nous paraissent suffisantes pour le  
 but que nous nous proposons.

Le Comité de la Société des Missions wesleyennes ne

pouvait pas demeurer sourd à de pareils appels. Il a vu dans les lettres de ses missionnaires , et plus encore dans l'heureux changement survenu dans l'état des affaires aux Indes-Occidentales, une invitation de la Providence , non seulement à réparer les brèches faites à l'œuvre de l'Évangile par l'esprit de persécution qui a sévi contre elle l'année passée , mais encore à agrandir le champ de ses opérations et à porter à un chiffre beaucoup plus élevé le nombre de ses missionnaires. En conséquence , et à la suite d'une évaluation aussi exacte que possible des besoins qui se manifestent aux Indes-Occidentales , il a arrêté d'envoyer prochainement dans ce vaste champ de travaux un renfort de *dix-huit* missionnaires , qui se préparent actuellement aux fonctions qu'ils vont être appelés à remplir. En même temps , et pour stimuler à de nouveaux efforts les amis de cette Société, et en général les chrétiens d'Angleterre , le même Comité a jugé convenable de faire à leur charité un appel extraordinaire , en leur annonçant qu'il ne fallait pas moins de 6,000 livres (150,000 francs) tant pour la reconstruction des églises et des maisons d'écoles , ruinées par la persécution , que pour l'équipement et le voyage des nouveaux missionnaires , qui ne tarderont pas à s'embarquer. En peu de semaines , la somme des contributions recueillies à cet effet à Londres et dans les environs, sans y comprendre les souscriptions obtenues dans différentes parties de l'Angleterre , s'élevait à 2,600 livres (65,000 francs) ; et l'on ne met point en doute que la collecte ne dépasse la somme approximative demandée par le Comité , qui pense aujourd'hui que cette première estimation est de beaucoup au-dessous de la somme qu'il faudra trouver pour faire face aux besoins urgens de la situation actuelle. On a vu des chrétiens de toutes les dénominations reli-



gieuses, s'empresser, dans cette occasion, de se ranger parmi les donateurs de la Société des Missions wesleyennes.

---

## NOUVELLE-ZÉLANDE.

Le capitaine Jacob, au service de la compagnie des Indes-Orientales, a visité, au commencement de l'année passée, les quatre stations desservies par les missionnaires de l'Eglise épiscopale d'Angleterre dans la Nouvelle-Zélande, et a rendu compte de cette visite dans une lettre qu'il a adressée, sous la date du 13 mars 1833, au secrétaire du Comité correspondant de la Société des missions à la Nouvelle-Galles du sud. Ce témoignage d'un témoin oculaire impartial est d'autant plus important, que la mission de la Nouvelle-Zélande a dernièrement été calomniée par des hommes incompetens à juger d'une pareille œuvre, et remplis de préjugés contre elle.

### *Paihia.*

« J'arrivai, dit le capitaine Jacob, à Paihia le samedi; et en montant vers l'établissement de la mission, je remarquai un vénérable chef indigène enveloppé de sa natte, ainsi que ses gens, et assis sur le rivage. On me dit que ces hommes étaient venus de Wangaroa par mer, c'est-à-dire d'une distance de cinquante milles, dans leur canot découvert, dans le but unique d'assister aux services religieux du jour suivant : auraient-ils pu donner une preuve plus forte de leur vif désir de s'instruire de la religion chrétienne ?

« Je m'éveillai le lendemain matin pour jouir d'un des dimanches les plus intéressans et les plus délicieux.

que j'eusse jamais passés. La cloche de l'église nous appela dans le sanctuaire à huit heures; et en y entrant, je le trouvai complètement rempli de naturels, qui étaient assis sur des bancs, les hommes d'un côté, et les femmes de l'autre, laissant au milieu un passage entre l'orgue, placé à l'une des extrémités, et la chaire et l'autel, qui se trouvaient vis-à-vis à l'autre extrémité. Les familles des missionnaires et quelques autres entouraient la chaire, placée à l'orient sur une plate-forme un peu élevée au-dessus du reste de l'église. Le Rév. W. Williams officiait; et je n'ai jamais vu une congrégation plus attentive et plus recueillie, même dans un pays chrétien. Toute l'assemblée me parut prendre part au chant et aux réponses et répétitions de notre excellente liturgie, d'une manière très-convenable et avec beaucoup de dévotion; ce service m'inspirait un intérêt si profond, que j'eus peine à contenir mon émotion, lorsque j'entendis les voix de ces chrétiens zélandais, qui avaient été de sauvages cannibales, s'unir pour chanter les louanges de Dieu avec tant d'ardeur que les sons de l'orgue en étaient presque étouffés. Tout le service, à l'exception des psaumes, se fit dans le langage de la Nouvelle-Zélande.

« Le sermon sur Luc, V, 21-26, fut prononcé dans la langue du pays par M. Williams; il parla d'une manière solennelle, et avec une facilité d'expressions qui lui assura l'attention de la congrégation.

« Entre les services, j'accompagnai les révérends MM. W. Williams et A. N. Brown au village de Kororika, du côté opposé de la baie, à deux milles environ de Paihia; ils sonnèrent leurs cloches, et rassemblèrent ainsi une congrégation d'environ soixante-dix naturels dans la division du village qui appartient au chef Rewa. Je fus aussi étonné que satisfait en voyant les naturels,

dont l'extérieur est encore sauvage , tirer leurs livres de dessous leurs tissus d'écorce , et chercher le cantique et les autres parties du service à mesure que le ministre les indiquait ; tous chantèrent et prononcèrent les réponses , comme si ce n'eût été qu'une seule voix , d'une manière très-convenable et très-solennelle. Je n'étais pas préparé à trouver chez un peuple , qui , si peu de temps auparavant , n'avait point de langue écrite , tant de personnes qui eussent profité des instructions données dans les écoles de la Mission ; et j'éprouvai une vive joie en voyant l'attention et l'intérêt évident que manifestaient tous les yeux tournés vers le prédicateur.

« Il y a cependant dans ce village bien des choses qui tendent à décourager les missionnaires ; car les rapports habituels qui ont lieu entre ses habitans et les équipages des vaisseaux européens amènent bien des scènes d'immoralité et de vice , et répandent une grande corruption parmi cette population. Les missionnaires sont cependant parvenus à retirer du vice quelques-unes des malheureuses victimes de ces funestes relations avec les étrangers ; elles vivent maintenant dans la station de la Mission , et le changement de leur conduite a prouvé leur sincérité et leur désir de profiter de l'instruction qu'on reçoit dans les écoles. Quelques-uns des naturels engagent aussi les missionnaires à continuer à visiter Kororarika le dimanche , et une congrégation telle que celle que j'y trouvai prouve assez que leurs efforts ne sont pas inutiles. Ce ne fut pas sans un vif chagrin que tandis que nous célébrions le service divin dans ce lieu , nous vîmes , sous les yeux de ce petit troupeau , deux bateaux pleins d'Européens employés à la pêche de la baleine dans cette baie , qui se livraient à toutes sortes d'excès , et dont la brutale ivresse était une honte pour leur pays. C'est là un des plus grands obstacles qui

s'opposent à ce que ce peuple embrasse généralement le christianisme, et fasse de rapides progrès dans la civilisation.

« Le lendemain, à six heures du matin, j'assistai à l'école des hommes. La petite église était presque remplie d'indigènes hommes et femmes; et lorsqu'ils eurent écouté les prières du matin et qu'ils eurent chanté un cantique de la même manière que la veille, les classes d'hommes se formèrent et l'école commença. On suit le système des cercles de l'enseignement mutuel; et j'eus grand plaisir à remarquer la facilité, l'ordre et la régularité avec lesquels tout était dirigé par les naturels eux-mêmes. Je vis aussi que tous les rangs et tous les âges, les chefs et les sujets, les vieux et les jeunes, les esclaves et les hommes libres recevaient et communiquaient l'instruction, avec un ordre et une régularité qui, même en Angleterre, auraient fait honneur à une école du même genre. Les classes les plus élevées étaient occupées à étudier le catéchisme, à lire, épeler, écrire, sous la dictée, sur les ardoises, et calculer, tandis que dans les basses classes on apprenait l'alphabet et l'on s'exerçait à former des lettres. La répugnance que montraient d'abord les indigènes pour l'école a entièrement disparu, et ils manifestent aujourd'hui un désir d'instruction qui paraît s'étendre rapidement. Les écoliers dont je viens de parler sont au nombre de soixante-onze; et dans le beau temps, ils se réunissent généralement dans le cimetière, où ils peuvent former leurs classes plus commodément.

« A huit heures, l'école des femmes remplace celle des hommes. Elles sont maintenant au nombre de quarante-quatre à Paihia. Je fus surpris de voir tant de femmes faites à l'école, et surtout d'y trouver des mères que le soin de leurs familles n'en éloignait pas, et qui se

rendaient à leurs classes , portant leurs petits enfans sur leurs dos. Les hautes classes lisaient remarquablement bien , et écrivaient facilement sous la dictée , sur les ardoises : elles apprennent toutes le catéchisme , et sont beaucoup plus avancées que je ne l'aurais cru. Elles suivent l'école avec tant de plaisir , que c'est avec peine qu'elles se voient quelquefois forcées de rester chez elles. On voit des hommes de tribus ennemies déposer leurs haines et s'unir pour s'instruire , consentant à être enseignés par un esclave , et recevant avec joie l'instruction de la bouche d'un enfant. C'est là ce que j'ai vu de mes yeux , et jamais je n'avais été témoin d'un spectacle plus doux.

« L'école des petits enfans ( la salle d'asile ) contient vingt-six petits enfans. J'en trouvai dix-huit réunis , dont quelques-uns étaient européens , ceux-ci étant en trop petit nombre pour former une école séparée. La manière dont ces petits enfans exécutent leurs exercices prouvent qu'ils sont les objets des soins assidus des femmes des missionnaires ; et ce système ne tendant pas seulement à la culture intellectuelle des enfans , mais ayant surtout pour but leur perfectionnement moral , on ne peut douter que cette école ne devienne une grande bénédiction pour la mission.

« A Paihia , aussi bien que dans les autres stations , je remarquai avec beaucoup de satisfaction que les ouvrages de menuiserie exécutés par les naturels , qui ont été enseignés par les missionnaires catéchistes , étaient faits très-proprement. Les cadres des fenêtres , les portes et autres ouvrages de ce genre étaient supérieurs à ceux qui avaient été faits par des Européens et envoyés à la colonie. Un indigène , chef baptisé sous le nom de David , s'est bâti une maison de pierre dans le style anglais ; elle n'a qu'un étage : mais on y voit des portes ,

des fenêtres, des foyers, un plancher et un plafond qui sont très-bien exécutés. C'est une preuve de leur goût pour les commodités de la vie, et des progrès de la civilisation parmi eux.

« L'école des femmes à Paihia est particulièrement intéressante. Je vis les ouvrages à l'aiguille de quelques femmes qui l'avaient suivie, et ils égalaient ce que j'avais vu de mieux dans les autres parties du monde; la manière dont elles lisent et écrivent prouve aussi le zèle infatigable que les femmes des missionnaires ont mis à les instruire.

### *Waimate.*

« De Paihia j'accompagnai M. Clarke, le catéchiste, à Waimate, à quatorze milles de distance en ligne droite. Je fus charmé des progrès qu'annonçait cette station, qui n'a été commencée que dans les premiers mois de 1831; on y voit déjà une rangée d'excellentes maisons presque finies, et plusieurs acres de terrain entourés d'une clôture en bois faite avec soin, et dans lesquels on cultive de l'orge, du froment, du blé indien et des pommes de terre en quantité suffisante pour nourrir l'établissement pendant six mois. Comme la culture fait des progrès rapides, on espère recueillir l'année prochaine assez de grain pour que la mission de la Nouvelle-Zélande puisse se passer des secours qu'elle a reçus jusqu'ici des colonies, en farine, etc., tout en fournissant aux besoins des indigènes établis dans les stations, et pour lesquels on a été obligé jusqu'ici d'acheter des pommes de terre aux habitans des villages voisins; ce sera une économie considérable pour la mission.

« La petite église de Waimate a été construite en six semaines, pour répondre à l'empressement des indigènes; et comme elle est devenue trop petite, elle sera

sûrement remplacée d'ici à peu de temps par une édifice plus convenable et plus solide.

« Les écoles, comme celles de Paihia, prouvent le zèle infatigable des personnes qui composent cette mission. L'écriture des classes les plus avancées est réellement supérieure à celle des plupart des écoliers d'Angleterre ; et ce qui me frappe beaucoup, on n'a presque rien à reprendre à l'orthographe ; ce qui ne peut s'expliquer que par la simplicité du langage , dont chaque lettre n'a qu'un seul son. J'y remarquai aussi les chefs et les sujets, les vieux et les jeunes , les hommes libres et les esclaves confondus dans les classes ; il n'y a d'autre distinction que celle des degrés d'avancement dans les études : c'est là un trait remarquable qui se retrouve dans toutes les écoles de la mission de la Nouvelle-Zélande. J'assistai à leurs prières ordinaires du matin et du soir, dans l'église, et l'ordre, la piété caractérisèrent le culte de ces pauvres sauvages, qui ont été élevés d'une profonde dégradation à un rang respectable dans la société civilisée, non par leur vêtement extérieur, non par les raffinemens de la société, mais par ce qui est infiniment plus important, puisque leur bonheur présent et éternel en dépend, par la haute culture morale qu'annonce leur vie.

« J'ai déjà dit que l'éducation se répand toujours plus, et que les indigènes commencent à sentir ses avantages. Je n'ai pas besoin d'en chercher d'autre preuve que la station et les environs de Waimate. Durant le séjour que je fis en ce lieu, je visitai presque tous les villages qui l'entourent ; et je fus charmé de trouver dans plusieurs de ces villages des maisons régulières de prière publique, dans lesquelles les villageois sont journallement rassemblés au son de leur cloche, qui n'est la plupart du temps qu'une bêche ou une hache de fer suspendue par un cordon, et qu'on frappe avec un maillet. Dans

un de ces villages, Pukenui, ils ont établi entre eux une école sans aucune intervention ou inspection directe des missionnaires; ils y ont introduit avec succès le système de l'enseignement mutuel. Cette école s'assemble après la prière du matin composée du service du matin de l'Église anglicane lu par un naturel qui a été instruit dans l'école de la mission; et l'on voit dans l'école les jeunes et les vieux, les hommes libres et les esclaves occupés à écrire. C'est un trait distinctif de l'état actuel de la mission, et il forme un contraste frappant avec le temps encore peu éloigné où l'on éprouvait la plus grande difficulté à rassembler seulement deux ou trois naturels dans la station pour les instruire.

« En visitant ces villages, je suivis pendant quelques milles une route nouvellement faite par les chefs du voisinage dans le but exprès de faciliter les visites des missionnaires à leurs villages. M. David ayant demandé à un de ces chefs nommé Témorenga s'il n'avait rien à me dire de la bonne parole de Dieu, celui-ci répondit d'un air significatif: « C'est précisément là ce dont je veux lui parler: dites-lui de regarder ma route! » N'était-ce pas là en effet la meilleure preuve qu'il pût donner du désir qu'il avait de recevoir des instructions religieuses? Ce chef parlait avec beaucoup d'affection du rév. S. Marsden, qu'il avait accompagné pendant sa première tournée dans la Nouvelle-Zélande en 1814; ce voyage paraissait avoir fait une grande impression sur son esprit. Dans une autre direction, je rencontrai le chef Ripi converti et baptisé sous le nom de Broughton, que nous trouvâmes occupé avec ses gens à tracer une route à travers une épaisse forêt, pour ouvrir aux missionnaires l'accès à un village situé au-delà de cette forêt, dans le but d'étendre à ses habitans les bénédictions que ses gens et lui savaient maintenant apprécier. Je fus frappé de l'air de



dignité de cet homme ; et lorsque j'opposai son occupation présente à ces guerres qu'il avait constamment quelques années auparavant avec les tribus ennemies, je sentis la beauté de la comparaison qu'il avait faite lui-même en s'entretenant avec un autre chef de ce qu'il y avait jadis de criminel dans leur conduite : « La gloire et la réputation qu'un indigène acquiert par la guerre et par le carnage est comme la glace qui disparaît aussitôt qu'elle est frappée par les rayons du soleil ; mais lorsqu'un homme est franc en cherchant les choses de Jésus-Christ, son nom vit à jamais. » Un contraste aussi frappant que celui que présente cet homme avec ce qu'il était autrefois est bien propre à exciter la reconnaissance et les actions de grâces des chrétiens ; il vaut cent argumens en faveur des travaux des missionnaires. Il a établi des prières régulières dans son village ; et son exemple est fait pour produire beaucoup de bien dans le pays.

« J'assistai à un mariage célébré dans l'église de la mission à Waimate ; cette cérémonie fut profondément touchante par l'intérêt que prennent toujours les naturels à ce service chrétien : lorsqu'elle fut terminée, j'apposai avec joie ma signature, comme témoin, au-dessous de celle des personnes qui venaient d'être unies, et qui, ainsi qu'en Angleterre, écrivent leurs noms dans le registre de la paroisse, registre qui se trouve dans chacune des paroisses de la mission de la nouvelle Zélande. Toutes les nations qui ne sont pas entièrement sauvages regardent la publicité comme désirable dans de semblables cérémonies ; j'eus d'ailleurs des occasions de me convaincre que ces gens simples sentaient dans leur conscience la force obligatoire des vœux renfermés dans le service de notre Eglise : vœux qui imposent des devoirs réciproques, tels que les maris et les femmes ne les

avaient jamais reconnus jusque-là dans ce pays païen ; voilà pourquoi ils ont en grande vénération notre service pour le mariage.

« Je quittai Waimate reconnaissant de toutes les bontés dont j'avais été comblé par les personnes qui composent la mission, et chargé pour M. Yate d'une grande quantité de lettres de la part des naturels , qui prouvaient l'attachement des membres pour leur pasteur absent. Il est évident qu'il est tendrement aimé par eux, et il le mérite bien par l'affection qu'il leur porte , et par le zèle avec lequel il s'acquitte de ses fonctions. En voyant ces gens, naguère barbares , envoyer à douze milles l'expression de leurs sentimens, on sent de quelle importance est l'instruction qu'ils ont reçue , et l'on trouve aussi dans cette circonstance une preuve satisfaisante que les missionnaires n'ont pas travaillé en vain.

#### *Kerikeri.*

« J'arrivai heureusement à Kerikeri , situé à dix milles de Waimate , accompagné par le rév. W. Williams de Paihia et M. Clarke. Ce lieu , qui était , il y a quelques années , le théâtre des sacrifices humains et des superstitions les plus barbares présente maintenant la tranquillité et la sécurité d'un village anglais. La petite église , située sur la montagne , est remplie d'auditeurs attentifs ; et les vérités de l'Évangile y sont annoncées par des gens qui ont goûté eux-mêmes que le Seigneur est doux. Il y a vingt naturels baptisés , dont douze sont des adultes convertis : et dans les écoles , soixante-huit personnes , hommes et femmes reçoivent journallement l'instruction religieuse.

#### *Tepuna , ci-devant Rangihoua.*

« Je terminerai en disant quelques mots de la dernière

station de mission que j'ai visitée dans la Nouvelle-Zélande.

Cette station avait d'abord été établie à deux milles du lieu dans lequel elle se trouve aujourd'hui, dans le village de Rangihoua ; mais les bâtimens ayant beaucoup souffert, elle fut transportée à Tepuna. J'y trouvai M. King et sa famille. Je ne vis pas son collègue M. Shepherd, qui était dans les bois, occupé à conper des poutres pour la nouvelle église que l'on construit maintenant dans cette station. M. King est un des premiers missionnaires arrivés à la Nouvelle Zélande.

En terminant ma courte notice sur la mission de la nouvelle Zélande, je puis certifier qu'avant la visite que j'ai faite dans ce pays, il y avait assez long-temps que je n'avais vu aucun rapport sur les travaux de cette mission, ayant voyagé pendant un an et demi ; et que depuis mon retour à la Nouvelle-Galles méridionale, ayant soigneusement examiné les rapports de la Mission de ce pays, je puis ajouter, en conscience, qu'autant que j'ai pu en juger par ce que j'ai vu de mes yeux, ils ne contiennent point d'exagération. Je puis même affirmer que je n'ai été désappointé en rien, et qu'il y a même beaucoup de choses qui m'ont agréablement surpris dans ce que j'ai vu des travaux des missionnaires dans cet intéressant pays ; et si l'on pense que mon humble témoignage puisse être utile, on est bien libre d'en faire tel usage que l'on jugera convenable. Je me réjouirai s'il peut contribuer en quelque chose au succès de la bonne cause des Missions. »

---

### PACALTSDORP.

Il n'est aucun ami des missions qui n'ait entendu par-

ler de ce village de Hottentots, situé à quarante-neufmilles environ à l'est de la ville du Cap, et l'un des plus beaux fruits de l'œuvre des missions. Nous en avons rapporté ailleurs l'origine et les progrès (1); et il nous est doux de pouvoir annoncer que cette station continue à prospérer sous les soins de deux zélés missionnaires, MM. Anderson et J. Edwards, et avec la bénédiction de Celui, sans lequel Paul plante et Apollos arrose en vain. Le nombre des Hottentots qui résident dans cet établissement est de quatre cent quinze. Parmi eux se trouvent plusieurs personnes vraiment pieuses, dont la vie peut être proposée pour modèle. Les tentatives faites par les missionnaires pour détruire le vice et pour inculquer des habitudes de moralité et de vertu n'ont pas été infructueuses. Les habitans de Pacaltsdorp gagnent leur subsistance au moyen de leur travail; aucun d'eux, dans le courant de l'année passée, n'a eu à faire avec les tribunaux civils, et tous paient régulièrement les impôts au gouvernement.

Nous donnerons ici quelques extraits du dernier rapport de M. Anderson sur cette station.

« L'année dernière, dit-il, a été abondamment favorisée à plusieurs égards. Il y a une amélioration générale parmi la population, et la Société de tempérance a fait beaucoup de bien. Nous avons vu se réaliser, en grande partie, ce qu'une femme hottentote disait à la réunion que je tins au mois de mai dernier dans le but d'établir une de ces sociétés. « C'est une excellente chose, monsieur; car si les personnes qui ont déjà contracté des habitudes d'ivrognerie ne sont pas corrigées, on peut du moins empêcher les autres de contracter ces habitudes. Je me rappelle le temps où je ne pouvais supporter la

---

(1) Voyez 5<sup>e</sup> année, p. 322 et suiv.

moindre quantité d'eau-de-vie; je fus ensuite peu à peu engagée à en prendre; je commençai à en boire, et je l'aime beaucoup maintenant; c'est pourquoi je dis, monsieur, que ces sociétés sont excellentes. » Cette femme, son mari et une grande quantité d'autres se sont corrigés depuis, et nous n'avons eu dans le cours de l'année passée que peu d'exemples d'ivrognerie, tandis que d'un autre côté nous avons remarqué plus d'assiduité au service divin et un plus vif intérêt que de coutume pour les choses de Dieu. J'ai eu le bonheur de voir plusieurs individus, qui avaient été une cause de chagrin pour moi, marcher depuis dans les voies de la vérité et de la justice: un entre autres dont la conduite avait été telle qu'après avoir cherché à le rappeler par tous les moyens imaginables, je pensai plusieurs fois qu'il serait de mon devoir de le renvoyer de l'établissement. Dieu a daigné manifester la puissance de sa grâce envers cet homme. Il a été réjouissant de voir le père, la fille et la petite-fille baptisés à la fois, et cet événement a eu un heureux effet sur quelques autres, dont la conduite avait été fort mauvaise. L'un d'eux s'écriait en quittant l'église: « J'en croyais à peine mes yeux, quand je vis Claas Slingen debout devant la chaire! Je me disais: est-il bien possible! »

« Au mois de septembre dernier M. Buchanan vint ici de la ville du Cap, et introduisit parmi nous le système des écoles d'enfans, dont l'application a depuis été poursuivie par deux de mes filles, en attendant le retour de deux autres qui sont allées à la ville du Cap pour étudier ce système sous les soins de miss Lyndal. Les progrès d'un grand nombre d'enfans sont étonnans. Quelques-uns, qui il y a trois mois ne connaissaient pas une lettre de l'alphabet, commencent maintenant à épeler, et j'espère vraiment que notre établissement recueillera beau-

coup de fruits de l'introduction de cette méthode. Quoiqu'il s'agisse d'un enfant de deux ans, je veux vous parler d'un effet réjouissant qu'a déjà en cette école. Un jour que ses parens se mettaient à table, cet enfant, le seul qu'ils eussent, posa sa petite main devant ses yeux et insista sur ce que l'on priait à l'école, demandant pourquoi son père n'en faisait pas autant. On m'a dit qu'il ne se couchait point non plus sans cacher pareillement pendant quelques instans sa tête dans ses mains. Je parlai de cette circonstance aux membres de notre Église, sans nommer toutefois ceux dont il s'agissait, ce qui les conduisit à prendre des informations qui m'apprirent que deux autres enfans, à peu près du même âge, avaient agi de la même manière, et que le père de l'un d'eux a commencé depuis à prier en famille, et se montre inquiet sur le salut de son âme.

« Parmi ceux qui ont quitté cette vie, l'un était un homme bien remarquable. Dans son enfance, par une négligence de sa mère il perdit une main; et deux fois, pendant qu'il était au service de fermiers qui l'employaient, il courut des dangers dont il échappa miraculeusement. Une fois une large poutre tomba sur lui et l'estropia pour long-temps; une autre fois il fut renversé d'une charrette chargée de gerbes de blé, et la roue lui passa sur le corps sans néanmoins le tuer. Quoique infirme et privé d'une main il était fort industrieux. Il demeura à l'établissement pendant quinze ans sans jamais nous être à charge, et le jardin qu'il cultivait était bien mieux entretenu que tous les autres du lieu. C'était un homme très-pieux, et dans les derniers jours de sa vie il rendit compte avec intelligence de sa foi en Jésus Christ. Je l'assistai à sa dernière heure; voici quelques-unes de ses paroles. On lui demandait s'il craignait la mort: « Comment le pourrais-je, dit-il, tant que mes regards sont fixés sur

l'Agneau de Dieu, sur mon Sauveur crucifié ? » Quelqu'un s'enquérirait s'il souffrait ; il répondit : « Je souffre dans mon corps, mais point dans mon âme. Je m'en vais à Dieu, mon Père, par Jésus-Christ, mon Rédempteur. »

---

### *Heureux effets des Missions au sud de l'Afrique.*

Une société d'enquête pour les missions étrangères, qui s'est formée au sein du séminaire théologique de Princeton (Etats-Unis) s'est adressée, l'année passée, à M. le docteur Philip, à la ville du Cap, pour obtenir de lui des renseignemens exacts et détaillés sur l'état des missions évangéliques au sud de l'Afrique, et sur les facilités que peut présenter ce pays pour la fondation de nouveaux établissemens. M. le docteur Philip a répondu par un mémoire fort intéressant, dont nous avons extrait le passage qu'on va lire, et qui pourrait servir au besoin à justifier les tentatives de notre Société, si le commandement du Seigneur ne les justifiait pas pleinement. Car, si l'on nous demandait : Quels résultats espérez-vous obtenir au sud de l'Afrique des travaux de vos missionnaires ? Nous répondrions : Ceux dont Dieu a couronné les efforts des ouvriers de la Société des Missions de Londres, de l'Eglise des Frères-Unis, des missionnaires wesleyens, et de tant d'autres sociétés, qui n'y sèment pas seulement, mais qui y moissonnent déjà : or, ce qu'il a fait par le ministère des uns, il peut l'opérer encore par le ministère des autres. Voici les paroles de M. le docteur Philip :

« Jusqu'à l'époque où les missions évangéliques ont commencé, rien n'avait été entrepris dans l'Afrique du sud pour l'amélioration de la conduite de la population

de couleur. Il serait difficile peut-être d'exposer, d'une manière plus concise et plus exacte, les résultats des missions parmi les Hottentots, que ne le fit Jantje Spielman, l'un d'entre eux, appartenant à l'établissement de Bèthelsdorp, lorsque interrogé à ce sujet par J.-J. Brigge et le major Colebrooke, il leur répondit :

« On demande ce que les missionnaires ont fait pour les Hottentots. — Quand ils vinrent au milieu de nous, nous n'avions d'autres vêtemens que de sales peaux de mouton ; maintenant nous sommes habillés du produit des manufactures anglaises. Nous n'avions point de langue écrite ; maintenant nous pouvons lire la Bible, ou au moins nous la faire lire. Nous étions sans religion ; et maintenant nous adorons Dieu dans nos familles. Nous ne possédions aucune idée de morale, tandis qu'aujourd'hui chacun de nous reste fidèle à sa propre femme. Nous étions adonnés au libertinage et à l'ivrognerie, tandis qu'aujourd'hui l'industrie et la sobriété règnent parmi nous. Nous n'avions rien en propre mais les Hottentots de Bèthelsdorp ont maintenant cinquante chariots et un nombre proportionné de bestiaux. Enfin, nous étions exposés à être massacrés comme des bêtes féroces ; mais les missionnaires se sont interposés entre nous et les fusils de nos ennemis. »

Le Hottentot auquel on adresserait aujourd'hui la même question pourrait considérablement grossir ce catalogue. Les Hottentots et les hommes libres de couleur ne trouvaient alors de protection que dans les établissemens missionnaires, et là même, en dépit des efforts de ceux-ci, ils étaient exposés à la plus cruelle oppression de la part des autorités de la colonie. Leur condition était en général pire que celle des esclaves, car ils étaient sans cesse mis en réquisition ; les autorités locales du dis-



strict où ils demeuraient les avaient à leurs ordres, disposaient de leurs bras à volonté, les livraient à qui bon leur semblait, et, sous prétexte de pourvoir au sort de leurs enfans, ils arrachaient ceux-ci à leurs parens, puis les abandonnaient au premier venu, moyennant un prix fixe, pendant dix et souvent quinze années. Ainsi vendus, ces pauvres gens ne pouvaient dépasser sans un *permis* un certain rayon tracé autour des propriétés de leur maître; et s'il violaient cette défense, ils s'exposaient à être saisis et châtiés. Ils encouraient de cette manière les châtimens les plus dégradans que l'on inflige aux esclaves, sans avoir contre ces traitemens barbares d'autre garantie que celle de l'intérêt de leur maître. Grâce aux efforts que nous avons faits pour les protéger contre l'oppression à laquelle ils étaient soumis, les Hottentots et tous les hommes de la colonie, excepté les esclaves, sont maintenant sous la protection des mêmes lois que les autres habitans, Anglais ou Hollandais.

Les indigènes de la station missionnaire de Philipolis, qui sont Griquas, possèdent trente-cinq mille moutons, trois mille têtes de gros bétail et cinq cents chevaux. Les deux derniers dimanches que j'y passai, l'église, qui peut contenir près de cinq cents personnes, était toute pleine; le peuple était aussi bien vêtu que les membres de toute autre congrégation que j'aie vue dans la colonie, et l'on comptait trente-deux chariots de famille aux portes du temple. André Waterboer, chef de la ville des Griquas, est un homme supérieur, vraiment pieux et fort actif. En un mot, la cause de l'Évangile est très-florissante dans cette station. Depuis le commencement de la mission chez les Griquas, ce peuple a toujours servi comme de boulevard à la colonie du côté nord et nord-est, et a ainsi épargné au gouvernement colonial l'entretien d'au moins cinq cents hommes de troupes, qui au-

raient été nécessaires pour protéger cette partie de la frontière. Il n'est pas un seul fermier intelligent qui ne reconnaisse qu'il serait impossible d'y dormir une seule nuit en paix, si les Griquas n'étaient pas placés, comme ils le sont, pour servir de rempart entre la colonie et les premiers assaillans.

Si quelqu'un demandait ce que le christianisme a fait pour l'Europe et ce qu'il peut faire encore pour les tribus indigènes de l'Afrique, nous nous contenterions de le renvoyer au spectacle qui se passe sous nos yeux. Avant que les Griquas eussent embrassé le christianisme, ils étaient sans force et sans défense, comme les Béchouanas le sont encore; et telle est la différence qui existe aujourd'hui entre ces deux peuples, que trente mille Béchouanas sont obligés de recourir au chef chrétien des Griquas, qui ne peut guère mettre sur pied plus de deux cents cavaliers, parce qu'ils savent que sans lui ils seraient incapables de résister aux troupes nombreuses et féroces de Moussélékatsi.

Le pays des Griquas peut être considéré comme un pays chrétien, tout aussi bien que la colonie du Cap; c'est une nouvelle province, qui, grâce aux travaux des missionnaires, a été ajoutée aux domaines du christianisme. Lorsque nous faisons attention aux progrès de la religion et aux résultats de nos écoles parmi ce peuple, nous comprenons tout ce que nous devons à l'Évangile, et nous comprenons aussi comment il a pu dans les siècles passés se propager sur toute la surface de l'Europe. Les Griquas au commencement de la mission, étaient aussi ignorans et dénués de ressources que les Korannas, les Buschmen et les Béchouanas qui les entourent et qui sont maintenant sous leur protection; et telle est la condition dans laquelle la foi et l'éducation chrétienne ont placé cette poignée d'hommes, qu'ils protègent aujourd'hui des peu-

ples cinq fois plus nombreux qu'eux-mêmes, et qu'ils sont devenus, par leur courage et leur bonne discipline, un objet de jalousie pour les colons qu'ils défendent néanmoins dans toute la longueur d'une frontière de trois cents milles.

Ces renseignemens montrent que l'on ne doit pas évaluer les succès des missionnaires seulement d'après le nombre des naturels qu'ils reçoivent dans la communion chrétienne. Les principes, d'après lesquels ils se règlent pour l'admission des païens convertis à la table du Seigneur, excluent de ce sacrement un grand nombre de personnes qui seraient admises à d'autres conditions. Il n'y a peut-être pas cent cinquante Griquas qui participent à la sainte cène, et cependant la nation entière, au nombre de quatre mille âmes, a renoncé à la polygamie, professe le christianisme qu'elle connaît jusqu'à un certain point, et montre, en général, une conduite aussi digne de l'Évangile du Sauveur qu'une proportion égale de gens de la campagne dans les parties les plus favorisées que je connaisse de l'Angleterre ou de l'Écosse.

---

## ILE DE FRANCE OU MAURICE.

Le rév. Jean Lebrun, originaire de Jersey, missionnaire pendant dix-neuf ans à l'île de France, est de retour dans sa patrie. Sa santé, affaiblie par les travaux d'un long et laborieux ministère, l'a forcé à revenir en Europe, et nous avons eu le bonheur de le posséder pendant quelque temps à Paris. Son nom et sa mission ne sont point inconnus aux lecteurs de ce journal (1); et

---

(1) Voyez 4<sup>e</sup> année, p. 174 : et 7<sup>e</sup> année, p. 151.

comme tous n'ont pas entendu de sa bouche le rapport qu'il nous a fait sur le champ de travaux qu'il s'est vu obligé d'abandonner, ce sera faire une chose utile que d'en publier un abrégé dans ce journal.

L'île Maurice, située entre le 19° 58' et le 20° 52' lat. sud, et le 57° 17' et 57° 46' long. est, est à une distance de cent vingt milles de l'île Bourbon, à cinq cents milles de Madagascar et à deux mille huit cent cinquante milles du cap de Bonne-Espérance. Elle fut découverte en 1507 par les Portugais, qui la nommèrent *Cerna*. En 1644 les Hollandais s'en emparèrent et l'appelèrent Maurice. En 1712 les Hollandais l'abandonnèrent, et en 1715 les Français en prirent possession, et la nommèrent Ile de France; mais en 1810 elle fut prise par les Anglais, qui la possèdent encore.

L'île Maurice a environ trente-six milles de longueur sur vingt-huit de largeur. Elle est couverte de belles forêts, arrosée par plusieurs rivières, et présente un aspect magnifique. Sa population est d'environ quatre-vingt-quatorze mille âmes, dont environ vingt-trois mille sont des hommes libres et soixante-dix mille cinq cents esclaves. Port-Louis, ville principale, est située dans une vallée qui touche au N. O. à la mer, et qui est bornée au N. E. par des montagnes arides et fort élevées en forme d'amphithéâtre. Les maisons sont en bois; quelques-unes, dans un style européen, sont bâties avec assez d'élégance et de goût. D'après une évaluation faite en 1827, la population de Port-Louis serait de vingt-cinq ou vingt-six mille âmes. Il y a dans la ville deux petites chapelles, l'une pour les protestans, l'autre pour les catholiques romains, sans compter les lieux où prêchent les missionnaires.

L'œuvre des Missions y fut commencée, en 1814, par le rév. Lebrun, élève du séminaire de Gosport,

qui fut envoyé par la Société des Missions de Londres. Le but de sa mission était de préparer les voies à d'autres missionnaires et de passer ensuite de l'île Maurice à Madagascar. M. Lebrun partit le 1<sup>er</sup> mai 1814, accompagné de MM. Kam, Supper et Bruckner, qui étaient envoyés à Java; ils arrivèrent à l'île Maurice le 1<sup>er</sup> mai de la même année. M. Lebrun fut très-bien reçu par M. Farguhar, gouverneur de l'île, à qui il fut présenté par M. Charles Telfair, qui a toujours témoigné beaucoup d'intérêt aux missionnaires, et qui les a souvent aidés d'une manière efficace. Dans la première entrevue avec le gouverneur, M. Lebrun lui proposa d'établir une école gratuite à Port-Louis, et le gouverneur y consentit. Il demanda à M. Lebrun de dresser un plan pour cette école, et après l'avoir approuvé, il en ordonna l'insertion dans la gazette du gouvernement.

Dès-lors M. Lebrun commença ses travaux avec zèle et activité. Il avait apporté d'Angleterre un grand nombre de Bibles, de Nouveaux-Testamens et de traités, et il se décida à les distribuer lui-même dans les rues de Port-Louis; mais il eut le chagrin de voir qu'on savait à peine ce que c'était qu'une Bible. Quelques personnes qui paraissaient plus intelligentes lui dirent : « Les Anglais nous croient juifs, puisqu'ils nous envoient la loi de Moïse. » D'autres soutinrent gravement que la Société biblique britannique et étrangère avait détruit leur commerce : tant étaient grandes les ténèbres qui enveloppaient à cette époque les habitans de cette île !

M. Lebrun chercha à réunir des enfans pour l'école gratuite, et ensuite à former une assemblée dans laquelle il put annoncer l'Évangile. Quoiqu'en butte au mépris et à la persécution, il poursuivit ses travaux sans se lasser. La patience dont il fit preuve dans les trois premières années de la mission, qui furent les plus pénibles,

montre la sincérité et la profondeur de ses sentimens chrétiens et l'ardeur de son zèle pour la cause de son divin Maître.

En septembre 1814, environ quatre mois après son arrivée dans l'île, il ouvrit une école avec quatre enfans seulement; au bout de quelques semaines il en eut trente. Il invita les parens à venir entendre la Parole de Dieu; mais peu se rendirent à ses invitations. En 1815, au milieu de la plus violente opposition, il parvint à établir une prédication régulière, dans une maison qu'il avait louée pour cela. Le culte fut suivi par quarante ou cinquante personnes. Il commença alors une école du dimanche. Avant la fin de l'année le nombre des enfans admis à l'école gratuite s'élevait à cent. En 1816 son auditoire s'étant fort accru, il dut chercher un nouveau local pour le culte. En 1817 il fut encore obligé de changer à cause de l'accroissement rapide des membres de sa congrégation. Alors il établit trois autres prédications régulières, deux à Port-Louis et l'autre à neuf milles de la ville. Ainsi la Parole de Dieu faisait de grands progrès parmi les catholiques surtout, dont l'ignorance était extrême; mais, comme l'on devait s'y attendre, les progrès de l'Évangile réveillèrent la jalousie de ses ennemis, et bientôt la persécution s'éleva comme une violente tempête; la vie de M. Lebrun fut plus d'une fois en danger, et s'il échappa, ce fut d'une manière toute providentielle. En 1818 il se forma une petite Eglise composée de douze membres, qui bientôt après établirent des réunions de prières dans la semaine. Ces réunions contribuèrent puissamment à développer les sentimens d'amour fraternel qui les unissaient et à augmenter la vie spirituelle de cette petite communauté de frères.

Dans la même année l'on établit une réunion men-

suelle de prières pour des missions, et l'on forma une Société auxiliaire pour la Mission de Madagascar. Le nombre des enfans de l'école gratuite s'éleva cette année-là à cent soixante-six, dont cent vingt garçons et quarante-six filles; quatre-vingts d'entre eux suivaient aussi l'école du dimanche. En 1819, dix nouveaux membres entrèrent dans l'Église et huit l'année suivante; l'école fut suivie par cent quarante garçons et soixante filles. En 1821 le gouverneur Farguhar ordonna une contribution annuelle pour l'école gratuite. Lorsqu'il fut parti pour l'Angleterre, le gouverneur Darling continua à payer cette somme, et se déclara, ainsi que sa femme, protecteur zélé de l'école. En 1822 la Mission parvint à un haut degré de prospérité, car huit membres furent ajoutés à l'Église, et l'on comptait cent trente garçons à l'école. En 1825 et 1824 douze membres furent incorporés à l'Église. Cette dernière année un service anglais fut établi, et le gouvernement prit l'école des filles sous sa protection spéciale. En 1826 deux jeunes filles, qui avaient suivi l'école du dimanche, désirèrent devenir membres de l'Église, et la même année l'on bâtit une petite chapelle à *Piton* dans le détroit de la *Rivière du Rempart*, sur un terrain donné dans ce but par un protestant nommé M. Ménard. On fonda plus tard dans le même lieu une école, qui fut dirigée successivement par MM. Forgette et Aboard, et qui comptait quarante écoliers; à cette époque l'Église était de cinquante personnes. En 1827 on admit de nouveaux membres, dont deux avaient été instruits dans l'école du dimanche. Depuis lors jusqu'en novembre 1829, l'Église se composa de cinquante-quatre membres; M. Lebrun baptisa à cette époque quatre-vingt-cinq hommes libres de couleur et quatorze esclaves. En 1831 quatre nouveaux membres se joignirent à l'Église, et les progrès des écoles surpassaient toutes les espérances.

Depuis plusieurs années M. Lebrun désirait vivement revoir son pays , et les directeurs de la Société des Missions avaient approuvé son projet de revenir en Europe ; mais diverses circonstances s'opposèrent à ce qu'il fût réalisé. L'année dernière, le mauvais état de sa santé et les troubles survenus dans l'île Maurice le décidèrent à profiter de la permission qui lui avait été accordée. Il s'embarqua à Port-Louis, le 24 septembre 1852, avec madame Lebrun et ses enfans , et arriva au Cap le 25 octobre , accompagné de M. et madame Atkinson , qui revenaient de Madagascar. Le 4 mars ils quittèrent le Cap et arrivèrent le 22 mai en Angleterre , d'où peu de temps après M. Lebrun s'est rendu dans l'île de Jersey , sa patrie. Avant de quitter l'île Maurice , M. Lebrun a pris des mesures pour que , si les circonstances le permettaient , les services religieux fussent continués après son départ , comme par le passé.

## SOCIÉTÉ

### DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

#### *Dixième anniversaire.*

La Société des Missions évangéliques de Paris a tenu sa dixième assemblée générale , le jeudi 17 avril , à la chapelle Taitbout , sous la présidence de M. Stapfer , vice-président de la Société. Cet anniversaire a été incontestablement l'un des plus intéressans qui aient eu lieu depuis l'origine de la Société. Quelques jours auparavant le Comité avait reçu une lettre de M. Pellissier , l'un des ouvriers de la Société , stationné à Calédon , établissement missionnaire français au sud de l'Afrique , dans laquelle celui-ci annonce que ses travaux s'étendant de plus en plus , il s'est vu dans la nécessité d'appeler à son aide



l'un des missionnaires de la station de Morija, qui se trouve à une soixantaine de lieues de celle qu'il occupe. Le rapport du Comité a constaté que la Société est en progrès. Le nombre des Sociétés auxiliaires qui se sont formées dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, et des Églises qui, pour la première fois, se sont associées activement à l'œuvre des Missions évangéliques, est de dix-neuf. Les recettes se sont accrues de 7,500 fr. environ, et le rapporteur a fait remarquer, à cet égard, qu'un chiffre ne pouvait pas donner une idée juste de l'intérêt qu'excite de plus en plus en France, parmi les hommes attachés de cœur à l'Évangile, la cause de l'évangélisation des peuples païens, attendu que cette augmentation a eu lieu dans une année, où deux sociétés nouvelles se sont formées, qui toutes deux ont sollicité et obtenu la coopération des chrétiens du royaume. Mais malgré cet accroissement dans les ressources de la Société, les dépenses ont excédé les recettes de la somme de 20,000 fr. environ; l'entretien seul des stations au sud de l'Afrique a coûté 39,000 fr.; les dépenses totales ont été de 54,000 fr. M. le trésorier est entré à ce sujet dans des détails que le rapport imprimé reproduira, et qui ne manqueront point de satisfaire les amis de la Société. Le nombre des élèves de la maison des Missions est resté le même qu'il était à l'époque de l'avant-dernière assemblée générale; mais le rapporteur a annoncé qu'un nouvel élève venait d'être admis, et que parmi les nombreux candidats qui se présentaient depuis quelque temps pour entrer dans l'institut, le Comité ne tarderait pas à faire un choix. La Société entretient sept missionnaires en Afrique, dont trois sont mariés, et elle a maintenant quatre stations dans ce pays. La première parmi les Béchouanas-Batlapis, près de Lattakou: c'est Motito; la seconde parmi les Buschmen, à dix-huit lieues est de Philippolis: c'est Calédon; la troisième dans le pays des Béchouanas-Bassoutos, sur les confins de la Caffrie: c'est Morija; et la quatrième dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, à dix lieues environ de la ville du Cap: c'est Wagenmaker's-Valley. Quand on réfléchit que l'année passée, à pareille époque, la Société ne possédait que cette dernière station, et que tous les missionnaires qu'elle avait alors hors des limites de la colonie étaient errans et fugitifs, et qu'aujourd'hui elle peut jeter

les yeux, avec espérance, sur trois autres établissemens naissans, comment ne pas se sentir pressé de rendre grâce à l'Auteur de toutes ces bénédictions !

Tous les orateurs qui ont pris la parole dans cette séance ont été unanimes dans les expressions de leur sympathie pour les travaux de la Société, et dans la conviction qu'ils ont manifestée, que marchant appuyé sur le bras du Seigneur, le Comité pouvait s'avancer avec assurance dans la voie qu'il poursuit, et que fidèle à ses promesses, le Chef invisible de l'Eglise ne le laisserait jamais manquer des ressources qui lui sont nécessaires pour accomplir ses plans. De sérieux appels ont été adressés au cœur et à la conscience des fidèles présens à l'assemblée, tant par les orateurs, que par les faits même renfermés dans les divers rapports qui ont été lus, et en particulier dans celui de l'association de femmes de Paris. Ce rapport a présenté le tableau de plus d'une réunion de travail de femmes de la campagne dans les départemens, dont les membres s'occupent à filer et à tricoter au profit de la Société des Missions évangéliques, dans les heures de la soirée, après des travaux pénibles remplis dans le cours de la journée. Ces appels ont produit un effet dont on a pu juger déjà pendant la durée et à l'issue de la séance, par l'attendrissement de tous les assistans et par la collecte abondante qui s'est faite à la porte de la chapelle, et qui s'est élevée à une somme double de celle de l'année précédente. Espérons que ces impressions ne ressembleront pas à la rosée du matin qui s'enfuit, et à la nuée de l'aube du jour qui s'évanouit ; mais qu'elles porteront des fruits permanens, et dont les effets se feront sentir pendant tout le cours de la nouvelle année missionnaire qui vient de commencer, et cela par des prières plus ferventes, une coopération plus active, des sacrifices plus nombreux, un cœur plus dévoué à la cause du Seigneur.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

### AFRIQUE MÉRIDIONALE.

DANS le court espace de quinze jours à trois semaines environ le Comité a reçu de réjouissantes nouvelles de deux des stations missionnaires françaises au sud de l'Afrique, savoir de M. Pellissier à Calédon, et de M. Casalis à Morija. Notre âme remplie de reconnaissance exalte et magnifie le Dieu de l'Évangile, le Dieu des missionnaires, le Dieu fidèle à toutes ses promesses, qui fait toujours plus que nous n'osons espérer ou que nous ne savons demander. Communiquer à nos lecteurs la substance de ces deux lettres sera le meilleur moyen de leur expliquer notre joie et de les associer aux sentimens de notre gratitude.

#### STATION DE CALÉDON.

Nous commençons par la lettre de M. Pellissier, qui, comme on le sait, est stationné près des bords de la rivière Calédon, à dix-huit lieues est de Philippolis (1). Après avoir exposé au Comité les motifs qui l'ont déterminé à

---

(1) Voir la carte du sud de l'Afrique, ou du pays des Bassoutos.

accepter la proposition qui lui a été faite par M. le docteur Philip , de se charger de la direction de la station de Calédon, et qui se résumait : 1° dans l'impossibilité où il se trouvait de pénétrer une seconde fois dans le pays de Moussélékatsi, à cause de la prolongation des hostilités, et 2° dans le désir que manifestaient les Béchouanas, qui habitent aux environs de Philippolis, d'avoir un missionnaire , M. Pellissier cherche à nous donner une idée exacte de sa position à Calédon, de ses travaux présents et de ses espérances pour l'avenir. Et il le fait en nous traçant d'abord un tableau de l'état dans lequel il trouva la station de Calédon, lorsqu'elle lui fut cédée par M. le docteur Philip , au nom de la Société des missions de Londres, puis en nous rendant compte des heureuses améliorations qu'il y a introduites. Nous l'entendrons d'abord sur le premier de ces deux points.

*État de la station de Calédon, à l'arrivée de M. Pellissier.*

« L'état dans lequel je trouvais cette station , écrit-il , était déplorable, plus déplorable même que si elle n'eût jamais été habitée. La petite maison du missionnaire et l'école tombaient en ruine. Il y pleuvait au dedans tout autant qu'au dehors, et dans les mauvais temps nous aurions pu y nager. Le canal destiné à conduire l'eau pour arroser les jardins ne pouvait plus servir, et il n'y avait plus trace de jardins. La population de Calédon ne s'élevait qu'à une cinquantaine de Buschmen, y compris les enfans. Cette station ayant été considérée depuis long-temps comme devant être abandonnée, on l'avait complètement négligée. Il est difficile de se faire une idée des obstacles que présente la mission parmi les Buschmen. Ils sont continuellement errans dans le dé-

sert , se nourrissant de racines et de pillage. Ils ne demeurent quelque temps dans un endroit qu'autant qu'on leur y donne à manger. Êtes-vous parvenu à en réunir quelques-uns pour leur prêcher la Parole de Dieu , ils vous font entendre à l'issue du service qu'ils exigent une récompense pour la peine qu'ils ont prise de vous écouter ; et si vous leur refusez ce qu'ils vous demandent , vous pouvez être assuré de ne plus les revoir. Depuis que je suis ici (1), ils m'ont déjà volé, pendant la nuit, plus de soixante moutons et chèvres. M. le docteur Philip convaincu qu'il n'y avait pour le moment aucune œuvre à entreprendre parmi ces sauvages, a cédé ce lieu à votre Société, pour y fonder un établissement de Béchouanas, à la condition toutefois que les directeurs de la Société des Missions de Londres ne s'y opposeraient pas »

Voyons maintenant ce qu'est devenue, en peu de temps, cette station sous les soins de M. Pellissier, et de quelles bénédictions le Seigneur a couronné les efforts de son serviteur.

#### *État actuel de la station de Calédon.*

« Quelque temps après mon arrivée dans cet endroit, j'entrepris à deux reprises différentes un voyage ayant pour but d'engager les Béchouanas, qui vivent aux environs de Philippolis, à venir s'établir près de Calédon. La première fois ils furent indécis ; ce ne fut que la seconde fois que je parvins à les y déterminer. Ayant chargé sur leurs bœufs leurs maisons ambulantes, ils se mirent en route. Mais à peine s'étaient-ils éloignés de leurs an-

---

(1) La lettre de M. Pellissier porte la date du 19 novembre 1853. Il est arrivé au Calédon vers la fin d'avril.

ciennes demeures à la distance de deux journées, qu'un grand nombre d'entre eux tombèrent malades, ce qui les retint un mois environ. Ajoutez à cela la longueur du voyage et la frayeur qu'ils ont des Korannas, et vous comprendrez tous les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de leurs vœux et des miens. Je fus donc obligé de me rendre une seconde fois auprès d'eux pour ranimer leur courage. Mes tentatives n'ont pas été vaines. Un chef, qui avait plus de douze cents individus sous ses ordres, s'est décidé à me suivre et a exhorté ceux qui voulaient rester en arrière à imiter sa conduite. Quel spectacle touchant que celui que je contemplai le 14 octobre dernier, lorsque je vis venir ici des centaines de brebis errantes, pour être instruites dans la voie du salut ! Hier encore une pareille scène s'est offerte à mes regards. Cinq ou six cents Béchouanas, qui étaient demeurés en arrière, sont venus rejoindre ceux qui les avaient devancés. Quel glorieux prélude de l'avènement du règne de Dieu ! J'ai bien des actions de grâce à rendre à Dieu, pour les difficultés qu'il m'a fait surmonter jusqu'à présent. En peu de temps l'aspect de la station a complètement changé. Les Béchouanas ont déjà construit une multitude de jardins ; l'eau de la fontaine qui coule dans un canal d'un pied de longueur sur cinq pouces de profondeur suffit à peine pour les arroser. Un vaste champ de travaux s'ouvre maintenant devant moi. Le nombre des habitans de la station s'élève à plus de dix-huit cents âmes. C'est la première fois qu'ils ont un missionnaire ; leur ignorance est aussi grande que celle de ceux qui sont enfoncés plus avant dans l'intérieur du pays.

« La plupart d'entre eux appartiennent à la tribu des Batlapis. A l'époque de l'invasion des Mantaëtis, ils avaient cherché un refuge dans le pays de Griquas ; c'est

ainsi qu'ils se sont trouvés dans les environs de Philip-polis.

« Mes journées et mes heures sont si pleines, que j'ai à peine le temps de vous écrire. Sans parler d'une école que je tiens tous les jours depuis un mois et qui est déjà fréquentée par quatre-vingt-deux enfans, dont une dizaine connaissent leur alphabet, j'ai chaque semaine un sermon à composer en sichuan. Plus de trois cents Béchouanas assistent, tous les dimanches, au service divin, et si j'avais une église assez vaste, plus de sept cents âmes s'y rendraient. Je prêche une fois en sichuan et une fois en hollandais pour ceux qui comprennent cette dernière langue. Je dirai de l'école ce que je viens de dire du culte; si j'avais un local plus spacieux pour la tenir, trois cents enfans s'y rendraient pour être instruits.

« Voyant mes occupations se multiplier tous les jours, et considérant qu'il me faudra bientôt commencer à bâtir, je me suis décidé à écrire au frère Casalis, afin de le prier de venir partager mes travaux, et je ne doute pas qu'il n'accède à ma demande, car ils sont trois dans leur station, et moi je suis seul.

« La station de Calédon est d'une grande importance, non seulement à cause de la population actuelle, mais encore par rapport aux relations qu'elle pourra servir à faciliter avec les missionnaires de la Société, qui dirigeront leurs pas à l'est pour répandre la lumière de l'Évangile en Cafrerie.

« La mission que les frères Arbouset, Casalis et Gosselin ont fondée chez les Bassoutos est à cinquante-quatre lieues d'ici dans la direction est.

« Je suis bien réjoui de voir le principal chef de cette station si bien disposé pour l'Évangile. Il n'a pas beaucoup de pouvoir sur ses sujets; mais il en acquiert tous les jours davantage, au moyen de quelques lois dont j'ai

donné la connaissance à son peuple. Il veille avec soin à ce qu'elles ne soient point violées. Il y a beaucoup à espérer de lui. Presque tous les jours il vient me voir : son nom est Lepui. Il a saisi, le mois dernier, cinq espions des Korannas, et s'attend depuis long-temps à être attaqué par ces vagabonds. Il ignore quelle sera l'issue d'un engagement, s'il a lieu ; cependant j'ai lieu d'espérer qu'avec l'assistance de Dieu, la population de la station aura le dessus. Comme ces malheureux tardent à venir nous attaquer, je suppose qu'ils ont peur, car peu de temps avant que les espions eussent été arrêtés, le gouvernement avait envoyé en ambassade le capitaine Armstrong, pour faire savoir à tous les chefs qui résident près des frontières de la colonie, que désormais tous ceux d'entre eux qui commettraient quelques dévastations seraient considérés comme ennemis du gouvernement et traités comme tels. L'intervention du gouvernement est en effet le seul moyen d'arrêter les torrens de sang que les Korannas et quelques Griquas répandent tous les ans.

• Je me résume maintenant, messieurs, en me recommandant à vos prières ; car je sens aujourd'hui plus que jamais combien est grande la responsabilité qui pèse sur moi. Que nos frères de France ne se relâchent point dans l'œuvre du Seigneur, car des milliers de païens meurent sans la connaissance du Seigneur ; s'ils ont mis la main à la charrue, qu'ils ne regardent point en arrière : ce qu'ils sèment, ils le moissonneront. »

#### STATION DE MORIJA.

Avant que de mettre sous les yeux de nos lecteurs la lettre du missionnaire Casalis, nous croyons devoir les avertir que le voyage, dont il parle, n'a point été entrepris dans le but de répondre à l'appel que lui a adressé



M. Pellissier, puisque la lettre de M. Casalis étant du 4 octobre et celle de M. Pellissier du 19 novembre, il est plus que probable qu'à cette époque le premier n'avait point encore connaissance du désir qu'avait le second, qu'il vint partager ses travaux. Le séjour de M. Casalis à Calédon et à Philippolis, dont il est question dans la lettre qu'on va lire, est donc le même que celui dont il a déjà été fait mention, première livraison page 11 : il a été nécessité par le besoin qu'avaient les missionnaires de la seconde de leurs voitures, laissée à Philippolis.

*A Messieurs les membres du Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.*

Morija, 4 octobre 1833.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Il y a déjà près d'un mois que j'ai eu le bonheur d'embrasser mes frères et de reprendre une part active aux travaux de la station. Réunis pour ne plus nous séparer de long-temps, selon toute apparence, placés au milieu des circonstances les plus favorables à nos projets, jouissant tous les trois d'une santé parfaite, nous joignons nos prières, nos forces, nos réflexions pour l'avancement de l'œuvre que le Seigneur a daigné nous confier. La paix habite dans notre chaumière : nous la quittons le matin en chantant des cantiques ; et le soir, lorsque nous y rentrons accablés de fatigue : nos âmes s'élèvent à Dieu, et le louent de ce qu'il nous accorde de faire quelque chose pour sa gloire.

« Cependant, messieurs, je n'ai pas toujours goûté ce calme d'esprit si précieux dans notre position. Mon voyage de Philippolis à Morija a été périlleux sous plus d'un rapport ; les Korannas ont vivement menacé ma

petite caravane, et si le Seigneur ne fût intervenu, nul doute que ces malheureux n'eussent exécuté leurs mauvais desseins.

*Prosperité de l'établissement de Philippolis.*

« Après avoir expédié mon journal du 31 juillet (1), je passai deux semaines chez notre estimable ami M. Kolbe. Tout ce que l'amour fraternel peut inventer de prévenances, d'attentions délicates, fut épuisé à mon égard par ce cher frère et son épouse. En outre ils me firent présent d'un bel assortiment de semences et d'arbustes pour le jardin de Morija. A cette époque presque tous les Bastaards et les Griquas (2), qui composent le troupeau de M. Kolbe, étaient revenus de la chasse, et je pus mieux apprécier l'importance de Philippolis sous le rapport de l'œuvre missionnaire. Un voyageur qui s'arrêterait deux ou trois jours seulement dans cette station serait exposé à la juger défavorablement, parce que la plupart des indigènes habitent à quelque distance de l'établissement. Mais lorsqu'on voit arriver chaque samedi des voitures encombrées d'hommes, de femmes et d'enfans qui se rendent au service, on ne peut que bénir le Seigneur et applaudir au zèle éclairé de la Société des Missions de Londres. Déjà beaucoup de personnes ont été amenées à la connaissance réelle et pratique du christianisme.

---

(1) Voyez *Journal des Missions*, neuvième année, 1<sup>re</sup> livraison.

(2) Il y a une grande différence entre les Bastaards et les Griquas. Les premiers sont des enfans illégitimes des fermiers hollandais et des hottentotes proprement dites; les seconds sont issus des fermiers et des namaquoises. J'indiquerai les différences de caractère de ces deux races mixtes dans un court aperçu sur les peuplades du sud de l'Afrique, que j'enverrai plus tard au Comité.

Les fidèles se réunissent le dimanche , après le culte public , pour se communiquer leurs expériences et exercer le devoir de la répréhension fraternelle. J'ai eu le bonheur d'assister à la réception de deux nouveaux membres. Quelle scène touchante ! Qu'il était beau de voir les néophytes debout près de la chaire , écoutant avec émotion les exhortations solennelles de leur pasteur et recevant peu après les gages de l'amour du Sauveur ! Une circonstance particulière m'a mis en rapport direct avec les chrétiens de Philippolis. La nouvelle de mon retour et de l'accueil bienveillant que nous avons reçu des Bassoutos a fait naître chez un grand nombre de Bas-taards le désir de venir se fixer à Morija , afin de se soustraire aux poursuites continuelles des Korannas. Il était de mon devoir d'arrêter autant que possible l'exécution d'un projet qui menaçait de ruiner la station de M. Kolbe. En conséquence je déclarai positivement du haut de la chaire que nous ne consentirions jamais à une telle émigration : 1° parce que notre Société serait très-peinée de contribuer même indirectement à l'affaiblissement d'une des stations de la Société de Londres , qu'elle regarde comme sa sœur ; 2° parce que nous avons reçu commission d'aller annoncer l'Évangile aux Béchouanas , et que nous devons leur donner tous nos soins et tout notre temps , sous peine d'être infidèles à notre mandat. Ces raisons parurent faire impression sur l'auditoire , et j'ai vu depuis qu'elles ont produit leur effet. J'ai cru , messieurs , devoir vous rapporter cette circonstance , afin de montrer l'esprit dont nous sommes animés envers une Société qui a tant de droits à notre amour , je dirai même à notre respect.

*Séjour à Calédon et rencontre de quelques Korannas.*

« Je quittai Philippolis vers le milieu d'août, pour me rendre chez mon bien-aimé frère Pellissier, à la station de Calédon. Mon intention était d'en repartir aussitôt ; mais je trouvai mes bœufs dans un état si pitoyable que je dus attendre encore une quinzaine. Est-il nécessaire de décrire les heureux momens que j'ai passés avec Pellissier et son estimable femme ? Les missionnaires du sud de l'Afrique ne forment qu'une famille : tout est commun entre eux, travaux, épreuves, espérances. A combien plus forte raison doit-il en être ainsi pour deux anciens compagnons d'étude, deux amis de cœur ! J'ai tâché de seconder les premières démarches de mon frère dans sa nouvelle station : nous avons fait de concert quelques recherches sur la langue sichuane. Pour nous délasser de ces travaux, nous nous transportions dans notre patrie, nous parlions de vous, messieurs, nous aimions à nous considérer encore comme membres de la famille missionnaire dont Dieu vous a confié la direction.

« Un jour que nous concertions ensemble le plan de l'église en nous promenant dans le jardin, nous vîmes au loin une troupe de cavaliers qui s'avançaient rapidement. C'étaient des Korannas ! Ils revenaient d'une expédition criminelle, et amenaient avec eux un millier de bêtes à cornes. Ils furent bientôt près de nous, et comme pour montrer quel peu de cas ils faisaient de notre improbation, ils dessellèrent leurs chevaux et étalèrent à nos yeux le fruit ignoble de leur brigandage. Nous ne pûmes contenir notre indignation. « Malheureux ! nous écriâmes-nous, où avez-vous pris ces bestiaux ? » — « Chez les Tamboukis, » répondit froidement le chef de la bande. — « Et vous avez sans doute trempé vos mains dans

le sang innocent ? » — « Nous avons tué un grand nombre de Cafres. » — « Si vous ne redoutez pas leurs sagaces, ne craignez-vous pas du moins la justice divine ? Ne savez-vous pas que vous serez appelés un jour à comparaître devant Dieu ? » — « Oui, nous le savons ; mais n'importe, il nous faut des bestiaux. » Alors un jeune homme s'avance vers moi en agitant sa cravache avec furie : « Je ne changerai jamais de conduite, s'écrie-t-il d'un air triomphant ; tant que je vivrai, je tirerai sur les Cafres. Vous êtes le missionnaire de Moshesh ; allez lui dire qu'après avoir laissé reposer nos chevaux, nous reviendrons l'attaquer. » — « Je m'acquitterai de cette commission ; mais prenez garde à votre tête..... » Nous nous retirâmes pénétrés de douleur. Que faire avec des hommes aussi endurcis dans le crime ? Tous les avertissemens étaient inutiles. Nous avons reconnu dans la troupe plusieurs Griquas assez assidus au culte public ; le chef lui-même était un Griqua (1) des environs de Philippolis. Quelle épreuve pour les missionnaires de voir les indigènes profiter si mal de leurs instructions !

### *Départ pour Morija.*

« Le moment du départ était arrivé. Adam Krotz, ce même Bastaard qui nous avait conduits chez Moshesh, et auquel nous avions promis par reconnaissance une pièce de terrain dans notre station, avait terminé ses préparatifs. Je quittai Pellissier le 27 août : nous nous séparâmes les larmes aux yeux et après nous être recomman-

---

(1) La dénomination de *Koranna* désigne (aux environs de Philippolis) moins une peuplade qu'une association de brigands. Il existe beaucoup de *Korannas*, ainsi nommés à cause de leur origine, qui vivent d'une manière fort honnête.

dés à la grâce du Seigneur. Cependant Adam ne dissimulait pas qu'il avait de vives inquiétudes. Il connaissait assez bien les Korannas pour les croire capables de nous attaquer : il semblait même avoir eu vent de quelque plan formé pour arrêter notre marche. Je me décidai à prendre des hommes à ma solde , afin de veiller pendant la nuit à notre sûreté. Le troisième jour de marche l'affaire fut proposée à des Bastaards, qui se rencontrèrent sur notre chemin, et ils acceptèrent mes propositions. Oh ! comme je sentis alors la nécessité d'une foi ferme, inébranlablement fondée sur les promesses de Dieu, d'une foi semblable à celle qui prêtait à David ce langage sublime : « Je ne craindrais point plusieurs milliers de  
« peuples , quand ils se rangeraient contre moi , tout  
« alentour. Lève-toi, Eternel , mon Dieu , délivre-moi ! »

### *Voyage et périls.*

« Notre route nous conduisit près d'une montagne où demeurait un Bastard (1) émule de Piet-Witt-Foet , et non moins connu pour ses habitudes dévastatrices. Adam se rendit près de lui, afin de chercher à sonder ses desseins. Il revint avec une nouvelle qui remplit nos cœurs de joie et de reconnaissance envers le Seigneur. Les Korannas , dont j'ai déjà parlé , avaient tué sur les frontières des Tamboukis le fils d'un feld-cornet (2) hollandais , et le frère du jeune homme s'était mis à la poursuite des meurtriers avec un corps nombreux de fermiers. Il s'avancait dans ce moment même près du fleuve Orange , et les Korannas effrayés avaient pris la fuite vers le Riet. Je pouvais donc continuer mon voyage

---

(1) Les déprédations de ce Bastard confirment la note précédente.

(2) Un feld-cornet est une espèce de maire de campagne.

en paix, sans craindre d'être attaqué. J'en rendis grâces à Dieu, et renvoyai mon escorte avec une légère rétribution.

« Vous avez pu voir d'après ma carte que la route par laquelle je suis revenu du pays des Bassoutos en juillet est extrêmement détournée. Le manque d'eau m'a forcé à pousser N. O. beaucoup plus qu'il ne le fallait pour me rendre à Philippolis par la station du Calédon. Pressé de rejoindre mes compagnons d'œuvre, j'ai tracé pendant mon séjour chez Pellisier, le plan d'une nouvelle marche aussi directe que possible, et je m'en suis fort bien trouvé. Nous avons traversé le Calédon à une journée de la station de notre frère, et nous nous sommes toujours dirigés E. sans faire presque aucun détour. Cette nouvelle route a cependant un grand inconvénient. Elle traverse un pays uniquement habité par des bêtes féroces (1). Presque chaque soir des troupes de lions rôdaient autour de ma voiture, et nous avons été obligés de protéger nos bestiaux par des rondes continuelles. Adam veillait avec deux hommes de dix heures à minuit ; je montais la garde de minuit à

---

(1) Je serais fâché qu'on conclût de cette relation qu'il y a un grand danger à voyager en Afrique. Mon cas est une exception ; j'avais avec moi un nombreux troupeau de brebis et de vaches, et peu de gens pour les défendre, ce qui m'a obligé à m'exposer. Si je me fusse tenu dans ma voiture, comme le font ordinairement les voyageurs, j'aurais dormi aussi paisiblement, au milieu de centaines de lions, que dans la maison paternelle. On n'a même guère à craindre en plein air, lorsqu'on entretient un grand feu, et si nous avons été menacés pendant le culte, c'est que mes gens, rangés en cercle, cachaient absolument la flamme. D'ailleurs, il faut observer que je traversais un pays nouveau. Dans les contrées depuis long-temps explorées, les bêtes féroces sont devenues très-timides, et l'on n'a pas plus à craindre sur la route du Cap à Lattakou que sur les grands chemins de Paris. Madame Moffat a fait, dans le mois d'avril dernier, l'immense trajet du Kuruman à Graham's-Town, avec un petit enfant de quatre à cinq ans, sans avoir le moindre inconvénient de ce genre.

deux heures avec les deux conducteurs de mes bœufs ; quelques parens d'Adam se chargeaient du reste de la nuit. Si nous eussions pu nous tenir continuellement auprès du grand feu que nous entretenions soigneusement, nous aurions couru très-peu de dangers personnels ; mais les bestiaux effrayés par les rugissemens des lions cherchaient à se disperser : il fallait partir après eux pour les rassembler. Je n'oublierai jamais une soirée où nous nous crûmes dévorés. J'avais réuni les gens pour le culte domestique ; au moment où j'allais commencer, nous entendîmes près de nous cette espèce de cri court et étouffé que le lion pousse, lorsqu'il se tapit pour bondir sur sa proie. Aussitôt je donne le mot à mes auditeurs, et nous entonnons une hymne dont le ton haut et la partition mélodieuse me semblaient propres à déconcerter l'animal. Le lendemain nous trouvâmes ses traces à cinquante pas du foyer.

« Grâces au Seigneur, nous n'avons eu dans tout le voyage aucun accident à déplorer ; je n'ai pas même perdu la moindre pièce de bétail.

*Arrivée à Morija, et bonnes dispositions de Moshesh.*

« J'arrivai à Morija le 7 septembre (1). Les Bassoutos n'eurent pas plutôt aperçu ma voiture qu'ils accoururent à ma rencontre : chacun d'eux voulut me toucher la main ; la joie la plus vive se peignait sur leur visage. Mes frères, quoique plus pressés encore de m'embrasser m'attendirent au travail ; je les trouvai sur le faite de la maison, occupés à des réparations nécessaires. Mon premier soin fut de

---

(1) On demandera peut-être comment, ayant pris une route directe, j'ai été onze jours à me rendre à Morija. J'ai dû m'arrêter deux jours pour réparer ma voiture.



leur demander un récit détaillé de ce qui leur était arrivé pendant mon absence. Ils n'eurent que des sujets de joie et d'actions de grâces à m'apprendre. Moshesh persévérait dans ses bons sentimens. Plusieurs de ses sujets, qui demeureraient à Morija, avaient secondé de leurs efforts les premiers travaux de la station. Pleins de gratitude envers Dieu, nous tombâmes à genoux, pour le bénir et nous humilier en sa présence.

« Moshesh n'eut pas plutôt appris mon retour qu'il vint nous rendre visite. « Je vois maintenant, dit-il en s'asseyant, que vous êtes mes vrais amis, et que vous songez sérieusement à instruire mon peuple. » — « Oui, répondîmes-nous : si vous voulez vous fixer dans cet endroit, nous sommes à vous, à vivre et à mourir ; nous devenons Bassutos ; à partir de ce jour les destinées de votre peuple nous sont communes. » Le lendemain nous proposâmes au roi de nous vendre le terrain de Morija. Les missionnaires ne doivent jamais négliger de s'assurer la possession du lieu qu'ils habitent. Par là ils acquièrent la liberté d'en écarter les personnes d'un caractère dangereux, de s'opposer à l'importation des liqueurs fortes et de réaliser tous les plans qu'ils jugent favorables à l'avancement de leur œuvre. Cette démarche demande toutefois beaucoup de prudence. Les chefs ne comprennent pas toujours le but des missionnaires ; souvent même ils les soupçonnent d'avoir des vues ambitieuses. Moshesh n'a pas manqué de nous sonder fort adroitement à ce sujet ; mais nos explications l'ont tellement satisfait qu'il nous a remerciés de notre sollicitude pour le bien de son peuple. Il a reçu en paiement un habillement européen complet. Fort heureusement la rassade est encore à peu près inconnue dans ces contrées, où les marchands anglais n'ont jamais pénétré. Nous eussions cru commettre une grande faute en l'introduisant comme moyen d'échange ;

dans mon dernier voyage, je me suis défait de ces ornemens frivoles (1) et les ai remplacés par des objets vraiment utiles.

« *Moshesh quittera-t-il la montagne pour se fixer à Morija?* Telle est, messieurs, la grande question qui nous occupe en ce moment. Si l'on doit ajouter foi à des promesses réitérées, à des protestations d'amitié, à des marques non équivoques de confiance, nous aurons bientôt des milliers d'âmes et le chef lui-même dans la station. Mais des considérations politiques, un attachement naturel à la ville natale, pourraient bien l'emporter dans l'esprit des Bassoutos sur le désir d'une réforme, dont peu d'entre eux sentent *vivement* le besoin. Vers la fin du mois dernier, je me suis rendu à Bossiou avec le frère Gosselin, pour annoncer l'Évangile aux habitans et interroger Moshesh sur ses projets. Il était à la chasse aux zèbres, et comme il y resta plusieurs jours, notre voyage fut à peu près inutile. Cependant il importait d'en venir à une explication décisive : nous mandâmes au roi, peu de jours après, que nous désirions lui parler d'une affaire qui l'intéressait spécialement. Il ne tarda pas à nous rendre une visite, et voici, messieurs, le résultat de nos conférences.

« Moshesh assure que son plus ardent désir est de venir profiter de nos instructions. Toutes ses démarches tendent, dit-il, à l'accomplissement de ce vœu. Il reconnaît la nécessité d'une religion. La supériorité des Européens dans les arts et la civilisation, l'engage à abandonner les mœurs de ses ancêtres. Pour le prouver, il nous p. ie d'observer qu'il a déjà pris nos vêtemens, et qu'il s'est défait de beaucoup de ses bestiaux pour acheter, de quelques chasseurs, des ustensiles de ménage, des

---

(1) Nous avons acheté de la rassade, dans la pensée de nous rendre chez Moussélékatsi, où elle est indispensable comme moyen d'échange.

fusils , de la poudre , des chevaux, etc. « Mais, ajoute-t-il, les Korannas me menacent d'une nouvelle attaque; si je descends de la montagne avant de leur avoir donné une leçon dont ils ne puissent plus perdre le souvenir, ils m'inquiéteront sans cesse. De plus tous mes sujets ne sentent pas, comme ils le devraient, la valeur de vos instructions, et il me faudra du temps pour les déterminer à me suivre. Ne soyez donc pas trop pressés; en attendant, pour vous montrer la sincérité de mes intentions, je vais vous envoyer tous mes enfans et une partie des habitans de Bossiou. Vous connaissez mon dernier fils, qui n'a pas encore deux ans; je veux qu'il grandisse auprès de vous, et qu'il profite de vos leçons. Il faut qu'on me connaisse. *Mon cœur est plus gros que votre maison*; il est plein de projets grands et généreux. » Nous répondîmes que les Korannas seraient bien moins redoutables pour lui, dès qu'il aurait fixé sa demeure à Morija, parce qu'ils craignent l'influence des missionnaires et surtout leur correspondance. Nous lui fîmes remarquer que malgré leur endurcissement dans le crime, ils n'avaient attaqué aucune station, si ce n'est Griqua-Town en 1827, et encore l'issue de cette affaire pouvait-elle servir à mieux faire connaître la puissance morale des ministres de l'Évangile, puisque M. Wright parvint par ses sages remontrances à arrêter l'effusion du sang. Moshesh écouta ces raisons avec attention; mais nous crûmes découvrir qu'il cherche une occasion de se venger. Prions beaucoup, messieurs; le Seigneur seul peut applanir de si grandes difficultés; que tous nos frères assiègent avec nous le trône de la grâce. Bossuet a dit « que des mains levées vers le ciel enfoncent plus de bataillons que des mains armées de javelots; » et l'on peut dire aussi que l'influence secrète du Saint-Esprit opère plus de convictions et fait plus de conquêtes sur l'esprit humain que les meilleurs raisonnemens.

*Travaux de la station.*

« En attendant le jour où nos vœux se réaliseront , nous préparons les matériaux nécessaires aux constructions. Nous défrichons dans ce moment même un jardin de cent-soixante pieds de long sur quatre-vingt-dix de large. Le plan de Morija nous occupe encore; nous vous l'enverrons dès qu'il sera terminé. L'emplacement est beau; la fontaine coule abondamment, et le bois de charpente se trouve à quelques pas de notre porte. Une petite école a été commencée. Douze adultes et vingt enfans, qui appartiennent pour la plupart à des parens d'Adam, la fréquentent régulièrement. En outre nous avons deux services publics chaque dimanche et tous les soirs un culte privé, auquel assistent les habitans de l'endroit. Nous leur avons appris le chant des psaumes I, XLII et CL. Ils aiment beaucoup la musique; elle les touche, et fait pénétrer dans leurs âmes les vérités du christianisme.

*La chasse du lion.*

« D'après ce qui précède, vous voyez, messieurs, que nous ne rencontrons aucun obstacle dans notre station proprement dite. Nous avons cependant à nous plaindre des bêtes féroces; les lions ont quelque peine à nous abandonner leur antique demeure: ils inquiètent sans cesse nos troupeaux, et dernièrement ils ont dévoré un de nos chevaux; il serait dangereux de les laisser plus long-temps dans notre voisinage. Je cède au plaisir de vous raconter une chasse fort heureuse entreprise immédiatement après la perte de notre cheval. Nous étions dix chasseurs, le frère Gosselin et moi, Adam et quel-

ques-uns de ses parens. Partis à neuf heures, nous nous rendîmes d'abord auprès du squelette de l'animal, afin de prendre la trace du lion; le vent l'avait effacée, et nous dûmes battre la plaine dans tous les sens pour la retrouver. Après une heure de recherches, j'arrivai avec trois autres chasseurs au pied d'une montagne, et là nous distinguâmes parfaitement les pas de notre royal ennemi. Ils conduisaient directement au haut de la montagne; je fis signe aux chasseurs de se rallier, et nous gravîmes les rochers. Arrivée au sommet, la troupe se divisa en deux bandes; chacune d'elles devait explorer une partie du plateau. Je me séparai de Gosselin et m'avancai vers la gauche, suivi de trois hommes. A peine avions-nous parcouru un quart de lieue, qu'un magnifique lion mâle se présente devant nous; il appartenait à cette variété que les fermiers hollandais désignent sous le nom de zwart-leeuw (lion noir) à cause de la couleur noirâtre de sa crinière, et qui se distingue de l'espèce commune par son extrême férocité. J'estime qu'il n'avait pas moins de sept pieds depuis le nez jusqu'à l'insertion de la queue. Il s'arrêta un instant pour nous considérer; mais nous lançames nos chevaux au galop, et il alla se réfugier derrière un roc. Parvenus à cinquante pas de lui, nous mîmes pied à terre, et fîmes feu; protégé par le rempart naturel qu'il avait choisi, aucune balle ne parut l'atteindre; mais l'explosion l'irrita; il commença à brandir sa queue et à pousser un rugissement sourd. Nous nous disposions à tirer une seconde fois, lorsque l'animal quitta sa retraite; sa suite n'eut rien de précipité; il marchait d'un air furieux en retournant souvent la tête. Nous continuâmes à le poursuivre jusqu'à ce qu'il atteignit un buisson où il nous attendit. Il paraissait résolu à ne plus en bouger, et d'après sa posture, nous ju-

geâmes qu'il se préparait à sauter sur l'un de nous. La position devenait très-dangereuse; tous les chiens avaient suivi l'autre bande; je n'avais que trois hommes, et l'un d'eux était tellement sourd qu'il pouvait à peine entendre les ordres ou les conseils que nous nous donnions mutuellement. Mes gens furent d'avis d'aller chercher le reste de la troupe; nous partîmes à toute bride. En arrivant auprès de nos amis, nous les trouvâmes occupés avec une lionne; comme elle faisait beaucoup de résistance, il fallut oublier pour quelques instans le mâle et nous mettre de la partie. La lionne après avoir essayé plusieurs fois de s'élancer sur les chasseurs, s'était placée dans les fentes d'un rocher. Pour la débusquer, nous excitâmes les chiens. Ces admirables animaux, symbole du courage, aussi bien que de la fidélité, s'avancent jusque sous sa griffe; l'un d'eux ose même mordre sa queue; mais la lionne se précipite sur lui, le saisit dans sa gueule, et le laisse pour mort. Aussitôt une grêle de balles pleut sur elle, et nous la voyons tomber sitôt après. La peau me fut adjugée; je la fais préparer dans ce moment-ci pour vous l'envoyer. Mon premier soin fut d'examiner attentivement le bout de la queue pour déterminer un point d'histoire naturelle fort intéressant. Didyme d'Alexandrie, commentateur d'Homère, dit au sujet d'un passage du xx<sup>e</sup> livre de l'Illiade que la queue du lion est armée d'une espèce d'aiguillon caché dans le poil, qui sert à irriter la bête, lorsqu'elle en frappe ses flancs. Le professeur Blumenbach assure avoir vu cet aiguillon de ses propres yeux, tout en observant cependant que sa petitesse le rend impropre à l'usage qu'on lui prête. Je puis confirmer cette découverte; j'ai vu distinctement dans la peau une excroissance épineuse, longue de deux lignes et demie, et supportée, comme l'a remarqué le

savant naturaliste, par une espèce de follicule (1). Notre lionne avait six pieds de longueur sur trois de hauteur ; elle était pleine.

« Nous cherchâmes dans l'après-midi le lion ; mais nous ne pûmes le retrouver.

« Je crains, messieurs, qu'en lisant cet article, vous ne vous demandiez s'il n'y avait pas de l'imprudence à quitter nos travaux pour faire une chasse aussi dangereuse. Nous y avons été contraints par la nécessité ; le lieu où nous avons tué la lionne n'est qu'à une petite demi-heure de notre maison. Pouvons nous laisser des bêtes féroces si près de nous ? Au reste, il ne faut pas croire qu'il soit nécessaire de revenir souvent à de pareilles battues. Les lions semblent s'être déjà éloignés ; et comme la présence de l'homme suffit pour les faire fuir, l'arrivée des Bassoutos, que nous attendons tous les jours, nous en délivrera complètement.

« Bénissons le Seigneur de ce qu'il nous a protégés si évidemment jusqu'ici ; ses grâces passées nous autorisent à en attendre de nouvelles. Puissions-nous vous annoncer dans notre prochain journal que nos prières sont exaucées, et que nous n'avons pas seulement à Morija, une partie des Bassoutos, mais encore Moshesh lui-même. »

« C'est le vœu de votre dévoué serviteur, »

E. CASALIS.

---

(1) Voir : *Biographical Sketches, etc.*, by Thomas Brown.

*Le missionnaire s'identifiant, par la charité, avec les païens qu'il est appelé à instruire.*

On ne nous saura pas mauvais gré d'ajouter aux détails qui précèdent le fragment suivant d'une lettre particulière de M. Arbousset, qui jette un nouveau jour sur les travaux des missionnaires de Morija.

« Quel peuple intéressant que ces Bassoutos ! Ils nous ont reçus comme des hommes descendus du ciel. La joie est générale à Bossiou, quand on peut nous voir ou nous entendre. Dieu a véritablement visité ce peuple, et sa main est puissante dans ce pays-ci. Puissent nos espérances ne point être déçues, et le double rempart de la montagne et de l'attachement au chez soi crouler au cri répété de nos supplications !

« Les quelques jeunes gens que Moshesh a laissés en garnison à Morija, pendant l'absence de Casalis, m'ont donné beaucoup de satisfaction. Quoique fils du roi ou ses proches parens, ils se sont soumis à toutes sortes de travaux, et tout en ayant l'air de ne chercher qu'à les amuser, je me suis fait rendre par eux plus d'un petit service. Tantôt, accompagné de deux ou trois d'entre eux, j'allais à la montagne à la recherche d'un grès à aiguiser ; tantôt nous montions à la fontaine, et là je les mettais à couper du bois, à le sortir de la forêt, puis à le dégrossir ; une autre fois ils m'aidaient à élever un parc en pierre, pour renfermer notre bétail. En un mot, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'à l'héritier de la couronne, tous ont pris leur part dans les corvées communes, et chaque fois ils se sont retirés contents. Il est vrai que je ne les retenais pas trop long-temps à l'ouvrage, car les Bassoutos sont un peuple enfant, et il faut les traiter comme tels. De temps en temps, je leur accordais quelque petite fa-



veur ; c'en était une par exemple que d'entrer le soir dans leur hutte et de les exercer un moment à lire et à chanter. Mais ici encore fallait-il savoir se modérer. Pour vous tout dire enfin , nous nous sommes trouvés si heureux avec eux , que nous avons supporté assez facilement l'isolement où nous avons été pendant près de deux mois, le frère Gosselin et moi , en l'absence de Casalis.

« Croiriez-vous que je n'ai pas encore vu ces braves gens se quereller une seule fois ? Ils ne savent que manger, chanter, rire et dormir. On a beaucoup vanté l'hospitalité des Arabes du désert ; mais je doute bien qu'elle soit plus grande que celle de ce peuple. Un étranger arrive-t-il ? Qu'il soit connu ou non , il a le droit de mettre la main au pot avec les autres , sans demander permission. Ce n'est que chez Moshesh que j'ai observé que l'on attendait pour se servir que l'on en eût reçu la permission. Ce caractère hospitalier explique les fréquens voyages des Béchouanas. Presque chaque jour il passe du monde chez nous. Il y a cinq semaines qu'un kraal tout entier arriva vers le soir. Aussitôt nos jeunes Bassoutos firent bouillir la marmite pour les nouveaux venus, et la seule hutte qu'ils possédassent , ils la cédèrent aux femmes ; quant à eux, ils couchèrent dehors, en plein air. Qu'ils vont donc être aimables ces vieux enfans de Cam , lorsqu'ils auront ouï et cru l'Évangile ! C'est l'impossibilité dans laquelle je me trouve encore de leur offrir ce trésor au nom du Dieu qui le leur envoie , qui est mon épreuve la plus pénible dans cette terre étrangère. Souvent assis au milieu d'eux , cette pensée me saisit fortement, et alors du geste, de la voix , par des paroles sans liaison , je leur donne à connaître ce besoin de mon cœur. Je nomme le soleil , les étoiles ; j'éveille leur attention sur la création tout entière , et levant les mains vers le ciel , j'essaie de leur faire comprendre que c'est Dieu qui a fait toutes ces

choses. Je demande à mon Dieu deux grâces; la première, qu'il lève tous les obstacles, qui s'opposent à ce que le chef et son peuple viennent se fixer auprès de nous; et la seconde, qu'il m'assiste dans l'étude de leur langue, car les interprètes dans ce pays sont une pauvre ressource.»

---

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

---

### GRÈCE.

APRÈS de longues années de servitude, la Grèce a reconquis sa liberté; mais le passage de l'état ancien à l'état nouveau a été marqué dans ce pays, comme par-tout, par l'orage des passions et de terribles crises politiques. Depuis quelque temps, les Grecs semblent cependant vouloir sortir du cahos de leurs dissensions intestines, et marcher vers une époque de calme et de prospérité. Nous aimons à croire que leur jeune roi comprendra la haute mission qu'il a reçue du ciel, et que, loin de s'opposer aux efforts des amis de l'Évangile dans ce pays, il concourra avec eux à consolider l'édifice social, par la diffusion la plus large et la plus étendue possible des vérités chrétiennes. A mesure que la paix et l'ordre renaissent dans le sein de ce malheureux pays, les chrétiens de l'Angleterre et de l'Amérique redoublent d'activité pour donner à ses habitans ce qui vaut mieux qu'un roi, mieux qu'une charte, mieux que des lois, le trésor de l'Évangile. Pourquoi la France, qui a déjà tant fait pour la Grèce, n'est-elle point encore

entrée dans ce pacte chrétien de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, et pourquoi, se contentant d'envoyer aux Hellènes des flottes et des armées, n'a-t-elle pas encore songé à leur procurer la Bible et une instruction chrétienne, choses dont ils ont un si grand besoin ? Si l'on en croit les voyageurs, aucun peuple au monde n'est plus disposé à se laisser éclairer que le peuple grec, qui a tous les défauts et toutes les précieuses qualités de ses ancêtres : vivacité, pénétration d'esprit, imagination, noblesse de caractère, jointes à une extraordinaire légèreté, à beaucoup d'inconstance et à une profonde corruption morale. Ils étudient maintenant avec une grande ardeur notre langue et notre littérature. Les services que nous leur avons rendus les ont attachés à la France ; puissent-ils, en lisant les ouvrages de nos auteurs, ne pas s'imprégner de notre incrédulité ! Avec le christianisme, la Grèce peut s'élever au plus haut degré de prospérité et de gloire. Sans le christianisme, cette intéressante nation ne fera que végéter, et périra peut-être une seconde fois.

Trois Sociétés s'occupent actuellement de l'évangélisation des Grecs ; ce sont : le Conseil américain pour les missions étrangères, qui entretient en Grèce MM. Jonas King, Elie Riggs, et quatre jeunes gens pour assister les premiers dans leurs travaux ; la Société des Missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre, dont l'agent dans ce pays est M. Hildner, et la Société épiscopale d'Amérique, dont les deux commissaires sont MM. Robertson et Hill. MM. King et Riggs sont stationnés à Athènes, où ils dirigent deux écoles, qui peuvent contenir de deux cent cinquante à trois cents écoliers. M. Hildner, établi à l'île de Syra depuis l'année 1827, et que l'état de sa santé a obligé de revenir pour quelque temps en Angleterre, est chargé de la direction d'une institution,

appelée Pædagogion , et qui renferme , 1. une école de tout petits enfans des deux sexes , au nombre de cent quarante ; 2° une école de garçons , qui compte cent vingt écoliers ; 3° une école de filles , qui en a cent ; 4° une école supérieure de demoiselles , destinées à devenir institutrices dans d'autres écoles , et dont le nombre s'élève à quarante-quatre. A la tête de chacune de ces écoles se trouvent , pour aider M. Hildner , des instituteurs et des institutrices grecs , animés d'excellentes dispositions , et dont tout le désir est de faire avancer leurs jeunes élèves , non seulement dans les connaissances humaines , mais surtout dans la science du salut. MM. Robertson et Hill qui , comme M. King , ont également choisi Athènes pour le théâtre principal et le centre de leurs opérations , y ont apporté avec eux une imprimerie , qui rend à la Grèce les mêmes services que celle de Malte , dont nous avons parlé ailleurs (1). Ils ont aussi fondé , dans cette ville , deux écoles , l'une de cent garçons , l'autre de cent quatre-vingt-sept filles. Dans les îles Ioniennes , les écoles , sous la protection du gouvernement , suivent une marche régulière. En septembre 1831 , on comptait dans ces îles cent dix-sept écoles de garçons , comprenant ensemble quatre mille deux cent soixante-dix-huit écoliers , et dix écoles de filles. En outre , chacune de ces îles possède un gymnase , et Corfou une université. A la tête du séminaire théologique de Corfou se trouve l'excellent professeur Bambas , qui a travaillé à la version de l'Ancien-Testament en grec moderne. Enfin , M. Lowndes , de la Société des Missions de Londres , et M. O'Croggon , de la Société mesleyenne , se vouent avec succès à l'OEuvre de l'ins-

---

(1) Voyez 9<sup>e</sup> année , p. 26.

truction et de l'éducation de la jeunesse, le premier à Corfou, le second à Zante.

On voit, par cet aperçu sommaire des opérations des Sociétés évangéliques en Grèce, que les agens qu'elles emploient dans ce pays s'occupent de deux objets essentiels, d'abord la fondation d'écoles pour l'enfance et la jeunesse, et ensuite la publication de la Bible, d'écrits religieux et d'ouvrages élémentaires pour les écoles. Le caractère des Grecs et l'état de leur Eglise leur ont à cet égard tracé la ligne de conduite qu'ils doivent tenir. Ils ne se proposent pas de renverser les institutions établies, mais de leur rendre l'esprit dans lequel elles ont été primitivement fondées, en répandant parmi le peuple la connaissance du vrai et du pur christianisme. Un fait digne de remarque, c'est que l'Eglise grecque, ne s'est non seulement jamais opposée à la distribution des saintes Ecritures, mais qu'elle l'a toujours favorisée, et de tout son pouvoir. La Parole de Dieu est lue, en grec moderne, dans le culte public, et dans plus d'une église, les prêtres cherchent à en donner l'explication. Nous nous rappelons même avoir entendu dire à MM. Hartley et King qu'il leur était arrivé plus d'une fois de recevoir, de la part de prêtres bien disposés, l'invitation de monter en chaire, et de prêcher au peuple la Parole de vie.

Il est difficile de se faire une idée de l'ardeur avec laquelle les Grecs recherchent la Bible et en général tous les écrits religieux que leur envoie la libéralité des chrétiens d'Angleterre ou d'Amérique. Ce n'est pas dans une classe seulement, mais dans toutes que se manifestent cette faim et cette soif de la Parole de vie. Un jour le missionnaire Barker se vit acosté par un vieillard aveugle qui lui demanda la Bible avec beaucoup d'instance. « Que voulez-vous en faire ? » lui demanda le missionnaire,

« Elle ne vous sera d'aucune utilité, puisque vous ne savez pas lire. » — « Je me la ferai lire par un enfant : » telle fut la réponse du vieillard. Et en effet, quelques jours après, M. Barker passant dans la rue, eut la joie de rencontrer cet homme assis près d'un mur et se faisant lire par un jeune garçon le Nouveau-Testament, qu'il avait reçu de lui. On a souvent mis en doute la vérité d'une assertion de M. King, qui a dit quelque part qu'en Grèce, on avait bien moins souvent l'occasion de faire l'aumône que de donner des livres, parce que pour un homme qui se présentait à vous, pour vous demander de l'argent ou du pain, il s'en présentait huit ou dix, pour vous demander la Parole de Dieu. Le missionnaire Robertson, qui a confirmé cette observation de l'autorité de son expérience, affirme que rien n'est plus ardemment et plus généralement recherché en Grèce que la Parole de Dieu, et que la mendicité n'est guère connue que dans les villes maritimes. Qui ne lirait avec des transports de joie ces éloquents paroles du missionnaire King ! « Un peuple entier qui se réveille du sommeil dans lequel il était plongé depuis des siècles, qui brise les fers de la tyrannie, qui commence à limer les chaînes de la servitude spirituelle, et qui n'a qu'un cri pour demander l'instruction, est vraiment un spectacle digne d'admiration ! Ce cri se fait entendre du Taygète jusqu'à l'Olympe, il est répété dans toutes les vallées qui ne retentissaient naguère que du bruit des armes et des sanglots des veuves et des orphelins, et les vents le portent à travers les mers jusqu'en Europe et en Amérique, où il est à espérer que l'on y aura égard. Si j'en avais eu les moyens, j'aurais pu, l'année passée, fonder mille écoles. »

A Smyrne, M. Brewer ouvrit en 1850 une école lancastrienne dirigée par sa femme et mademoiselle Reynolds, et dans laquelle cent jeunes filles apprennent à lire, à

écrire et à faire les ouvrages de leur sexe ; plus tard il en fonda une seconde , et dernièrement il vient d'en ouvrir une troisième de trente enfans. En outre , il a pris sous sa protection plusieurs écoles grecques, et a contribué à la formation de beaucoup d'autres dans les environs. L'archevêque d'Ephèse et trois notables de la ville de Thyatire lui ont écrit pour le supplier de venir en fonder deux dans leur ville respective. Le premier désire qu'il y en ait partout dans son diocèse ; ainsi ce sont moins les écoles qui manquent en Grèce que des instituteurs capables de les diriger. Aussi MM. Brewer et Jetter s'occupent-ils activement de former de jeunes filles capables à la vocation si importante de maîtresses d'école. De concert avec M. Barker, agent de la Société biblique britannique et étrangère, M. Jetter tient à Smyrne une réunion pour l'explication de la Bible, qui est fréquentée par des Grecs , des Juifs et des Arméniens. Sa femme préside un comité de femmes, qui a pour objet de pourvoir d'habits les enfans de l'école que son mari a ouverte à Boudscha, près de Smyrne, et de prendre soin des pauvres en général. M. Brewer parle, dans le passage suivant de l'une de ses lettres, de l'heureuse influence que les ministres de l'Évangile exercent dans ces contrées. « On peut dire qu'un changement extérieur visible se fait remarquer dans la population grecque, et qu'elle est parvenue à une période nouvelle de son histoire, qui permet d'attendre une révolution spirituelle et morale pour ce pays. L'évêque a défendu dernièrement, par une ordonnance, que les boutiques fussent ouvertes le dimanche ; et nous voyons avec plaisir que l'on a introduit dans les nouvelles écoles l'usage dont nous avons donné l'exemple, celui d'instruire les enfans, l'Évangile à la main. Outre quelques prêtres, qui pensent très-bien, nous avons ici des laïques, qui ont des vues très-élevées et de fort bonnes intentions.

L'évêque lui-même irait beaucoup plus loin encore dans les réformes qu'il introduit peu à près dans l'Eglise, s'il n'était pas arrêté par la voix du peuple. »

Pendant le temps du choléra, l'Évangile a fait de grands progrès parmi les juifs de Smyrne; deux d'entre eux ont eu le courage de se faire baptiser, sous le feu de la persécution. Nous savons aussi par l'intéressante histoire de la conversion de ce jeune Turc de Smyrne, que nous avons rapportée dans le temps (1), que ce n'est pas en vain qu'au sein de la Grèce l'Évangile est répandu parmi les Turcs.

---

## VARIÉTÉS.

---

### TUNIS.

ON a de bonnes nouvelles de M. Ewald, à Tunis, qui vont jusqu'au 14 janvier (2). En peu de temps il a vendu presque tous les exemplaires de la Parole de Dieu qu'il avait apportés avec lui, savoir : trois cents exemplaires de la Bible hébraïque, cent quatre-vingt livres des Psaumes, et vingt Nouveaux-Testamens; vingt-six Bibles en arabe et dix-huit livres des Psaumes dans la même langue. Le nombre des traités arabes qu'il a vendus est de quatre cents. Il a aussi placé plusieurs Bibles parmi les catholiques grecs et romains, et est parvenu à réunir les protestans qui habitent Tunis, et à leur prêcher, tous les dimanches, l'Évangile. Ses efforts sont particulièrement

---

(1) Voyez 6<sup>e</sup> année, p. 338.

(2) Voyez p. 79.



bénis parmi les juifs , qui manifestent un grand désir de posséder et de connaître la Parole de Dieu.

---

*Organisation du Conseil américain pour les missions étrangères.*

On sait qu'il y a quelques années , il existait en Amérique plusieurs Sociétés de missions évangéliques , dans les Églises des congrégationalistes , des presbytériens et des réformés hollandais. Peu à peu ces diverses Sociétés se sont fondues en une seule , qui a pris le titre de *American Board of Commissioners for foreign missions* , ou Conseil américain pour les Missions étrangères , la plus grande , la plus riche et la plus bénie de toutes les Sociétés de missions qui existent aux États-Unis , puisqu'elle entretient à elle seule trois cent vingt-huit missionnaires chez les païens , et qu'elle se propose d'en envoyer soixante-quatre autres , dans le cours de cette année. Les directeurs de cette Société ont cru devoir expliquer et justifier la formation du Conseil américain dans un mémoire qu'ils ont adressé dernièrement aux chrétiens de l'Union , et dans lequel ils exposent les motifs qui les ont engagés à ne former qu'une seule Société de toutes celles qui avaient pris naissance dans différens États , tels que celui de New-York , de la Caroline , de la Georgie , etc. Ces motifs sont au nombre de sept ou huit. Nous nous bornons à les livrer à la méditation de nos lecteurs , sans les accompagner d'aucun développement. La fondation d'une seule institution pour les missions étrangères dans chaque pays a , disent les directeurs du Conseil américain , le grand avantage , 1° d'épargner du temps et du travail ; 2° de diminuer considérablement les dé-

penses ; 5° d'éviter les collisions ; 4° de resserrer les liens de charité qui doivent exister entre les chrétiens des diverses dénominations religieuses ; 5° de faciliter les moyens de connaître mieux et plus promptement les besoins d'une œuvre , qui , pour prospérer , demande beaucoup de recherches et d'études ; 6° de ménager les forces et la vie de bien des individus ; 7° de s'enrichir , plus vite , des expériences indispensables dans une aussi vaste entreprise.

---

### *Hostilités à Tahiti.*

Tahiti a été dernièrement le théâtre de fâcheuses hostilités entre les habitans de la partie nord et ceux de la partie sud de cette île. La cause apparente de cette guerre est le mariage , en secondes noces , de la reine , dans des circonstances que les agresseurs ont déclarées être contraires aux lois. Il y a dix-huit ans que la paix n'avait point été troublée à Tahiti , c'est-à-dire que depuis l'introduction du christianisme dans cette île , le sang humain n'y avait point été versé. Les missionnaires , tout en déplorant les maux occasionés par l'orgueil et l'obstination des insurgés , parlent , en termes très-favorables , de la clémence de leurs vainqueurs , et disent que l'on ne peut attribuer qu'à l'influence de l'Évangile la conduite de ces derniers , dans cette occasion , surtout si on la compare avec celle qu'ils ont tenue , avant leur conversion , dans des circonstances toutes pareilles.

---

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

### AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Nous avons de bien grandes actions de grâces à rendre à Dieu , car depuis quelque temps il nous multiplie les signes de sa faveur et répand de nombreuses bénédictions sur notre Société. Huit jours avant la dernière assemblée générale, nous recevons une lettre de M. Pellissier nous annonçant l'accroissement rapide et considérable du nombre des habitans de sa station. Peu de jours après , de bonnes nouvelles nous parviennent de Morija. A peine avons-nous eu le temps de savourer la joie que ces précieuses communications nous avaient causée et d'en exprimer notre reconnaissance au Seigneur, qu'une lettre de Wagenmaker's-Valley nous parvient , dans laquelle M. Bisseux nous apprend qu'un réveil réjouissant se manifeste parmi les membres de son troupeau , et presque en même temps MM. Lemue et Rolland nous donnent sur leur station de Motito des renseignemens qui nous prouvent, que quoique les progrès de cette petite station soient lents , ils sont cependant réels et promettent des fruits plus abondans pour l'avenir. Ainsi , dans l'espace d'un mois environ , le Comité a reçu des nouvelles des quatre stations missionnaires françaises au sud de l'Afrique , et quoique les lettres qui nous les ont transmises

portent des dates bien différentes , et aient été expédiées de lieux très-distans les uns des autres , il semble que le Seigneur ait voulu qu'elle nous parvinssent toutes presque en même temps , pour fortifier notre foi et nous encourager à persévérer et à abonder de plus en plus dans son œuvre. Notre livraison précédente renfermait des extraits des deux premières lettres dont il vient d'être fait mention ; c'est donc de Wagenmaker's-Valley et de Motito que nous avons à nous occuper aujourd'hui. Nous commencerons par la première de ces stations.

#### WAGENMAKER'S-VALLEY.

##### *L'Évangile auprès du lit des mourans.*

« Vous vous serez aperçu , écrit M. Bisseux , dans une lettre du 25 février dernier , que mes dernières lettres exprimaient un peu de découragement ; mais je m'empresse de vous annoncer que les choses ont beaucoup changé depuis lors , et que le Seigneur a dissipé le sujet de mes inquiétudes. Les réunions qui étaient négligées se sont considérablement accrues , et l'attention soutenue des auditeurs me prouve qu'ils prennent plus d'intérêt aux choses qu'ils entendent. Je crois devoir attribuer ce réveil à l'impression sérieuse qu'a produite sur un grand nombre des membres de mon troupeau la mort inattendue de plusieurs personnes tant des colons que des esclaves. Plusieurs familles viennent d'être visitées par la mortalité ; de jeunes personnes fortes et robustes ont été enlevées du milieu de nous à la fleur de l'âge ; le Sauveur et la nécessité de la conversion ont été annoncés avec solennité et avec force auprès du lit des malades et des mourans , et le Seigneur s'est servi de ce moyen pour remuer les consciences et réveiller plusieurs âmes

qui étaient plongées dans la sécurité et dans la mort. Puissent ces impressions ne pas ressembler à la rosée du matin, qui s'en va ! J'ai beaucoup visité les malades, qui tous ont désiré me voir. Je me suis rendu indistinctement chez les esclaves et chez les colons, pour leur administrer les consolations de l'Évangile de paix. Cette partie des fonctions de mon ministère, qui m'est toujours de la plus grande utilité pour moi-même, me fournit la meilleure des occasions d'annoncer, à des pécheurs prêts à entrer dans l'éternité, le salut gratuit, par la foi au Sauveur ; et grâces en soient rendues à Dieu, plusieurs ont quitté ce monde avec cette paix et cette espérance de la vie éternelle que Jésus donne à tous ceux qui croient en son nom, et en exaltant en présence de la mort la miséricorde du Seigneur, qui d'un pays éloigné leur a envoyé ses serviteurs pour être les instrumens de leur conversion.

*Le colon et l'esclave pieux en face de l'éternité.*

« Je ne puis m'empêcher de faire une mention particulière de la mort de mademoiselle Marie le Roux, l'une de ces jeunes chrétiennes qui a correspondu avec les dames du Comité des Missions de Paris. Elle s'est endormie dans le Seigneur le 4 de ce mois, après une maladie qui en a duré trois, et qu'elle a supportée avec une résignation toute chrétienne. Sa mort a été pleurée par toute notre Eglise, qu'elle édifiait par sa piété et sa conduite exemplaire ; c'est surtout à l'école, où elle m'assistait avec un zèle infatigable, que son influence se faisait surtout sentir. Mais sa mort, qui est une perte pour tous ses amis, est un gain pour elle : elle se repose maintenant de ses travaux, et ses œuvres la suivent.

« Une de mes écolières, celle qui avait fait le plus de

progrès dans la lecture et dans la connaissance des Ecritures , vient aussi d'échanger la terre contre le ciel. Sa maladie a développé en elle d'une manière tout à fait remarquable les sentimens de piété qui l'animaient avant cette époque. Chaque fois que je la visitais , je la trouvais plus avancée dans la connaissance d'elle-même et plus disposée à abandonner toutes choses pour s'occuper uniquement de son salut. « Ne pensez-vous pas , lui dis-je un jour qu'elle souffrait beaucoup , que Dieu agit à votre égard avec une grande sévérité ? » — « Oh ! non , répondit-elle ; c'est parce qu'il m'aime qu'il me châtie , et quant à la mort , je ne la crains pas ; je suis contente de mourir , si c'est la volonté du Seigneur. » Elle m'a dit qu'elle était fort attristée à la vue de l'indifférence de ses parens et de ses amis pour la religion ; qu'elle avait une grande compassion pour leurs âmes , et qu'elle ne pouvait s'empêcher de les exhorter continuellement à mettre à profit le peu de temps qui leur restait encore pour chercher le Seigneur. Le Nouveau-Testament , que la malade regardait comme sa meilleure compagnie , était continuellement placé sur une petite table à côté d'elle , et trois ou quatre fois le jour elle faisait effort pour s'asseoir sur son lit , afin d'en lire quelques versets. Plus elle lisait l'Évangile , m'a-t-elle dit , et moins elle craignait de mourir , parce qu'elle y voyait toujours plus clairement que Jésus reçoit les pécheurs qui vont à lui. Dans les derniers jours de sa maladie , elle parut de plus en plus assurée de son salut ; elle prit congé de ses parens avec calme et sérénité ; puis son âme se dégagée de son corps , pour s'en aller habiter le séjour où l'esclave et le monarque sont égaux. En réfléchissant au bien que la Parole de Dieu a fait à cette jeune esclave , à la connaissance remarquable qu'elle lui a donnée de Jésus-Christ , hors duquel il n'y a point de salut , et à la paix

que les doctrines de la grâce ont répandue dans son âme, je ne pouvais concevoir qu'il y eût des gens qui osassent soutenir que le Nouveau-Testament entre les mains d'un esclave est une chose inutile et même dangereuse. Si ces personnes, me disais-je à moi-même, avaient été témoins comme je l'ai été du changement moral que ce livre a opéré dans cette âme, si elles avaient vu comment la Bible l'a préparée pour le ciel, et a été jusqu'à son dernier moment son appui et sa consolation, il est impossible qu'elles professassent plus long-temps de pareils sentimens.

### *Le vieux Mentor.*

« Je tâche de profiter de toutes les occasions qui se présentent pour converser familièrement avec les esclaves. Je vais vous rapporter un fait fort touchant, qui m'a été communiqué par l'un d'eux et confirmé par d'autres personnes. Un dimanche qu'il faisait fort mauvais temps, m'étant aperçu que deux hommes étaient venus à la chapelle, je m'y rendis malgré la pluie, afin qu'ils ne s'en retournassent pas sans avoir entendu quelque chose qui pût profiter à leur âme. J'y trouvai deux vieillards que je reconnus aussitôt pour être deux de mes plus fidèles auditeurs. L'un d'eux nommé Mentor me raconta de quelle manière le Seigneur l'avait appelé à sa connaissance. Il avait toujours désiré, depuis ce temps-là, se rendre utile aux esclaves qui l'environnaient, et dans ce but il pensa qu'il devait apprendre à lire. Aussitôt qu'il eut trouvé quelqu'un pour l'instruire, il se mit à apprendre ses lettres, et en peu de temps il parvint à savoir lire. Et comme ce n'était pas son avantage particulier qu'il cherchait, il forma bientôt une petite école pour tous les esclaves de son maître qui désiraient apprendre à lire. Depuis

l'année 1812 jusqu'à maintenant, Mentor s'est occupé, tous les soirs, après avoir achevé son ouvrage, de l'instruction de ses compagnons d'œuvre. Ce n'est pas tout : il tâche de leur inculquer les vérités de cet Évangile, qui a changé son cœur et lui a donné la paix. Il leur lit un chapitre, fait quelques remarques simples et pratiques sur son contenu, et termine par la prière et le chant d'un cantique du soir. Les travaux de ce brave homme ne sont pas demeurés sans succès : de dix-huit à vingt esclaves que possède son maître, il n'y en a que deux, je crois, qui montrent encore de l'indifférence pour la religion. Puisse le Seigneur susciter dans sa vigne un grand nombre de tels ouvriers ! »

*Accueil fait au bill d'affranchiment des esclaves par les colons du cap de Bonne-Espérance.*

« L'ordonnance de sa majesté britannique concernant l'extinction de l'esclavage dans toute l'étendue des colonies anglaises vient d'arriver au Cap. Les esprits étaient préparés à la recevoir, les débats du parlement concernant cette grande question ayant été régulièrement publiés. A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1835 les esclaves ne seront plus considérés que comme apprentis, et en 1840 ils deviendront leurs propres maîtres. Le gouvernement a en même temps adressé une circulaire à tous les fonctionnaires ecclésiastiques et civils pour les exhorter à veiller à ce que le bon ordre règne partout, et à prévenir, autant qu'il est en eux, les abus qui pourraient avoir lieu. Il est réjouissant de voir que les colons ne témoignent aucune disposition à mettre de la résistance à l'exécution du bill, et il est à espérer que tout se passera avec ordre et tranquillité. C'est ainsi que nous voyons s'approcher le jour où



l'Évangile ne rencontrant plus aucun obstacle extérieur , pénétrera dans toutes les classes pour y porter ses bienfaits , et où toute chair verra le salut de notre Dieu. « Les lieux tortus et raboteux vont être redressés ; la gloire du Seigneur sera révélée, et toute chair connaîtra que la bouche du Seigneur a parlé. »

### MOTITO.

Les extraits qu'on va lire des lettres de MM. Lemue et Rolland présentent d'autant plus d'intérêt, que depuis long-temps nous étions privés de leurs nouvelles. Car à l'exception de la lettre de M. Lemue datée de Motito, 1<sup>er</sup> janvier 1833 (1), dans laquelle ce missionnaire nous donnait connaissance de la fondation de ce petit établissement, et de celle que son épouse écrivit peu de jours après son arrivée dans cet endroit (2), nous étions demeurés privés de détails sur cette station naissante. Il nous a été doux d'apprendre que , quoiqu'au milieu de beaucoup de fatigues et d'épreuves, nos frères sont puissamment soutenus, et qu'ils persévèrent dans l'accomplissement d'une œuvre à laquelle le Seigneur daigne accorder quelques succès. La lettre de M. Lemue , qui porte la date du 10 septembre 1833 , a été écrite deux mois environ après son retour à Motito, qu'il avait dû quitter pour aller à la rencontre de mademoiselle Colany , aujourd'hui madame Lemue , débarquée à la baie d'Algoa avec les derniers missionnaires français arrivés en Afrique. C'est cette entrevue fraternelle , après un long voyage , que notre ami nous dépeint d'abord dans les lignes suivantes.

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année, p. 193 et suiv.

(2) Voyez 9<sup>e</sup> année, p. 66 et suiv.

*Le retour à la station.*

« Six mois s'étaient écoulés depuis mon départ, quand le 4 juillet je rentrai dans la station de Motito. Ce ne fut pas sans une vive joie que je revis le frère Rolland , mon vieux compagnon d'épreuves. A sa longue barbe noire, à son air défait , il me semblait voir Calvin en songe. Comme il avait toujours été entouré de ses Béchouanas , à la tête desquels il travaille du matin au soir, j'avais peine à me persuader que quelques mois auparavant il ne me venait jamais dans la pensée que l'on pût mener un genre de vie si différent; je sortais d'un pays civilisé; et cette circonstance me faisait tout voir d'un autre œil. L'idée que Motito était le terme de nos voyages avait quelque chose de délicieux. La distance qui sépare Londres de Lattakou , et que ma femme venait de parcourir tout d'une haleine , lui rappelait avec une sorte de jouissance les périls d'une longue navigation et les fatigues d'un trajet monotone dans les plaines arides de l'Afrique. Passant moi-même en revue toutes mes courses, je calculais avec une sorte de satisfaction que durant les dix-huit mois derniers, c'est-à-dire depuis le moment que je partis du Kourouman pour me rendre chez les Baharoutsis , je n'avais pas fait moins de neuf cents lieues en waggon. Mais à quoi avaient abanti tant de voyages? Qu'y avait gagné la sainte cause des Missions? Ces réflexions et d'autres semblables nous faisaient encore trouver le repos anticipé de Motito plus désirable. »

Mais en l'absence de Lemue , qu'est devenu le frère Rolland? quelle a été sa vie? quels ont été ses travaux? C'est ce qu'il va nous raconter lui-même dans le passage suivant d'une lettre écrite quelques semaines avant le retour de son cher compagnon d'œuvre Lemue.

*Le missionnaire Rolland, en l'absence de son collègue.*

« Je me trouve bien seul, depuis que les frères Lemue et Pellissier m'ont quitté. Cependant ma situation est supportable, car mes nombreuses occupations servent à combler en partie le vide que le départ de ces deux amis a laissé chez moi. Je suis occupé presque toute la journée à bâtir une maison, dont la dépense s'élèvera à fort peu de chose, parce que je fais tout moi-même, à l'aide de quelques Béchouanas à mon service. L'expérience m'a appris à faire de très-bonnes briques, au moyen desquelles je suis en état de construire facilement des murs de toutes les formes et de toutes les dimensions, et dans peu de jours j'aurai une maison de vingt-huit pieds de longueur sur douze de largeur (1). Je me propose d'y ajouter plus tard un autre compartiment de seize pieds, ce qui formera un carré oblong de quarante-quatre pieds sur douze, qui sera divisé en quatre parties : une salle pour le culte, deux chambres à coucher, et un grenier pour y serrer nos provisions. Comme je suis seul, ces travaux de construction joints à ceux que nécessite la culture du jardin me prennent la plus grande partie de mon temps ; ce qui est cause que l'étude que je devrais faire de la langue sichuane n'avance pas autant que je le voudrais : car comment se mettre à étudier ou à traduire, quand on est harassé de fatigue ? Cependant, malgré ces obstacles, j'ai fait quelques progrès dans cette langue. Je puis maintenant comprendre assez bien les Béchouanas, lorsqu'ils

---

(1) On a vu par la lettre de madame Lemue, page 66, qu'à son arrivée dans la station cette maison était achevée.

parlent ensemble, et je me vois aussi en état de les exhorter, sans avoir toujours besoin de recourir à un interprète. Chaque soir, j'ai un service en sichuan, auquel assiste une trentaine de personnes. Je leur lis une portion de l'Évangile et leur en donne ensuite l'explication. Deux fois par semaine, je leur adresse des questions sur ce qu'ils ont entendu, et souvent leurs réponses pleines de sens et de connaissance chrétienne ont réjoui mon cœur et m'ont fait passer d'heureux momens avec eux. J'espère que le Seigneur bénira ces réunions, et que tôt ou tard cette semence de vie, jetée avec espérance dans le cœur de mes Béchouanas, portera des fruits de repentance et de conversion, qui seront, par Jésus-Christ, à la gloire de Dieu. Trois ou quatre d'entre eux me donnent beaucoup de joie. Chaque semaine ils viennent une ou deux fois me trouver pour s'entretenir avec moi du salut de leurs âmes. Ils reconnaissent la grandeur de leurs péchés et la sainteté du Dieu qu'ils ont offensé. Ils m'ont dit souvent que leurs péchés étaient pour eux comme un pesant fardeau, et que si Jésus-Christ ne les en déchargeait pas, ils seraient perdus pour toujours. Ils se plaignent beaucoup de leur ingratitude envers Dieu et de la dureté de leur cœur. Ils sont très-zélés à prier. Tous les matins, avant le lever du soleil, ils se rendent dans les buissons pour confesser à Dieu leurs péchés et en implorer le pardon par Jésus-Christ. Le soir ils répètent encore les mêmes demandes, et souvent je les entends prier pendant les silencieuses veilles de la nuit. Je ne puis que les exhorter à persévérer, leur donnant l'assurance que Dieu aura pitié d'eux, et qu'un jour il les exaucera. Le dimanche, je commence les exercices de ce saint jour par un court service avec mon petit auditoire de Motito; puis je me rends à cheval à Lattakou, où je prêche dans trois différens villages. »

On va voir par le passage suivant de la lettre de

M. Lemue, que l'œuvre du ministère à Lattakou n'est pas à beaucoup près aussi réjouissante et aussi bénie qu'elle l'est à Motito.

*Apathie morale et hypocrisie des habitans de Lattakou.*

« Si Motito n'est pas plus peuplé qu'il ne l'est, c'est à Mahura, chef de Lattakou, qui a encore une fois violé tous ses engagemens, qu'il faut s'en prendre; car, malgré ses promesses réitérées, il se refuse encore à venir s'établir près de nous avec son peuple. Tant il est vrai que le tableau que saint Paul a tracé des païens de son temps (Rom. I) est encore, trait pour trait, celui des païens d'aujourd'hui! Voilà pourquoi Motito, au lieu d'être une ville populeuse, n'est encore qu'un établissement naissant.

« Toutefois Lattakou n'a pas cessé d'être visité tous les dimanches, pendant mon absence, par le frère Rolland, et il l'est encore par tous les deux, depuis mon retour. Mais rien de plus décourageant que ces excursions. Après une marche de deux heures à cheval, durant laquelle l'on est condamné à humer le sable que le vent soulève et fait monter en tourbillon tout autour de vous, vous arrivez au milieu d'un amas confus de misérables huttes, qui ne manquent jamais d'imprimer dans l'âme un sentiment de profonde tristesse. On marche au hasard, dans de petits détours que l'on appelle à regret *rues*, et avant que de s'en être aperçu, l'on se trouve en face de sa majesté le roi de Lattakou. S'il est à la maison, c'est fort heureux. Vous le trouvez alors dans un sale enclos, dans lequel on a nourri du bétail depuis près d'un demi-siècle, sans jamais s'être donné la peine de le nettoyer.

Là il est entouré d'une quinzaine de ses gens accroupis auprès d'un brasier mourant, et fumant leur pipe sans dire mot. Quelquefois cette troupe de gens est occupée à tanner des peaux, et ils croient faire un grand sacrifice en quittant leur ouvrage un moment pour venir écouter un discours qui selon eux n'aboutit à rien. D'autres fois il arrive que le chef est parti la veille pour aller à la chasse; alors c'est vainement que l'on envoie de tous côtés des hérauts pour rassembler des auditeurs; il faut s'en retourner le cœur navré, sans avoir ouvert la bouche. A cette apathie, que l'on a peine à concevoir, ajoutez une hypocrisie révoltante, à laquelle on a recours toutes les fois que l'avarice y est intéressée, et vous aurez une idée des habitans de Lattakou. Le chef a-t-il une faveur à vous demander, il a soin de réunir tous les hommes de l'endroit; on les voit alors de toutes parts se retirer dans les rochers pour prier, et à les entendre de loin, on dirait tout autant de vrais pénitens. Est-il possible de tomber dans un état plus humiliant d'abjection? Mais laissons un tableau aussi hideux, auquel on pourrait ajouter beaucoup d'autres traits, et parlons de Molito.

*Accroissement du nombre des habitans de la station.*

« Depuis notre arrivée le nombre des habitans de Molito, qui n'était que de quarante-cinq, s'est élevé à soixante environ. Ce nombre, tout petit qu'il est encore, se compose d'individus appartenant à différentes tribus de la nation des Béchouanas. La plupart sont Baharoutsis, quelques-uns Waketsi (Ouaketsi) (1), d'autres Batlaros, d'autres enfin Barolongs. La tribu des Bat-

---

(1) Vrai nom des Ouankits.

lapis (1), pour laquelle cette station avait été en grande partie fondée, ne nous en a fourni aucun. Tous ceux dont je viens de parler étaient la plupart sans aucune ressource; ce sont des gens que la nécessité a rassemblés autour de nous. Telle était à peu près la société qu'avait David, lorsqu'il fuyait devant Saül. Chaque famille est maintenant en possession d'un petit jardin susceptible d'être arrosé à volonté, au moyen de saignées pratiquées dans le sol et destinées à conduire l'eau. Il nous a fallu aussi leur fournir des semences, et comme nous en faisons travailler un certain nombre dans la station, un homme à qui nous donnons des gages a dû être employé presque exclusivement à la chasse, ce qui nous a mis en état de leur procurer de la nourriture en abondance. Les quaggas ou ânes sauvages, en très-grand nombre dans ce pays, sont pour nous une puissante ressource. Ils sont beaucoup moins agiles à la course que le cheval et beaucoup plus vite fatigués. Pour leur faire la chasse avec succès, on tâche de s'en approcher aussi près qu'il est possible, et comme ils marchent toujours en troupes nombreuses, l'on fait en sorte d'en détacher de la bande un ou deux, que l'on poursuit jusqu'à ce qu'ils tombent de lassitude. Que de fois une pareille proie n'a-t-elle pas été une fête pour nos pauvres Béchouanas! Nous autres, qui avons quelques préjugés d'éducation contre cette espèce de gibier, l'odeur forte qu'il exhale nous rebute, et il faudrait que nous eussions bien faim pour nous résoudre à en faire notre nourriture: les Béchouanas n'ont pas les mêmes scrupules. Une autre ressource, qui n'a pas peu contribué à nous aider à pourvoir aux besoins des indigènes que le Seigneur a rassemblés autour

---

(1) Ce nom désigne les habitans de Lattakou.

de nous, est la collecte que j'ai faite pour eux dans la colonie, jointe aux ravages que la mortalité exerce toujours dans notre petit troupeau. La nature des pâturages dans les environs de Lattakou et au Kourouman est si mauvaise, qu'une partie de notre bétail périt tous les ans (1). Tous ces débris seraient-ils peut-être abandonnés à la voracité des hyènes du désert? Point du tout. Comme chez les Bohémiens mendiants, tout est recueilli avec soin. De génération en génération l'on est accoutumé à cette nourriture, que la faim ne manque jamais d'assaisonner. Nous n'avons pas cru (et ce serait en vain que nous l'eussions tenté), nous n'avons pas cru devoir nous élever contre une coutume barbare, il est vrai, mais généralement répandue, persuadés que quand l'industrie aura fait naître l'aisance et des habitudes plus douces, elle disparaîtra d'elle-même. C'est ce qui a toujours eu lieu jusqu'ici dans les autres stations missionnaires.

### *Les écoles de Motito.*

« Nous avons commencé, il y a six semaines environ, une école qui a lieu tous les matins. C'est moi qui ai la direction des adultes, et ma femme est chargée des enfans, qu'elle se propose de former, autant que les ressources de la langue le lui permettront, d'après le système des *infant-schools*. Elle a outre cela une classe de femmes et de jeunes filles, auxquelles elle enseigne à coudre. Ma femme vous a déjà annoncé qu'aussitôt que le chef de Lattakou fut informé de mon retour et de l'arrivée d'une femme missionnaire à Motito, il nous envoya son fils

---

(1) Le pays des Baharoutsis, si fertile en grains, excelle en outre sur toutes les autres parties de l'Afrique méridionale par la bonté de ses pâturages.



atné et sa fille, pour que nous leur apprissions à lire et à écrire. Nous les avons reçus avec plaisir, dans l'espoir qu'ils pourront un jour exercer une heureuse influence sur leurs compatriotes. Le jeune homme, qui est âgé de quatorze ans environ, doit succéder à son père dans le gouvernement. La vivacité, la pénétration de son esprit nous font bien augurer de ses progrès futurs. Jusqu'à présent ces enfans ne nous ont donné que des sujets de satisfaction. Cependant au ton impératif du fils de Mahura et à la crainte qu'ont les autres de lui déplaire, l'on reconnaît déjà le caractère de l'homme qui se propose de commander un jour.

#### *Travaux extérieurs.*

« Du reste il s'en faut de beaucoup que nos soins soient exclusivement consacrés au développement intellectuel et moral des habitans de la station. Quand nous avons tâché de pourvoir, selon nos forces, aux nécessités des autres, nos propres besoins réclament une partie de notre temps. Nous sommes réduits au travail de nos propres mains, pour nous procurer la plus petite chose, pour subvenir aux moindres nécessités; car où sont les artisans européens pour nous aider de leur industrie? Il faut d'abord conserver ce que nous avons, et cela seul ne donne pas peu de peine. Ensuite certains articles, comme nos outils par exemple, s'usent ou se brisent: nous sommes obligés de les réparer ou de les remplacer. D'autres instrumens également indispensables nous manquent, et il faut tâcher de se les procurer. Je sais bien que c'est pour nous un devoir de pratiquer le renoncement et de nous soumettre à des privations. Mais chez les sauvages il est inutile de s'appliquer à corriger le luxe, puisqu'ils n'en ont point. Il faut bien plutôt leur donner

des idées d'ordre et de décence. Des chaises, un bois de lit, des armoires et d'autres objets semblables, voilà ce qu'ils doivent voir chez les missionnaires, pour qu'ils puissent prendre le goût et les habitudes de notre civilisation, et voilà ce que nos déplacements continuels ne nous ont encore permis de faire que très-imparfaitement. Il résulte de tout cela que nous n'avons pour lire qu'une partie de la soirée, et que les théologiens, les littérateurs et les philosophes que nous avons apportés d'Europe demeurent assis sur une planche tout couverts de poussière.

« Au commencement de l'année, lorsque nous nous fixâmes ici, tout était inculte ; il a donc fallu défricher du terrain. Au retour du printemps de nouveaux travaux se sont présentés. Tandis que le frère Rolland s'occupait d'ouvrages non moins essentiels, je me chargeai du jardin. Une voiture de jeunes plantes fournies par les missionnaires du Kourouman nous mit en état de commencer quelques plantations. Aujourd'hui nous avons à Motito quelques figuiers, quelques pêchers, quelques abricotiers, des coignassiers, et de plus une jeune vigne et des saules. Nous possédons aussi un petit champ de blé de maïs, de pommes de terre et d'autres menues semences venant de la colonie. Tout cela n'est qu'en germe ; nous vivons dans l'espoir de moissonner un jour.

« En m'étendant ainsi sur nos travaux, mon but n'est ni de me plaindre, ni d'en exagérer l'étendue : ce sont au contraire des devoirs bien doux à remplir. Je ne donne simplement ces détails que pour vous mettre, ainsi que les Églises qui nous ont envoyés, dans le cas de vous faire une idée de notre tâche quotidienne. On verra par là que nos travaux ne se bornent pas uniquement à l'évangélisation, comme quelques-uns de nos frères pourraient le penser. Puisse le Seigneur former des ouvriers plus accomplis que nous pour cette œuvre d'amour !

Puisse-t-il surtout agréer les faibles efforts de ses serviteurs déjà dans la carrière, en leur accordant une mesure de grâce, de foi, et de renoncement proportionnée à leurs besoins. Nous ne doutons pas que ce ne soit là l'objet constant de vos prières ! Que le chef de l'Eglise les exauce ! Que la foi triomphe ! Et qu'après les épreuves et les larmes viennent enfin le succès et la joie ! »

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

### SOCIÉTÉ DES MISSIONS DU RHIN.

#### *Quatrième rapport.*

LA Société des Missions du Rhin a eu ses épreuves l'année dernière. Ses premiers rapports ne renfermaient que des chants de triomphe, des invitations adressées à ses amis de prendre part à sa joie et de l'assister dans le devoir de la reconnaissance et dans l'exercice de l'action de grâce. Mais au milieu de ces jours de bénédictions, elle ne se cachait point à elle-même qu'elle devrait passer à son tour par le feu de l'affliction, et que tôt ou tard le Sauveur lui donnerait à porter une de ces croix, dont les Sociétés chrétiennes aussi bien que les individus sont rarement dispensées, lorsqu'elles sont sérieusement et de cœur à son service. Quoique abondamment assistés et encouragés cette année, comme les précédentes, dans la direction de l'œuvre importante, qui leur a été confiée, nos frères du Rhin ont donc été appelés à s'attrister. L'un des mis-

sionnaires allemands arrivés en Afrique, au commencement de 1833, a péri misérablement, en se baignant dans une rivière (1), et les directeurs se sont vus dans la triste nécessité de cesser leurs relations avec l'un de leurs plus anciens ouvriers, sur lequel ils avaient fondé de grandes espérances. Voilà assurément de grandes tribulations; mais nos amis ont appris de la Bible et de l'expérience que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer au royaume.

La Société des Missions du Rhin se compose des Sociétés de Barmen, d'Elberfeld, de Wesel, de Cologne et de la Mark réunies. Les recettes de l'année dernière ont été de 34,576 fr. et les dépenses de 35,749 fr., sans y comprendre une somme de 7,350 fr. qui a dû être acquittée peu de temps après la clôture des comptes; et si les frais de l'établissement de Doornkraal ou Ebénézer près de la rivière des Eléphants, que M. Wurmb a cru pouvoir prendre sur lui de faire sans consulter le Comité directeur, retombent à la charge de la Société, ce sera encore 16,400 fr. environ à ajouter à la somme des dépenses dont il vient d'être fait mention. Mais le Comité espère qu'il pourra se soustraire à la nécessité de payer cette somme, ou que s'il est obligé de se charger des terres et des approvisionnements, qui ont été achetés pour le compte de la station d'Ebenézer, il pourra les utiliser dans l'intérêt de l'œuvre des Missions évangéliques.

La Société a quatre stations en Afrique, toutes quatre dans l'intérieur de la colonie du cap de Bonne-Espérance: la première à Stellenbosch, la seconde à Tulbagh, la troisième à Worcester, et la quatrième à Wupperthal.

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année, p. 344.

Ebénézer est , pour le moment , sans missionnaire , à cause de la retraite de M. Wurmb.

A Stellenbosch , MM. Luckoff et Wachtendonk travaillent avec bénédiction parmi les esclaves ; ils en ont baptisé deux , dans le courant de l'année dernière , et le nombre de ceux auxquels ils donnent la sainte cène est de douze. Une dame chrétienne , attachée de cœur à l'œuvre de l'évangélisation des païens , a donné pour la mission une maison que les missionnaires habitent présentement.

La station de Tulbagh continue à être desservie par le missionnaire Zahn. Le petit troupeau qu'il a réuni sous la houlette du bon berger , et qui marche d'une manière digne de l'Évangile , se compose d'une soixantaine de païens convertis. M. Zahn a en outre fondé à Koud Bokkeveld , dans le voisinage de Tulbagh , une Société biblique et une bibliothèque qui , avec la bénédiction divine , seront d'un grand secours à tous les esclaves des environs.

M. Terlinden n'est que depuis un an environ à Worcester , et pourtant son ministère y a déjà porté des fruits. Quelques âmes d'entre les païens lui ont été données pour être sa couronne de joie.

Quatre missionnaires et une femme occupent la station de Wupperthal , dans les montagnes des Cèdres. Cette station est évidemment en progrès. La prédication de l'Évangile y a lieu tous les dimanches et dans la semaine ; la conduite morale des habitans de la station s'améliore , et la petite Eglise rassemblée par les soins de nos frères allemands est , dans ces sombres vallées , comme une lumière qui répand son éclat sur les lieux environnans. Sous le rapport matériel , les missionnaires commencent aussi à recueillir le fruit de leurs peines. Le produit des terres qu'ils cultivent et des bestiaux qu'ils élèvent a rapporté , l'année dernière , 1,974 fr. ; de sorte

que, par ce moyen, les dépenses de cette station ont diminué d'un tiers, pour ce qui tient à l'économie intérieure de la maison des missionnaires, et de la moitié pour ce qui regarde les achats de blé et les approvisionnemens en général (1).

Le nombre des missionnaires de la Société du Rhin est donc de sept répartis dans quatre stations; c'est aussi là le chiffre actuel et de nos stations et de nos missionnaires. Il semble vraiment que les deux institutions de Barmen et de Paris soient destinées à marcher de concert et en harmonie en toutes choses. Dieu les fasse croître et prospérer comme deux sœurs intimement unies, et leur donne d'en amener plusieurs à la justice! Que les épreuves de l'une soient les épreuves de l'autre, et que les joies de la première soient aussi les joies de la seconde!

Quatorze élèves se préparent maintenant dans la maison des Missions de Barmen, dont neuf y sont entrés dans le courant de l'année qui vient de s'écouler. Parmi les anciens élèves, deux jeunes gens dont la vocation était douteuse ont quitté l'institut.

Nous avons été profondément sensibles aux témoignages d'affection et de sympathie que le Comité de la Société des Missions du Rhin donne, dans son rapport, à la Société des Missions de Paris. Il appelle cette dernière la compagne de sa jeunesse, et parle de l'intérêt tout particulièrement fraternel qu'il prend à ses travaux, qui sont ceux d'une amie intime, d'une sœur bien-aimée. Les mêmes sentimens et les mêmes vœux remplissent nos cœurs, et nous bénissons le Seigneur d'une union que

(1) Dans ce pays un mouton coûte 4 fr.; un cochon, 7 fr. 50; un bouc, 75 c.; un bœuf, de 28 à 36 fr.; une vache, 24 fr.; un cheval de race indigène, de 52 à 140 fr.; un chapeau de paille, 21 fr.; cent pieds de planches, 43 fr. 50 c., etc., etc.

le temps ne fera qu'accroître , parce que Celui en qui elle est fondée ne saurait changer. Un nouveau lien est venu corroborer ceux qui rapprochaient déjà les deux Sociétés, à savoir celui de la communauté des épreuves , et ce lien ne peut qu'ajouter à la force et à la douceur des autres.

---

## SYRIE.

### BAIROUT.

Les missionnaires américains établis depuis plusieurs années à Bairout , près du Liban , furent obligés en 1828 de quitter précipitamment leur poste , et de se retirer à Malte , pour se soustraire à la persécution violente qu'avait soulevée contre eux , de la part des prêtres maronites , qui habitent le pays , la prédication fidèle de Christ crucifié ; mais au printemps de l'année 1830 , ayant eu des raisons de croire que la première effervescence était apaisée , et qu'ils pouvaient sans danger pour leur vie reprendre des travaux qu'ils n'avaient abandonnés qu'à regret , MM. Bird et Whiting s'empressèrent de retourner au Liban , où ils arrivèrent le 18 mai. « Nous fûmes reçus sur le rivage mieux que nous n'eussions pu l'espérer , écrivaient-ils à cette époque ; au lieu de rencontrer des visages repoussans et des figures moqueuses , nous fûmes accueillis par chacun avec respect et considération. Les prêtres à la vérité ne demeurèrent pas tranquilles , et dès le lendemain les foudres papales commencèrent à gronder dans les Eglises. » Les prêtres maronites en effet annoncèrent , à la messe , le retour *des hommes de la Bible , des adorateurs du diable* , et défendirent au peuple tout commerce avec eux. Quant aux Grecs , les missionnaires les

trouvèrent aussi paisibles et aussi amicaux qu'auparavant. Ils remarquèrent même avec joie que la Parole de Dieu avait pris racine en leur absence dans le cœur de quelques-uns d'entre eux, et qu'elle manifestait sa vertu dans leur vie. D'autres, qui leur avaient donné des espérances, étaient retombés. Asaad Schidiak, ce fidèle maronite, confesseur de la vérité, mis en prison pour avoir rendu témoignage à Christ, ne fut pas retrouvé par eux; les missionnaires firent à cet égard de vaines recherches. Sans perdre de temps ils renouèrent le fil de leurs travaux interrompus; dans ce but ils eurent de fréquentes conversations avec des hommes sérieux, et répandirent la Bible de tous côtés. L'Évangile fut prêché en arabe, et une école chrétienne s'ouvrit. Malheureusement la chapelle et l'école furent peu fréquentées. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût, et en assez grand nombre, des hommes prêts à reconnaître et à avouer les erreurs de leur Eglise; mais personne parmi eux n'avait le courage de se déclarer pour l'Évangile et de ravir le royaume des cieux avec cette sainte violence dont Christ nous fait une nécessité. Il fallut que Dieu, pour se frayer le chemin des cœurs, employât d'autres moyens, et qu'à son commandement la peste, le choléra et la guerre vinsent tour à tour visiter la Syrie, humilier les âmes et réveiller les consciences. Les armes du pacha d'Égypte délivrèrent le pays de la domination du sultan turc et du joug du pape; et la liberté religieuse fut accordée à tous les chrétiens. Cette dernière circonstance a fait une si bonne impression sur l'esprit des mahométans même, qu'ils commencent à lier des conversations religieuses avec les chrétiens, ce qu'ils redoutaient beaucoup auparavant. Wortabet, prêtre arménien, parvint, après beaucoup de luttes et d'angoisses, à la connaissance de la vérité, et annonça le salut à ses compatriotes. Lors du passage



d'Ibrahim pacha à Bairout , Wortabet lui demanda une escorte de quelques soldats pour faire des recherches dans les différens cloîtres maronites , dans le but de tâcher d'y découvrir Asaad Schidiak. Il lui demanda en même temps s'il était disposé à accorder aux mahométans la liberté de conscience , de sorte que chacun d'eux pût se choisir sa religion suivant sa conviction , sans avoir à craindre le gouvernement. Ibrahim chercha à éluder cette demande , en donnant pour réponse qu'étant maintenant occupé de faire la guerre , il n'avait pas le temps de résoudre une question qui exigeait de longues réflexions. Asaad Schidiak ne fut découvert nulle part , et il est plus que probable qu'il est mort en prison , martyr de sa foi. Depuis lors , Wortabet est aussi entré dans le repos de son Seigneur ; mais l'œuvre qu'il a commencée parmi les chrétiens et les mahométans ne saurait périr.

La perspective qui s'offre maintenant aux missionnaires américains en Syrie est si encourageante , qu'ils ont dernièrement demandé à leur Société de leur envoyer six autres collaborateurs ; et pourtant ils sont déjà cinq ouvriers dans ce pays , savoir : MM. Isaac Bird , Elie Smith , George Whiting , William Thomson , missionnaires , et Asa Dodge , médecin. Le passage suivant de l'instruction remise à M. Smith , par le Conseil américain , pourra servir à donner une idée des vues larges qui président à la direction de cette Société , et des plans vastes qu'elle embrasse.

« Une partie importante de votre devoir doit être de remplir le rôle d'*observateurs*. La Palestine a déjà été explorée dans tous les sens par les missionnaires ; mais personne n'a encore résumé et coordonné les résultats de leurs investigations , à l'exception de M. Jowett , qui a fait là dessus un ouvrage fort important. Nous voudrions

que vous ou M. Bird vous vous livrassiez à un travail de ce genre : beaucoup de choses restent encore à faire. La littérature et la géographie sacrées ont besoin de faire des progrès, et les missionnaires, sans manquer à leurs premières obligations, peuvent rendre de grands services sous ce rapport. Une excursion dans l'ancienne Idumée, par exemple, en même temps qu'elle pourrait ouvrir la porte d'un nouveau champ pour les missions, servirait à jeter du jour sur la géographie des saintes Ecritures. Galaad et Basçan n'ont point encore été visités par des missionnaires protestans. La Célosyrie a été traversée en différens sens ; mais nous connaissons encore très-peu ses habitans. Damas, situé sur la grande route qui conduit les pèlerins de Moslem au tombeau du faux prophète, a été contraint d'ouvrir ses portes à la Parole de Dieu, qui y a été distribuée. Si nous regardons à l'est de la Syrie, nous trouvons dans cette direction deux grandes routes de caravanes, qui conduisent à Bagdad, et qui demandent une sérieuse attention. L'une part de Damas, traverse le grand désert de la Syrie, passe par les ruines de Palmyre (le Tadmor des saintes Ecritures) jusqu'à l'Euphrate, dont elle suit les rives à la distance de cinq cents milles. L'autre, qui commence à Alep, passe au-delà de l'ancienne Edesse, aujourd'hui Orfah ; de là elle se prolonge au sud de Diarbekyr jusqu'à Mosoul, d'où elle redescend le Tygre : elle occupe une étendue de six cents milles. Cette dernière route est de beaucoup la plus importante, et l'une et l'autre ne peuvent être suivies sans périls. Les écoles, les bibliothèques, les hommes de lettres, les entreprises commerciales et littéraires qui servaient jadis à rehausser la gloire et la puissance du calife des bords du Tygre ont passé ; mais que de découvertes importantes pour un investigateur chrétien ne restent pas à faire dans ce pays ! Sa population est singulièrement mélangée : on y trouve des

mahométans , des païens , des juifs et des chrétiens , sans parler des quatre sectes de l'Asie occidentale , que l'on pourrait peut-être appeler païennes , savoir : les yezidis , les druses , les ansari et les ismayly , qui toutefois peuvent ne pas exister en Mésopotamie. Quant aux sectes qui ne sont chrétiennes que de nom , telles que les chaldéens ou syriens papistes , elles ont leur patriarche à Diarbekyr. Les jacobites , qui appartiennent à la secte des monophysites , sont répandus dans de nombreuses villes et villages. Et le simple fait que près de Bagdad il existe un reste de l'ancienne et vraie Eglise syrienne , nous semble avoir assez de poids pour stimuler un missionnaire chrétien à faire des recherches concernant ces intéressantes reliques de l'antique Eglise d'Antioche , qui la première reçut l'honneur de porter le nom de Christ , et qui envoya les premiers missionnaires aux gentils.

« Un autre champ de travaux , sur lequel le Comité désire appeler votre attention , est l'ancienne Cilicie. L'accès par eau dans cette province est assez facile ; et l'on pourrait de là , comme dans les temps anciens , envoyer l'Évangile , à travers le Taurus , dans les provinces du nord. En cherchant en Cilicie le lieu le plus propre à un établissement permanent , on ne manquera point de fixer ses regards sur Tarse , cette ville antique , célèbre autrefois par les lettres et la philosophie qui y fleurirent , plus distinguée encore comme patrie de l'apôtre saint Paul. Adana cependant est regardée aujourd'hui comme la ville principale de la Cilicie , quoiqu'elle soit insalubre en été ; Masisa est la seconde ville de la province ; elle est entourée de magnifiques collines , de belles vallées et d'abondantes sources d'eau. »

Conformément aux instructions qu'on vient de lire , les missionnaires ont déjà visité Sidon , Tripoli , Damas

et Jérusalem, Alep, Antioche, Ladakia, Acre, Jaffa et Safet, et plusieurs villes populeuses de la Célosyrie; ils n'attendent que l'arrivée du renfort qu'ils appellent de tous leurs vœux et qu'ils attendent avec impatience, pour commencer des établissemens de mission dans la plupart de ces importantes localités.

---

## TURQUIE.

### CONSTANTINOPLE.

En 1830, le Conseil américain pour les missions étrangères envoya en Orient MM. Smith et Dwight, en les chargeant de faire un voyage de découverte et de prendre des informations sur les lieux qui pourraient offrir des facilités pour la fondation de nouvelles missions. En passant par Constantinople, ils furent étonnés de n'y pas trouver un seul prédicateur évangélique, tandis que l'Eglise catholique romaine ne possédait pas moins de sept églises dans cette ville, et ils se hâtèrent de signaler un pareil état de choses à la Société qui les avait députés. Aussitôt le Conseil américain invita M. Goodell, précédemment attaché à la mission en Syrie, à se rendre à Constantinople. Celui-ci y arriva au mois de juin 1831 et s'établit à Péra, faubourg de la ville impériale du grand sultan; mais un terrible incendie, qui détruisit ce vaste quartier de Constantinople et dans lequel M. Goodell perdit tout ce qu'il possédait, l'obligea à se réfugier à Bujuk-Dereh, village situé sur le Bosphore, et peu de temps après à Orta-Koy, village habité par des juifs et des arméniens, à quelques lieues de Galata, l'un des faubourgs de Constantinople. C'est là qu'il se trouve présentement

avec M. Dwight, son collègue, et M. Schaufler, missionnaire pour les juifs. M. Goodell s'occupe spécialement des grecs, M. Dwight des arméniens, et M. Schaufler des juifs.

Depuis l'arrivée de M. Goodell à Constantinople, près de *trente* écoles à la Lancaster, qui sont fréquentées par plus de deux mille enfans, se sont formées parmi les grecs de la ville et des environs. Quoiqu'elles ne dépendent pas immédiatement de la surveillance de ce missionnaire, celui-ci exerce cependant sur la plupart d'entre elles la plus heureuse influence; et il est réjouissant d'apprendre que le patriarche grec de Constantinople a compris dans la liste des livres, qui doivent servir de base à l'instruction dans ces écoles, toutes les publications de la presse évangélique américaine, à l'île de Malte. Parmi les écoles dont il vient d'être fait mention, deux sont entretenues aux frais de la mission, l'une à Bujuk-Dereh, et l'autre à Galata. Cette dernière, qui est une espèce d'école normale, est le rendez-vous de tous les instituteurs du pays, qui viennent apprendre la méthode lancastrienne. Elle coûte beaucoup au Conseil américain. Dernièrement l'un des officiers supérieurs du sultan est venu la visiter et a laissé un don de cinq cents piastres, comme témoignage de la satisfaction du gouvernement.

Quant aux arméniens, qui sont au nombre de cent mille à Constantinople, et qui ne comprennent presque plus l'ancienne langue arménienne, on s'occupe de leur donner les saintes Ecritures dans la langue qui leur est la plus familière. M. Goodell aidé de l'évêque Denys vient à cet effet de préparer une version du Nouveau-Testament dans la langue arméno-turque, qui a été imprimée à Malte aux frais de la Société biblique britannique et étrangère. Le même évêque a achevé tout récemment une version de l'Ancien-Testament dans la même langue;

comme il ne sait pas l'hébreu , il a fait usage pour ce travail des versions arabe , turque et arménienne. Plusieurs traités à l'usage des arméniens ont également été traduits et imprimés.

En passant à Schoucha , station missionnaire de la Société de Bâle, MM. Smith et Dwight y virent M. Dittrich , qui y travaille avec beaucoup d'ardeur à l'établissement d'écoles parmi les nombreux arméniens qui habitent les environs du Caucase. Celui-ci leur ayant communiqué ses plans et leur ayant fait entrevoir que la Société de Bâle pourrait difficilement pourvoir aux dépenses considérables de cette mission , le Conseil américain vota aussitôt, sur le rapport de MM. Smith et Dwight , que le surintendant de la presse américaine à l'île de Malte serait autorisé à imprimer gratuitement tous les livres dans les langues de la Russie d'Asie qui lui seraient fournis par M. Dittrich, jusqu'à la concurrence de 1,000 dollars , et que 1,000 autres dollars seraient mis à la disposition de M. Dittrich pour être employés à établir et à entretenir des écoles parmi les arméniens , conformément aux instructions qui lui seraient transmises par les commissaires du Conseil.

Les juifs qui habitent Constantinople sont très-nombreux : on ignore quel est précisément leur nombre ; mais il est à supposer qu'il y a plus de juifs à Constantinople que dans quelque autre ville que ce soit. Les uns parlent de quarantè , les autres de quatre-vingt mille âmes. Comme ils sont pour la plupart originaires d'Espagne, d'où ils ont été expulsés , leur langue est un composé d'espagnol et d'hébreu. Le Nouveau-Testament est déjà traduit dans cette langue, et M. Schauffler, leur missionnaire, qui est arrivé à Constantinople vers la fin de juillet 1852, s'est aussitôt mis avec ardeur à l'étude de ce dialecte. Déjà il prépare des traités pour ces juifs ,

ainsi que pour d'autres juifs qui viennent de la Pologne et qui écrivent l'allemand avec des lettres hébraïques.

De toutes les missions , celle parmi les juifs est peut-être la plus difficile. Souvenons-nous donc d'une façon particulière de ceux qui annoncent le Messie à cette infortunée nation qui a rejeté le Sauveur.

## VARIÉTÉS.

*La coopération à l'œuvre des Missions doit-elle demeurer l'affaire de quelques Sociétés particulières, ou devenir l'intérêt de l'Eglise chrétienne en général ?*

Que cela *doive* être, c'est ce sur quoi il ne saurait y avoir aucun doute ; mais que cela *puisse* être dans l'état actuel de la chrétienté, c'est ce sur quoi nous hésitons à nous prononcer.

Notre but n'est donc pas de résoudre ici cette grave question, qui demanderait une discussion longue et approfondie ; notre rôle se borne à rapporter des faits. Or, voici ce qui se passe en Amérique et en Allemagne.

*Premier fait.*—L'assemblée générale de l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis d'Amérique a adopté dernièrement les résolutions suivantes :

1°. L'Eglise presbytérienne des Etats-Unis est une Société de Missions, dont le but est de travailler à la conversion du monde ; *en conséquence chaque membre de l'Eglise est membre à vie de cette Société, et est, par son devoir, obligé de faire tout ce qui est en son pouvoir pour atteindre ce but sacré.*

2° *Les pasteurs de l'Eglise presbytérienne sont solen-*

*nellement exhortés à recommander spécialement cet objet à l'attention de leurs troupeaux*, et à les fortifier dans le sentiment de l'obligation sainte qui leur est imposée de concourir de toutes leurs forces à la prospérité de l'œuvre des Missions.

3°. Chaque année l'assemblée générale de l'Eglise presbytérienne nomme une commission, sous le titre de « Comité de l'Eglise presbytérienne des Etats-Unis pour les missions étrangères, » à laquelle est confiée l'administration de tout ce qui est relatif à cet objet, et qui est chargée de faire connaître aux Eglises ses travaux.

4°. Cette commission cherchera, autant qu'elle le jugera convenable, à servir d'auxiliaire à la Société déjà existante du Conseil américain pour les missions étrangères, correspondra et agira de concert avec elle.

5°. L'assemblée générale laisse parfaitement libres les individus, les Eglises et les Sociétés auxiliaires de missions de remettre leurs subventions au Conseil américain, ou de les déposer entre les mains du Comité de l'Eglise presbytérienne pour les missions étrangères, suivant qu'ils jugeront que le grand but de toute Société de Mission, à savoir la conversion du monde, sera le mieux atteint par l'une ou par l'autre de ces deux Sociétés.

6°. Chaque presbytère (consistoire) devra déclarer ouvertement, à tout individu qui se présente pour être admis dans l'Eglise, qu'en y entrant il entre dans une Société de missions, et que comme pécheur racheté, il doit envisager comme son devoir de coopérer à l'œuvre de la mission chrétienne dans le monde.

*Deuxième fait.* — Sa majesté le roi de Prusse envisageant l'œuvre des missions comme inséparable de l'Eglise chrétienne, vient d'ordonner que chaque année les Sociétés de missions célébreront, dans les églises chrétiennes du royaume, la fête annuelle qui avait lieu



précédemment dans des édifices privés. Il paraît que les efforts du consistoire de Breslau, qui cherchait à entraver en Silésie les travaux en faveur des missions évangéliques et à les représenter comme le fruit de l'esprit de secte et de fanatisme, ont donné lieu à la mesure que le roi de Prusse vient de prendre, et que nous ne voulons point juger sous le point de vue de la liberté religieuse.

*Troisième fait.* — La connaissance de l'histoire des missions anciennes et modernes commence à être envisagée dans quelques universités d'Allemagne comme une partie intégrante de la théologie pratique, sous la dénomination d'*apostolique* (apostolik).

Le docteur et professeur Danz, de Jena, dans un ouvrage qu'il a publié, il n'y a pas long-temps, sous le titre d'*Encyclopédie et Méthodologie des sciences théologiques*, n'a point oublié de ranger la science des missions au nombre de celles que doit étudier le futur ministre de l'Évangile (1). Il y a quelques années qu'une pareille tentative eût paru extraordinaire, pour ne rien dire de plus; aujourd'hui l'on n'en est point surpris. L'histoire des missions, objet d'un cours, dans une université allemande ! Cela ne peut paraître une étrangeté qu'à ceux qui ignorent que la vérité doit triompher tôt ou tard, et que l'Esprit de Dieu a une puissance à laquelle nul ne peut résister. Au reste, ayons bonne espérance; nous verrons bien d'autres choses encore, plus étranges que celle-là.

---

(1) Voir sur ces trois faits : *Vierzehnter Jahresbericht des evangelischen Missions-vereins in Leipsig*. 1835. }

*Calcul général concernant les Missions évangéliques.*

Le dernier numéro du *Missionary register* renferme un tableau sommaire des Missions évangéliques telles qu'elles existent aujourd'hui dans le monde entier. Il résulte de ce tableau, dont l'exactitude ne peut être qu'approximative, qu'il y a actuellement parmi les différens peuples païens auxquels la Parole de Christ est prêchée :

|                                                         |                |
|---------------------------------------------------------|----------------|
| 455 stations missionnaires.                             |                |
| 626 missionnaires.....                                  | } 2,110        |
| 134 aide-missionnaires.....                             |                |
| 335 femmes de missionnaires.                            |                |
| 42 missionnaires indigènes..                            |                |
| 956 aide-missionnaires indigènes.....                   |                |
| 17 femmes missionnaires indigènes.....                  |                |
| 53 imprimeries de Missions.                             |                |
| 2,345 écoles.                                           |                |
| 119,210 écoliers.....                                   | } 224,113      |
| 104,903 païens convertis, professant le christianisme.. |                |
| Total.....                                              | <u>226,223</u> |

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

---

## *Remarques préliminaires.*

Le *Journal des Missions évangéliques*, fondé primitivement dans le but de faire connaître les progrès du règne de Dieu parmi les peuples non chrétiens, sans s'attacher à décrire les travaux de telle Société, plutôt que de telle autre, est devenu, depuis quelques années, le *Journal particulier de la Société des Missions évangéliques de Paris*; et cela était naturel. Il ne s'est point fait à lui-même la position qu'il a prise; il l'a acceptée telle qu'elle s'est offerte à lui. Il eût été singulier en effet que la Société qui le publie, étant entrée elle-même d'une manière active dans le champ des Missions évangéliques et ayant le bonheur de compter en Afrique plusieurs missionnaires préparés et envoyés par elle, il ne s'étendît pas avec une sorte de préférence assez juste et assez légitime, l'on en conviendra, sur des opérations et une sphère d'activité, qui intéressent spécialement les chrétiens en France. Notre position vis-à-vis des Sociétés auxiliaires, qui soutiennent la Société mère par le précieux concours de leurs dons et de leurs prières, nous faisait d'ailleurs un devoir d'adopter cette marche et de les tenir au courant de la correspondance des missionnaires français; et nous n'avons pas lieu de regretter d'avoir modifié de cette manière notre plan primitif, puisque, depuis cette époque, le nombre des abonnés au Journal est allé croissant d'année en année; et l'on

pourrait dire qu'il augmente maintenant de mois en mois.

Mais tout en nous acquittant, aussi fidèlement qu'il nous a été possible, des fonctions de rédacteurs des annales de la Société des Missions évangéliques, ce que nous envisageons comme notre première et notre plus douce tâche, nous pensons ne pas avoir été trop infidèles à un autre mandat, que nous regardons également comme fort important, celui de faire connaître à nos lecteurs les travaux des autres Sociétés; et ceux d'entre eux qui lisent avec quelque attention et quelque suite les pages que, chaque mois, nous écrivons pour eux, nous rendront cette justice, que toujours nous leur avons rapporté ce que les journaux des Sociétés anglaises, américaines ou allemandes renferment de plus intéressant ou de plus important; car, d'après un calcul que nous venons de faire, la moitié de nos feuilles au moins est demeurée consacrée au récit des travaux des Sociétés de Missions étrangères.

Outre les nouvelles les plus récentes, que nous ne manquerons jamais de communiquer à mesure qu'elles nous parviendront, parce qu'elles nous paraissent devoir être l'un des élémens les plus essentiels et l'un des moyens de succès les plus assurés d'une publication comme celle-ci, nous avons commencé avec l'année 1834 une nouvelle revue (1) des principales missions chrétiennes qui existent à l'heure qu'il est sur la surface de la terre. Et d'abord prenant pour point de départ la Méditerranée, nous avons cherché à donner à nos lecteurs une idée des opérations étendues de la presse chrétienne à

---

(1) Une première notice, sous le titre de *Notice abrégée sur l'origine et les progrès des Missions principales*, a paru dans les quatre premières années du journal.

l'île de Malte (1). De là nous les avons conduits sur la côte septentrionale de l'Afrique, et nous leur avons montré la conquête d'Alger par les Français préparant la voie à l'évangélisation d'un pays autrefois couvert de chrétiens et d'églises chrétiennes, et aujourd'hui livré à la dégradante superstition du faux prophète (2). De l'Afrique nous avons traversé la mer, et nous sommes venus en Grèce contempler l'œuvre de la charité chrétienne au milieu d'un peuple rendu à la liberté civile, pour être plus tard émancipé par l'Évangile (3); et dans notre dernière livraison nous avons fait une visite à nos frères américains, en Syrie (4) et en Turquie (5). Nous ne quitterons point l'Orient sans avoir exploré les autres parties du champ missionnaire, qui se composent du Caucase, de la Perse, de la Palestine, de l'Égypte et de l'Abyssinie, et nous nous proposons, avec le secours du Seigneur, de poursuivre cette excursion jusqu'à ce que nous ayons parcouru l'une après l'autre les nombreuses stations de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique et de l'Océanie (6). Mais avant que de faire un rapport sur chacune des Missions qu'il nous reste à visiter en Orient, il ne sera pas inutile de présenter ici, sous forme d'introduction, la substance d'un discours que le révérend Elie Smith a prononcé, il n'y a pas long-temps, devant l'assemblée générale du conseil américain pour les Missions étrangères. Un long séjour en Orient l'a mis à même de connaître l'état actuel du mahométisme, et

(1) Page 26.

(2) Page 71.

(3) Page 152.

(4) Page 181.

(5) Page 186.

(6) Dans le travail que nous avons entrepris, nous avons trouvé de sages et utiles directions et de précieux matériaux, dans une publication récente qui paraît à Berlin, sous le titre de *Missions-Berichte der Gesellschaft zur Beförderung der evangelischen Missionen unter den Heiden*; et nous nous proposons d'en profiter encore par la suite.

celui des anciennes Eglises chrétiennes qui existent encore dans le pays soumis à la domination du sultan.

*Etat du mahométisme, considéré dans ses rapports avec la propagation de l'Évangile.*

Le mahométisme a jusqu'à présent levé un front haut et fier contre la religion de Jésus. Il a imposé des tributs aux infidèles et menacé d'une mort inévitable les apostats. Ses disciples ont long-temps eu à leur disposition, et traité comme bon leur a semblé, d'immenses corporations de chrétiens vaincus par leurs armes. Ils triomphèrent jadis des chevaliers européens, et leurs souverains se sont assis, pendant des siècles, sur le trône renversé des Césars. Les doctrines aussi bien que l'histoire de cette nation lui ont appris à mépriser le christianisme, à le traiter avec dédain et à s'opposer à sa propagation parmi les mahométans et parmi les chrétiens de nom.

L'opposition manifestée par les musulmans contre la propagation du christianisme n'a pas été chez eux le simple résultat de leurs croyances, mais l'effet d'une loi exécutée avec la plus scrupuleuse rigueur. Et cette loi ne se bornait pas à punir seulement le musulman qui apostasiait; elle allait plus loin, et infligeait un châtiment au chrétien qui se permettait de tenter d'arracher un disciple à Mahomet. Pour ce qui regarde la propagation de l'Évangile parmi les chrétiens de nom, qui se trouvent en Turquie, l'on ne peut pas dire qu'on l'ait contrariée par des lois proprement dites; on s'est borné à la gêner par des actes isolés et arbitraires. Pourvu que les chrétiens payassent leurs impôts, le gouvernement du grand sultan s'inquiétait peu des dogmes particuliers qu'ils pouvaient avoir, ou de la communion religieuse dans laquelle ils trouvaient bon de vivre. Il se bornait

seulement , dans des vues purement politiques, à rendre le chef de chaque secte responsable pour tous les membres de sa communion ; il s'est montré même disposé à soutenir son autorité de tout l'appui que pouvait lui prêter le pouvoir civil. Cependant ces dignitaires ecclésiastiques n'avaient qu'à élever la moindre plainte contre des mesures qui tendaient à amener la dissidence ou une réforme dans leur Eglise pour être aussitôt écoutés et secondés dans les efforts qu'ils faisaient pour s'y opposer. Mais , d'un côté , quand ils ont été favorables aux progrès du vrai christianisme , les missionnaires ont pu , avec leur agrément , placer la Bible dans chaque maison , et jeter les semences de la grâce dans le cœur de tout chrétien habitant la Turquie , sans qu'aucune loi soit venue paralyser leurs travaux. Mais en Turquie la loi et la conduite du gouvernement sont deux choses différentes. L'attitude fière et arrogante que les Turcs ont prise contre le christianisme les a induits plus d'une fois à fouler aux pieds les droits européens , et les missionnaires , en leur qualité de ministres d'une religion méprisée par eux , ont eu souvent à se plaindre de leur part des rigueurs d'une injuste oppression.

Telle a été , pendant des siècles , la position du mahométisme vis-à-vis du christianisme. Mais aujourd'hui , quoique aucun des articles du code musulman hostile à l'Évangile n'ait été modifié ou rapporté , l'on peut cependant regarder avec espérance vers un avenir meilleur. Les Turcs d'aujourd'hui sont plus libéraux et moins hautains qu'ils l'étaient autrefois. Et d'abord les réformes militaires que le grand sultan a introduites dans les armées ont fait comprendre à ses sujets qu'il leur était possible de retirer quelque profit de leurs rapports avec les Européens , et les ont préparés à des innovations d'une nature plus importante. Or , l'on sait qu'il est dif-

ficile de s'arrêter dans la voie du progrès une fois qu'on y est entré; et le sultan, qui, comme chef de l'église musulmane, a perdu une bonne partie de son autorité aux yeux d'un grand nombre de ses sujets, qui ne se font pas scrupule de l'appeler infidèle, à cause des changemens qu'il s'est permis de faire dans ces dernières années, ira plus loin encore, et préparera, sans le savoir, les voies à la civilisation européenne et au christianisme. Quant aux humiliations, la Providence ne les a certes pas épargnées aux Turcs depuis quelque temps. La terrible destruction de leur flotte près de Navarin, qui a eu pour résultat le démembrement de leur empire et la perte de la Grèce; leur guerre avec la Russie, qui a mis leur capitale à la merci du vainqueur et qui a ruiné leurs ressources; la révolte et les victoires de Mahomed-Ali, qui, après avoir battu sur tous les points les armées impériales, s'est avancé triomphant jusque sous les murs de Constantinople, tant d'échecs et de revers éprouvés coup sur coup dans l'espace de quelques années, ont servi à donner aux Turcs le sentiment de leur faiblesse, et comme aucune nation ne supporte plus difficilement l'épreuve que celle-là, et ne s'humilie plus volontiers sous les coups de la verge, il est à espérer que les leçons sévères qu'elle vient de recevoir agiront comme un antidote efficace pour diminuer cet esprit d'arrogance qu'elle a trop long-temps affecté contre le christianisme et les chrétiens.

Déjà ces enseignemens de la divine Providence commencent à porter des fruits. En Turquie et en Egypte surtout, les mahométans supportent que l'on mette en question la vérité de leurs croyances, et ils manifestent moins d'opposition contre les tentatives qui ont pour but la propagation du christianisme. Les Européens ont à leurs yeux plus de crédit qu'autrefois; leurs droits et



leurs libertés sont plus respectés, et le missionnaire, moins en sa qualité de ministre de Jésus-Christ que comme appartenant à l'Europe, profite de ces avantages dans l'intérêt de la grande cause qu'il défend. Toutefois, il ne faut pas se dissimuler que les préjugés de nation et de secte sont loin d'être déracinés en Turquie. Tel musulman qui pardonnerait qu'on mit en discussion la valeur relative de la religion de Mahomet et de la religion de Jésus-Christ, s'irriterait fort qu'on lui proposât d'abandonner la première pour devenir disciple de la seconde; et dans l'état actuel des choses, l'on ne saurait dire quel effet produirait en Turquie le baptême public d'un musulman converti par le ministère d'un missionnaire chrétien.

Ainsi donc, quoiqu'une porte semble s'ouvrir pour la propagation de l'Évangile en Turquie, c'est moins sur les mahométans proprement dits qu'il faut chercher à agir pour le moment que sur les nombreuses sectes chrétiennes qui se trouvent répandues parmi eux. Sur ce terrain, l'opposition de l'islamisme a complètement cessé; la plus grande liberté d'action est laissée aux missionnaires; et s'ils parviennent, par le secours de la grâce de Dieu, à rallumer au milieu de ces Eglises, tristes débris de celles que fondèrent les Apôtres, le flambeau de la Parole, elles deviendront l'instrument dont Dieu se servira peut-être pour opérer le salut de la Turquie. Et ici n'admirerons-nous pas les voies de Dieu? Quand nous vîmes les armées russes marcher à enseignes déployées vers les murs de la capitale du grand sultan, quel est celui d'entre nous qui ne souhaitait pas en son cœur qu'elles démembrassent et anéantissent le pouvoir colossal des successeurs de Mahomet? Et quand nous les vîmes se retirer sans avoir exigé autre chose, pour prix de leur victoire, qu'un tribut en argent et

l'émancipation des Grecs, ne nous trouvâmes-nous pas tous comme désappointés dans nos espérances? Eh bien! ce que nous envisagions comme devant concourir efficacement aux progrès du règne de Dieu en Orient, en eût probablement contrarié la marche. L'établissement de la domination russe en Turquie eût été, pour les Eglises chrétiennes de ce pays, comme la coagulation de la lave qui recouvre aujourd'hui les ruines de Pompéi et d'Herculanum; sous le pouvoir ecclésiastique de l'Eglise russe, elles se fussent à jamais endormies et enchâssées dans leur condition présente; confirmées dans leur état de sommeil, elles n'eussent pas songé à faire d'effort pour en sortir, et de cette manière toute action des missionnaires évangéliques sur elles eût été contre-carrée : c'est ce que rendent pour le moins probable les entraves que le gouvernement russe met, depuis quelques années, aux travaux des missionnaires allemands du Caucase, qui voudraient ramener la vie dans le sein de l'Eglise arménienne de l'Arménie et de la Géorgie. Qui sait même si les mains des missionnaires n'eussent pas été liées dans les tentatives qu'ils auraient faites pour appeler les mahométans à l'Evangile; et cela par suite de leur position vis-à-vis d'une Eglise établie, qui aurait prétendu au droit exclusif de les convertir? Mais en conservant la domination mahométane en Turquie, Dieu lui a laissé assez de pouvoir pour maintenir les sectes chrétiennes de ce pays dans le sentiment de leur faiblesse, et les empêcher de devenir intolérantes; et d'un autre côté, il l'a restreinte assez pour ne lui pas permettre de combattre l'influence évangélique des missionnaires chrétiens sur ces vieilles Eglises. Ainsi, ce que nous avons jugé devoir être un mal, est devenu un bien. Les voies de Dieu ne sont pas nos voies, et ses pensées ne sont pas nos pensées!

Rien de plus déplorable que l'état actuel des sectes chrétiennes dans les pays où domine la religion du faux prophète. Elles se glorifient de descendre des apôtres; mais c'est à peine si l'on retrouve chez elles quelques légères traces de la foi et de la vie de leurs ancêtres. Grecs, Arméniens, Nestoriens, Coptes, Syriens, Maronites, tous sont plongés dans la plus grossière superstition. Peu ou point de publication publique de la Parole de vie; le culte célébré dans une langue qui a vieilli et que le peuple ne comprend plus; des rites et des formes substitués à la place des hauts et profonds enseignemens de l'Évangile et du culte en esprit et en vérité; une ignorance crasse chez les membres du clergé et un esprit mondain dans la plupart des prêtres, tel est, en quelques mots, le tableau de ces pauvres Eglises, qui exigent une prompte réforme, qui ont besoin d'une résurrection spirituelle. Jadis, l'Occident en masse se leva à la voix de Pierre l'ermite; et l'Europe envoya de l'argent et des armées pour délivrer la Palestine des mains des infidèles. Voici des milliers d'hommes portant le beau nom de chrétiens qui périssent en Orient faute de connaître le pur Évangile. Le despotisme turc qui pèse sur eux a rivé les chaînes de leur ignorance et de leurs superstitions. Envoyons donc dans ces contrées malheureuses, à ces frères infortunés, non des armées de moines ou de soldats, mais des messagers de paix pour briser leurs fers au nom de Jésus-Christ par la puissance de l'Évangile. Reportons-leur la lumière que nous avons reçue d'eux; qu'elle brille de nouveau au milieu de leurs Eglises ténébreuses; qu'elle les ramène à la foi, et que leur restauration spirituelle et morale devienne le salut de l'Orient.

## CAUCASE.

*Mission de la Société de Bâle.*

La mission du Caucase est toujours entre les mains des missionnaires écossais et allemands de la Société de Bâle, qui jusqu'à ce jour n'ont guère fait autre chose que semer, dans l'espérance de récolter un jour. Quatre stations sont occupées par eux, Astrachan, Karass, Madschar et Choucha.

A Astrachan, le missionnaire Glen, de la Société écossaise, travaille à une traduction de l'Ancien-Testament en langue persane.

Karass est une colonie allemande située au pied du Caucase. Nous y trouvons MM. Lang et Hegele, missionnaires, Jean Odesche, aide-missionnaire indigène, baptisé par M. Lang, tous trois appartenant à la Société de Bâle, et M. Galloway, missionnaire écossais. Tout le temps que les missionnaires ne consacrent pas au ministère de l'Évangile, parmi les colons leurs compatriotes, ils l'emploient à visiter les tribus tatares des environs. La première de ces deux sphères d'activité est d'une haute importance à leurs yeux; car, si avec le secours d'en haut, ils parviennent à ramener ces colons aux pures doctrines de l'Évangile, dont ils paraît qu'ils se sont écartés; si la vie de la foi et l'esprit missionnaire renaissent parmi eux, et si avec cela une conduite conforme à la Parole de Dieu confirme et scelle le témoignage qu'ils sont appelés à rendre à l'Évangile, une vive et éclatante lumière aura été allumée dans ces contrées de l'ombre de la mort, et la mission chrétienne y aura trouvé le plus ferme des appuis. Il paraît que leurs efforts dans ce but n'ont point été infructueux. Quelques jeunes Allemands, réveillés par eux du sommeil de l'indifférence, et désireux

de glorifier le Sauveur qui les a rachetés, étudient sous leurs soins la langue tatare, afin de pouvoir plus tard se vouer à la prédication de l'Évangile parmi les nombreuses tribus qui errent au nord du Caucase. Rien ne peut donner une idée de l'apathie morale de ces tatars. Pendant de longues années, M. Lang leur a prêché Christ, sans presque qu'aucun d'eux ait paru désirer s'affranchir des liens de la superstition musulmane. Mais, depuis quelque temps, il s'est opéré un changement favorable dans leurs dispositions. D'une part, les ravages terribles que le choléra a exercés dans ce pays, où il a presque effacé des tribus entières, pendant qu'il a épargné les colonies allemandes, circonstance qui a frappé les indigènes, et les a portés à attribuer cette délivrance à la protection du Dieu des chrétiens; et d'un autre côté, les efforts infatigables que les missionnaires ont faits pour convaincre ces mahométans que leur religion est insoutenable, et que son échafaudage doit crouler en présence de l'Évangile, ces deux causes réunies, jointes à la bénédiction divine, sans laquelle elles fussent demeurées inefficaces, ont produit dernièrement un réveil, qui est venu relever les espérances abattues des missionnaires. Ils ont vu plusieurs âmes saisies par la puissance de la vérité éprouver le besoin de la confesser; mais aussitôt celles-ci ont eu à soutenir une vive opposition de la part de leurs compatriotes demeurés mahométans. « Leur situation, écrit à ce sujet M. Lang, est extrêmement difficile. Les tatars viennent les poursuivre jusque dans notre établissement. S'adressant à Jean Odesche, ils ne craignent pas de lui dire: Ta conversion au christianisme n'a fait que te rendre pire que tu n'étais auparavant. Veuille le Seigneur nous faire trouver un asile où ces convertis d'entre les musulmans puissent se réfugier! Et que les chrétiens n'oublient pas les épreuves nombreuses

auxquelles sont exposées les âmes amenées à la connaissance de Christ parmi les païens. » Ce qui ne contribue pas peu à maintenir les esprits de ces pauvres tatares dans une perpétuelle agitation, ce sont les circulaires que lance fréquemment dans ce pays le seyd Achmed, gardien du tombeau de Mahomet à Médine, dans lesquelles il soutient que le prophète lui est apparu et qu'il lui a fait entendre de formidables menaces contre les musulmans dégénérés. L'emploi de pareils moyens ferait croire que la foi à l'islamisme tombe, car l'on n'a recours à ces sortes de fantasmagories que quand on a la conscience que la religion que l'on veut défendre chancelle sur sa base. C'est en effet ce qu'a remarqué M. Laug. « Il n'a jamais été plus important qu'aujourd'hui, écrit-il, de répandre la connaissance du christianisme parmi les Mahométans, car leur astre commence à pâlir, leur foi s'éteint, et une large porte s'ouvre parmi eux pour proclamer l'Évangile éternel. »

Madschar est une autre colonie allemande au nord-est de Karass. Elle est desservie par les missionnaires Kœnig et Wurtner, et l'aide-missionnaire indigène Joseph. Nous avons rapporté ailleurs (1) comment, au mois de novembre 1832, cet établissement avait été attaqué par une horde de Tcherkesses, qui, après en avoir enlevé seize enfans appartenant tous à l'école de la Mission, et frappé le pasteur de ces brebis sans défense dans la personne du missionnaire Kœnig, se sont retirés avec leur butin dans les gorges inaccessibles des montagnes qui leur servent de repaire. Malgré la libéralité de plusieurs personnes en Russie et les dons généreux de la famille impériale, dont les contributions réunies ont produit une collecte de 11,000 roubles destinés au rachat de ces en-

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année, p. 345.

ans, et malgré les voyages et les recherches inouïes de M. Kœnig pour découvrir la trace de ces infortunés, il ne paraît pas que jusqu'ici il soit parvenu à en délivrer plus de deux ou trois des mains de leurs barbares oppresseurs.

Du reste, la station de Madschar est dans un état qui permet de concevoir des espérances pour l'avenir. M. Kœnig parle couramment la langue tatare et est parvenu à gagner la confiance des mahométans.

Mais de tous les établissemens de la Société des Missions de Bâle, dans les environs du Caucase, le plus important est sans contredit Choucha, dans le Schirwan, sur les frontières de la Perse; aussi est-ce là que nous trouvons le plus grand nombre de missionnaires réunis. On y en compte actuellement sept, savoir : MM. Dittrich, Haas, Hörnle, Pfander, Spromberg, Wolters, missionnaires, et Judt, imprimeur. Réveiller l'antique Eglise arménienne de la mort spirituelle où elle est plongée, en fondant des écoles chrétiennes, en traduisant et répandant parmi le peuple la Parole de Dieu, dans une langue qu'il puisse comprendre, chercher à exercer une influence évangélique sur le clergé par des rapports avec lui et la publication d'ouvrages chrétiens, afin de pouvoir, par ce moyen, répandre la lumière de l'Évangile en Perse et parmi les mahométans des environs, telle a été, depuis 1824, la grande tâche que se sont imposée les missionnaires et le but auquel ils ont invariablement tendu, malgré les contrariétés et les obstacles de toutes sortes, qu'ils ont rencontrés dans l'accomplissement de leur pieux dessein. A cet égard, on peut dire que leur vie n'a été depuis les trois ou quatre dernières années qu'une alternative continuelle d'espérances et de craintes, de joies et de tristesse. Il fut un temps où leurs écoles prospéraient,

et où l'empressement des Arméniens à se procurer des livres religieux allait toujours croissant. Leurs élèves leur causaient de la joie, et ils bénissaient Dieu de voir deux jeunes diacres arméniens convertis, Moïse et Parsegh, confesser franchement la vérité qu'ils avaient reçue, et leur rendre les plus utiles services dans l'exercice de leur ministère. A Bakou, sur la mer Caspienne, l'Arménien Jacob, et à Chamakie, autre ville du Schirwan, l'ardent maître d'école Arakel étaient parvenus à rassembler autour d'eux un nombre assez considérable de personnes, qui prenaient plaisir à lire et à méditer ensemble la Parole de Dieu. Mais tout à coup leur horizon s'obscurcit, et après tant de travaux et de persévérance, ils se virent sur le point de douter de l'avenir de leur entreprise. Le choléra survient; il exerce d'effrayans ravages dans la contrée; plusieurs d'entre les missionnaires sont atteints par ce fléau dévastateur; Saltet meurt; Hohenacker et Zarembo sont tellement affaiblis par la maladie, qu'ils se voient contraints, le premier de se retirer en qualité de médecin dans l'une des colonies allemandes du voisinage, le second de retourner en Pologne d'abord, au sein de sa famille, puis de là à Bâle en Suisse, où il se trouve présentement. Mais à peine l'ange de la mort eut-il cessé de frapper le pays, qu'un orage bien plus violent se forma et éclata sur la tête des missionnaires. C'est ici le cas de répéter avec David qu'il vaut incomparablement mieux tomber entre les mains de Dieu qu'entre les mains des hommes, parce que les compassions du Seigneur sont infinies, et que s'il y a un jour en sa colère, il y en a mille en sa faveur, tandis que l'on ne sait jamais jusqu'où peut aller le ressentiment des pauvres mortels. Le clergé arménien demeuré jusqu'alors spectateur assez bénévole des travaux de nos frères allemands devint tout à coup leur ad-



versaire déclaré. Tant que la prédication de la Parole n'avait pas porté ses fruits, il était demeuré tranquille ; mais dès qu'elle commença à travailler les consciences et à remuer les cœurs, il s' alarma. Quelques jeunes gens avaient été conduits par la lecture de la Parole de Dieu à ouvrir les yeux sur les erreurs de leur église, et une fois éclairés par la vérité, ils n'avaient pu s'empêcher de faire profession de leur foi, avec toute la prudence qu'exigeait leur position. Aussitôt le synode d'Etchmiazin s'assemble et prend la résolution d'étouffer ce réveil dans son germe. Il décrète qu'il sera défendu à qui que ce soit d'imprimer le Nouveau-Testament en langue arménienne moderne. « Nous nous opposons, » tel fut l'un des canons de ce nouveau concile de Trente, « à ce que le peuple reçoive une traduction de la Bible dans la langue qu'il parle. » Il alla plus loin, et somma les deux diacres Moïse et Parsegh de comparaître devant son tribunal pour être jugés. Ceux-ci obéirent ; mais le second mourut en route en se rendant à Etchmiazin. Quant à Moïse, l'on ne sait ce qu'il est devenu, et il est plus que probable que s'il a persévéré dans la foi et noblement rendu témoignage à son Sauveur, un noir cachot sera devenu la récompense de sa fidélité, pour le reste de ses jours. Non content d'avoir pris ces mesures, le patriarche d'Etchmiazin accusa les missionnaires de prosélytisme auprès du gouvernement russe, et envoya à Choucha un prêtre qui fit tout ses efforts pour confirmer le peuple dans sa superstition, et pour éteindre la soif de vérité qui commençait à se manifester parmi les Arméniens. A force d'anathèmes, il contraignit les parens à retirer les enfans de l'école ; circonstance qui amena la suspension de l'école et du séminaire pour les instituteurs (1). Dans le premier

---

(1) Missions-Berichte der Gesellschaft zu Berlin, II. 1835.

moment, ces rigueurs eurent l'effet qu'elles opèrent presque toujours; elles produisirent une réaction. On s'indigna de la violence de l'agent du synode; on examina de plus près les doctrines répandues et prêchées par les missionnaires; les maîtres d'écoles, dispersés par la persécution, allèrent fonder des écoles dans plusieurs lieux où il n'en existait pas auparavant; plusieurs de celles qui existaient déjà furent conservées, et ainsi ce que les ennemis de l'Évangile avaient pensé en mal paraissait, dans le premier moment, devoir concourir à l'avancement du règne de Dieu. Mais irrité d'avoir si mal réussi dans ses attaques contre l'œuvre des missionnaires, le patriarche d'Etchmiazin les a accusés une seconde fois auprès du gouvernement, et celui-ci, sans prendre précisément la défense du clergé, leur a cependant enjoint d'une manière indirecte d'interrompre momentanément leurs travaux parmi les Arméniens. Ainsi la mission de la Géorgie est entravée dans son action la plus directe et la plus importante. N'avions-nous donc pas raison de dire plus haut, avec le missionnaire américain Smith, qu'il était à craindre que sous l'influence du gouvernement russe en Turquie, les églises chrétiennes de ce pays renaîtraient plus difficilement à la vie que sous celle de la domination turque?

Les entraves que, à la requête du clergé arménien, l'empereur de Russie vient de mettre aux opérations de nos frères allemands sont d'autant plus à regretter qu'un vaste champ de travaux s'ouvrait devant eux, et qu'ils n'avaient jamais disposé de plus de moyens pour exercer une vaste et salutaire influence dans le pays. La Société biblique britannique et étrangère venait de les mettre en état de distribuer parmi le peuple un grand nombre de Nouveaux-Testaments, de Psaumes et d'autres parties des saintes Écritures; le Conseil américain pour les Missions

étrangères avait mis à leur disposition, comme nous l'avons dit ailleurs (1), deux mille dollars, pour être employés à l'impression d'ouvrages religieux dans les langues parlées au midi de la Russie, et à l'entretien des écoles fondées parmi les Arméniens. M. Dittrich venait de terminer la traduction du Nouveau-Testament en arménien vulgaire, qui s'imprime à Moscou. M. Pfander avait achevé en langue persane un ouvrage remarquable sur le christianisme et l'islamisme; mille quatre cents exemplaires de la Bible, du Nouveau-Testament et des Psaumes dans les langues persane, arménienne, syrienne, turque et autres, avaient été mis en circulation pendant la dernière année; et enfin six mille deux cents traités avaient été imprimés, sous la direction du missionnaire Dittrich, et étaient prêts à être jetés dans le champ de la mission comme une précieuse semence pour la vie éternelle. Tant de préparatifs et un si noble dévouement doivent-ils être perdus? Ah! espérons plutôt que les pauvres ecclésiastiques arméniens abusés reviendront de leurs folles et injustes préventions, que leur victoire ne sera que passagère, et que ce moment de crise tournera finalement à la gloire de Dieu et à la plus grande extension de son règne dans les contrées au midi du Caucase!

---

## TURQUIE D'ASIE.

### BAGDAD.

#### *Mission de MM. Groves et Pfander.*

En l'an 1831, M. Groves, médecin anglais, qui s'est

---

(1) Voyez page 188.

voué à la propagation de l'Évangile en Orient, entreprit un voyage dont le terme dernier était Bagdad, et qui le conduisant à travers la Mésopotamie, devait lui fournir l'occasion de fonder une station dans cette grande ville, siège si fameux des califes de ce nom. L'un des missionnaires de Choucha, M. Pfander, l'accompagna dans cette excursion toute apostolique. Arrivés à Bagdad, après un long et périlleux voyage, pendant lequel ils furent obligés de se joindre plus d'une fois à des caravanes d'Arméniens et de Kourdes, ils furent très bien accueillis par la population arménienne de cette ville, et ouvrirent aussitôt une école de garçons, tandis que madame Groves s'occupait de l'instruction des jeunes filles. Au moment de quitter Bagdad, M. Pfander écrivait : « Je profite de toutes les occasions qui se présentent à moi pour répandre la Parole de Dieu. J'ai fait peu de chose à Bagdad même, parce que l'évêque romain a sévèrement défendu aux catholiques de recevoir des livres qui n'auraient pas été imprimés à Rome. Quant aux musulmans, ils ont peur du Nouveau-Testament, et les israélites ne s'en soucient guère. Mais en échange, la Parole de Dieu a été richement répandue en Mésopotamie. J'ai envoyé deux caisses de Bibles syriennes et arabes jusqu'à Merdin et à Mossoul ; elles ont été reçues avec joie par les chrétiens syriens de ces deux villes, qui nous ont engagés à aller les visiter et à leur rendre des services fraternels. En général, je puis dire que Dieu a visiblement béni ce petit commencement, et qu'il a écarté bien des obstacles qui auraient pu s'opposer à son œuvre. » M. Pfander est revenu au Caucase par le Kourdistan et les provinces septentrionales de la Perse. Le journal de ce voyage, qui a été marqué par plus d'un péril, se lit dans le *Magasin de Bâle*, année 1832. Dans l'automne de 1831, il entreprit un autre

voyage moins long et moins périlleux dans les provinces orientales qui se trouvent sur les bords de la mer Caspienne ; il visita Bakou, Chamakie et autres villes, et trouva que dans plus d'un lieu la semence de la Parole commençait à lever. Ce voyage a eu pour résultat important de servir à former des relations chrétiennes depuis le Caucase jusqu'au golfe Persique, et à découvrir ici et là des hommes pleins de zèle et tout disposés à coopérer à l'œuvre de la propagation de la Parole de Dieu. Entre autres ouvriers actifs, M. Pfander a trouvé à Ispahan un prêtre arménien, pieux et instruit, nommé Mesrop David, qui a fondé à Dchoulfa, ville du voisinage, une école qui, au mois de novembre de la même année, comptait cent soixante écoliers, et qui manquait de livres élémentaires. Les livres sont et demeureront long-temps encore en Orient, l'un des moyens les plus efficaces d'y avancer le règne de Dieu ; et nous devons bénir le Seigneur de ce que la traduction que M. Dittich a faite du Nouveau-Testament dans la langue arménienne moderne, va bientôt être imprimée, et pourra, s'il plaît à Dieu, être promptement mise en circulation.

M. Groves était resté à Bagdad et y continuait avec ardeur l'œuvre qu'il y avait commencée ; mais sa foi y fut mise coup sur coup à de rudes épreuves. Et d'abord la peste survint, qui causa d'horribles ravages dans la ville. Les habitans ayant voulu prendre la fuite pour échapper au fléau destructeur, le Tigre se déborda tout à coup, et dans l'inondation qu'il occasiona, plusieurs, en se sauvant, perdirent la vie. D'un autre côté, ceux qui étaient demeurés dans la ville furent exposés à une mort plus affreuse encore. L'eau ayant rompu les digues qui la retenaient, se précipita avec fureur dans Bagdad, renversa les maisons, et força les malheureux habitans qui y étaient restés à se réfugier sur un espace de terrain si

étroit , qu'ils ne purent pas tous y trouver un asile. De quatre-vingt mille hommes , vingt-cinq mille seulement échappèrent. Dans ce désastre, la famille de M. Groves ne fut point épargnée ; il y perdit sa femme et l'un de ses enfans. A peine la peste avait-elle cessé de sévir et les eaux avaient-elles commencé à se retirer, que les troupes du grand sultan arrivèrent pour réduire à l'obéissance le pacha qui s'était révolté, et s'emparèrent de la ville. Pour mettre le comble à tant de maux, il ne manquait donc plus que l'épée, et l'épée ne rentra pas dans le fourreau sans s'être rassasiée de sang. Quand ces épouvantables catastrophes eurent pris fin, M. Groves se mit à recueillir les débris de son école ; mais de quatre-vingts écoliers, il n'en restait plus que vingt-cinq en vie, et encore sur ces vingt-cinq dix avaient-ils pris la fuite : tous les instituteurs étaient morts. « Au milieu de cette profonde obscurité, écrivait-il à cette époque, il est facile de semer, et, si je ne me trompe, ce champ doit devenir l'un des plus fertiles qui existent. » Dans toutes ses épreuves, M. Groves avait eu pour l'assister un jeune chrétien nommé Kitto, qui avait travaillé précédemment comme ouvrier à l'OEuvre des missions dans l'île de Malte ; et quatre jeunes gens, nommés Newmann, Parnell, Cronin et Hamilton, étaient en route pour venir lui tendre la main et s'associer à ses fatigues, quand, apprenant à Alep la triste nouvelle du sort de Bagdad, ils furent obligés de s'arrêter dans cette dernière ville, en attendant des jours meilleurs (1).

---

(1) Missions-Berichte der Gesellschaft zu Berlin. II. 1833.

## PERSE.

*Mission parmi les Nestoriens.*

Depuis les dernières tentatives de Martyn et de Wolff, on n'a rien ou presque rien entrepris pour l'évangélisation de la Perse; on est persuadé, en général, que l'heure du salut n'a pas encore sonné pour cette immense contrée, et qu'il serait inutile de s'occuper d'une œuvre dont une multitude de difficultés rendent le succès plus que problématique. Peut-être obéit-on en cela à un préjugé plutôt que l'on n'examine les faits. Une lettre qu'un Arménien établi à Schiras écrivit au mois de mars 1829 à un membre de la Société des Missions de Calcutta, ferait croire que les obstacles qui s'opposent à la propagation du christianisme en Perse sont beaucoup moins grands qu'on ne le suppose généralement. Quoique la loi mahométane défende aux sectateurs du Coran de lire les ouvrages religieux des chrétiens, on s'inquiète peu d'une pareille interdiction à Schiras, parce que cette ville étant le siège de la littérature persane, les savans se permettent, comme savans, des choses qui demeurent interdites au simple peuple. Quatre sectes principales se partagent la ville, celle des dervis, des soufis, d'Aref et d'Achough-Aref. Toutes quatre elles'accordent à ne point observer la loi de Mahomet, et se livrent au vice sans crainte et sans honte. Leurs sectateurs font profession d'être de grands pécheurs, et fondent leurs espérances de salut sur la médiation de leurs saints. Entre ces sectes et les fidèles disciples de Mahomet, il règne d'éternelles divisions; ceux-ci accusent les premiers d'hérésie, et ceux-là ne manquent point d'attaquer publiquement la foi des vieux musulmans dans des écrits

où ils cherchent à la rendre aussi ridicule que possible. Quoique la différence entre leurs croyances soit très-tranchée, ils ne vivent point pour cela séparés; musulmans et sectaires sont confondus, et souvent dans une seule et même famille l'on trouve des partisans de toutes ces opinions. Autant par esprit d'opposition que dans le désir de s'instruire, les sectes musulmanes cherchent à étudier et à connaître les systèmes religieux des autres peuples; et quoique l'on ne puisse pas dire que la Parole de vie qu'Henri Martyn, et après lui Joseph Wolff ont répandue en Perse, ait déjà produit des conversions réelles, elle a pourtant réveillé dans plusieurs esprits le désir de connaître la vérité. L'Ancien et le Nouveau-Testament sont souvent lus et commentés à Schiras; et il est fâcheux qu'aucune version de l'Ancien-Testament en langue persane n'existant encore, les musulmans soient obligés de le lire en arabe, ce qui empêche que cette partie de la révélation divine ne soit bien connue encore en Perse, attendu qu'un petit nombre seulement de Persans comprennent et lisent l'arabe. C'est probablement pour remplir cette lacune qu'un Mollah distingué par son savoir, a commencé une traduction de l'Ancien Testament en langue persane. Il est à regretter seulement que pour la faire mieux goûter de ses compatriotes, il se soit permis d'ôter au texte original sa simplicité, et d'en modifier plusieurs passages. On espère pouvoir attirer ce savant à Calcutta, et là le former, sous la direction des missionnaires, à faire des traductions fidèles de la Parole de Dieu dans les langues de l'Orient.

Les faits que nous venons de rappeler et qui sont les plus saillans de la lettre dont il a été question plus haut, sont sans doute entrés pour beaucoup dans la résolution qu'a prise l'année passée le Conseil américain, d'essayer d'introduire de nouveau le christianisme en Perse, en



entreprenant dans ce but une mission parmi les Nestoriens qui habitent les environs du lac Ourmiah, au nord-ouest de ce royaume. Le révérend Justin Perkins a été choisi pour cette mission, et s'est embarqué à Boston, au mois de septembre dernier, pour se rendre au poste qui lui a été assigné. La mission qu'il va entreprendre est d'une haute importance sous plus d'un rapport. Il s'agira d'abord de recueillir des informations exactes sur les anciennes Eglises nestoriennes, leur nombre, leurs doctrines, leurs rites, leurs mœurs, etc. De là, on pourra avoir accès dans les Eglises syriennes, qui ne reconnaissent comme nous d'autre chef que Christ, et d'autre règle de foi et de conduite que les saintes Ecritures. Et qui sait si ce n'est peut-être pas à ces anciennes Eglises de l'Asie, revenues à la simplicité et à la pureté de la foi et à la puissance de la vie chrétienne, qu'est réservée, dans les décrets de la Providence, la régénération de l'Asie?

On remarquera, en outre, que le poste que va occuper M. Perkins (qui, à ce que l'on espère, ne tardera pas à être suivi bientôt de nouveaux collaborateurs) le place comme au centre du mahométisme, sur la ligne où les sectateurs du faux prophète se partagent en deux grandes sectes, les scheïts, qui n'attribuent qu'au Coran une autorité divine, et les sonnites, qui, à la divine autorité du Coran, joignent en outre les traditions de leurs ancêtres. Peut-être que les Kourdes sauvages qui sont à l'ouest d'Ourmiah empêcheront notre frère américain de pénétrer à travers leurs sombres montagnes jusqu'à Joulamerck, siège du patriarche des Eglises nestoriennes. Mais le Seigneur saura bien lui en frayer le chemin quand il en sera temps; et s'il a arrêté dans son éternelle sagesse que la Perse doive bientôt contempler son salut, aucune arme forgée contre l'accomplissement de ses vo-

lontés, de quelque trempe qu'elle puisse être, ne pourra en arrêter l'exécution.

## NOUVELLE - HOLLANDE.

### - WELLINGTON.

Nous avons annoncé, il n'y a pas long-temps, à nos lecteurs la fondation d'une station missionnaire pour les malheureux indigènes de la Nouvelle-Hollande (1). Nous sommes en état aujourd'hui de leur donner de nouveaux détails et sur le caractère de ces sauvages, et sur les travaux des zélés ouvriers qui ont entrepris la grande œuvre de leur régénération morale, spirituelle et sociale.

Le capitaine anglais Sturt, qui a fait successivement deux voyages d'une assez grande étendue dans l'intérieur de cet immense continent, confirme les renseignemens que d'autres voyageurs ont donnés avant lui sur le caractère de ce peuple, qu'il considère comme placé au plus bas degré de l'espèce humaine. L'air des habitans de la Nouvelle-Hollande, déjà si repoussant en lui-même, est rendu plus dégoûtant encore par l'extrême malpropreté dans laquelle ils vivent. Les yeux enfoncés, les sourcils pendans, la proéminence de l'os des joues, l'épaisseur des lèvres, le nombril allongé, le nez court ou aquilin, les cheveux frisés et luisans, sont les principaux traits caractéristiques de ceux qu'il a rencontrés, et dont le physique ne diffère pas beaucoup des indigènes qui vivent sur les côtes.

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année, p. 220.

Quand parmi eux un homme meurt d'une mort naturelle, on enveloppe son corps dans de l'écorce d'arbre, on le place à terre, on allume un grand feu autour de lui; puis on creuse une fosse, on y jette la cendre du feu avec le cadavre, la massue, la lance et les vêtements du défunt, et on les recouvre de terre. Ceux-là seulement reçoivent les honneurs du bûcher qui sont morts à la guerre. Les femmes sont exposées chez eux aux plus horribles traitemens; ils se les ravissent les uns aux autres, les entraînent dans leurs huttes et se font servir par elles comme par des esclaves. Pendant que l'homme mange avec ses fils, la femme est obligée de se tenir debout derrière lui avec ses filles, et celles-ci doivent se contenter, pour leur nourriture, des os que les premiers ont rongés. L'infanticide est généralement répandu parmi eux.

Nous trouvons dans le journal de l'un des missionnaires de Wellington, M. Watson, un passage qui confirme ce qui vient d'être dit sur la barbarie avec laquelle les habitans de la Nouvelle-Hollande traitent leurs femmes. Il est du 4 octobre 1832 :

« Ce matin, vers les neuf heures, ayant entendu des cris sortir des buissons, à quelque distance de notre demeure, je crus d'abord que ce n'était que des enfans qui se querellaient; mais m'étant rendu sur les lieux, je trouvai le roi Bogin qui battait sa femme d'une manière horrible. Il lui avait coupé le bras jusqu'à l'os, et déchiré la tête et le côté droit. Je le sommai de mettre un terme à ces cruautés; mais il était furieux, et ayant vidé le sac de sa femme des colifichets qu'il contenait, il le lui jeta à la tête, en répandant par trois fois de l'eau sur elle, probablement en signe de séparation; puis il lui ordonna de s'en aller dans le bois, et de se faire un feu à part, attendu qu'il ne voulait plus rien avoir à faire avec elle.

La pauvre malheureuse avait à peine la force de crier. Il pleuvait beaucoup et faisait très-obscur. Il paraît que la jalousie de Bogin est la cause des violences qu'il s'est permises envers sa femme. »

Cependant après les affreux détails qu'on vient de lire, on se sent soulagé en trouvant un peu plus bas, dans le journal de M. Watson, les lignes qui suivent :

« Je suis parvenu à opérer une réconciliation entre Bogin et sa femme ; il a lui-même lavé ses blessures avec de l'eau chaude, chose inouïe dans l'histoire de ces barbares. J'ai pansé ses contusions, et madame Watson lui a donné un peu de thé ; cette infortunée pouvait à peine se mouvoir. »

C'est le 20 août 1832 que les missionnaires Handt et Watson, le premier, élève de l'institut de Bâle, le second, anglais de naissance, quittèrent Sidney, ville principale de la Nouvelle-Galles méridionale, pour se rendre au poste qui leur avait été assigné parmi les indigènes de la Nouvelle-Hollande. Ils avaient avec eux deux voitures traînées par des bœufs, et destinées à transporter leurs familles et leurs bagages. Ils marchèrent pendant dix jours à travers le désert, sans rencontrer un seul sauvage. Le 8 septembre, ils aperçurent pour la première fois quelques noirs accroupis par terre, et occupés à faire leur repas du matin ; dès que ceux-ci virent les missionnaires, leur premier mouvement fut de saisir leurs lances, et de se mettre en état de défense ; mais après quelques pourparlers, ils se calmèrent et promirent de venir plus tard s'établir à Wellington, auprès des missionnaires. Enfin, le 3 octobre, après un long et pénible voyage de six semaines, MM. Handt et Watson arrivèrent à Wellington, où le gouvernement avait fait bâtir précédemment quelques huttes, dont ils prirent possession. Peu à peu les indigènes se rassemblèrent autour d'eux, et le 6 décembre,

on en comptait une cinquantaine dans la station ; mais pour les y retenir , il a fallu commencer par les nourrir , car pour peu que les missionnaires négligeassent de pourvoir à leur subsistance , ils s'enfuyaient aussitôt dans les bois , et s'en allaient dire à leurs compagnons que « les blancs ne les aimaient pas. »

Les passages suivans du journal de M. Watson , des 4 et 6 décembre , serviront à donner une idée des travaux de cette station naissante , et en particulier de ceux de l'école.

« Aujourd'hui quelques enfans noirs nous sont arrivés de Gaboleon. J'ai essayé de leur apprendre les lettres , en les leur traçant sur une planche avec de la craie , et en leur mettant en main une ardoise et un crayon. Ils ont paru prendre beaucoup d'intérêt à me voir dessiner diverses figures. J'espère qu'ils n'ont plus peur de nous ; car quelques émissaires de satan , qui nous ont devancés ici , étaient parvenus à leur persuader que nous voulions les mettre tous en prison. Ils viennent maintenant tous les dimanches , et quand l'occasion s'en présente , dans la semaine ; ils ont une grande joie à s'asseoir dans mon cabinet d'étude et à voir mes livres. Rien ne surprend autant les noirs que ma bibliothèque. Sammy , qui était un petit garçon extrêmement mutin , est très-tranquille à l'école. Dicky Marshal , âgé de six à sept ans , et qui a passé trois ans à la ferme d'O'connor , est déjà tout changé pour le caractère. Jackey , fille d'une mère qui a tué trois de ses enfans , est une enfant de onze ans , très-intelligente et très-active. . . .

« 6 décembre. — Muni de tout ce qu'il faut pour enseigner d'après le système des *Infant Schools* , c'est-à-dire d'un tableau , d'un morceau de craie et d'une éponge , j'ai commencé aujourd'hui mon école ; j'ai crayonné les lettres de l'alphabet sur mon tableau , que

j'avais préalablement peint en noir. Assurément aucune méthode ne peut mieux réussir dans ce pays que celle de l'enseignement mutuel ; elle semble faite exprès pour les naturels de la Nouvelle-Hollande. Les claquemens de mains, les promenades, etc., s'accordent si bien avec leurs habitudes naturelles, qu'ils y prennent un grand plaisir.

---

## VARIÉTÉS.

---

### *Suttie atroce.*

LES sutties ont été abolis, comme on le sait, dans toutes les parties de l'Inde où s'est établi le gouvernement britannique ; mais cet horrible usage règne encore parmi leurs alliés et dans les états des princes indépendans. Une gazette de Bombay renferme le récit suivant :

« Le rajah Gumbir Sing, d'Edur, dans le Zilla Narri Maroua, est mort à Edur, et le jour suivant son corps a été transporté au lieu où sa famille a été brûlée avant lui. Il était accompagné de *sept* de ses ranies ou femmes légitimes, de *deux* concubines d'un rang distingué et d'une caste distincte de celle du rajah, et de *quatre* femmes esclaves, qui toutes *treize* ont été immolées sur le bûcher funéraire du prince défunt. Leurs joyaux, et en général tout ce qu'elles possédaient, sont devenus la proie des cabaries du rajah, qui ont joué le principal rôle dans ces scènes d'iniquité, et qui n'ont négligé aucun moyen pour rendre cette sanglante tragédie aussi complète que possible. Ces vautours n'ont épargné la vie que d'une seule ranie, parce qu'étant la mère de l'héri-

tier du trône , ils craignaient que leurs intérêts personnels ne fussent en souffrance , si l'enfant , privé des soins et de la protection de sa mère, avait été confié à d'autres mains. »

---

*Bel exemple de libéralité chrétienne.*

Nous avons dit dans notre dernière livraison (1) que les directeurs de la Société des Missions du Rhin s'étaient vus forcés d'interrompre leurs relations avec M. von Wurmb , l'un de leurs missionnaires en Afrique , à cause des dépenses extraordinaires , se montant à 16,400 fr. , que celui-ci s'était permis de faire pour la station d'Ebenzer , sans les avoir préalablement consultés. Nous apprenons dans ce moment qu'un chrétien d'Elberfeld , qui a voulu garder l'anonyme , a pris sur lui de payer cette somme , à l'insu du Comité , qui n'a appris cet acte de libéralité chrétienne que quand il a été accompli.

---

*Célébration du jour du repos en Cafrerie.*

L'un des derniers numéros du Journal de la Société des Missions wesleyennes contient l'article suivant :

« Une lettre reçue dernièrement de M. Shepstone , portant la date de Wesleyville (station missionnaire wesleyenne en Cafrerie) , 25 novembre 1833 , et renfermant un exemplaire du Journal de Grahams'town , du 14 novembre , nous annonce un fait d'une haute im-

---

(1) Voyez p. 178.

portance, celui de l'établissement légal et national du sabbat chrétien par les chefs cafres Pato, Kama et Kongo, dans toute l'étendue de leurs tribus. Voilà assurément une mesure qui aura une grande et bienfaisante influence, et qui peut être envisagée non seulement comme une preuve des progrès que font actuellement dans ce pays le christianisme et la civilisation, mais encore comme un gage de leurs progrès futurs. L'ordonnance porte la signature des trois chefs ci-dessus nommés, la contre-signature de M. William Shepstone, missionnaire wesleyen, et la date 29 octobre 1833, jour auquel la loi a commencé à être mise en vigueur. Cette loi nous paraît très-sagement rédigée, et M. Shepstone nous assure que déjà il a pu en apercevoir les heureux effets, les chefs étant les premiers à donner l'exemple de l'obéissance à la loi qu'ils ont promulguée. »

---

*Expédition mercantile dans l'intérieur du sud de l'Afrique.*

Un passage du journal de Graham'stown, reproduit par le journal asiatique, renferme les détails suivans sur un voyage entrepris dernièrement dans l'intérieur de l'Afrique méridionale, par deux négocians de la ville du Cap, MM. Hume et Mallon (1).

Ils quittèrent Lattakon au mois de juin 1832; et après avoir traversé la rivière Lampoupo, qui se jette dans la baie de Delagoa, à quelque distance plus loin

---

(1) A leur arrivée en Afrique, les derniers missionnaires français partis pour ce pays ont eu une entrevue avec M. Hume, et ont reçu de lui des renseignemens précieux sur le pays qu'il a parcouru. Voyez 8<sup>e</sup> année, p. 270.



que le dernier point atteint par M. Whittle , ils se dirigèrent à l'ouest , et longèrent pendant neuf jours le Nacongo , qui est une branche du Lamponpo. De là , après huit jours de marche au nord , ils atteignirent les Ba-Kass , tribu de Béchouanas ; et à deux journées plus au nord , ils trouvèrent les Manguetos , autre tribu de Béchouanas , habitant un pays coupé par de nombreuses collines , possédant beaucoup de gros et de menu bétail , et cultivant du blé en abondance. Arrivés à ce point de leur voyage , ayant suspendu à midi un perpendicule , ils trouvèrent que l'ombre qu'il projetait au nord était presque imperceptible ; d'où , l'on peut inférer qu'ils n'étaient pas loin du tropique.

Après avoir achevé dans ce pays leur cargaison d'ivoire , ils revinrent sur leurs pas , en prenant la direction sud , et arrivèrent , après seize journées de marche , à la rivière du Loup , visitée auparavant par M. Moffat. Cinq jours après , ils étaient dans le pays habité par le chef Sobiquac , et douze jours plus tard ils étaient de retour au Kourouman.

Les mœurs des tribus qu'ils ont rencontrées sur leur route sont en général celles des Béchouanas. Le pays est plat , couvert de bois et de pâturages , mais mal arrosé. Le gibier y abonde , surtout les giraffes , dont ces messieurs ont vu des centaines à la fois. Ils ont trouvé chez les Manguetos ( ou Bamanquetos ) quelques articles de manufacture portugaise , que les indigènes s'étaient sans doute procurés sur la côte de Mosambique ou à la baie de Delagoa. Anciennement , il paraît qu'il se faisait un grand commerce d'ivoire entre la tribu des Maloquins ( probablement les mêmes que les Baquins ) et les colonies du bord de la mer.

*Collecte pour la mission des Indes-Occidentales.*

Nous annonçons, il n'y a pas long-temps (1), que les directeurs de la Société des Missions wesleyennes, voulant profiter de l'occasion favorable qui se présentait de donner une impulsion nouvelle à l'œuvre de l'Évangile aux Indes-Occidentales, avaient demandé dans ce but spécial, aux amis de la Société, une somme extraordinaire de 6000 livres sterling, soit 150,000 fr., et nous ajoutions que l'on espérait pouvoir en peu de temps réaliser cette somme. Nous avons la joie d'apprendre aujourd'hui à nos lecteurs que les vœux de nos frères anglais n'ont point été déçus, et que la souscription en faveur des nègres libres des Indes-Occidentales dépasse en effet, à l'heure qu'il est, 150,000 francs.

---

*Changement étonnant produit par la puissance de l'Évangile dans les îles des Amis.*

Dans l'espace des six dernières années, huit à dix mille personnes, dans les îles des Amis seulement, ont renoncé à l'idolâtrie et embrassé le christianisme, et tout porte à croire que ce n'est encore ici que le commencement d'un triomphe de la vérité, beaucoup plus signalé et beaucoup plus étendu. Nous espérons donner prochainement des détails pleins d'intérêt sur l'œuvre qui s'opère dans cette partie du monde. En attendant, que les chrétiens rendent grâce pour ce qui a déjà été fait, et qu'ils supplient le Seigneur d'accorder à ses ouvriers une plus riche moisson encore !

---

(1) Voyez page 102.

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

---

## PALESTINE.

LA Palestine n'a pas cessé, depuis huit ou dix ans, d'être visitée par des missionnaires ambulans, qui l'ont traversée dans tous les sens, et explorée dans toutes ses parties, prêchant Jésus-Christ, distribuant des Bibles et des traités, mais ne s'établissant nulle part. On a pu lire dans ce journal (1) le récit des excursions de l'un de ces chrétiens voyageurs, M. King, que la Société des Missions évangéliques de Paris a compté au nombre de ses missionnaires, avant qu'elle eût elle-même préparé des évangélistes pour les peuples païens. Il est pénible de devoir dire que jusqu'à présent les tentatives faites pour établir une mission dans ce pays ont été accompagnées de peu de succès. Il est vrai que depuis la conquête de la Palestine par Ibrahim Pacha, le joug du despotisme turc a été brisé, et que les chrétiens qui visitent la Terre-Sainte n'y sont pas à beaucoup près exposés aux vexations dont ils avaient à se plaindre précédemment. Voici à cet égard le firman qu'au mois de février 1832 le pacha d'Égypte adressa aux autorités turques de la Palestine : « Jérusalem renferme des temples et des monumens visités par des pèlerins juifs et chrétiens, qui s'y rendent de fort loin. Jusqu'à présent ces nombreux pèlerins ont

---

(1) Voyez 1<sup>re</sup> année, p. 155 et suiv.; 251 et suiv., 307 et suiv.

eu à se plaindre des taxes excessives qu'on leur imposait sur leur route. Dans le désir de mettre un terme à ces abus crians, nous ordonnons à tous les musulmans du pachalik de Saïde et des districts de Jérusalem, de Tripoli, etc., d'abolir tous les impôts de cette sorte sur toutes les routes et dans toutes les stations. Nous ordonnons également que l'on cesse d'exiger des prêtres qui habitent dans des maisons attenantes aux églises et qui y célèbrent des cérémonies religieuses, les contributions arbitraires que l'on était dans l'usage de leur imposer. » Ce firman a levé sans doute plus d'un obstacle qui s'opposait à la libre propagation du christianisme en Palestine. Mais le plus grand des obstacles subsiste encore, je veux dire la dépravation du cœur de l'homme et la profonde immoralité des prétendus chrétiens qui fréquentent Jérusalem et les lieux environnans. Un témoin oculaire écrivait, il y a peu de temps, sur ce triste sujet : « Nous promenons-nous dans les rues de la sainte cité ? nos yeux ne rencontrent partout que l'affligeant spectacle de l'ivresse ou d'une dévotion dérisoire. Entrons-nous dans les églises ? nous n'y voyons qu'idolâtrie. Rentrons-nous dans les chambres que nous occupons au couvent ? nous y sommes assourdis par les chants et les querelles des pèlerins enivrés. On ne saurait se faire une idée de tout ce qu'il y a de repoussant dans le caractère et la conduite de ces centaines et de ces milliers de soi-disant chrétiens qui arrivent ici en pèlerinage, et qui passent des mois entiers dans la paresse et l'ivrognerie. Quel effet doit produire sur les juifs et sur les musulmans, qui ne connaissent le christianisme que par ce qu'ils en aperçoivent ici, la vue de ces êtres vicieux ? Quand nous reprochons à ces pèlerins leur intempérance, ils nous disent : « Quoi ! seriez-vous musulmans par hasard ? Pour nous, nous sommes chrétiens ! »

Ainsi , au dire de ces misérables , la sobriété est le signe distinctif des disciples de Mahomet , et l'intempérance doit être la marque caractéristique des chrétiens. Oh ! que n'y a-t il ici quelques sincères disciples de Christ , réunis en société dans l'esprit de l'Eglise primitive , pour rendre un témoignage direct et constant à la vérité , et pour montrer , en paroles et en actions , à ces hommes aveugles , que l'Evangile est une doctrine de piété , et que la route qu'ils tiennent conduit à la perdition ! »

M. Nicolayson , missionnaire auprès des juifs , le même qui était à Alger en 1831 (1) , se trouve en Palestine depuis le commencement de l'année passée. Il a avec lui un jeune juif converti , nommé Calman ; et comme ils ont trouvé l'un et l'autre des portes ouvertes pour annoncer l'Evangile aux juifs de ce pays , ils se proposent de s'établir soit à Sidon , soit à Jérusalem , et paraissent avoir déjà pris des arrangemens dans ce but.

M. Farman , autre missionnaire , a choisi Damas pour sa station. Il est soutenu dans cette ville par un négociant anglais , M. Tod ; qui y étant arrivé quelque temps avant lui , avec une provision considérable de Bibles qui lui avait été confiée par la Société biblique britannique et étrangère , a trouvé à en placer un bon nombre parmi les musulmans ; de sorte qu'à son arrivée dans cette ville , M. Farman a trouvé un terrain préparé à recevoir la semence de la Parole divine. Ibrahim Pacha étant décidé à humilier l'esprit hautain et fanatique des habitans de Damas , les missionnaires espèrent qu'une ère nouvelle va commencer dans cette ville pour la prédication de la Bonne-Nouvelle.

Un missionnaire américain , M. Thomson , se propose

---

(1) Voyez page 74.

également d'aller s'établir sous peu à Jérusalem, avec sa famille. Il n'a pris cette détermination qu'à la suite d'un séjour qu'il a fait dans cette ville, et durant lequel il s'est convaincu que la double circonstance du changement survenu dans la situation politique de ce pays et des bonnes dispositions que manifestent les juifs, appelait de nouveaux ouvriers.

Quel contraste entre l'état actuel des juifs en Palestine et celui de leurs ancêtres dans le même pays ! Autrefois réunis dans le magnifique temple de Salomon, ils y célébraient, dans l'assemblée de leurs frères venus de toutes les parties du monde pour adorer Dieu dans la ville sainte, ces rites et ces cérémonies, qui n'étaient que les ombres des biens à venir. Aujourd'hui quelques pauvres juifs polonais ou allemands se donnant rendez-vous dans une petite chambre haute, mal éclairée, sans ornemens et sans autel, s'appliquent, avec un voile épais sur les yeux, à l'étude de la loi et des prophètes. Quand est-ce que ce voile sera ôté ? Quand est-ce que la dureté de leur cœur se brisera ? Quand la gloire d'Israël brillera-t-elle de nouveau sur eux ? Quand parviendront-ils à connaître et à aimer Dieu, leur Sauveur ? Peut-être ce temps n'est-il pas éloigné, à en juger du moins par le passage suivant du journal de M. Nicolayson, du mois de janvier 1855 : « M. Calman et moi nous avons de nouveau visité les juifs dans leur *beth-hamme drash*, ou cabinet d'étude, dans le but de continuer avec eux les discussions que nous avons commencées la veille. En entrant dans la chambre, nous n'y trouvâmes d'abord que huit à neuf personnes, dont quelques-unes étaient des rabbins, les autres, de jeunes disciples. Comme ils ne nous parurent pas dans le principe faire grande attention à nous, nous nous mêmes à examiner leur bibliothèque ; nous engageâmes une conversation avec un rabbin, qui

expliquait le Talmud à deux jeunes gens. Ce rabbin, à ce que nous sûmes plus tard, était Aryet Hallavi, le plus instruit, le plus modéré et le plus ouvert de tous, quoiqu'ils fussent au moins une vingtaine à la fin de la séance. Il proposa à M. Calman de lui adresser quelques questions par écrit, lui promettant d'y répondre de la même manière; et ce n'était point ici une manière d'éluder une discussion de vive voix, car il continua à s'entretenir avec nous, avec une grande patience et beaucoup d'attention, pendant près de quatre heures, sur plusieurs sujets différens. Nous remarquâmes parmi le jeune auditoire du rabbin une attention soutenue sur tous les sujets qui furent traités; et l'un de ces jeunes gens ayant voulu adopter une ligne de conduite différente de celle d'Aryet, il en fut aussitôt repris par celui-ci, et désapprouvé par la généralité de ses disciples. » :

---

## ÉGYPTÉ.

Depuis quelques années l'Égypte (1) subit, sous l'influence prodigieuse du génie entreprenant et actif de son pacha, un changement et des améliorations sociales, qui semblent préparer la voie à un nouvel ordre de choses, et ouvrir la porte de ce pays à la civilisation européenne. Le but évident et avoué de Mahomet Ali est de renverser la barbarie turque, et de la remplacer par les lumières et les mœurs de l'Occident. Frappé des avantages que les états européens ont retiré de la culture des arts et des sciences, il désire que ses sujets ne

---

(1) Voyez 7<sup>e</sup> année, p. 274 et suiv.

demeurent étrangers à aucun des progrès qui peuvent agrandir le cercle de leurs connaissances, mettre un frein à leur fanatisme, consolider la base de son gouvernement. Et d'abord, ses armées de terre et de mer ont été mises sur le pied de celles des puissances de l'Europe, et soumises à la discipline militaire européenne. Il a fondé un corps d'artillerie et du génie, d'après le système européen. Il a donné à chaque régiment de son armée une troupe de musiciens, qui exécutent sur des instrumens européens des marches et des symphonies françaises, anglaises et allemandes. Il a établi près du Caire un hôpital militaire, qu'il a placé sous la direction de médecins européens, et ouvert une école de médecine, où l'on n'apprend pas seulement la botanique, la minéralogie, la chimie, mais où de jeunes étudiants mahométans, distingués par leurs talens, s'appliquent à l'anatomie et s'exercent à disséquer des corps humains.

A Alexandrie il a fondé une école de marine, où l'on enseigne aux aspirans à cette carrière les diverses branches de la géométrie, de la trigonométrie, de la mécanique et de l'astronomie, et où on leur en montre l'application dans la construction des navires et l'art de la navigation. Il y a également dans cette ville un chantier placé sous la direction supérieure d'un charpentier de navires européen, fort distingué, et où l'on a construit dernièrement, outre plusieurs frégates et autres petits bâtimens, quatre vaisseaux de ligne, dont trois de cent dix et un de cent trente canons. Le pacha a en même temps ouvert l'entrée de l'antique port d'Alexandrie à tous les vaisseaux chrétiens. Il a favorisé partout l'établissement de compagnies d'assurances, et autorisé des négocians chrétiens à acquérir en Egypte des terres, des maisons et des jardins. Il accorde un riche traite-



ment à un ingénieur anglais pour creuser des canaux dans tout le pays et sur toute l'étendue du cours du Nil, et il est sur le point de faire construire de grandes routes d'Alexandrie au Caire, à Rosette et à Damiette, qui seront parcourues par des voitures de poste, faites d'après un modèle anglais. Il a aussi introduit sur le Nil la navigation des bateaux à vapeur, et employé les machines à vapeur à nettoyer et creuser le lit du fleuve, et à exécuter des travaux de cette nature. Deux Anglais ont entrepris de percer des puits dans plusieurs endroits du désert, et sont parvenus à découvrir deux belles sources entre le Caire et Suez; le pacha les a soutenus de tout son pouvoir. Il a encouragé la culture du coton, de l'indigo et de l'opium, et le premier de ces trois produits est maintenant un article de commerce considérable entre l'Égypte, l'Angleterre, la France et l'Allemagne. Il a fondé des écoles pour répandre dans toutes les classes du peuple la connaissance de la lecture, de l'écriture et du calcul, et fait d'énormes dépenses pour envoyer, soit en France, soit en Angleterre, des jeunes gens pris indifféremment dans toutes les classes de la société, afin qu'ils puissent y acquérir des connaissances qui les rendent propres soit au service militaire, soit à l'exercice des arts et des métiers utiles. Il a établi au Caire une conférence, composée des hommes les plus instruits, qui tient chaque année une session de quarante jours, pendant la durée de laquelle on traite des intérêts les plus importants et des besoins les plus urgents des provinces. Il fait publier un journal hebdomadaire, en langue turque et en langue arabe, pour l'instruction du peuple. Enfin, il accorde protection, non seulement en temps de paix, mais encore en temps de guerre, à tous les négocians chrétiens qui se sont établis dans ses états; et la preuve que ses principes sont bien arrêtés à

cet égard, c'est que, tôt après la bataille de Navarin, il fit savoir aux commerçans européens établis au Caire et à Alexandrie qu'ils n'eussent pas à s'inquiéter au sujet de leurs propriétés ou de leurs personnes, attendu que cet événement n'avait rien changé à ses dispositions envers eux (1).

Mais quelque brillante que soit cette description des progrès de l'Égypte dans les voies de la civilisation chrétienne, le revers de la médaille n'en est pas moins profondément triste. Les missionnaires allemands établis en Égypte sont là pour nous dire que toutes ces améliorations n'ont point changé le caractère des Égyptiens, et pour confirmer par leur témoignage une vérité devenue presque triviale à force d'être répétée, c'est que des canaux, des manufactures et des académies ne suffisent pas pour moraliser un peuple. Malgré les efforts de Mahomet Ali pour lui voiler sa servitude, l'Égyptien la sent et en gémit. Les jeunes gens élevés au collège du pacha sont tous ses créatures et sont destinés à occuper plus tard des places dans le gouvernement. Les études qu'ils font n'ayant chez eux aucun contre-poids dans le sentiment religieux et les principes moraux, ne servent qu'à les rendre plus vains; et quoique l'une des tendances du gouvernement du pacha soit de diminuer le fanatisme religieux des mahométans, la peine de mort demeure toujours le châtiment du musulman qui abandonne la foi du prophète de la Mecque pour embrasser le christianisme. Dans ces circonstances la tâche des missionnaires évangéliques en Égypte est bien difficile et bien pénible; ils n'osent point prêcher l'Évangile en public, car il y a peine de mort prononcée contre celui

---

(1) Ces faits sont empruntés à un discours tenu par sir Alexandre Johnston dans une séance de la Société asiatique.

qui détourne un musulman de la foi de ses pères, aussi bien que contre le musulman qui passe à l'Évangile. Les coptes, par ignorance, les catholiques, par superstition, s'opposent à la distribution de la Parole de Dieu. Mais en Égypte comme en Palestine, et comme dans tout l'Orient en général, le plus grand obstacle à la conversion des disciples de Mahomet est la conduite vicieuse de la plupart de ceux qui portent le nom de chrétien. Le missionnaire évangélique s'adresse-t-il à un musulman dans le particulier, et cherche-t-il à lui faire sentir les hautes prérogatives du chrétien ? il a souvent la douleur de recevoir de lui, pour toute réponse, ces affligeantes paroles : « Voudriez-vous par hasard faire de moi un être aussi méchant que le sont vos chrétiens ? » Et quand le missionnaire s'efforce d'expliquer que tous ceux qui se réclament du nom de Christ ne sont cependant pas pour cela disciples de Christ, on lui réplique : « Ils ne sont pas chrétiens, je le veux, cependant ils en portent le nom ; occupez-vous donc d'abord de les convertir. »

Malgré tant de sujets de découragement, MM. Krousé, Muller et Lieder, missionnaires au Caire, ne se relâchent point dans leur œuvre ; ils savent que s'ils sèment maintenant avec larmes, ils moissonneront un jour avec chant de triomphe. Après avoir cherché à se connaître dans les talens particuliers que le Seigneur leur a confiés, ils se sont partagés le travail comme suit : MM. Krousé et Muller sont chargés des écoles, et M. Lieder des voyages. Les premiers prêchent alternativement en anglais et en arabe chaque dimanche, et visitent pendant la semaine les personnes qui fréquentent le service public, et celles en général avec lesquelles ils entretiennent des relations. M. Lieder parcourt, dans tous les sens, les domaines du pacha, répand des Bibles et des traités, et cherche à annoncer Jésus-Christ dans des conversations particu-

lières. La Parole de Dieu a été par lui mise en circulation dans un grand nombre de lieux, et reçue souvent avec beaucoup de reconnaissance. M. Krousé remarque à ce sujet dans une de ses lettres : « Quoique la Parole de Dieu ait été largement distribuée en Egypte pendant les dernières années, par les frères Lieder et Muller, et quoique nous en ayons pourvu les chrétiens de toutes les contrées de l'Égypte, cependant plus nous la répandons, plus le désir de la posséder semble s'accroître parmi le peuple; c'est pourquoi nous ne nous relâchons point dans cette œuvre. » Et dans un autre endroit : « Quoique j'aie beaucoup de désappointemens à supporter, j'ai toujours la conviction que la semence de l'Évangile ne tombe pas toujours dans un sol aride; car ce que nos enfans ont appris dans nos écoles touchant la voie du salut qui est en Jésus-Christ, ils le colportent avec eux partout où ils vont, et nous savons, à n'en pas douter, que plusieurs d'entre eux lisent le soir, chez eux, la Bible qu'ils emportent avec eux à la maison. Il n'y a pas plus d'un mois qu'un jeune copte nous fit visite, et nous dit qu'il serait difficile de se faire une idée de la joie, de l'empressement et du zèle avec lesquels beaucoup de jeunes gens, dans la Haute-Egypte, lisent la Parole de Dieu; et lui-même il est une preuve vivante qu'il ne l'a pas lue en vain ! »

Trois écoles ont été fondées et sont dirigées par les missionnaires; l'une de filles, qui est sous les soins de madame Muller; l'autre de garçons, qui est sous la conduite de M. Muller, et la troisième destinée à former des maîtres d'écoles et des catéchistes, qui est sous la direction de M. Krousé. La seconde renferme une centaine d'écoliers; la troisième, qui se recrute des écoliers qui se distinguent le plus dans l'école de M. Muller, compte dix étudiants. Voici les observations que les mis-

sionnaires présentent dans leur rapport au sujet de cette dernière école : « Nous l'envisageons, disent-ils, comme un séminaire destiné à former des instituteurs et des prédicateurs indigènes. Dans ce but, nos élèves sont instruits, par un maître supérieur, dans la langue arabe littérale, dans la lecture, l'écriture, la composition, l'arithmétique et la géographie; ils reçoivent en outre chaque jour une heure de leçon d'anglais, afin d'être par là mis en état de mieux comprendre la grammaire de leur propre langue, et de lire plus tard des traités et des livres anglais, ou même de s'occuper de traductions, s'ils en ont la capacité. Mais la principale branche de leur instruction, confiée aux soins de M. Krousé exclusivement, est la religion : elle a pour but de leur rendre familières les doctrines de la Bible et l'histoire de l'Eglise. Nous mettons tous nos soins à ce qu'ils deviennent des chrétiens, car tant que leurs cœurs ne seront pas réellement convertis à Dieu, toutes les connaissances qu'ils pourraient acquérir leur seront inutiles pour l'œuvre du Seigneur : aussi demeurent-ils sous la surveillance de M. Krousé. Ils vivent dans sa maison, sont admis dans sa famille, et sont regardés et traités par lui comme ses propres enfans. Ils assistent matin et soir à la prière de famille, et dans tout ce qu'ils font et dans tout ce qu'ils apprennent, ce que l'on cherche c'est de leur inculquer des principes chrétiens. »

---

## ABYSSINIE.

Nous ne nous proposons pas de répéter ici ce que nous avons dit ailleurs sur l'origine de la mission abys-

sinienne (1), sur les premiers travaux des missionnaires évangéliques dans ce pays (2), sur leurs épreuves (3), et sur les guerres d'extermination qui ont dernièrement ensanglanté la terre des anciens Ethiopiens, et qui ont été l'une des causes qui ont déterminé M. Gobat à abandonner momentanément ce pays et à revenir en Europe (4). Nous voudrions seulement, sous forme d'introduction à quelques extraits du journal de ce missionnaire, communiquer à nos lecteurs un petit nombre de données géographiques, statistiques et historiques sur un champ de travaux que M. Gobat est sur le point d'aller occuper de nouveau, et qui promet de devenir l'une des plus intéressantes missions du monde.

L'Abyssinie, connue autrefois sous le nom d'Ethiopie, est sans contredit la contrée la plus remarquable de l'Afrique. Ses hautes montagnes, ses rochers à pic, ses lacs, ses rivières, ses vertes prairies, ses sites enchanteurs pourraient lui mériter à juste titre le surnom de *Suisse africaine*. Des bords de la mer Rouge jusqu'aux monts de Godschan à l'ouest, le sol s'élève en terrasses adossées les unes aux autres comme les gradins d'un escalier, et se termine par une pyramide de rochers, couverte de glaces et de neiges éternelles, et que le pied d'aucun Européen n'a encore franchie. Dans les vallées formées par ces diverses montagnes, et jusque sur le sommet de ces montagnes elles-mêmes, des pâturages toujours verts offrent à de nombreux troupeaux de chèvres, de brebis, de bœufs et de chevaux de la plus belle race, une nourriture abondante et saine. Les Abys-

(1) 1<sup>re</sup> année, p. 127 ; et 6<sup>e</sup> année, p. 142 et suiv.

(2) 6<sup>e</sup> année, page 243.

(3) 7<sup>e</sup> année, page 95 et suiv.

(4) 8<sup>e</sup> année, page 49 et suiv.

sans eux-mêmes sont fortement constitués, et se distinguent autant par leur courage et leur activité que par leur stature et la beauté de leurs formes athlétiques. Ils sont continuellement en guerre avec les Gallas, hordes nomades, moitié païennes, moitié mahométanes, qui occupent l'est et l'ouest du pays, et qui sont déjà parvenues à pénétrer assez avant dans l'intérieur de l'Abyssinie.

C'est dans les montagnes de Godscham que le Nil, ce fleuve fertilisateur de l'Égypte, prend sa source. Plus à l'est coule, dans la même direction, le Takazze, qui, après s'être frayé un passage à travers d'énormes rochers et avoir ramassé dans sa course un nombre infini de petites rivières, traverse les parties basses de la Nubie, et va se réunir au Nil.

Rien de plus variable que la température de ce pays. Au sommet des montagnes vous respirez l'air frais et vivifiant des Alpes, et dans les vallées vous êtes quelquefois suffoqué par une chaleur qui s'élève jusqu'à cent degrés de Fahrenheit. On y divise l'année en deux saisons principales, l'été et la saison des pluies ou des inondations. Les pluies commencent en avril, et finissent en août; les débordemens qu'elles occasionent sont ordinairement si considérables, que les torrens qu'elles ont grossis et qui se précipitent des montagnes dans les vallées forcent souvent le voyageur à chercher son salut sur des pointes de rochers.

L'Abyssinie est riche en mines de fer et d'or; mais ses habitans n'ont point encore appris l'art de les exploiter; ils ne se doutent pas même des richesses qu'ils foulent sous leurs pieds. Le haut pays manque de sel; aussi des caravanes sont-elles obligées de l'y apporter de la grande plaine qui sépare la mer Rouge de la province

Tigré, et qu'il ne faut pas moins de quatre grands jours pour franchir.

Près des côtes de la mer la végétation est rare et pauvre ; au milieu des sables qui bordent le golfe Arabe, on ne trouve presque autre chose que des mimosa, qui atteignent, il est vrai, quelquefois une hauteur de quarante pieds ; mais à mesure qu'on avance dans l'intérieur, les sources d'eau deviennent plus abondantes, les plantes plus nombreuses, plus variées et plus vigoureuses, et des forêts d'arbres magnifiques offrent au voyageur fatigué la fraîcheur de leur ombrage. Parmi ces derniers l'on distingue le mango de l'Inde, le tamarin, le figuier et le collquall, espèce d'arbre dont les rameaux, dépourvus de feuilles et ressemblant pour la forme à un grand chandelier à plusieurs branches, s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Dans le voisinage des églises se trouvent des palmiers, des citronniers et des orangers, qui ont probablement été transplantés dans ce pays par les Portugais, avec la vigne qui y produit un vin excellent. Dans certaines parties de l'ouest, le cotonnier et le café croissent sans culture ; le maïs réussit surtout dans les plaines élevées, où l'on cultive aussi une espèce de blé propre au pays et qui sert aux habitans les plus aisés à faire du pain.

Le mulet de l'Abyssinie se distingue par la force de ses muscles, la légèreté et l'assurance avec lesquelles il gravit les sommités les plus escarpées, quoique chargé d'énormes fardeaux. Ce pays fourmille de singes de toutes les espèces, dont l'on rencontre souvent des troupes de plusieurs milliers. Le lion, l'éléphant, le tigre, l'hyène n'y sont point des animaux rares. Les lacs et les rivières y nourrissent des chevaux marins et des crocodiles.



La couleur de la peau des Abyssins est en général le noir foncé ; mais il y a pourtant une grande différence entre eux et les nègres ; les traits du visage des premiers sont réguliers , tandis que les marques distinctives de la physionomie des derniers sont le nez aplati et les lèvres épaisses. Les Abyssins ne manquent pas d'intelligence et de sensibilité , quoiqu'ils aient peu de moyens de développer ces facultés naturelles. Les habitans des parties sud-ouest d'Amhara sont plus instruits et plus doux dans leurs mœurs que les indigènes de Tigré , qui sont grossiers , facilement irritables et enclins au meurtre : aussi les indigènes d'Amhara qui habitent le Tigré sont-ils exposés dans ce dernier pays aux railleries du peuple , et représentés par lui comme des êtres efféminés et d'un caractère rampant. C'est là aussi la raison pour laquelle les marchands d'esclaves vendent un homme d'Amhara beaucoup plus cher qu'un homme de Tigré ; car la trahison , la vengeance et la malice caractérisent les indigènes de Tigré et des provinces septentrionales. La plupart des voyageurs ont dépeint les Abyssins comme étant particulièrement enclins au mensonge ; mais les missionnaires évangéliques , pendant le séjour de trois années qu'ils ont fait dans ce pays , n'ont pas trouvé que la duplicité et la ruse y fussent portées à un aussi haut degré que dans d'autres contrées. L'esprit d'indépendance et de liberté que l'Abyssin respire sur ses hautes montagnes imprime à son caractère un sceau de sincérité et de droiture qui le rend bien plus capable de prêter l'oreille à la voix de la vérité , que beaucoup d'autres peuples , les mahométans par exemple.

L'Abyssinie est couverte de villes et de villages. Le bois de construction manquant dans ce pays , les habitans se bâtissent des maisons avec de la terre , de la paille et des roseaux ; celles-ci sont rondes , peu spa-

cieuses, et suffisent à peine à loger une famille entière. Les villages sont pour la plupart situés au sommet des montagnes, et fortifiés de manière à pouvoir être défendus contre les assauts de l'ennemi.

Une peau ou un morceau d'étoffe de coton constitue l'habillement des Abyssins des classes pauvres; aux jambes un caleçon, et sur les épaules un morceau de toile, voilà leur costume. Les riches portent ordinairement une chemise blanche d'étoffe indienne, parsemée de dessins de diverses couleurs, brodés avec de la soie. Par-dessus cette chemise, ils jettent un talar de toile de coton. Les colliers qu'ils portent aux bras, au cou et aux pieds sont d'argent. Les femmes s'enveloppent dans leurs vêtemens jusqu'au menton, et font usage de pommade et de poudre pour leur chevelure.

La principale nourriture des Abyssins est le lait, le pain, la viande de bœuf, le gibier, le beurre et le miel; ils aiment beaucoup le sel et le poivre. Les boissons qu'ils préfèrent sont le maïs et le bousa. La première se fait avec du miel et des pois que l'on fait fermenter ensemble, et auxquels on ajoute quelquefois une racine amère, nommée taddo, afin d'augmenter la vertu enivrante de ce liquide. Le bousa est une espèce de bière que les indigènes aiment beaucoup. Quand la sécheresse et les sauterelles ne détruisent pas la récolte, une grande abondance règne en Abyssinie, et il n'est pas difficile d'y pourvoir à ses propres besoins et à ceux de sa famille; c'est peut-être la raison pour laquelle les jeunes gens s'y marient de très-bonne heure. Quoique l'Eglise ne permette pas à un homme d'entretenir plus d'une femme, la polygamie y est assez commune; mais dans ce cas-là celui qui ne vit pas dans l'état de mariage selon la loi chrétienne, est exclus de la communion de l'Eglise.

Comme dans presque tout l'Orient, les femmes sont

considérées par les Abyssins comme une espèce de bêtes de somme : ce sont elles qui sont chargées des plus rudes travaux à la maison et hors de la maison ; elles cultivent les champs , font la moisson , réduisent le blé en farine , vont chercher le bois et l'eau , et au milieu de ces occupations déjà si fatigantes en elles-mêmes , on les voit rarement sans un ou deux petits enfans attachés sur leur dos. Les femmes de distinction font travailler leurs esclaves à leur place , et s'occupent de soigner leurs ongles , qu'elles laissent croître démesurément pour montrer qu'elles sont riches et qu'elles n'ont pas besoin de travailler. L'éducation des enfans est considérée en Abyssinie comme une affaire de la plus haute importance ; aussi les jeunes gens s'y distinguent-ils par beaucoup de soumission et d'obéissance envers leurs parens , et par un grand respect pour la vieillesse. Ils sont bien certainement l'élite de la nation , et c'est d'eux qu'il faut attendre sa régénération morale.

L'ancienne langue éthiopienne s'est conservée en Abyssinie jusqu'au quatorzième siècle de l'ère chrétienne , et c'est encore dans cette langue que tous les ouvrages religieux des Abyssins sont écrits : mais le peuple ne la parle plus ; elle a été remplacée par l'amharique , qui est devenue la langue dominante , à l'exception du Tigré , où l'on parle une espèce de dialecte de l'éthiopien. Une traduction de la Bible en amharique a été faite il y a quelques années (1) , et c'est dans cette langue que tous les écrits que publient actuellement les missionnaires évangéliques sont composés.

La monnaie le plus communément en usage dans le pays est le sel ; trente-cinq morceaux de sel , de dix pouces de long sur trois pouces de large chacun , valent

---

(1) Voyez 1<sup>re</sup> année , p. 128.

trois francs environ. L'or n'a cours que dans le haut commerce ; un morceau d'or du poids d'une once vaut vingt-quatre francs.

C'est un fait digne de remarque que nulle part au monde les juifs ne sont mieux traités et ne jouissent de plus de crédit qu'en Abyssinie. Non seulement ils y sont tolérés, mais ils y exercent une assez grande influence sur les destinées de la nation. Le nom qui leur est donné par les indigènes est celui de Fallachas, ou étrangers. Ils forment un peuple à part, qui se choisit ses chefs et qui se gouverne par ses propres lois. Ces rapports bienveillans entre les Abyssins et les juifs s'expliquent par l'histoire biblique, qui nous représente l'Ethiopie comme ayant été considérée de tout temps comme une alliée par le peuple d'Israël. La visite que la reine de Séba fit à Salomon se trouve consignée dans les livres historiques des Abyssins. Quoique avant la venue du Sauveur les juifs fussent déjà assez nombreux en Ethiope, il paraît toutefois que c'est depuis la ruine de Jérusalem et la dispersion de leur nation qu'ils s'y sont réfugiés en masse. Ils habitent aujourd'hui la contrée aux environs des monts Semen, au nord de Gondar, et se distinguent des juifs des autres parties du monde, en ce que ne possédant point de livres en hébreu, ils sont obligés de lire l'Ancien-Testament dans l'ancienne version copte, qui, comme on le sait, contient les apocryphes.

Nous avons raconté ailleurs (1) comment, au quatrième siècle, le christianisme avait été introduit en Abyssinie, dont on peut aujourd'hui encore l'envisager comme la religion dominante, si toutefois il est permis d'appeler christianisme un abâtardissement du pur Évangile de Jésus-Christ. A cet égard le journal de M. Gobat

---

(1) Voyez 6<sup>e</sup> année, page 143.

preuve combien cette Eglise est dégénérée de sa primitive splendeur. Les Abyssins sont monophysites , c'est-à-dire qu'ils n'admettent qu'une nature en Christ , et en cela ils se rapprochent de l'Eglise copte , qui leur a toujours fourni jusqu'à présent leur patriarche , qu'ils nomment Abouna.

Anciennement la monarchie absolue était la forme de gouvernement adopté par les Abyssins ; ils avaient un empereur ou negous , qui , couronné à Axoum par le patriarche ou abouna du pays , résidait à Gondar. Mais aujourd'hui il y a dans ce pays autant de chefs ou ras que de villes principales ; l'un fait sa résidence à Gondar , l'autre à Semen , le troisième à Godscham , le quatrième à Begender et le cinquième à Axoun , et encore ces ras ou chefs ne sont-ils que des fantômes de pouvoir ; car les gouverneurs des provinces ont peu à peu accaparé leur puissance , et se font continuellement la guerre entre eux. L'une des causes principales qui perpétuent les dissensions civiles dans ce pays , est qu'à la mort d'un ras on ignore presque toujours quel est celui qui prendra sa place , et que l'élection de son successeur est d'ordinaire confiée au sort des armes. Aussi dans une contrée presque habituellement ensanglantée par les guerres que se livrent les divers partis qui la déchirent , ne peut-on voyager avec quelque sûreté qu'autant que l'on est parvenu à gagner les bonnes grâces de quelque chef puissant , et à obtenir de lui une bonne escorte.

Si nous ne supposions pas nos lecteurs impatiens de lire les extraits du journal de M. Gobat , que nous leur avons promis , nous aurions fait une petite excursion sur le terrain de l'histoire ecclésiastique , et nous leur aurions raconté comment depuis le seizième siècle jusqu'au dix-huitième l'Abyssinie est devenue le théâtre des intrigues et de l'ambition des jésuites , et comment , pour

soumettre à la domination de Rome une Eglise qui pendant seize siècles était demeurée indépendante, ces hommes, diplomates rusés, bien plus que missionnaires chrétiens, n'ont pas craint d'armer le bras des empereurs abyssins contre leurs propres sujets, et de leur faire verser des flots de sang dans l'intérêt prétendu de la religion; mais il vaudra mieux de toute manière, et pour eux et pour nous, que nous ne ressuscitions pas l'histoire de tant d'atrocités, et que nous laissions maintenant un serviteur de Dieu, un homme de paix nous faire le récit des humbles et pieux travaux qu'il a entrepris pour convertir les Abyssins non à un homme, mais à Jésus-Christ, non par l'astuce ou la force, mais par le moyen de ces armes *qui ne sont point charnelles*, dit l'Écriture, *et qui pourtant sont puissantes par la vertu de Dieu, pour amener les pensées captives à l'obéissance de la foi* (1).

La partie du journal de M. Gobat que nous avons sous les yeux comprend le récit de son voyage de Massowa à Gondar et celui de son séjour à Gondar. Nous allons en extraire les passages qui nous ont paru faire connaître le mieux l'état moral et religieux des Abyssins, et l'esprit du missionnaire qui est allé leur porter la Parole de la réconciliation.

Le 5 mars 1830, le missionnaire Gobat étant arrivé à Adowa, capitale de la province Tigré, qui compte huit mille habitans, et où il reçut la visite de plusieurs Abyssins, Arméniens et Grecs, il écrivait : « J'ai lu un long entretien avec un moine abyssin de Valkait, en présence de beaucoup de personnes qui ne comprenaient pas

---

(1) Voir *Magazin für die neueste Geschichte der evangelischen Missions- und Bibel-Gesellschaften*. Jahrgang 1834. Ites Heft.

toutes la langue ambarique que nous parlions. « D'où vient, lui demandai-je, que les Abyssins sont si scrupuleux dans l'observation de leurs jeûnes, qui ne sont pas commandés par la Parole de Dieu, tandis qu'ils ne se font aucun cas de conscience de violer les préceptes de la loi du Seigneur ? » — « Voyez-vous, me répondit-il, dans votre pays vous avez le bonheur d'être éclairés de la connaissance de Dieu ; vous faites naturellement le bien et vous évitez le mal. Il n'en est pas de même chez nous ; nous sommes de mauvaises gens ; dès que nous voyons un homme qui ne nous plaît pas, nous pensons aussitôt à lui ôter la vie : au contraire, nos yeux tombent-ils sur une chose qui nous est agréable, notre première idée est de nous l'approprier. Nous sommes enclins au mensonge et à la méchanceté : voilà pourquoi le jeûne nous est nécessaire ; il nous aide à mortifier notre corps ; mais vous, vous n'en avez pas besoin. » — « C'est précisément là votre erreur, lui dis-je ; vous voulez vous justifier devant Dieu par vos jeûnes et par certaines œuvres que vous appelez bonnes, et vous tranquilliser par là tout en vous abandonnant à des vices grossiers. Mais ce n'est pas là la doctrine de l'Évangile, qui nous enseigne que le pécheur ne peut être justifié devant Dieu que par la foi en Jésus-Christ ; que la foi qui nous justifie est inséparable de l'amour pour le Rédempteur, et que cet amour nous presse d'observer les commandemens de Dieu. » — « Ce que vous dites est vrai, répartit le moine ; mais tous nos gens sont enfoncés dans l'ignorance, et ne connaissent pas l'Évangile. » — « C'est ce que j'ai vu avec douleur partout, lui dis-je, et la faute en est à vous, prêtres et moines : pourquoi n'instruisez-vous pas le peuple ? » — « Vous avez raison, reprit le moine ; mais les moyens nous manquent pour cela. Il y a déjà

quelque temps que j'entendis dire que l'on pouvait se procurer l'Évangile en langue amharique; dans ce but j'ai parcouru toute l'Abyssinie, et si vous me voyez aujourd'hui dans la province Tigré, c'est que j'y suis venu chercher un exemplaire de la Parole de Dieu. J'avais déjà perdu tout espoir de parvenir à mon but, et je m'en retournais tout triste chez moi, quand je vous rencontrai hier à Maaya. Donnez-moi donc l'Évangile, je vous en supplie; je l'emporterai avec moi dans mon cloître à Valkait; je l'étudierai à fond; je réglerai ma vie d'après ses préceptes, et je m'efforcerai d'instruire la jeunesse selon la Parole de Dieu; écrivez votre nom dans ce livre, afin que l'on vous aime en Abyssinie. Je suis persuadé que dès que l'on saura dans mon pays que l'on peut avoir des exemplaires des Évangiles en langue amharique dans la province Tigré, les gens y accourront en foule pour s'en procurer.» — « Je vous donne cet Évangile, lui dis-je, mais à la condition expresse que vous n'instruirez la jeunesse que conformément à cette Parole. » — « Je vous le promets, dit le moine. » Je me sens beaucoup d'amour pour ce jeune homme, qui part demain pour Valkait; j'ai reconnu chez lui tous les caractères de la sincérité. »

11 mars. — (Le missionnaire, encore en voyage, se trouvait près de Tembera, à cinq lieues sud d'Ado Vaza). « Pendant que j'écrivais ce matin dans la forêt, mes gens croyant que j'avais pris les devants, plièrent bagage et partirent. M'en étant aperçu, je me mis à descendre précipitamment la montagne, sur le coteau de laquelle est situé Tembera, accompagné d'une troupe d'enfants, qui me suppliaient de les considérer comme mes propres enfans, et de les bénir. Les enfans dans ce pays ont beaucoup de respect pour les adultes, et surtout beaucoup de



considération pour les étrangers. Je les y ai trouvés en général bien meilleurs que dans d'autres pays où j'ai voyagé. »

14 mars (dimanche). — « Vers midi le prêtre Hiskias (l'un des compagnons de voyage du missionnaire) m'apporta un petit livre de prière en éthiopien. J'en lus à haute voix quelques pages aux assistans, en leur faisant remarquer, à chaque passage, ce qui s'y trouvait de conforme ou de contraire à la Parole de Dieu ; puis je le lui rendis en lui disant que le contenu de ce livre ne valait pas grand'chose. Je l'exhortai à rejeter, en religion, les opinions purement humaines, et à s'attacher de cœur à la Parole de Dieu, qui seule peut nous conduire sûrement dans la voie du salut. Là dessus je lui donnai à lire le septième chapitre de l'Évangile selon saint Marc ; et comme il lisait très-mal, les gens de notre suite me prièrent de leur faire moi-même la lecture. Je me rendis avec plaisir à leurs vœux, en ayant soin d'accompagner cette lecture des réflexions que je jugeai nécessaires. Plusieurs jeunes gens qui faisaient partie de notre société, m'invitèrent alors avec instance à les instruire. Puissent-ils entendre la voix de leur Père céleste, venir à Jésus, et trouver le salut dans la connaissance de son nom !

22 mars (Faras Sabar, à quelques lieues de Gondar). — « Dans cet endroit je reçus la visite de plusieurs prêtres et de quelques autres habitans ; je cherchai à leur faire sentir la nécessité d'apprendre à connaître la Parole de Dieu et d'y conformer leur vie. Alors l'un des prêtres me pria de lui exposer ma foi. « Je crois, lui dis-je, tout ce qu'enseigne la Parole de Dieu, ni plus ni moins. » — « Que pensez-vous, reprit-il, de la foi à Alexandrie ? » — « Que voulez-vous dire ? lui répondis-je aussitôt. Y a-t-il une foi à Alexandrie et une foi en d'autres pays ? » — « Vous savez bien, répartit le prêtre, que les Grecs ont

leur foi , les Français leur foi , les Arméniens leur foi , et ainsi des autres peuples. Et vous , quelle foi avez-vous ? » — « Toutes ces différentes dénominations , lui dis-je , n'ont rien de commun avec la vraie foi ; elles sont au contraire une preuve de l'incrédulité des hommes : c'est parce qu'ils ont abandonné la Parole de Dieu pour s'attacher à des opinions humaines , que toutes ces divisions sont nées parmi eux. L'apôtre saint Paul dit qu'il n'y a qu'une seule foi ; et dans sa prière sacerdotale Jésus-Christ a prié son Père de rendre tous ses disciples *un* en lui par la vérité , qui est la Parole de Dieu. » — « Mais Arius et ses partisans , reprit le prêtre , ont aussi prétendu que leur doctrine était conforme à la Parole de Dieu , et pourtant ils enseignaient que Jésus-Christ est une créature ; qu'en pensez-vous ? » — « Je pense , lui répondis-je , que ce n'était là qu'un prétexte pour justifier les opinions de sa secte , et que dans le fait Arius ne s'appuyait pas sur des déclarations positives de la Parole de Dieu. L'apôtre saint Paul déclare formellement , dans son Epître aux Romains , que Christ est Dieu , au-dessus de toutes choses , béni éternellement ; et dans d'autres de ses Epîtres il dit que le Fils de Dieu a créé tout ce qui est aux cieux et sur la terre , et qu'il soutient toutes choses par sa Parole puissante. C'est également là la doctrine de saint Jean , qui nous assure qu'il est le vrai Dieu et la vie éternelle. » — « Il y a des gens , continua le prêtre , qui soutiennent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils ; pour nous , nous croyons qu'il ne procède que du Père. Quelle est votre opinion sur ce point ? » — « Ici encore , lui répondis-je , je m'en tiens à la Parole de Dieu. Le Sauveur a dit : « Le Saint-Esprit , qui procède de mon Père , rendra témoignage de moi. » — « D'autres , reprit encore le prêtre , enseignent que la divinité ne s'est unie à l'humanité dans la personne de Jésus-

Christ, qu'à l'époque où l'homme Jésus fut oint du Saint-Esprit, et que depuis ce moment ça été tantôt Dieu, tantôt l'homme qui ont agi en lui. » — « Comme je savais que c'était ici l'un des principaux points de leurs disputes théologiques, je lui répondis : « L'Évangile ne connaît aucune de ces distinctions; c'est l'orgueil qui porte l'homme à s'ingérer dans des choses qu'il ne comprend point et qu'il n'a point vues, comme saint Paul le dit au chapitre II de l'Épître aux Colossiens. Qu'il nous suffise de savoir que Jésus-Christ est vrai Dieu et vrai homme, pour nous arracher à la puissance des ténèbres, et que c'est en lui que nous avons la rédemption par son sang, savoir la rémission des péchés. Si nous pensions habituellement à cette preuve inouïe qu'il nous a donnée de son amour, nous l'aimerions de tout notre cœur, et nous ne songerions pas à nous quereller et à nous haïr les uns les autres. » Là dessus l'un des prêtres me demanda un Évangile; et comme l'Église de ce village est l'une des plus renommées de l'Abyssinie, je ne crus pas devoir le lui refuser, et nous nous séparâmes bons amis. »

28 mars (à Gondar). — « Ce matin Habeta Selasse (disciple de Alaka Valdad, l'un des plus grands savans de l'Abyssinie) est venu me voir avec quelques-uns de ses condisciples et m'a fait plusieurs questions sur Adam, sur l'époque à laquelle il avait reçu le Saint-Esprit, sur le temps qu'il était demeuré dans le paradis, et autres demandes de cette nature. A toutes ces questions ma réponse a été simple : Je n'en sais rien, car la Bible se tait là dessus, et je ne sache pas qu'il y ait au monde d'autres livres qui puissent nous en instruire. Alors il changea de sujet, et me demanda ce que je pensais des petits enfans qui meurent sans baptême? « Je n'en sais rien, lui dis-je, car Dieu n'a pas jugé à propos de se révéler à nous à cet égard. Cependant d'après ce que

le Sauveur a dit, que le royaume des cieux appartient à ceux qui ressemblent aux enfans, je serais disposé à croire que les petits enfans qui meurent avant d'avoir été baptisés, sont sauvés. » — « Mais comment cela est-il possible, reprit-il aussitôt, puisque ce n'est qu'au moment du baptême que les enfans reçoivent le Saint-Esprit ? » — « C'est ce que l'Évangile ne dit nulle part, lui répondis-je; au contraire, je vois que Corneille et les membres de sa famille reçurent le Saint-Esprit avant d'avoir été baptisés; et saint Paul nous déclare que le baptême qui nous sauve n'est pas le baptême de l'eau, mais la régénération par le Saint-Esprit, dont le baptême n'est que le signe visible. » — « Nous croyons, continua Habeta Selasse, que les saints de l'ancienne alliance ne sont entrés dans le paradis qu'après la mort de Jésus. Et vous, qu'en pensez-vous ? » — « Votre foi, lui répondis-je, ne porte que sur des choses dont la Parole de Dieu ne dit mot : ainsi, je ne puis répondre d'une manière précise à votre demande. Il me semble pourtant, d'après quelques passages de la sainte Ecriture, qu'avant la mort de Jésus les patriarches goûtaient déjà le repos du Seigneur. Il me paraît, de plus, qu'il ne serait pas raisonnable de refuser à des hommes qui ont marché avec Dieu sur la terre, qui l'ont vu et qui lui ont parlé, des bénédictions dont on ne met point en doute que les chrétiens ne jouissent tôt après leur mort ; car qu'est-ce que le paradis, sinon la communion avec Dieu ? Toutes les autres sources du bonheur des élus dans la vie future ne reviennent-elles pas à celle-là ?... » — « Comment se fait-il, me demanda-t-il encore, que la vierge Marie soit morte, puisqu'elle était sans péché ? » — « Vous avez ici une nouvelle preuve, lui répondis-je, des erreurs auxquelles on s'expose, quand, comme vous, l'on adopte des opinions humaines; car sans vous rappeler les nombreux passages

de la Bible qui enseignent que tous les hommes, sans exception, sont pécheurs, je vais vous prouver par l'Évangile que Marie, ainsi que nous tous, était une pécheresse avant et après la naissance de Jésus-Christ. Vous admettez, n'est-ce pas, que tous ceux qui sont en santé n'ont pas besoin de médecin, et que ceux qui n'appartiennent pas à la classe des pécheurs, n'ont que faire d'un Rédempteur? Bien. Dans ce cas, pourquoi Marie appelle-t-elle le Seigneur *son Sauveur*? (Luc, I.) » Tout étonnés de ce passage, auquel ils n'avaient pas réfléchi, et se regardant entre eux, ils se dirent les uns aux autres : Il faut convenir qu'il n'y a aucune réponse à faire à cet argument.

Nous pourrions multiplier les citations de cette sorte au sujet des discussions soulevées par les Abyssins sur la question des deux natures en Christ, l'invocation des saints, l'adoration de Marie, le jeûne, etc., qui prouveraient, d'une part, combien l'amour des questions oiseuses et le besoin de la polémique sont profondément enracinés chez eux, et qui feraient ressortir de l'autre la sagesse, le calme, la modération, et surtout la vaste et solide connaissance biblique qui distinguent le missionnaire Gobat, et qui du reste ne doivent point étonner ceux qui, comme nous, connaissent l'excellente institution où il a fait ses études. Mais nous préférons nous borner aux extraits qu'on vient de lire, attendu qu'ils peuvent servir à donner une idée de ceux que nous omettons, et nous terminerons par deux passages qui nous paraissent de nature à jeter quelque jour sur les temples et le culte des Abyssins.

16 avril (Gondar). — « C'est aujourd'hui le vendredi saint. Chacun envoie ses domestiques à la ronde pour saluer ses parens, et l'on se rend en foule dans les églises, en passant rapidement de l'une dans l'autre: Je me suis

aussi rendu dans l'une des églises, où j'ai trouvé un certain nombre de jeunes gens rassemblés autour de quelques prêtres qui lisaient, avec beaucoup de distraction, un ouvrage de Chrysostôme. Les églises en Abyssinie sont très-propres et ornées de tapis précieux. Les principales images dont elles sont décorées sont celles de la Trinité, sous différentes formes, du Sauveur en croix, du Saint-Esprit, sous la figure d'une colombe, de la vierge Marie, avec l'enfant Jésus sur ses bras, et de saint George, le patron des églises de l'Abyssinie. On y voit aussi des images de bons et de mauvais anges; ces derniers sont toujours représentés avec le diable dans les flammes de l'enfer; l'archange Michael n'y manque jamais. Les églises sont ordinairement bâties par les grands du pays, et s'enrichissent par les péchés des gens qui possèdent de la fortune. Quand un homme riche a commis quelque mauvaise action, son confesseur lui impose un jeûne long et pénible, en lui proposant toutefois, s'il le trouve insupportable, de s'en charger lui-même, à condition qu'il fera don à telle église d'une certaine somme d'argent qu'il détermine lui-même. J'ai même entendu dire tout ouvertement que les prêtres se faisaient payer les jeûnes dont ils dispensent leurs paroissiens. »

17 avril. — « Dès le point du jour, les prêtres des deux églises de saint George et de saint Michael se réunirent chez moi pour chanter dans ma maison. Plus tard j'allai faire visite à l'etchégé, ou supérieur des moines; mais je ne pus pas converser longtemps avec lui, parce que les prêtres de toutes les églises s'étaient rendus dans sa maison pour y chanter, comme ils l'avaient fait dans la mienne. Leur aspect me donna d'abord beaucoup de tristesse, car leur costume ressemblait bien plus à celui d'une mascarade qu'à celui qui

convient à des serviteurs de Dieu ; mais je fis effort sur moi-même pour oublier un moment que j'étais Européen , et pour voir les choses telles qu'elles étaient. Jamais je ne me sentis plus disposé à prier que dans ce moment-là. Ordinairement il n'y a pour cette cérémonie que deux prêtres et quelques enfans , qui portent une couverture en soie et une espèce de couronne. L'un des prêtres tient une croix dans sa main et l'un des enfans une cloche. Outre cela il y avait derrière eux six à huit prêtres vêtus en blanc à la manière du pays ; ils chantèrent assez grotesquement , mais non sans quelque mesure. Le cantique qu'ils firent entendre avait pour sujet ces paroles de saint Paul , Rom. , IV , 25 : « Jésus est mort pour nos offenses ; et il est ressuscité pour notre justification. » Tout en chantant , ils faisaient avec la main droite certains signes qui n'étaient pas trop en harmonie avec le sujet , et quand ils furent sur le point de finir , ils frappèrent doucement la terre avec leurs pieds , s'inclinèrent peu à peu , de sorte qu'en prononçant le dernier mot ils baisèrent le plancher. Ils demeurèrent dans cette posture jusqu'à ce que l'etchégé eût fini sa prière pour tout le pays , après quoi ils répétèrent à voix basse l'oraison dominicale.

Quelque affligeans que soient la plupart des détails qu'on vient de lire , plusieurs circonstances doivent nous remplir d'espérance pour la régénération de l'Eglise abyssinienne. Comme elle est toujours demeurée indépendante de Rome, elle ne reconnaît d'autre règle de foi que la Parole de Dieu ; aucune loi ni civile ni ecclésiastique ne défend dans ce pays la propagation du Livre des révélations divines ; ce livre y est au contraire recherché avec ardeur. Les Abyssins sont francs et reconnaissent volontiers leurs erreurs ; et quoique attachés aux misérables doctrines dont on a vu plus haut quelques échantillons , ils se

rendent assez facilement à la vérité, quand on leur prouve que leurs opinions sont vaines ou contraires à la Parole de Dieu. »

M. Gobat doit être en route pour retourner en Abyssinie. Il prendra avec lui, à son passage au Caire, M. Isenberg, qui s'y prépare, par l'étude des langues arabe et amharique, à devenir son compagnon d'œuvre dans ce vaste champ des missions. Dieu soit avec ces chers frères et leur donne de replacer sur son chandelier la pure lumière de l'Évangile au sein d'une Église qui, avec la saine doctrine du salut, a perdu la vie et les vertus qui en découlent !

## VARIÉTÉS.

*Un grand acte de justice et une belle œuvre de charité.*

DANS la réunion mensuelle de prières pour les missions, tenue le premier lundi du mois d'août, les chrétiens de Paris se sont souvenus d'une façon spéciale du grand événement qui avait eu lieu quatre jours auparavant, et ont fêté la mise à exécution de l'acte du parlement britannique en vertu duquel plus de six cent mille esclaves ont été mis en liberté, le 1<sup>er</sup> août 1834, dans toute l'étendue des possessions anglaises. Ces feuilles, qui ont si souvent fait le récit des cruautés inséparables de l'horrible trafic des noirs et des maux qu'entraîne avec lui l'esclavage, devaient consigner le grand acte de justice par lequel une nation chrétienne a brisé les fers de plus d'un demi-million



d'hommes. Mais tout en célébrant ce grand acte de justice , les chrétiens ne pouvaient oublier une grande œuvre de charité , sans laquelle le premier fut demeuré incomplet ; nous voulons parler de la généreuse décision prise dernièrement par la Société biblique britannique et étrangère de placer entre les mains de tous ces nègres affranchis , en état de lire , un exemplaire du Nouveau-Testament et des Psaumes. Honneur à la nation qui comprend la liberté et la vérité , qui accomplit en même temps une œuvre de justice et de charité , et qui après avoir anéanti l'esclavage temporel , cherche à détruire l'esclavage spirituel , en répandant la charte d'affranchissement du Roi des rois , du Seigneur des seigneurs ! Gloire à Dieu , qui a fait triompher par le christianisme la cause de la liberté , et qui a béni au-delà de nos espérances les efforts de ses enfans en Angleterre ! Prenons occasion de ce fait pour demander les mêmes grâces pour la France , et pour travailler comme ont travaillé ceux qui se réjouissent aujourd'hui dans le succès que le Seigneur leur a accordé !

Nous apprenons dans ce moment qu'une Société pour l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises vient de se former à Paris , au sein de la Chambre des Députés. Il paraîtrait , d'après cela , que la grande leçon donnée par le 1<sup>er</sup> août 1834 , à toutes les nations qui tolèrent encore l'esclavage , n'a pas été perdue pour tous les députés de la nation. Bénissons-en Dieu , et vivons dans l'espérance !

---

## NOUVELLES RÉCENTES.

---

### *Progrès de la mission française au sud de l'Afrique.*

DES lettres de MM. Lemue, Arbousset et Casalis, du mois de décembre 1853 et du mois de janvier 1854, viennent de nous parvenir. Le premier, dans un journal plein de faits du plus haut intérêt, relatifs à l'œuvre de l'Évangile parmi les Africains et au pays qu'il habite, annonce que le chef des Zoulas Moussélékatsi a envoyé deux messagers à Motito, pour le prier, lui et son collègue, de revenir dans son pays, et ajoute qu'ils espèrent pouvoir reprendre un jour la station abandonnée des Baharoutsis. Les seconds nous apprennent l'heureuse nouvelle que Moschech, cédant enfin à leurs instances, a quitté la montagne de ses pères, est descendu à Morija avec tout son peuple, et qu'une nouvelle ville s'élève sous leurs yeux. Notre plus prochain numéro renfermera des détails sur tous ces faits, qui, nous n'en doutons pas, disposeront d'avance nos frères et nos amis à adresser à ce sujet de vives et profondes actions de grâces au Seigneur, et à abonder de plus en plus dans une œuvre que Dieu bénit de jour en jour davantage.

Les travaux de nos frères commencent à attirer l'attention du public. Sans parler de plusieurs articles qui ont déjà paru dans le *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, le *Journal de Paris* publiait dernièrement un compte-rendu de leurs premières opérations, et promettait à ses lecteurs d'autres articles sur les découvertes de ces voyageurs chrétiens.

# SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

---

### AFRIQUE MÉRIDIONALE.

#### STATION DE MOTITO.

LETTRES DE MM. LEMUE ET ROLLAND (1).

*Détails sur les mœurs des Béchouanas.*

LES journaux de nos frères sont riches en faits de cette nature, et ce qui doit leur donner du prix à nos yeux, c'est que ce ne sont point ici des observations rapidement recueillies par des voyageurs qui ne font que passer dans un pays et qui ont hâte de le quitter; mais ce sont des données exactes fournies par des hommes chrétiens, établis depuis plusieurs années dans cette contrée, et qui, vivant dans des rapports journaliers avec les indigènes, ont pour but d'étudier leur caractère et d'apprendre à connaître leurs mœurs. Voici d'abord quelques renseignements empruntés au journal de M. Lemue :

« Durant les trois derniers mois, la famine a fait de très-grands ravages dans ce pays : le gibier a disparu ; la sécheresse est universelle et, à l'exception de Motito, il

---

(1) La première de ces lettres est du 4 décembre 1833 ; la seconde du 14 février 1834.

n'y a aucune espérance de moisson pour cette année. Aussi la population de Lattakou, accrue par les dévastations de Moussélékatsi, a-t-elle grandement souffert. Il m'est arrivé plusieurs fois, en m'y rendant le dimanche, de trouver des cadavres sur le chemin; et lorsque je demandais la raison d'un spectacle aussi étrange, l'on me répondait que ces gens étaient morts de faim, et que l'usage du pays ne permettant pas qu'on leur donne la sépulture, on les avait laissés gisant à terre. Telle est la barbarie de ces peuples, qu'ils stigmatisent la pauvreté, comme la plus grande des malédictions! Et vous comprenez facilement quel découragement doit s'emparer de nos âmes, quand l'esprit encore tout préoccupé des scènes repoussantes qui viennent de frapper nos regards, il nous faut distribuer le pain céleste à ces misérables, et faire retentir les paroles de la vie éternelle aux oreilles de profanes qui mettent l'homme au même niveau que la bête. Leurs yeux appesantis par les ténèbres ne leur permettent plus de percer le voile qui s'étend au-delà du tombeau. Quelques extraits de mon journal confirmeront cette affligeante vérité.

10 octobre. — « En arrivant au kraal du chef de Lattakou pour y prêcher, je trouvai tous ces hommes superstitieux sérieusement occupés à faire de la pluie. Deux grands vaisseaux de terre, consacrés depuis nombre d'années à cette sorte de magie, étaient remplis d'eau et placés dans l'enceinte du kraal. Tout autour l'on remarquait quelques poignées d'herbes éparses, pour faire comprendre à la divinité que la pluie était nécessaire pour faire croître l'herbe. On sait que nous n'avons cessé de nous élever contre ces pratiques insensées; et ils sentent si bien l'absurdité de ces croyances, qu'ils en rougissent toutes les fois que nous leur en parlons. Malgré cela, dès que la sécheresse se fait sentir, il est rare qu'ils

n'aient pas recours à ces pratiques superstitieuses. Ils s'attendaient sans doute à ce que ma prédication roulât sur ce sujet; mais je n'y fis aucune allusion. Ayant pris pour texte ces paroles de Jean-Baptiste : *La cognée est déjà mise à la racine des arbres; tout arbre donc qui ne produit pas de bons fruits, va être coupé et jeté au feu*; je m'appliquai à leur montrer que telles sont nos œuvres, telle serait aussi notre récompense. Dieu me donna de parler en leur langue avec facilité : la figure employée dans mon texte parut les frapper beaucoup, car lorsque je les quittai, c'était là le sujet général des conversations.

15 octobre. — « Un homme est venu ce matin de Lat-takou, pour nous annoncer de la part du chef de l'endroit que Monnametsi était *anéanti*, c'est-à-dire décédé. Monnametsi était l'oncle du chef actuel et l'un des vieillards les plus avancés en âge que j'aie vus chez le Béchouanas. Il connaissait à point nommé toutes les révolutions qui ont eu lieu dans ce pays depuis cinquante ans. John Campbell fait souvent mention de lui dans ses ouvrages. Durant sa longue maladie, je l'ai visité presque tous les dimanches. Lorsque je lui parlais de son âme, il répétait souvent : *Mon temps est passé; Dieu me tue; Dieu m'annihile : morimo empolaia, morimo ennyel-tsa*; expressions très-communes chez les Béchouanas pour marquer la douleur, mais qui montrent en même temps ce qu'ils pensent du gouvernement de la Providence et de la vie future. L'idée qu'ils ont de Dieu convient si parfaitement au démon, que c'est toujours à lui qu'ils attribuent leurs maux et jamais leur prospérité; cette croyance paraît leur être commune avec les natifs de la côte occidentale. Pour ce qui est de l'immortalité de l'âme, ils y croient si peu, comme je le disais

plus haut, que le mot dont ils font usage pour exprimer la mort signifie *anéantissement*. J'aurais désiré assister aux funérailles de ce chef, pour pouvoir vous en donner une idée; mais c'est en vain que je l'eusse tenté; ils auraient différé de l'inhumer jusqu'après mon départ. Voici cependant ce que m'a raconté M. Hamilton (1), qui a eu autrefois différentes occasions de voir cette cérémonie. Lorsque quelqu'un est sur le point de mourir, ses parens et ses amis se rassemblent dans sa maison. Le patient n'a pas encore rendu l'esprit, qu'on se hâte de lui plier les membres, pour lui donner la posture qu'il devra avoir dans son tombeau, de peur que si ses membres venaient à se roidir, ils ne pussent lui donner, après sa mort, l'attitude qu'ils désirent. Ce sont ses propres domestiques qui sont chargés du soin de l'emporter, les pieds les premiers, non par la porte, car cela n'appartient qu'aux vivans, mais par une ouverture que l'on pratique à la haie, qui environne d'ordinaire la hutte des Béchouanas. Ils le transportent ainsi dans le kraal proprement dit, qui est l'enceinte réservée au bétail, et le mettent dans une fosse creusée à l'écart. La posture, dans laquelle ils le placent, est celle que les Béchouanas ont accoutumé de prendre, lorsqu'ils s'asseyent; le visage est tourné vers le nord. C'est le *faiseur de pluie*, espèce de magicien, qui est chargé de cet office; les spectateurs se contentent de jeter de temps à autre un coup d'œil sur le défunt, pour s'assurer qu'il est convenablement placé, et font signe au magicien de lui tourner la tête un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, suivant qu'ils le jugent nécessaire, jusqu'à ce que toute l'as-

---

(1) L'un des missionnaires du Kourouman.

semblée ayant prononcé unanimement qu'il est bien ; l'on procède à l'inhumation. On le recouvre de terre jusqu'à la tête. Après quoi l'on apporte tout ce qui se trouve dans la demeure du défunt, ses armes d'abord ; que l'on dépose près de sa tombe, en disant : voici ton carquois et tes flèches, avec lesquels tu as tué tes ennemis ; ses provisions, en ajoutant : voici le blé qui t'a fait vivre ; quelquefois des reliques : voici un os de ton Pelessa, avec lequel tu as voyagé dans les pays éloignés. Après que tous ces objets ont été reportés dans sa hutte ; on lui pose une couronne d'herbe verte sur la tête. Puis les femmes de l'endroit apportent de l'eau dans des vases de terre, pour en arroser la tombe. Ce sont les chefs et les proches parens qui s'approchent les premiers pour la répandre, et avant de se retirer chacun d'eux a soin de s'en mouiller du doigt le gros orteil. Les femmes continuent ces ablutions pendant très long-temps ; en poussant les cris répétés de *pula!* pluie, auxquels succèdent des gémissemens, dont la ville retentit pendant plusieurs jours. »

A ces détails donnés par M. Lemue sur les superstitions et les cérémonies funèbres usitées chez les Béchouanas, M. Rolland en ajoute d'autres sur le mariage, la polygamie et autres questions semblables.

*Polygamie.* — « Hors des stations missionnaires les Béchouanas considèrent la polygamie comme une chose toute naturelle ; ils n'ont jamais soupçonné qu'il dût en être autrement. Ils plaignent presque autant celui qui n'a qu'une femme que celui qui vit célibataire. Jamais un Mochouana (1) ne limite le nombre de ses femmes ; il en prend autant qu'il en peut entretenir. Le commun peuple

---

(1) Singulier de Béchouanas.

se borne à deux ou trois ; mais il n'est pas de chef tant soit peu respectable qui n'en ait au moins six. Loin d'être jalouses l'une de l'autre , comme on pourrait le penser, ces femmes se glorifient au contraire d'appartenir à un mari qui peut entretenir plusieurs d'entre elles , et elles regardent d'un œil de pitié celle qui vit seule dans la maison de son mari , et dont son mari se contente. La première est considérée comme la femme légitime , et quoique chacune d'elles vive dans une maison à part, elle conserve une certaine autorité sur les plus jeunes , et ses enfans sont les seuls héritiers légitimes.

*Mariage.* — « C'est ordinairement le jeune homme qui se choisit lui-même sa femme , et si son choix est agréé de ses parens , ceux-ci en font la demande pour lui. Sa mère est chargée de faire les démarches nécessaires ; elle se rend à cet effet , accompagnée de son beau-frère et de sa belle-sœur , chez la mère de la jeune personne , et s'exprime à peu près en ces termes : « Mon fils a conçu une grande passion pour ta fille ; je te prie , demande tout ce que tu voudras , et donne-la-lui pour femme. » Celle-ci ne répond pas , mais fait appeler son mari , qui , après avoir été informé de ce dont il s'agit , dit , s'il consent à la demande qui lui est faite : « Je veux bien donner ma fille à ton fils , à condition que vous prendrez soin d'elle et que vous m'honorerez en me faisant un présent qui soit digne de celle que je vous cède. » Alors la mère du jeune homme s'en retourne et fait part à son mari du résultat de la visite qu'elle vient de faire ; celui-ci dit : « C'est très-bien ; retournez demain , et faites savoir que j'ai compris ce que l'on exige de moi , et que je tâcherai de satisfaire à leurs désirs. » Après ces diverses entrevues , l'on tue un bœuf de part et d'autre pour célébrer le *bételelo* ou les fiançailles. Chez les pau-



vres gens , l'on se contente de tuer des moutons. Dans l'intervalle qui s'écoule entre cette première cérémonie et celle du mariage , les deux parties s'envoient réciproquement des présens. Si la jeune fille est nubile , le mariage suit de près les fiançailles ; si elle est trop jeune , il n'a lieu qu'après la circoncision. Lorsqu'elle a atteint l'âge de douze ou treize ans , son père fait savoir aux parens du fiancé que sa fille sera circoncise cette année-là , et une fête a lieu à cette époque entre les deux parties , qui s'envoient réciproquement un bœuf à tuer. Après la cérémonie de la circoncision vient celle du mariage , qui a lieu à la fin de l'automne. Le père du fiancé prépare alors une récompense de dix à vingt jeunes vaches , qu'il envoie au père de la fiancée ; celui-ci envoie à son tour quatre ou six bœufs gras au père du jeune homme pour faire les noces. Alors , sans autre cérémonie que quelques danses , le jeune homme a la liberté de visiter sa femme ; mais ce n'est que deux ans après l'âge de puberté qu'il peut la prendre chez lui.

« S'il arrive que la jeune femme soit paresseuse ou qu'elle ne plaise pas à son mari , il est libre de la renvoyer à ses parens , qui sont obligés de la reprendre et de rendre la rançon qu'ils ont reçue pour prix de leur fille. S'il n'y a point d'enfans , le mari restitue aussi la valeur des bœufs qui lui avaient été donnés pour faire les noces ; dans le cas contraire , il la considère comme appartenant aux enfans dont il prend soin.

*Droit d'aînesse.* — « Le premier-né hérite tout , et a le commandement sur ses frères. Les filles n'ont que l'ameublement. Lorsque dans une famille il n'y a pas d'enfans mâles , c'est le frère du défunt qui devient héritier. A la mort du père , c'est encore l'aîné des fils qui hérite les femmes. Il respecte sa mère ; mais quant aux autres , il les met au rang de ses propres femmes. Si

l'aîné meurt, le second prend sa place, et dans le cas du décès du cadet, c'est l'oncle qui hérite la veuve. Les enfans qu'il en a sont censés appartenir au défunt; mais si un autre homme désire cette femme et paie aux parens le prix qu'elle a coûté au défunt, la femme et les enfans qu'elle peut encore avoir sont à lui. Si un homme meurt sans laisser d'héritier, ses femmes sont libres d'épouser qui elles veulent; mais si elles viennent à avoir des enfans, ils appartiennent au premier mari.

*Purification pour le meurtre.* — « Quand un homme en a tué un autre à la guerre ou dans un combat singulier, il ne lui est pas permis de rentrer en ville avant que d'avoir été purifié. S'il est pauvre, ses parens ou le chef fournissent un bœuf pour sa purification. Cette cérémonie a lieu vers le soir. On égorge le bœuf, on jette ses entrailles, et après lui avoir fait une large ouverture au milieu du corps avec une lance, on fait passer le meurtrier au travers, pendant que deux hommes tiennent ouvert le ventre de l'animal. Le bœuf ainsi tué est donné pour nourriture aux pauvres; la tête et le cou sont envoyés à l'oncle de celui qui a été ainsi purifié. — Le meurtre proprement dit n'est pas toujours puni de mort, car le meurtrier peut se racheter avec quelques bœufs.

*Purification concernant les femmes.* — « La purification des femmes dure un mois; pendant ce temps, elles tiennent leur porte fermée, et une gardienne est placée devant la maison pour en défendre l'entrée. Le mois étant écoulé, deux bœufs sont égorgés pour célébrer la naissance du nouveau-né. Le premier de ces bœufs est donné par les parens de la femme, le second par ceux du mari. Après cette fête, la femme peut de nouveau se montrer en public, et son mari est libre de rentrer chez elle. Il n'y a point de purification pour l'adultère et le vol. Dans le premier cas, on punit le coupable en le privant de

tout ce qu'il possède ; quant au vol , c'est le chef qui fixe lui-même la peine suivant les cas particuliers. »

Il est à peine besoin d'ajouter que les diverses pratiques dont on vient de lire une description , et dont quelques-unes ne sont que puérides , tandis que d'autres sont le résultat d'une superstition grossière , n'existent que parmi les tribus qui vivent hors des stations missionnaires. Dans l'intérieur des stations , l'influence des missionnaires , leur caractère , leurs instructions , leurs prédications , leurs remontrances ne permettent pas aux indigènes de conserver des usages dont on leur a fait connaître l'inutilité ou les abus. Aussi sera-ce reposer l'esprit du lecteur que de placer ici sous ses yeux un coup d'œil général sur la petite station de Motito , qui , sous tous les rapports , offre un si grand contraste avec Lattakou.

*Etat encourageant de la station de Motito.*

« Qui aurait vu cette station l'année dernière , dit M. Lemue , lorsque nous vînmes nous y fixer , et qui la reverrait aujourd'hui , la reconnaîtrait à peine. Les jardins sont bien cultivés ; le blé est prêt à être coupé dans quelques jours , et nous allons ajouter bientôt une seconde pièce à notre petite maison. Les habitans sont toujours bien disposés à entendre l'Évangile ; ils assistent tous les soirs à notre culte domestique ; le repos du jour du dimanche est régulièrement observé , et la plupart des femmes qui fréquentent l'école savent épeler. Il est vrai que tout cela pourrait bien exister sans conversion ; mais nous espérons que la grâce de Dieu commence à opérer un changement dans le cœur de quelques personnes. Plusieurs femmes semblent avoir ouvert leurs yeux à la lumière ; elles sentent vivement leur culpabi-

lité devant Dieu, et viennent souvent passer quelques momens avec moi pour s'enquérir de la voie du salut. Si l'œuvre du Seigneur se continue en elles, et s'il lui plaît de les affranchir du péché, comme je l'espère, j'aurai soin de vous tenir au courant de leurs progrès dans la foi. Il est à remarquer que les personnes qui ont reçu ces impressions salutaires appartiennent à la tribu des Baharoutsis; personne, parmi les habitans de Lattakou, autrement dits Batlapis, ne nous a encore procuré cette satisfaction. Hélas! ces derniers sont endurcis dans le mal à un degré effrayant; parce qu'ils n'ont point, pendant ces dernières années, éprouvé les mêmes revers que les autres tribus et qu'ils possèdent des armes à feu en assez grand nombre, ils se sont mis dans la tête qu'ils sont supérieurs à tous leurs voisins, et s'ils aiment à avoir près d'eux un missionnaire, c'est afin de pouvoir passer auprès des autres pour meilleurs et pour plus éclairés. »

Un passage du journal de M. Lemue, qui offre un grand intérêt, est celui dans lequel il rapporte une entrevue qu'il a eue avec un voyageur anglais, qui paraît avoir pénétré plus loin qu'aucun autre dans l'intérieur de l'Afrique méridionale. Nous allons le laisser nous raconter lui-même les faits les plus dignes d'attention qu'il a recueillis de la bouche de cet intrépide voyageur.

*Voyage de M. Mellen. — Mouches du tropique du Capricorne.*

« Le 13 du courant (décembre 1833), tandis que ma femme et moi nous étions occupés à tenir la classe du matin, voici venir à nous un Européen, avec une longue barbe, le visage défait, le corps épuisé de fatigue et un bâton à la main. Derrière lui marchaient quelques

Hottentots armés de fusils, et deux Métébélés (1) portant lances et boucliers. C'était Mellen, voyageur anglais, parti du Kourouman avec un autre Européen, cinq mois auparavant, pour aller faire la chasse aux éléphants. La vue des deux Métébélés répandit bientôt l'alarme dans Molito; mais rassurés par leur petit nombre, nos gens se ravisèrent et les environnèrent peu à peu pour les toiser des pieds jusqu'à la tête. Lorsque Mellen eut pris quelques rafraichissemens, je le priai de me raconter ses aventures, ce qu'il fit à peu près en ces termes :

« Nous avions dépassé de beaucoup le pays de Moussélékatsi, qu'aucun accident ne nous était encore arrivé. Nous savions qu'à environ quatre cent milles nord-est du pays de ce chef habitait une tribu de Béchouanas, qui possède beaucoup d'ivoire, et notre intention était de la visiter, dans le but de faire des échanges avec elle. Il y avait plus d'un mois que nous avions quitté la contrée des Zoulas, marchant toujours dans la direction du pays que nous cherchions, quand nous entrâmes dans une vallée spacieuse, où se trouve une rivière du nom de Tlatla, qui coule de l'ouest à l'est. Les habitans nous avaient avertis que les mouches étaient dangereuses dans ces quartiers; mais nous n'en voulûmes rien croire. Bientôt cependant nous eûmes lieu de nous repentir de ne les avoir pas écoutés. Nos bœufs commençaient à dépérir, et après les avoir examinés de près, nous nous aperçûmes que les mouches étaient l'unique cause de leur dépérissement. En toute hâte nous essayâmes de rebrousser chemin et de revenir sur nos pas, pour les sauver s'il était possible; mais il était déjà trop tard.

---

(1) Ou Zoulas de la tribu de Moussélékatsi.

Bœufs, chevaux, chiens, tout était attaqué : leurs yeux commençaient par se ternir ; puis ils languissaient pendant quelques jours et finissaient par tomber morts. Nous nous vîmes ainsi seuls dans le désert avec nos waggons, à environ deux cent milles au-delà des frontières du pays des Zoulas. Je laissai alors Gibson, mon compagnon de voyage, à la garde des waggons, et je me hasardai à reprendre le chemin du Kourouman pour m'y procurer des bœufs, afin de pouvoir ramener notre équipage délabré. Il y a, continua-t-il, dix-neuf jours que je me suis séparé de lui (1). Je n'avais en le quittant qu'un peu de blé, que m'avaient procuré les natifs, et c'est après avoir souffert la faim, la soif et la fatigue que j'arrive chez vous avec mon bâton. » Les souffrances qu'a endurées ce pauvre malheureux sont en effet incroyables. Près des tropiques, où ce terrible accident lui est arrivé, dans un pays inhospitalier habité par des barbares étrangers à tout sentiment de pitié, ayant à lutter à la fois contre la faim, la soif, les bêtes féroces et le découragement, quels dangers n'a-t-il pas dû courir ! Chose remarquable ! malgré tant de sujets de tristesse, Mellen était aussi gai que je l'eusse jamais vu, et le seul de sa troupe, quoique Européen, qui eût pu continuer sa route ; les Hottentots et les Métébélés étaient si exténués de fatigue, qu'ils n'auraient pu le suivre deux jours de plus. Me rappelant dans quelle situation pénible nous nous étions trouvés avec les mêmes hommes, lors de notre retraite du pays des Baharoutsis, je fus trop heureux de pouvoir lui être utile dans cette circonstance. Mon waggon partit le même jour pour le conduire avec les gens de sa suite au Kourouman, où il

---

(1) Il est à remarquer qu'un waggon n'aurait pas pu faire ce trajet en aussi peu de temps.

désirait se rendre. Mellen ne se possédait plus de joie ; il ressemblait à un homme qui revient à la vie.

« Les détails qu'il nous a donnés sur les habitans et sur la nature du pays , où il a failli devenir la victime de son génie entreprenant , m'ont paru tout-à-fait nouveaux et curieux. Pour nous , qui avons demeuré quelque temps dans le pays des Baharoutsis , ces mouches meurtrières n'étaient pas venues à notre connaissance. Il paraît , d'après toutes les informations qu'il a prises , qu'elles ne se trouvent que sur une certaine étendue de pays très-limitée , le long des bords de la rivière Tlatla. L'année dernière il pénétra beaucoup plus loin sans les rencontrer , parce que la route qu'il avait prise était plus à l'ouest. Elles sont surtout dangereuses en été , et attaquent de préférence le gros bétail , les chevaux et les chiens. La santé de nos voyageurs n'en a pas souffert , et ce qui est digne de remarque , ce pays est habité par des indigènes , en petit nombre il est vrai , lesquels nourrissent des brebis et des chèvres. *Tsetse* est le nom que les natifs donnent à ces mouches , qui du reste n'ont rien d'extraordinaire ; elles sont de la grosseur des mouches communes que l'on trouve en Europe , et ne se distinguent que par leur trompe , qui est beaucoup plus longue. Elles n'étaient pas en très-grand nombre , quand elles attaquèrent nos voyageurs ; mais le poison dont elles sont munies est si violent qu'il suffit de leur piqure pour faire mourir un animal en fort peu de jours. Cette malheureuse découverte sera un avertissement pour les voyageurs subséquens , et en particulier pour le docteur Smith , naturaliste de la colonie , qui doit explorer ces contrées , à la tête d'une expédition scientifique envoyée par une société du Cap (1). »

---

(1) Voyez , sur le but de ce voyage de découvertes , 8<sup>e</sup> année , p. 378.  
(Rédacteurs.)

*Renseignemens géographiques et statistiques sur la  
contrée au nord-est de Lattakou.*

« Il paraît que M. Mellen a pénétré jusqu'au tropique du Capricorne. L'année dernière, au solstice d'été, le 21 décembre, il fit une observation au moyen d'un bâton planté perpendiculairement en terre ; il se trouva que l'ombre était nulle, et il en conclut qu'il touchait au tropique (1).

« Il a trouvé un certain nombre de rivières, dont les principales sont les suivantes : la Merikoa et la Lampoupou dans le pays de Moussélékatsi, et la Tlatla sur les bords de laquelle sont les mouches dont j'ai parlé plus haut. Toutes ces rivières, ainsi que celles du pays des Baharoutsis, coulent à l'est, et vont se jeter dans le canal de Mosambique. Comme l'on n'a jamais suivi leur cours, il serait difficile de déterminer sous quel degré de latitude elles se déchargent dans ce canal ; mais il est probable qu'une partie de ces rivières font leur jonction à la mer, au nord de Delagoa. Quoi qu'il en soit, on comprend pourquoi ce pays et celui des Baharoutsis sont mieux cultivés que Lattakou et son territoire. Le bassin dans lequel se trouvent toutes ces rivières est contigu à la mer, tandis qu'ici nous sommes encore dans l'immense bassin de l'Orange, qui finit chez les Baharoutsis. En partant, on a trouvé le point le plus élevé du pays, quand on touche à cette dernière tribu. Mamori, Morimane, Makama, sont autant de sources du pays des

---

(1) Cette circonstance nous porte à croire que M. Mellen est le voyageur dont nous avons parlé d'après le journal de Graham'stown, sous le nom de Mallon, p. 222.



Baharoutsis, et coulent à l'est. La Malopo, au contraire, prend sa source à une journée environ en-deçà des Baharoutsis, et coule à l'ouest. Il est évident que la Malopo est la dernière rivière de ce côté qui fasse encore partie du bassin de l'Orange; car quand je fis un voyage chez les Kalliharry (1), au nord-ouest du Kourouman, je traversai le lit de cette rivière, qui coulait, ainsi que celle du Kourouman, dans la direction de l'ouest. Il ne s'y trouvait point d'eau, il est vrai, car la Malopo ne coule pas à plus de trois journées de loin, à partir de sa source; mais soit que l'eau ait autrefois coulé régulièrement dans ce lit, soit que celui-ci n'ait été creusé que par des débordemens occasionés par de fortes pluies, les natifs ne doutaient aucunement que ce ne fût là une continuation de la rivière Malopo.

« Pour revenir de cette digression, Mellen dit que les crocodiles abondent dans la Lampoupou et la Tlatla. Les éléphants s'y trouvent aussi en grand nombre, dans certaines saisons de l'année. Sa suite et lui ont tué un serpent d'une grosseur énorme, très-probablement de l'espèce du *boa constrictor*. Les natifs leur ont dit qu'il n'avait aucun poison, mais qu'il détruisait le bétail et les bêtes fauves en jetant ses plis meurtriers autour de la poitrine de l'animal, auquel il ôtait ainsi la respiration en quelques minutes.

« Aussi loin que notre voyageur a pénétré, les indigènes parlent la langue sichuane. Les tribus voisines de Moussélékatsi sont ses tributaires; il les oblige à lui fournir toutes les productions du pays, telles que du blé, des fourrures et de l'ivoire. L'un de leurs chefs, nommé Pilni, a sous lui plusieurs villages assez considérables. Plus loin sont les Barbariri, indépendans de Moussélékatsi.

---

(1) *Voyez* 7<sup>e</sup> année, page 496 et suiv.

Ceux-ci ont très-bien reçu Mellen, et ne pouvaient revenir de leur étonnement, en voyant des blancs avec leurs waggons. Viennent ensuite les Mantaëtis, les mêmes qui ont autrefois menacé la colonie d'une invasion; mais Mellen n'a pas poussé jusque chez eux; il ignore s'il en aurait été bien ou mal reçu.

« Il y a long-temps que nous avons entendu parler d'un grand lac qui doit se trouver au nord de toutes ces tribus. Mellen n'a pu obtenir aucun renseignement satisfaisant à cet égard, parce que tous s'accordent à garder le secret sur ce qu'ils savent des tribus qui se trouvent plus au nord, de peur que les Européens n'aillent les visiter. Si nous en croyons un vieillard qui demeure ici, il dit y avoir été dans sa jeunesse et avoir bu de l'eau de ce lac, qui est très-douce. Il parle avec une espèce d'enthousiasme des prodiges qu'il a vus dans ce pays. Il assure même avoir vu de ses propres yeux des hommes qui marchaient sur l'eau dans de *petites maisons*, et qui avançaient en faisant des mouvemens avec leurs bras, probablement des canots et des rames. »

Tout ce qui tient au caractère et aux plans de Moussélékatsi doit intéresser nos lecteurs, qui savent avec quelle joie nos frères s'étaient livrés à l'espérance de fonder une station au milieu de sa tribu. Ils ne trouveront donc pas étonnant que nous leur communiquions les nouvelles que M. Mellen a données à M. Lemue sur ce despote de l'Afrique méridionale.

#### *Moussélékatsi et son ambassade.*

« La nation des Métébélés se trouvait la première sur la route de Mellen, après qu'il eut quitté ses waggons. Dès qu'il fut parvenu à leurs avant-postes, il demanda à être conduit auprès de Moussélékatsi. Un chef prit aussitôt

ses armes et son bouclier et l'y accompagna. Le roi des Zoulas lui procura de la nourriture en abondance, pendant le temps qu'il demeura chez lui; mais malgré les protestations d'amitié qu'il lui fit, il ne se montra pas généreux dans cette occasion. Rien ne lui eût été plus facile que de tirer Mellen d'embarras, en lui fournissant quelques attelages de bœufs pour aller chercher ses wagons; mais au lieu de lui rendre ce service, il préféra exposer la vie de cet Européen et lui laisser faire à pied un pareil voyage, sous prétexte que ses bœufs n'étaient pas dressés à traîner une voiture. Tels sont invariablement le caractère et la conduite des sauvages; ils ne manquent jamais d'excuses, quand il est question de vous obliger. Visitez-les, quand tout vous sourit, ils vous combleront de démonstrations d'amitié, dans l'espoir d'obtenir de vous quelques présents; mais si vous vous trouvez dans l'embarras, ils se riront de votre misère. Mellen avait une cravate de soie, qui attira l'attention du chef; celui-ci sut trouver moyen de s'en emparer, sans proprement la lui prendre. Il ne se lassait pas de l'admirer, et semblait dire au pauvre voyageur, comme autrefois Denys le tyran en parlant du manteau d'or d'Apollon: *en été c'est trop chaud; en hiver c'est trop froid*. Mellen remarqua son désir, et la lui donna.

« La nation des Zoulas se multiplie comme les saute-relles en bon pays. Les terres sont mieux cultivées que jamais. Tout s'exécute avec ordre. La terreur rend les Zoulas ponctuels. Le chef suffit à tout; il descend dans les plus minutieux détails du gouvernement. L'habile 'Nkoto, l'un des principaux chefs, qui était toujours à la tête des ambassades que Moussélékatsi nous envoyait dans le temps que nous étions chez les Baharoutsis, est accusé d'avoir abusé d'une jeune personne non mariée. On était occupé à lui faire son procès. Il n'y a pas d'ap-

parence qu'il souffrira la peine capitale ; mais il perdra sans doute son rang. Dingaan est peut-être actuellement aux prises avec Moussélékatsi. Ils se sont battus dans le courant de l'année dernière , mais sans en venir à un combat décisif. Quand Dingaan fut sur le point de l'attaquer, il lui envoya deux messagers avec un bœuf pour l'en avertir. Moussélékatsi fit couper le nez et les oreilles du bœuf , et le renvoya ainsi mutilé à Dingaan : c'était là sa déclaration de guerre. Lorsque les deux armées sont prêtes à en venir aux mains , elles se tiennent long-temps immobiles en présence l'une de l'autre. Puis elles s'excitent au combat par des chants qui respirent la férocité. Ensuite ils jettent une assagaie contre l'ennemi à une certaine distance , et s'approchant peu à peu à quelques pas les uns des autres, ils se poignent avec l'assagaie qui leur reste. Telles sont les nouvelles les plus récentes venues du pays des Zoulas. Les deux Métébélés nous ont dit aussi que Chaka , Dingaan et Moussélékatsi étaient frères. Le premier a été assassiné par le second, qui habite les environs de Port-Natal.

• Moussélékatsi est fâché que nous l'ayons quitté. Il a envoyé deux hommes, sous la conduite de Mellen, pour nous demander quelles sont les raisons qui nous ont déterminés à revenir à Lattakou. Je leur ai répondu que la faute ne devait en être imputée qu'à leur chef, qui ne nous avait jamais montré de confiance, et qui avait violé tous ses engagements ; que lorsque le frère Pellissier lui fit une visite, il lui avait promis qu'il se fixerait près de lui avec l'un de nous, Rolland ou moi, et avait eu soin en même temps de lui faire comprendre qu'il était nécessaire que quelqu'un demeurât chez les Baharoutsis, selon notre premier engagement ; que Pellissier lui avait demandé du temps pour se préparer, et qu'au lieu de s'en tenir à ces conventions, dès que Moussélékatsi avait

appris que l'ennemi approchait, il avait envoyé des hommes pour nous emmener tous chez lui. Je tâchai ensuite de leur faire entendre que nous étions venus dans ce pays pour annoncer l'Évangile et non pour combattre, et que d'un autre côté, les importunités de leur chef étant devenues de plus en plus excessives, il nous avait été impossible de satisfaire à toutes ses demandes, puisqu'il nous fallait quelquefois nourrir jusqu'à quinze de ses messagers, nous mettant souvent en réquisition pour dix articles différens, parmi lesquels étaient comprises des munitions de guerre. Pouvions-nous consciencieusement les leur donner? Etions-nous rois comme lui, pour continuer sur un pareil pied et mener un tel train? Les deux députés ont paru sentir combien nos plaintes étaient fondées. J'ai aussi fait dire à Moussélékatsi que le frère Rolland irait probablement, à son retour de la colonie (1), s'expliquer avec lui, et qu'ils pourraient statuer ensemble sur les conditions auxquelles il consentirait à demeurer avec lui. Cela a paru leur faire un grand plaisir, et ils ont répondu que quand Moussélékatsi apprendrait cette nouvelle, son cœur serait *blanc*, et qu'il se réjouirait *beaucoup, beaucoup, beaucoup*. Nous avons lieu d'espérer que notre retraite aura eu pour heureux résultat de montrer à ce chef hautain que nous sommes indépendans, et que nous n'avions aucun mauvais dessein ni aucun motif d'intérêt en allant nous fixer chez lui.

---

(1) A l'époque où les députés du roi de Zoulas arrivèrent à Motito, M. Lemue se trouvait seul dans la station, M. Rolland ayant été appelé à faire un voyage dans la colonie, où il a épousé mademoiselle Elise Lyndall, jeune chrétienne fidèle et dévouée, qui a quitté l'Angleterre pour propager dans la colonie du Cap le système des *Infant-Schools*. Ce mariage a été béni à la baie d'Algoa, le 2 janvier 1834.

Moussélékatsi ne cesse de dire tout haut que Pellissier *est le meilleur de tous les blancs qu'il ait jamais vus.* »

Nous terminerons ces extraits en communiquant à nos lecteurs le passage qui sert comme d'introduction à la lettre de M. Lemue et dans lequel ce missionnaire, donnant essor aux sentimens d'amour fraternel qui l'unissent à tous les membres du Comité et à tous les chrétiens de France, nous montre d'une manière si touchante et si frappante en même temps, qu'une distance de plusieurs mille lieues n'affaiblit point la communion spirituelle qu'entretiennent entre eux les rachetés du Sauveur. Nous espérons que les paroles de charité et d'espérance de notre frère iront au cœur de ceux qui les liront, comme elles ont été au nôtre, et qu'elles auront pour fruit d'étendre et de fortifier la sympathie que nous éprouvons déjà pour lui et pour tous ses compagnons d'œuvre, et d'appeler sur eux tous par la prière, plus de bénédictions encore que par le passé.

### *Le fruit de l'épreuve.*

« Votre affectueuse lettre du 22 avril 1833, écrit M. Lemue au Comité, nous est parvenue, il y a quelques jours. La sympathie que vous avez montrée dans nos épreuves, nous a émus. Votre affection pour les serviteurs de Christ n'est point équivoque. Le sceau de la charité et de l'amour fraternel est empreint dans vos lettres, et à mesure que nous les lisons, nous sentions un feu céleste nous consumer intérieurement. Ah! nous sommes trop heureux d'avoir enduré quelques souffrances pour l'amour du Sauveur! Si ces souffrances pouvaient tant soit peu contribuer à rallumer le zèle de nos Eglises, si du moins un seul de nos compatriotes animé de l'Esprit du Seigneur, et aiguillonné par la vue

des difficultés se sentait pressé de suivre le précepte de Jésus-Christ : *Vends tout ce que tu as et le distribue aux pauvres, et tu auras un trésor au ciel; puis viens et suis moi*, nous nous trouverions dédommagés au centuple de toutes nos souffrances. Béni soit le Seigneur qui nous console dans toutes nos afflictions ! *Car nous nous regardions nous-mêmes comme étant condamnés à la mort, afin que nous n'eussions point de confiance en nous-mêmes, mais au Dieu qui ressuscite les morts, qui nous a délivrés d'un si grand danger de mort et qui nous en délivre; et nous avons cette espérance en lui, qu'il nous délivrera encore par la suite; étant aussi aidés par vous et par les prières que vous ferez pour nous, afin que plusieurs personnes ayant contribué à nous faire obtenir cette faveur, plusieurs aussi en rendent grâce pour nous.* Mais si nous bénissons aujourd'hui le Seigneur pour les afflictions qu'il a daigné nous envoyer, bientôt nos Églises le béniront pour le triomphe de la croix. Déjà un rayon d'espérance paraît sur l'horizon. Trois frères et une sœur sont arrivés (1) : l'on entend dire qu'ils prêchent le nom de Jésus-Christ chez des gentils, dont le nom était resté jusqu'à ce jour dans l'oubli (2). Déjà vous appercevez de loin la montagne de Moriija qui s'élève avec majesté devant vos yeux, et ce beau nom, qui retentit d'une manière si douce aux oreilles de nos frères, leur apprend que *Dieu a pourvu*, et à quoi ? à l'assurance qu'il ne nous abandonnera pas. Qui l'eut cru ? Le petit Gingis-Chan de l'Afrique revient de son erreur. Notre retraite semble l'avoir laissé dans l'étonnement, et nous entrevoyons

---

(1) Les missionnaires Arbousset, Casalis, Gosselin et mademoiselle Colany, l'épouse actuelle de M. Lemue.

(2) Les Bassoutos.

(Rédacteurs.)

dans l'avenir la perspective d'aller un jour reprendre possession de notre poste chez les Baharoutsis. . . Ce n'est pas à dire que Motito doive être abandonné. Cinq cents personnes pourront vivre ici aisément par la suite. Cet endroit deviendra le rendez-vous de nos frères; ils s'y reposeront quelque temps et pourront y faire leurs préparatifs pour pénétrer plus avant dans l'intérieur. Et lorsqu'une fois ils seront dans l'intérieur, sans moyen de communication avec la colonie, ils pourront donner commission à leurs frères de Motito de leur procurer des provisions, et ils n'auront qu'à envoyer un waggon pour les chercher sans avoir besoin de se déplacer (1).

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

### CHINE.

*Lettre du docteur Morrison sur les progrès et l'avenir de la mission dans ce pays.*

UNE lettre du docteur Morrison, portant la date du 14 octobre 1833, est conçue en ces termes :

« Dieu a envoyé de différens côtés du secours à la Chine; mais tous ensemble nous combattons pour l'Évangile. Vous êtes par conséquent désireux de savoir ce que nous faisons, moi, Afa, Agong et d'autres. Le voici : Nous avons travaillé ou chacun dans notre particulier ou tous ensemble à multiplier et à distribuer les exemplaires de la Parole de vie. Nos services du dimanche

(1) Nous renvoyons au prochain numéro les extraits des lettres de MM. Arbouset et Casalis. (Rédacteurs.)



ont continué , comme de coutume. Nous avons fait servir la presse à répandre , sous toutes les formes , la connaissance de Christ. Nous avons , dans une cause qui est celle du Seigneur , uni nos efforts à ceux de nos compagnons d'œuvre des autres Eglises , et appelé par nos prières et nos supplications l'influence du Saint-Esprit sur nos travaux. Nous avons cherché à réveiller de leur sommeil les chrétiens qui ne le sont que de profession , et à amener à la foi les païens aveugles. Nous avons commencé à publier un journal , sous le titre de l'*Évangéliste* ; mais les catholiques romains portugais qui résident à Macao nous ont forcés à en suspendre la publication. En échange , nous continuons à imprimer des traités religieux sur feuilles volantes ou sous d'autres formes.

« Il y a quelques jours que Léangafa a eu une belle occasion de distribuer les *leçons de la sainte Ecriture* et les traités qu'il a composés lui-même , parmi les étudiants réunis à Canton en très-grand nombre. Ces jeunes gens s'étaient rendus dans cette capitale de province , de villages et de villes situés à cent milles de distance. Afa , accompagné de deux de ses élèves , leur a publiquement présenté ces livres religieux , qu'ils ont reçus avec avidité ; plusieurs d'entre eux , après les avoir lus , sont venus en redemander. Afa me dit , dans une lettre , qu'il s'était d'avance préparé aux conséquences d'une pareille démarche , c'est-à-dire qu'il s'était attendu à une persécution , mais que jusqu'au moment où il m'écrivait tout était demeuré en paix.

« Afa sent le besoin de travailler pendant qu'il est jour. De terribles calamités ont fondu cette année sur la province de Canton , qui a été ravagée par des inondations causées par des pluies non interrompues et par des tempêtes. Des milliers d'individus ont trouvé la mort.

dans les eaux ou sous les ruines de leurs maisons, ou ont péri de disette et de misère, parce qu'ils n'avaient plus ni toit pour s'abriter, ni alimens pour se nourrir. La maison d'Afa a été, parmi tant d'autres, emportée par les eaux. En général, un voile de deuil couvre la Chine : au nord, la sécheresse et la famine; au sud, les pluies et les inondations; dans quelques endroits, la lance et l'épée, et dans le harem impérial, la mort de l'impératrice, ont été tour à tour la source de beaucoup de désolations. Nous savons tous, du moins par les livres, que la prospérité est pleine d'écueils, et que l'adversité est l'école de la sagesse. Puissent ces afflictions conduire à la repentance les habitans de la Chine ! »

En décembre, le docteur Morrison ajoutait :

« Il y a vingt-six ans que j'abordai pour la première fois sur les côtes de la Chine. Aux travaux des années précédentes, qui se composent de la traduction de la Bible, de la composition du dictionnaire chinois et de la fondation du collège, j'ai à ajouter cette année la publication de soixante mille pages de traités contenant, pour la plus grande partie, des extraits des saintes Ecritures, et celle de dix mille exemplaires d'un petit livre, de soixante pages, renfermant des prières et des cantiques. Toutes ces publications ont été imprimées avec des caractères chinois mobiles, au moyen de notre imprimerie, que j'ai établie l'année passée pour l'usage de mon fils; nous l'appelons *la presse anglaise de Morrison*. Les imprimeurs et tailleurs de caractères sont tous élèves du collège anglo-chinois; deux d'entre eux, à savoir Léangafa et Keuhagang, sont occupés de l'impression des livres de notre Société; les deux autres, Achaou et Atseih, fréquentent régulièrement les services du dimanche, sans avoir encore été baptisés.

« Afa a passé ici avec moi trois mois de l'été, pour

m'aider à l'imprimerie ; c'est lui qui a composé ou approprié les caractères pour le recueil de prières et de cantiques. Depuis lors , Agong est devenu compositeur et imprimeur. Afa a aussi été occupé , pendant son séjour à Canton , à diriger les services du dimanche , à imprimer et à distribuer des traités. Afa et ses disciples ont manifesté un courage et une activité extraordinaires dans les distributions de traités qu'ils ont faites à Canton , parmi les marchands et les étudiants , pendant la durée de leurs examens. Jusqu'à présent les chefs du peuple ne les ont point molestés , ce dont ils bénissent Dieu leur Sauveur.

« Chooseensang , qui pendant plusieurs années a été professeur de langue mandarine au collège anglo-chinois , et que j'ai baptisé l'année passée , est maintenant mon aide-indigène , aux frais de la Compagnie. Il a commencé à lire l'Écriture et à prier dans sa famille , quoique dans le principe il ait dû endurer les railleries de sa femme , qui est païenne. De temps à autre ses voisins se sont joints à lui , et le dimanche il a un service qui dure une heure , et auquel assistent dix à douze personnes.

« M. Gutzlaff est parti de nouveau pour le nord , pourvu d'une grande quantité de Bibles et de traités , qu'il a reçus de Malacca et de Batavia.

« Cinq missionnaires américains sont venus soutenir la cause du Seigneur dans ces contrées. L'un d'eux est à Canton ; deux sont à Siam , et deux autres sont à Java.

« Je crois que le temps est venu de faire quelque chose pour la Chine ; des fils et des filles seront amenés au Seigneur , du pays de Sinim. Louez l'Éternel ! Alléluia. Amen ! »

*Lettre de Léangafa au trésorier de la Société des Missions de Londres.*

Nos lecteurs connaissent déjà, et par la lettre qui précède et par les nombreux détails que nous avons déjà donnés sur lui, ce chrétien chinois, les prémices du ministère du docteur Morrison à Canton (1). Ils seront réjouis d'apprendre de sa propre bouche que non seulement il persévère, mais qu'il est devenu un instrument de salut entre les mains de Dieu pour plusieurs de ses compatriotes. La lettre suivante, que Léangafa a adressée à M. Wilson, trésorier de la Société des Missions de Londres, accompagnait celle de M. Morrison, qu'on vient de lire :

« Léangafa, pénétré des sentimens d'une respectueuse obéissance, présente cette lettre au vénérable M. Wilson, en lui souhaitant une paix d'or.

« Il y a plusieurs années que j'ai sujet d'être reconnaissant envers le Seigneur, pour la gracieuse protection qu'il m'a accordée, et pour le don qu'il m'a fait de son Esprit, par lequel mon cœur a été ouvert et ma volonté réformée.

« J'ai à remercier aussi le docteur Morrison pour la bonté qu'il a eue de m'instruire; par ses soins je suis parvenu à une certaine connaissance des mystères de l'Évangile. Je prêche l'Évangile depuis quelques années, et j'exhorte les habitans de ma ville natale. Par la grâce de mon Seigneur et Sauveur, j'ai eu le bonheur d'en arracher quelques-uns des mains du diable, de les détourner du mal pour leur faire suivre la voie de la justice, de les porter à jeter loin d'eux leurs idoles, à

---

(1) Voyez entre autres, 8<sup>e</sup> année, page 40.

servir le Dieu vivant et véritable , à obéir et à croire au Seigneur et Sauveur , et à espérer le salut de leurs âmes.

« Cette année quelques personnes ont obéi et cru au Sauveur , et sont entrées dans l'Eglise générale de la sainte religion réformée. Nous sommes plus de dix qui , d'un même cœur et d'une même âme , servons continuellement le Seigneur , et apprenons à pratiquer les saintes doctrines de l'Évangile. Chaque saint jour du sabbat nous nous réunissons ensemble pour rendre grâce à notre Sauveur , pour le don ineffable de la Rédemption.

« Heureusement le Seigneur Dieu souverain nous a accordé protection ; de sorte que nous avons pu jouir de sa paix et de sa joie dans nos cœurs ; c'est pourquoi je prépare respectueusement cette feuille de papier , vénérable monsieur , dans le but de vous informer de ces choses , afin que vous puissiez , comme il est juste , rendre grâces à notre Père céleste de nous avoir convertis par sa grande grâce.

« J'espère de plus , vénérable monsieur , que vous voudrez bien prier pour nous notre Seigneur et Sauveur de nous accorder le secours secret de son Esprit , pour réveiller et sanctifier nos cœurs , afin que dès maintenant et jusqu'à la fin nous puissions persévérer dans la voie de ses commandemens , cultiver la vertu , et persuader aux hommes du monde de venir chaque année en plus grand nombre servir le Seigneur , et qu'ainsi nous puissions un jour monter ensemble dans les demeures célestes , et nous assembler avec ces vastes multitudes qui loueront en sa présence le Dieu existant par lui-même et éternellement vivant , pendant la durée inépuisable des âges de l'éternité.

« Comme saint Paul le dit , 1 Cor. , XIII , 12 :  
« *Maintenant nous ne voyons qu'à travers un verre*

*obscur, mais alors nous verrons face à face,* » nous qui croyons humblement au Sauveur, quoique nous ne puissions pas, avec les yeux de notre chair, voir la face bénie de notre Père céleste, nous sommes assurés cependant de contempler face à face, dans la vie à venir, la majesté de notre Seigneur qui est dans les cieux. Quoique vous et moi nous soyons séparés par les limites extrêmes de la voûte étoilée, et que nous ne puissions pas nous voir en personne, nous espérons toutefois de nous rencontrer et de nous voir un jour en la présence de notre Père céleste, pour louer à toujours son grand pouvoir.

« Mes vœux particuliers, monsieur, sont que vous puissiez désirer avec joie et délices d'assister dans les conseils du Très-Haut, et qu'au jour du jugement le Seigneur vous donne la couronne de justice qu'il a promise à tous ceux qui aiment l'apparition de notre Seigneur Jésus-Christ.

« Cette lettre est respectueusement placée par Léan-  
« gafa à la droite du fauteuil du vénérable M. Wilson. »

#### *Nouvelles de M. Gutzlaff.*

On a des nouvelles de M. Gutzlaff, qui vont jusqu'à la date du 28 novembre 1835. Ce jour-là il était à Toatuy, dans le Fokien, et exécutait son quatrième voyage le long des côtes maritimes du grand empire, respirant, comme il le dit lui-même dans une lettre à un chrétien de New-York, *l'air libre de sa patrie adoptive*. Les faits principaux que renferme cette lettre se résument dans les suivans :

1° La liberté du commerce doit avoir été publiée cette année dans toutes les provinces maritimes de la Chine;

2° M. Gutzlaff a présenté à l'empereur de la Chine

un mémoire, dans lequel il lui a prouvé par des autorités respectables que les plus grands sages de la Chine des siècles passés ont partout dans leurs ouvrages recommandé aux Chinois d'entretenir des relations libres avec tous les peuples du globe. Il a en même temps adressé un appel à la nation chinoise, dans lequel il traite la même question, en s'appuyant sur l'Évangile ;

3° Il parle d'un projet de voyage sur le Yang-tsze-Kiang, rivière aussi considérable que le Missouri et le Mississipi, et qui, traversant la Chine centrale, permet de remonter jusqu'à l'empire Birman et au Thibet ;

4° Il prépare dans ce moment un nombre considérable de traités, dont les uns sont déjà sous presse, destinés à être distribués dans un empire où, comme il s'exprime lui-même, *les lecteurs empressés se présentent par milliers pour les recevoir* ;

5° Il s'occupe de composer aussi divers écrits scientifiques, auxquels il espère procurer une immense circulation, au moyen des arrangemens qu'il vient de prendre avec un libraire du pays, homme riche et accrédité ;

6° Il se propose enfin de fonder bientôt un hôpital permanent dans le Tche-Chiang, car il ne peut suffire à toutes les demandes qui lui sont faites par les malades qui s'adressent à lui.

Pour l'exécution de tant et de si nobles entreprises, le lecteur chrétien ne manquera pas sans doute d'appeler sur M. Gutzlaff la bénédiction du Dieu tout-puissant, sur lequel seul il s'appuie.

---

## VARIÉTÉS.

---

*Un fait qui plaide éloquemment en faveur des Missions évangéliques.*

IL y a quelques années , lorsque les débris d'un vaisseau naufragé étaient jetés sur les côtes des îles Fidji , les malheureux échappés à la tempête pouvaient être sûrs d'être massacrés , si ce n'est mangés par les natifs de ces îles. Dans l'espace des quatre dernières années , les équipages de trois bâtimens naufragés ont cherché un refuge chez les Fidjiens, et pas un de ceux dont ils se composaient n'a péri. Veut-on connaître la cause d'un changement si étonnant dans les mœurs de ces insulaires ? Que l'on prenne la carte d'abord , et l'on verra que le groupe des Fidji est voisin de celui des îles des Amis. Que l'on se procure ensuite l'histoire des Missions évangéliques modernes , et l'on y lira que les îles des Amis ont embrassé le christianisme , et que par suite de leurs rapports avec les îles Fidji , plusieurs des insulaires de ces dernières îles ont été amenés à la foi chrétienne.

---

*Restauration des chapelles missionnaires à la Jamaïque.*

Le public chrétien a été informé , dans le temps , que les pertes endurées par la seule Société des Missions baptistes d'Angleterre , pendant la dernière insurrection des esclaves à la Jamaïque , s'élèvent à la somme de 17,900 liv. (447,500 fr.) Les ministres de sa majesté Bri-



tannique , après avoir examiné soigneusement cette affaire et reconnu que les chapelles et maisons d'écoles de ladite Société ont été illégalement et violemment détruites par des ennemis de la société et de la religion , ont proposé au parlement d'accorder à la Société des Missions baptistes un dédommagement de 5,510 liv. (157,750 fr.) Mais cette somme étant insuffisante pour faire face d'une part aux dépenses qu'exigera la reconstruction des chapelles démolies , et de l'autre pour éteindre les charges qui pesaient sur ces chapelles à l'époque de leur démolition , les directeurs de la Société des Missions baptistes ont fait , le 20 mai , jour de l'assemblée générale de cette Société , un appel extraordinaire aux amis des Missions évangéliques présents à l'assemblée , et séance tenante une souscription a été ouverte , qui , avant que la réunion fût dissoute , se montait à plus de 2,000 liv. (50,000 fr.) La souscription n'est point encore fermée ; mais elle parcourt l'Angleterre ; les chrétiens de toutes les dénominations tiennent à honneur d'y inscrire leurs noms ; et l'on ne doute pas qu'avant peu elle n'atteigne la somme de 450,000 fr. demandée pour le rétablissement du culte parmi les nègres de la Jamaïque. C'est ici un bel exemple de libéralité chrétienne à placer à côté du vote de la Société biblique britannique et étrangère , dont nous avons parlé dans notre dernier numéro (1) , et dont l'exécution coûtera à cette Société environ 500,000 fr.

---

(1) Voyez page 127.

*Départ de missionnaires américains.*

Du 21 mai au 30 juin dernier sont partis de Boston :

1° *Pour la mission chez les Birmans*, douze missionnaires, accompagnés de M. Wade, ancien missionnaire ; de deux convertis birmans, du docteur Bradley et de sa femme, et de mademoiselle White, appartenant à la Société des Missions baptistes ;

2° *Pour la mission chez les Mahrattas* (côte occidentale de la presqu'île de l'Inde), le rév. Allen Graves, et le rév. Sendol B. Munger, et leurs femmes ; MM. W. Hubbard et Amos Abbott, maîtres d'école et distributeurs de Bibles et de traités, et leurs femmes ; et mesdemoiselles Orpah Graves et A. H. Kimball, appartenant au Conseil américain pour les missions étrangères ;

3° *Pour la mission de la Chine*, M. Peter Parker, M. D. du séminaire théologique de New-Haven, appartenant également au Conseil américain.

En tout vingt-neuf personnes, qui dans l'espace d'un peu plus d'un mois ont mis à la voile de Boston, pour aller annoncer l'Évangile de Christ dans différentes contrées du monde idolâtre.

Le 5 mai, l'on avait vu partir, pour la mission parmi les Indiens têtes-plates, trois missionnaires envoyés par l'Église d'Ithaque (Etats-Unis), sous la direction du Conseil américain, savoir MM. Samuel Parker, Jean Dunbar, ministres du saint Évangile, et Samuel Alice, aide-missionnaire.

## SOCIÉTÉ

DES

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

## AFRIQUE MÉRIDIONALE.

## STATION DE MORIJA.

LETTRES DE MM. ARBOUSSET ET CASALIS (1).

POUR ceux de nos lecteurs qui ont suivi avec quelque attention l'histoire de la mission dans le pays des Bassoutos, depuis son origine, trois choses devaient leur donner de l'inquiétude. Ils devaient craindre d'abord que les travaux de nos chers missionnaires n'y fussent paralysés, ou tout au moins retardés aussi long-temps que le chef des Bassoutos persisterait à demeurer à Bossiou avec son peuple, et ne se rendrait pas aux instances de nos frères, qui le pressaient de venir s'établir auprès d'eux à Morija. D'après tout ce qui a été dit sur les déprédations des Korannas et des Bastaards, ils pouvaient redouter ensuite de la part de ces brigands une attaque contre Bossiou ou Morija, qui aurait compromis l'existence d'une mission naissante. Enfin, comme l'on savait les missionnaires français très-avancés dans un pays complètement inconnu, l'on pouvait s'alarmer pour eux des conséquences d'un trop grand isolement, d'un éloi-

(1) Du 28 et du 31 janvier 1834.

gnement considérable de tout établissement européen , et l'on devait être naturellement porté à leur souhaiter quelque société chrétienne dans un pays sauvage et sans aucune civilisation. Les lettres que nous venons de recevoir de MM. Arbousset et Casalis répondent à ces trois besoins , dissipent ces trois sujets de crainte. Elles nous annoncent d'abord que, vaincu par les sollicitations pressantes de nos amis et par l'expression vive des vœux de son propre peuple , Moschesch est descendu de Bossiou à Morija , et qu'une ville naissante s'élève autour du petit presbytère des missionnaires. Elles nous font part ensuite de la mort violente de l'un des plus redoutables chefs de Bastaards du voisinage ; elles nous apprennent enfin qu'encouragés par les succès que le Seigneur daigne accorder aux prières et aux efforts de nos frères , quatre missionnaires anglais et leurs femmes viennent d'arriver dans le pays des Bassoutos , et d'y fonder une station non loin de Morija. Nous allons communiquer à nos lecteurs des extraits des lettres des missionnaires , relatifs à ces trois événemens importants.

*Arrivée de Moschesch et de son peuple à Morija.*

« Nous avons acquis de jour en jour davantage , écrit à ce sujet M. Arbousset , la conviction que l'emplacement de Morija était le meilleur de tout le pays pour le but que nous nous proposons : beau site , terrain vaste , pâturages excellens , abondance d'eau , il réunit toutes les conditions requises pour la réussite de cette partie de l'œuvre missionnaire , qui consiste à fixer un peuple nomade et pasteur , et à le civiliser. D'ailleurs , comme nous sommes établis au pied de très-hautes montagnes , entre l'Orange et le Calédon , nous sommes favorisés d'un climat agréable ; le sol est fertile et non point sec

et brûlant comme en tant d'autres parties du sud de l'Afrique. Cette heureuse situation nous vaut en hiver un froid assez piquant, qui contre-balance admirablement les fâcheux effets de la saison chaude, et en été des pluies fréquentes, qui nous font espérer que nous pourrions nous passer de la pénible nécessité d'arroser nous-mêmes nos terres; ce qui nous porte à le croire, c'est que cette année, nonobstant la sécheresse extraordinaire qui a régné dans tout le pays, et qui a même fait tarir momentanément l'une de nos fontaines, nous recueillons présentement quelques fruits de notre jardin. A proprement parler, nous n'aurons besoin de l'eau de nos fontaines que pour la consommation de notre maison, et quant à abreuver notre bétail, la rivière qui coule à dix minutes de chez nous, et qu'en raison de son utilité, nous avons appelée la *Favorite* (dans la langue des Bas-soutos *Lorata* ou affection), nous suffira pleinement.

« Mais une fois notre conviction bien assise au sujet de l'emplacement de notre station, il convenait de parler à Moschesch avec autant de fermeté que d'instances, pour le déterminer à se transporter auprès de nous avec ses sujets; mais ici nous devons rencontrer des difficultés de plus d'un genre, qui toutes se résumaient dans l'indécision du chef principal : nous les avons mûrement pesées, et c'est après avoir remis notre cause entre les mains du Seigneur, en le suppliant de prendre soin lui-même de son œuvre, que nous nous sommes de nouveau transportés à Bossiou. Là, nous avons commencé par nous assurer de la faveur du peuple à notre égard; puis nous avons rappelé au chef la promesse qu'il nous avait faite lors de notre arrivée dans le pays. Nous lui avons encore fait connaître nos intentions; il a reçu de nous une seconde fois l'assurance que nous cherchions uniquement son bien et celui de ses sujets. Nous l'avons

exhorté ; les Bassoutos eux-mêmes l'ont exhorté , et dans un transport général on a composé à cette occasion une espèce de chanson , dont le commencement suffira , messieurs , pour vous faire juger des bonnes dispositions des esprits :

*Pelu'na* (1) *rata Sekoa* , etc. , etc.

Mon cœur aime les blancs.

Ils nous ont dit de venir avec nos femmes et nos enfans ;

Car ils ont à nous *parler une grande Parole*.

Ce que dit Gousselan (2) est beau ,

Ce que dit Arabousset est beau ,

Ce que dit Cassalis est beau.

Venez , afin que nous sachions ce que c'est que cette grande Parole.

« Moschesch cédant enfin à nos instances et au désir des siens , a commencé par nous envoyer un de ses fils , son gendre et le plus jeune de ses frères , tous trois petits chefs. Ensuite il s'est rendu lui-même à Morija , et cette dernière démarche a naturellement dissipé chez nous toute ombre de doute. Nous avons vu en cela la sincérité de ses intentions et la réponse du Seigneur à toutes nos prières.

« Déjà le plan de la nouvelle ville est tracé ; l'emplacement pour l'habitation du roi est désigné ; le peuple arrive en foule ; des huttes s'élèvent de toutes parts. Les hommes coupent les bambous et les lattes , et les plient en cintre ; les femmes apportent sur leur tête les roseaux et la paille qui doivent servir à recouvrir cette espèce de charpente africaine , et les jeunes gens travaillent les tresses de jonc pour consolider cet ouvrage. Chaque demeure sera entourée d'un enclos en roseaux.

(1) *L'u* en sichuan a presque toujours le son de *Pou*.

(2) *G* se prononce dur , comme en hollandais.

On a mis la main à l'œuvre avec ardeur , et on la poursuit avec joie. C'est un triomphe , messieurs , véritablement un triomphe ; ainsi Dieu couronne la foi de ses serviteurs ; ainsi nous assure-t-il pour la suite sa bénédiction ! »

M. Casalis, se référant, pour les détails sur l'arrivée du chef des Bassoutos dans la station de Morija , à la lettre dont nous venons de communiquer quelques fragmens , ne s'attache pas à nous faire un second récit de cet heureux événement ; mais il nous présente à ce sujet des réflexions qui nous ont paru toutes palpitantes de vie et d'intérêt :

« Quelle plus heureuse nouvelle aurais-je pu vous annoncer que celle de l'arrivée des Bassoutos dans notre station ! Le missionnaire instruit par la nature même de son œuvre et par ses expériences journalières à ne se réjouir *qu'avec tremblement* , éprouve quelque répugnance à communiquer les sujets de joie que le Seigneur lui donne. Cependant il est des cas où un pareil scrupule peut devenir condamnable , et il le serait certainement pour nous dans les circonstances présentes. Notre Société , long-temps éprouvée , doit louer Dieu de ce qu'il lui a fait voir de plus heureux jours , et pour cela il faut que les envoyés de cette Société l'invitent à l'action de grâce par le récit des bénédictions dont ils sont les objets. Je ne puis m'empêcher de jeter un coup d'œil rétrograde vers le jour où nous abordâmes en Afrique. Que de nouvelles affligeantes nous reçûmes en un seul moment ! Nos trois devanciers , après tant de voyages et de travaux , avaient été obligés d'abandonner leur station. Les Baharoutsis , les Barolongs , les Wankits , auxquels nous espérions prêcher l'Évangile , n'existaient plus. Que faire ? où porter nos pas ?... Cependant huit mois s'écoulaient à peine , et tout change de face. Notre frère

Pellissier se voit à la tête d'une des stations les plus considérables du sud de l'Afrique. Lemue se fixe à Motito , et reçoit chaque jour de nouveaux encouragemens. Une tribu tout entière nous appelle, nous accueille comme des bienfaiteurs , et consent à quitter les lieux habités par ses ancêtres , pour s'établir auprès de quelques étrangers. Qui ne verrait ici le doigt directeur de l'Éternel? Qui n'y verrait aussi le fruit des prières ardentes de nos frères de France? Ces prières nous ont aplani de grandes difficultés , contre lesquelles les moyens humains eussent échoué. Moschesch, malgré la sincérité de ses intentions, a paru reculer pendant quelque temps devant la pensée de quitter la montagne de Bessiou. Rien n'était plus naturel. Cette montagne extrêmement escarpée passe , à juste titre, dans ce pays-ci , pour un poste imprenable. Comment un chef, qui a été si souvent attaqué par ses ennemis , aurait-il sacrifié un avantage aussi précieux? Notre rôle dans cette affaire était extrêmement délicat. D'un côté il fallait que les Bassoutos vinsent s'offrir à nous de bon gré, sans arrière pensée ; d'un autre côté cependant nous devions, pour les intérêts de leurs propres âmes , réveiller leur attention sur les avantages qu'ils trouveraient à Morija, et employer tous les moyens d'influence qui étaient en notre pouvoir. Le Seigneur a daigné intervenir et mettre fin par sa grâce à nos inquiétudes. Oh ! puissé-je sentir assez vivement ce bienfait et fournir la carrière qu'il vient d'ouvrir à ses faibles serviteurs !

• « Vous le dirai-je ? L'arrivée de Moschesch a presque été pour moi un sujet de tentation. En voyant notre maison entourée d'hommes , de femmes et d'enfans , qui venaient , avec leur petit ménage et leurs troupes , se fixer auprès de nous , j'ai commencé à réfléchir d'une manière toute nouvelle à la charge dont le Seigneur m'a



revêtu. Les difficultés de notre œuvre m'ont paru plus grandes que jamais. Me voilà, me disais-je à moi-même, responsable de milliers d'âmes ? Ces âmes, comment sont-elles disposées ? La plupart n'ont qu'une faible idée du but pour lequel nous les appelons dans cette station. Nos prédications n'ont pour elles aucun attrait réel : peut-être s'attendent-elles à trouver ici des avantages temporels, des nouveautés chimériques. Et lorsque la première illusion sera passée, comment les retenir ? Ces pensées se pressaient dans mon esprit ; elles m'agitaient, et troublaient la joie que je devais goûter en un tel jour. Mais le Seigneur ne tarda pas à me rappeler ces paroles si simples et si consolantes de saint Paul : « Ne vous  
« inquiétez de rien ; mais en toutes choses exposez vos  
« besoins à Dieu, avec des prières et des actions de  
« grâces. » Aussitôt la paix et le calme me furent rendus. C'est ici l'œuvre de Dieu ; elle ne m'appartient pas ; si c'est son œuvre, il l'a embrassée à toutes ses époques, dans toutes ses phases. Nous l'avons prié de nous amener les Bassoutos, et il nous a exaucés. Maintenant remettons ce cher troupeau dans son sein paternel ; celui qui se nomme le bon Berger peut seul les conduire en Sion. Tout se réduit pour nous à remplir notre message.

« Pénétrés de ce sentiment, nous avons redoublé d'ardeur au travail, et si le Seigneur nous accorde les forces physiques nécessaires, nous continuerons désormais à nous occuper des constructions, afin de pouvoir vaquer le plus tôt possible à notre œuvre proprement dite. Cependant, comme cette époque est encore éloignée, nous consacrons, en attendant, plusieurs heures de la semaine à l'instruction élémentaire des Bassoutos. »

Un autre événement, dont nous avons à entretenir nos lecteurs, est celui de la mort d'un chef de Bastaards, qui menaçait depuis long-temps d'une attaque la tribu

des Bassoutos. M. Arbousset nous le raconte en ces termes.

*Mort violente de Knecht, chef de Bastaards.*

« Le second événement dont j'ai à vous parler, messieurs, est d'une nature bien différente du précédent, sans comparaison. Autant ce premier est propre à réjouir nos cœurs, autant celui-ci est déplorable; et pourtant nous pouvons espérer qu'il aura d'heureuses conséquences sous plus d'un rapport. Dans tous les cas, c'est un sérieux avertissement donné aux blasphémateurs. Un châtiment sévère de la justice divine vient de tomber sur Knecht, ce chef bastaard, dont le caractère vous est connu (1), et qui a si malheureusement *tourné la grâce de Dieu en dissolution*.

« Knecht avait reçu dans sa jeunesse les soins religieux du zélé missionnaire Read, et l'avait même assisté dans la fondation de la station du Kourouman. Mais plus tard il renia sa foi, se mit à la tête d'une bande de brigands, et monstre d'infidélité aussi bien que de crimes, il porta l'impiété au point de proférer ce blasphème épouvantable : « qu'il ferait bien désister Dieu de ses prétentions à l'adoration. » Ayant été engagé ce printemps dernier, par Danster (2), à lui faire une visite d'amitié, il se rendit à cette invitation, sans rien soupçonner au dire des uns, et, si l'on en croit les autres, en dépit de ses appréhensions, comme aveuglé et poussé par une

---

(1) Il vous a été désigné sous la qualification *d'émule de Piet-Witte-Foet* par le frère Casalis, dans son journal du 4 octobre 1833, Voyez page 140.

(2) Petit chef, qui ayant abandonné la Cafrerie, est venu s'établir, il y a quelques années, près de Philippolis, non loin de Gnousberg, où il vivait avec Knecht en bonne intelligence de brigandage.

Providence vengeresse. Si j'ajoute foi au dernier de ces deux récits , avant de partir il prit congé de sa famille , en ajoutant : « Je ne reviendrai plus ; » et en arrivant chez son hôte , il lui dit : « Me voici ; puisque vous voulez ma vie , tuez - moi. » Triste résignation ! Ce n'était pas chez lui courage et magnanimité ; l'heure du châtiement avait sonné. Il ne peut résister à la puissance qui le poursuit ; il ne recule pas devant la mort ; il ne songe point à se défendre ; il tombe , après une vie de crimes , sous le fer d'un sauvage. Ses adeptes présens périssent avec lui ; sa femme , ses enfans sont exterminés ou dispersés ; son bétail et tous ses biens sont enlevés. Un malheureux domestique de notre ami Pellissier , qui , malgré les charitables avertissemens de son maître , avait quitté son service pour se joindre à ces brigands , est aussi laissé pour mort dans la mêlée. Un seul homme trouve à s'échapper ; c'était un homme de bien : tous les autres impies et pervers sont balayés de dessus la face de la terre. Ainsi se sont accomplies les paroles du roi prophète : « Le méchant n'atteindra pas la moitié de ses jours. » Leur nom est effacé du nombre des vivans.

« Cette mort extraordinaire est une prédication très-puissante dans ces contrées ; ensuite elle tranquillise plusieurs chefs , et nous avec eux ; car Knecht avait juré de faire la guerre aux Cafres , « aussi long-temps qu'il lui resterait une goutte de sang dans les veines. » Une autre conséquence possible de cet événement , messieurs , pourrait bien être aussi l'occupation de la montagne laissée déserte par la mort du Bastaard ; et je prends ici la liberté d'exprimer le vœu que cet endroit devienne un jour un établissement missionnaire. Le sol en est riche et arrosé par une belle fontaine ; sa position géographique est aussi très-favorable , attendu qu'il se trouve entre Philippolis et nous , à peu de distance du Calédon. En général ,

messieurs, et puisque je touche à ce sujet, je vous dirai, en réponse à un article de la lettre de M. le directeur, du 22 avril 1855, que nous avons des raisons d'encourager le Comité à envoyer de nouveaux ouvriers dans ces contrées. Ils trouveraient facilement à s'établir chez les Bassoutos; ou bien ils pourraient essayer de rassembler quelques kraals dispersés, au nord-est de Philippolis, connus sous le nom de Pauvres-Bassoutos, et qui ont été dépouillés par les Korannas. Nos cœurs tressaillent de joie à la pensée d'embrasser de nouveaux collaborateurs français. Nous ne nous épargnerons en rien pour leur faciliter la réalisation de ces douces espérances. »

Il nous reste maintenant à parler d'un dernier fait assez important dans les dernières lettres des missionnaires, nous voulons dire l'établissement récent de plusieurs missionnaires anglais dans le pays des Bassoutos. Nous emprunterons encore ce récit à la lettre de M. Arbousset.

*Emigration des missionnaires wesleyens de Plaatzberg à Taba-Ounchou.*

« Les missionnaires wesleyens de Plaatzberg (1), au nombre de trois, MM. Archbell, Edwards, Jenkins et un aide-missionnaire, M. Cephton, obligés d'abandonner une station qui depuis une dizaine d'années n'offrait plus que de faibles ressources à la prospérité de leur bétail, viennent d'émigrer avec leurs paroissiens, en partie sur les terres de Moschesch et en partie sur celles des Man-

---

(1) Plaatzberg est situé près des montagnes Maguassé, au nord de la rivière Jaune. Cette station date de 1823; elle se composait d'un assez grand nombre de Béchouanas.

taëtis, et se sont établis à Taba-Ounchou (1), à vingt-cinq lieues environ de Morija. L'un d'entre eux est allé chez les Mantaëtis, où il ne paraît pourtant point encore définitivement fixé. Les chefs des deux nations (2) n'ont mis aucun obstacle à l'établissement de ces nouveaux évangélistes dans le pays; et pour nous, nous nous en sommes réjouis, en rendant grâces à Dieu de leur arrivée, et en reconnaissant dans cet événement que le temps est véritablement venu, où cette région inconnue et païenne doit être éclairée du glorieux flambeau de la croix.

« Sur l'invitation des missionnaires anglais nous nous sommes rendus auprès d'eux pour nous serrer mutuellement la main d'association. Des liens de fraternité chrétienne ont été établis entre eux et nous, et nous avons tout lieu d'espérer que de part et d'autre nous travaillerons de concert à l'avancement du règne de notre commun Maître et Sauveur. Nos frères wesleyens nous ont fait force amitiés; leurs femmes aussi se sont montrées, au-delà de toute expression, pleines de soins et d'obligeance à notre égard. Leurs maris ayant obtenu d'elles quelques jours pour venir nous rendre la visite que nous leur avons faite, nous les attendons incessamment, avec les avant-goûts de la joie chrétienne que cette nouvelle entrevue doit nous procurer. »

Après les communications qu'on vient de lire et qui étaient sans contredit les plus importantes que nos frères eussent à nous faire, et au sujet desquelles nous pensons

(1) Dans mon premier journal, daté de Morija, j'ai écrit Tabantsou; c'est ainsi que prononcent les naturels, par élision; mais la nouvelle orthographe est plus conforme à la racine *taba*, montagne, et *ouchou*, noir: nous l'adoptons. — Voir la carte du pays des Bassoutos et le Journal des missionnaires, deuxième livraison 1854, p. 42 et suiv.

(2) Moschesch, chef des Bassoutos, et Sekoniéli, chef des Mantaëtis, qui règne de concert avec sa mère. Comparez mon journal du 17 juillet 1853, p. 50.

que de vives et profondes actions de grâces doivent monter au pied du trône des miséricordes , on ne nous saura pas mauvais gré d'extraire encore quelques fragmens de leur correspondance , qui nous ont paru aussi instructifs qu'édifiants.

*Construction d'un nouveau presbytère.*

M. Arbousset s'exprime à ce sujet comme suit :

« Une fois que par l'arrivée de Moschesch nous avons été tirés d'incertitude sur notre avenir , nous avons dû redoubler d'ardeur à l'ouvrage. Le plan d'une maison de soixante pieds de long sur seize de large , et qui sera divisée en cinq pièces , avec une cuisine sur le derrière , a été tracé ; les fondemens ont été creusés ; beaucoup de matériaux en bois et en pierres ont été recueillis , et ce matin même ( 28 janvier ) nous avons eu la joie de poser la première pierre. Puisse l'Eternel prendre plaisir à ces nouveaux efforts , les bénir et les sanctifier ! Il eût été doux pour ses serviteurs de commencer par lui élever un temple dans ces régions d'ombre de mort ; mais peut-être valait-il mieux qu'ils se construisissent premièrement une habitation un peu plus commode et un peu plus respectable que ne l'est la chaumière ; cela convenait à leur caractère et à leur œuvre : vous le comprenez vous-mêmes , messieurs. Car sans adopter , bien loin de là , l'opinion d'un auteur célèbre , et sans penser du missionnaire évangélique ce que celui-ci a dit du prêtre , *qu'autour de lui doit régner le mystère , que ses apparitions doivent être courtes parmi les hommes* , et que le respect et la confiance qu'on lui doit sont en danger de s'altérer , *si l'on peut le soupçonner homme comme les autres homme* (1) ,

---

(1) *Châteaubriand* , Génie du christianisme.

nous avons cru toutefois, qu'il devait commander le respect, en quelque manière, et l'expérience a prouvé qu'un extérieur grave par exemple, une demeure spacieuse, l'ordre dans sa maison, la propreté dans ses effets étaient au nombre des moyens qui réussissaient à prévenir favorablement des âmes simples. Nous n'avons pas craint de nous avilir aux yeux des Bassoutos, en mettant la main à ces travaux matériels, qui passent dans les pays civilisés pour des œuvres serviles; nous voudrions seulement, tout en nous y livrant, prévenir le mauvais effet qu'une assiduité trop habituelle à ces sortes d'occupations peut produire sur des esprits grossiers, amis de tout ce qui éblouit et impose, chez un peuple où les plus petits chefs ont des serviteurs; et cette considération nous a paru assez puissante, après de mûres réflexions et de longs combats, pour nous déterminer à nous bâtir d'abord une maison, de préférence à une école ou à une église.

« Depuis six mois, au reste, les travaux de la station reposent sur nos bras, et nous ne nous sommes point encore aperçus que les Bassoutos aient rien perdu de la haute idée qu'ils ont conçue des blancs. Nous n'avons négligé aucune des occupations que nous avons reconnues nécessaires; nous nous sommes livrés à toutes indistinctement sans nous faire aider, comme nous aurions pu le faire en mainte occasion, par des personnes capables de nous seconder (1), et cela par un principe d'économie. Le matin nous avons régulièrement pris sur l'épaule un pic, une large cognée, un marteau pesant, et nous sommes allés déraciner péniblement des cailloux, abattre des arbres et les charrier, réduire en mille fragmens un grès dur et irrégulier, ou bien encore délayer du tuf en le mêlant avec de la bouse de

---

(1) J'entends par là les quelques Bastaards qui se sont fixés auprès de nous, et qui sont à demi-civilisés.

vache, afin d'en cimenter notre toit (1). Et maintenant la prière que je fais à Dieu est qu'il nous conserve et nous multiplie les forces corporelles qu'il nous a données, afin que nous puissions poursuivre et terminer l'œuvre que nous avons commencée... Notre nouvelle maison achevée, les deux parois de celle que nous habitons présentement seront abattues, et elle servira d'école, en attendant que nous en ayons construit une autre plus spacieuse. Jusque-là, nous devons nous contenter pour nos services du dimanche, et pour l'école qui a lieu trois fois par semaine, d'une enceinte en roseaux telle que les font les Béhouanas. D'après un petit changement apporté dans nos plans, depuis l'arrivée de Moschesch à Morija, l'après-midi du jeudi et celle du dimanche sont consacrées à l'instruction des Bassoutos ; l'après-midi du mardi et du vendredi est employée à préparer les Bastards, qui nous servent en quelque sorte de moniteurs, ainsi que deux indigènes, dont l'un est fils de Moschesch et l'autre son gendre, tous deux très-intelligens et en état de remplir ces fonctions. »

*Manière d'étudier la langue d'un peuple sauvage.*

« L'étude de la langue sichuane, écrit M. Arbousset, réclame aussi notre attention. Nous nous y livrons occasionnellement, quand le temps nous permet d'interroger les indigènes, ou d'appeler notre interprète à domicile, et de recueillir de sa bouche les principaux termes, ou bien encore lorsqu'il nous est possible d'avoir Moschesch

---

(1) La première habitation des missionnaires n'était guère autre chose qu'une mauvaise chaumière, construite à la hâte dans les premiers jours de leur arrivée à Morija, afin de pourvoir au plus pressé, qui était de se mettre eux et leurs effets à l'abri des injures de l'air.



pour maître. Quoique ne connaissant pas le hollandais , cet homme parvient à nous faire entendre jusqu'à des rapprochemens de mots assez délicats et parfois des idées assez abstraites. Assis auprès du feu , il porte le doigt sur un charbon , secoue la main en signe de douleur , et nous dit : *kia chesa* , je me brûle. *Ka sekoa* , demande-t-il sitôt après , c'est-à-dire , selon les blancs , pour signifier : comment est-ce que les blancs expriment cette idée ? Il attise le feu et continue : *kia besa*. Sa curiosité veut encore savoir le mot des blancs ; on le lui indique , et c'est ainsi qu'en très-peu de temps une foule de nouveaux mots ont été retenus et sont déjà usités parmi ce peuple ; ce qui nous fait espérer que leur langue harmonieuse , douce , remplie de figures de mots et d'onomatopées , très-riche autant que nos faibles observations nous ont permis de le remarquer , pour exprimer les choses de la vie habituelle , acquerra de jour en jour davantage beaucoup de termes qu'elle n'a point et qu'elle ne saurait avoir , tout en conservant son caractère propre et sa simplicité originelle. Les Bassoutos ont le talent naturel de rendre doux et agréables par la prononciation les mots les plus durs de la langue hollandaise. Ainsi *hals* , cou , en passant dans la langue sichuane est devenu *halosi* ; *shotel* , plat , s'est converti en *sekotelé* , au moyen , comme on voit , de l'interposition d'une voyelle après chaque consonne. En général , on peut dire qu'ils saisissent avec empressement tout ce qui est nouveau , tout ce qui pique leur curiosité ; ils sont à un haut degré imitateurs. Deux d'entre eux discutaient même un soir autour de notre waggon sur la primauté des langues. L'un soutenait la thèse que celle des boors ( fermiers hollandais ) méritait la préférence , parce qu'on pouvait l'écrire ; il finit par entraîner l'assentiment de l'autre. »

Le morceau suivant est extrait d'une lettre particulière de M. Casalis. On le remarquera facilement au ton familier dans lequel il est écrit; mais il ne nous en a pas paru pour cela moins propre à produire une profonde impression sur l'esprit des amis des missions évangéliques, à accroître leur sympathie fraternelle, et à les disposer à prier davantage et avec plus de sérieux pour ceux d'entre leurs frères qui, obéissant à la voix du Seigneur, ont quitté père et mère, frères et sœurs, amis et compatriotes pour l'amour de son nom et de l'Évangile.

*Un écueil de la vie missionnaire.*

« J'ai peu de choses à vous dire sur notre vie privée. Rien de plus monotone et de moins intéressant. J'avoue que pour le présent il nous serait assez difficile de faire un journal régulier, à moins de le calquer sur celui dont le Spectateur d'Addison nous offre un spécimen. Enfoncés dans les terres, loin du passage ordinaire des voyageurs, aucun événement, aucun incident nouveau ne vient changer le cours de nos pensées. Matériellement parlant, tout se réduit pour nous à parcourir de temps en temps un giron de deux lieues carrées, c'est-à-dire le territoire de notre station, et à travailler du matin au soir, en changeant quelquefois d'outils et d'occupation. On se fait difficilement à un pareil genre de vie, après plusieurs années de séjour à Paris. Cependant l'intérêt qu'un missionnaire prend à son œuvre suffit pour le préserver du mécontentement et de l'ennui. Il s'affectionne aux natifs; il se plaît dans leur société; il écoute d'abord avec bienveillance, puis avec empressement, les confidences qu'ils lui font au sujet de leurs coutumes, de leurs projets, de leurs peines, et c'est ainsi qu'il se naturalise

insensiblement au milieu d'eux. Je ne parle pas des compensations spirituelles, parce qu'il va sans dire entre nous qu'elles passent en première ligne. Sous quelques rapports notre vie offre plusieurs avantages précieux. Nous sommes parfaitement libres dans l'exercice de nos dévotions privées et publiques. Nous n'avons plus à combattre une foule de tentations qui résultent naturellement d'un combat journalier avec le monde. Toutefois ici, comme partout, le mal s'offre à côté du bien. La solitude et l'éloignement complet du monde ont des dangers. Le caractère *naturel* prend quelque chose d'âpre et de sauvage, lorsqu'il est dégagé des entraves de la politesse et des bienséances. Comparez les cailloux d'un torrent à ceux d'un étang immobile : les premiers roulés avec fracas les uns contre les autres sont beaux, réguliers et semblent même vernis ; ceux du lac au contraire, couverts de limon et de sédiments immondes, offrent un aspect repoussant. La même différence existe au moral entre l'homme modifié par le frottement continuel de la société et celui qui vit seul et ne soumet sa conduite extérieure qu'aux lois de sa propre raison ou de son caprice. On peut encore appliquer cette comparaison au caractère *spirituel* de tout chrétien soustrait à l'influence des cultes publics, et de la communion de ses frères. Le *cœur*, par défaut d'aliment ou d'exercice, court aussi de grands dangers. S'il n'a pas d'objets d'affection, il s'endurcit, il perd la faculté d'aimer ; s'il en a, et que le manque de communication le fasse souffrir, il s'aigrit, cherche à se jeter dans l'indifférence, et ne pouvant y réussir, tombe dans la mélancolie. Mais, enfin, me direz-vous, où voulez-vous nous mener par toutes ces remarques psychologiques ? A deux conclusions toutes simples, que j'exprimerai aussi méthodiquement que mes prémisses, au risque de pécher contre le style épistolaire. 1°. Pour préserver notre ca-

ractère et nos cœurs de l'effet pernicieux de l'isolement, ayez la bonté de nous faire jouir de votre société *par de longues et fréquentes lettres*. 2°. Que mes chers frères les missionnaires se prémunissent contre ces écueils. C'est beaucoup que de les connaître d'avance.

« Soutenez-nous par vos prières; combattez de loin l'influence de l'atmosphère de mort dans laquelle nous vivons. Nous ne connaissons plus ces cultes publics, ces réunions fraternelles, ces épanchemens de cœur qui font tant de bien. Lorsque nous nous recueillons pour prier, nos oreilles sont toujours pleines des chants sauvages et guerriers des Bassoutos. Cependant nous trouvons une grande compensation dans l'union que le Seigneur a établie entre nous trois. Dimanche dernier, nous primes la cène, et en nous donnant la main d'association, nous louâmes Dieu de ce qu'il nous a joints ensemble pour notre propre bonheur et l'avancement de son règne. »

*Demande d'un aide pour la station de Calédon, et décision du Comité à cet égard.*

Dans un postscriptum de la lettre dont il vient d'être fait mention, M. Casalis ajoute :

« Le frère Pellissier nous écrit souvent; il a grand besoin d'un collaborateur. Sa station est peut-être la plus considérable de toutes celles qui ont été fondées jusqu'ici en deçà du fleuve Orange. Il m'a vivement pressé d'aller le joindre; mais après de mûres réflexions, j'ai cru devoir demeurer à Morija. »

L'appel que M. Pellissier a adressé à M. Casalis était déjà connu du Comité, à qui le premier avait senti le besoin d'en faire part lui-même; mais comme le Comité ignorait encore de quelle manière M. Casalis y répondrait, il avait suspendu toute décision à ce sujet,

jusqu'à l'arrivée de nouvelles lettres d'Afrique ; mais du moment qu'il ne doutait plus que M. Pellissier ne fût demeuré seul à la tête d'une station importante, dont tous les travaux reposent sur lui, il ne pouvait balancer un instant à prendre cette circonstance en sérieuse considération. Aussi a-t-il arrêté, dans l'une de ses dernières séances, d'adjoindre prochainement un aide au missionnaire de Calédon, dans la personne de M. Jean Lauga d'Oraas ( Basses-Pyrénées ), qui partira, s'il plaît au Seigneur, vers la fin de l'année. En annonçant cette décision aux amis de notre institution, nous saisissons avec empressement cette occasion toute naturelle de leur recommander ce nouveau frère, et de les inviter à appeler sur lui, par leurs prières, les bénédictions et les dons qui doivent le rendre de plus en plus apte à remplir les devoirs de la charge importante et difficile dont il va bientôt être revêtu.

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

### OCÉANIE.

#### ILES DES AMIS.

LES îles des Amis, autrement appelées Tonga, à l'ouest de la Polynésie, ne comprennent pas seulement Tonga et Oua, proprement dites, mais encore le groupe des îles Hapae, celui des îles Vavao et celui de Nina ou Kebel, en tout près de deux cents îles, dont quelques-unes sont fort petites et sans habitans, et dont les autres sont très-peuplées. Jusqu'il y a quelques années, leurs habitans

vivaient dans la plus grossière idolâtrie ; mais *le soleil de justice, qui apporte la vie et la santé dans ses rayons*, s'est levé sur elles, et déjà plusieurs des indigènes de ces bienheureuses contrées ont vu et contemplé *cette lumière qui éclaire tout homme en venant au monde* ; et maintenant ils donnent gloire au Seigneur, et annoncent sa louange dans les îles.

Toutes ces îles sont sous la puissance d'un chef principal, qui réside à Tonga ; et, comme dans toutes on parle le même langage, ces deux circonstances réunies, jointes à celle bien plus importante de la conversion du chef de Tonga, nommé Tubou, permettent d'espérer une propagation de plus en plus rapide du christianisme parmi les indigènes de ces parages. Nous allons passer en revue les faits les plus importants qui se sont passés dans ces îles dans le cours des dernières années.

*Tonga.* — Cette île est la plus grande de toutes celles que nous venons de nommer. On y compte dix mille habitans. Tubou, son principal chef, fut baptisé en 1829, par le ministère des missionnaires wesleyens, et depuis lors il a persévéré dans la foi, dont il fit profession à son baptême. Son gouvernement est si doux, qu'il rappelle ces temps heureux où les Israélites n'ayant point de rois, *chacun d'eux faisait ce qui lui paraissait juste à ses propres yeux*. On pense généralement que si Tubou avait voulu user de l'influence dont il jouit, et faire prévaloir le christianisme par la voie de l'autorité dans tous les districts commandés par les chefs inférieurs de l'île, il ne resterait plus, à l'heure qu'il est, une seule idole à Tonga. Mais nous devons lui savoir gré d'avoir respecté la liberté de conscience de ses sujets, et nous réjouir de ce qu'il est assez intimement convaincu de la puissance de la vérité, pour abandonner au Seigneur et à l'avenir qu'il tient dans ses mains, la régénération spirituelle,

morale et civile de ceux de ses sujets qui n'ont point encore embrassé l'Évangile. La cause de Dieu fait des progrès remarquables dans Tonga ; le nom du Seigneur est glorifié dans toutes les parties du pays , et quoique plusieurs des chefs de seconde classe s'opposent encore à l'introduction du christianisme sur leur territoire , il y a lieu d'espérer qu'ils reviendront peu à peu de leurs préventions.

Tonga est divisée en six districts, savoir : Nukualofa , Hihifo, Bea, Mua, Vaini et Houma. Nukualofa est la résidence de Tubou. A Hihifo les fils du chef Ata , et plusieurs autres personnes ont embrassé la foi et ont souffert persécution pour l'Évangile ; et comme il leur était impossible de servir Dieu à Hihifo, suivant leur conscience, ils ont préféré abandonner ce lieu et se retirer dans un endroit du pays où ils pourraient vivre en toute liberté. En conséquence , ils se sont établis à trois milles d'Hihifo. Là , ils ont coupé des bois, bâti des maisons , défriché du terrain , et formant une petite société chrétienne avec leurs femmes, leurs enfans et leurs domestiques, ils y vivent en paix sous l'influence de l'Évangile. A Bea , la même chose à peu près a eu lieu ; les fils du chef Taufa ou Fae s'étant convertis à Christ, et ayant eu à endurer, à cause de cela même, une opposition qui leur empêchait de suivre le culte public et de profiter des moyens de grâce, ils se sont retirés sur les terres du chef Tubou, où il y a une chapelle et où le culte est régulièrement célébré. Les fils du chef Tuivakana, à Houma, font également profession de l'Évangile , et une chapelle a été établie dans ce district.

Les missionnaires espèrent pouvoir envoyer bientôt un missionnaire à Oua ou Eua, située à douze milles de Tonga ; en attendant quelques fidèles adorateurs de Dieu , qui s'y sont transportés des îles voisines, y seront comme une

semence divine, qui rapportera son fruit en sa saison.

*Hapae.* — Ces îles sont fort nombreuses; dix-huit d'entre elles sont habitées; elles sont situées au nord de Tonga, à la distance de cinquante à soixante milles. Celle de toutes, qui est la plus voisine de Tonga, se nomme Nomuka: on y trouve un lac qui produit d'excellent poisson. Sept lieues plus loin que Nomuka est Lifuka, qui est la résidence du roi George Taupaahau; c'est là que vivent les missionnaires. Parmi les autres îles, on distingue Kao, qui est très-élevée, et Tofua, qui a un volcan. La population totale de ces îles de quatre mille âmes, qui toutes ont embrassé le christianisme, à l'exception d'Uiha. Le roi actuel du groupe des îles Hapae est fils de feu Tuboutoa; il est proche parent de Tubou, roi de Tonga, et l'on a lieu de croire à la sincérité de la profession qu'il fait du christianisme. Sa haine pour l'idolâtrie et les pratiques superstitieuses auxquelles il se livrait avant sa conversion est extrême. Le Seigneur s'est déjà servi de lui pour glorifier son nom parmi ses sujets. Puisse-t-il l'employer de plus en plus pour son service, et lui donner un jour la couronne de vie!

*Vavao.* — Ce groupe d'îles est situé à cinquante ou soixante milles au nord de la plus septentrionale des îles Hapae; sa population est à peu de chose près la même que celle du groupe précédent. Le roi actuel de ces îles est Finau Ulakalala, autrefois appelé Tuabaji. C'est en mai 1831 qu'il reçut l'Évangile, et peu de temps après tout son peuple suivit son exemple. Seize de ces îles sont très-rapprochées les unes des autres, offrent des moyens de communication très-faciles, et pourraient nourrir un beaucoup plus grand nombre d'habitans qu'elles n'en ont actuellement.

Le Comité de la Société des missions wesleyennes termine le rapport dont nous venons d'extraire ce qui pré-



cède par ce résumé encourageant : « Les renseignemens que nous venons de recevoir nous autorisent à penser que les faits que nous avons rappelés ne sont que le commencement d'une œuvre qui promet d'avoir pour résultat final le triomphe universel de l'Évangile dans ces îles. Quoique nous ne fassions que commencer nos opérations dans ce pays, *huit à dix mille personnes y ont déjà renoncé à l'idolâtrie et embrassé le christianisme, dans l'espace des six dernières années !* Quel cœur chrétien ne tressaillerait pas de joie, à cette nouvelle ! *Le Seigneur a fait pour nous de grandes choses, et nous en sommes joyeux.* Qu'à lui en soit la gloire. »

Le Comité a surtout été frappé par la partie du rapport des missionnaires, qui fait mention des succès étonnans qu'ils ont obtenus, et il en a pris occasion d'exhorter les fidèles à la louange et à l'action de grâce. Nous ne saurions l'en blâmer, car il a rempli un devoir saint. Les missionnaires de leur côté, qui font moins attention à ce que Dieu leur a donné de faire qu'à ce qu'ils sentent qu'ils doivent faire encore, insistent sur une autre partie des devoirs des chrétiens, qui n'est pas moins importante selon nous, et disent à leur tour : « Dans l'île de Tonga sur dix mille habitans, six à huit mille vivent encore dans la plus grossière idolâtrie. Les indigènes de Tonga ont des dieux de toutes les sortes : ils adorent les oiseaux, les poissons, les reptiles, les chevaux, les canots, les dents de baleine, les esprits de leurs chefs décédés, les esprits infernaux, et c'est à eux qu'ils recourent dans leur détresse ; ils leur offrent des cochons, des citrouilles, des habits et mille autres choses. Devant ces dieux, ils prient, ils crient, ils se font des incisions, ils coupent les doigts de leurs enfans, ils étranglent leurs amis, dans le but de les apaiser et de se les rendre propices ! Que les amis des missions viennent donc à notre

secours ! Qu'ils nous aident à prendre possession du reste du pays ! Envoyez-nous un plus grand nombre de missionnaires, et soutenez par des prières fidèles ceux que vous avez déjà envoyés, et Dieu nous bénira !

---

## VARIÉTÉS.

---

### *Abolition de l'impôt sur les pèlerins hindous.*

LA cour des directeurs de la compagnie des Indes-Orientales vient de présenter au gouvernement général du Bengale un mémoire ayant pour but de demander l'abolition de l'impôt que, depuis de longues années, cette compagnie était dans l'habitude de lever sur les innombrables pèlerins, qui, de toutes les parties de l'Inde, se rendent en pèlerinage dans les temples de leurs divinités les plus accréditées, en particulier à la fête du dieu Jaggernaut. Les considérans sur lesquels s'appuient les directeurs pour demander le redressement de cet inconcevable abus sont les suivans. 1°. Une nation chrétienne ne peut sans se compromettre intervenir dans les actes d'un culte païen. 2°. Lever un impôt sur ce culte, c'est le sanctionner, c'est lui donner une autorité qu'il n'a pas. 3°. C'est ensuite intéresser le gouvernement aux progrès de la superstition, et réchauffer en même temps le zèle des prêtres des faux dieux, qui se montreront d'autant plus empressés d'achalander leurs temples, qu'on leur fera payer plus cher le droit d'y exercer leur sacerdoce.

L'importance de cette mesure, qui ne peut manquer d'être adoptée par un gouverneur aussi éclairé que l'est

sir Willam Bentinck et qui fait honneur à la nation qui vient de donner tout récemment au monde un si bel exemple de justice et de libéralité, ne saurait être apprécié. Car par l'établissement de la taxe sur les pèlerins, dans l'intérieur et hors des temples, la compagnie des Indes se trouvait en connexion et en quelque sorte en connivence avec les plus dégradantes et les plus odieuses superstitions, non seulement à Jaggernaut, mais encore à Guya, Allahabad, Kâshipore, Sourkoura, Souboul, Jtawa, Tripetty, Madras, Ramisseram, Douaraca, Tanjore, Seringham, Serinagour et une foule d'autres lieux; et non seulement cet abus imprimait une tache sur le caractère national anglais, mais il était l'un des plus grands obstacles aux progrès du christianisme dans l'Inde. Au reste, après l'abolition des sutties dans les Indes-Orientales, après celle de l'esclavage dans les Indes-Occidentales, une nation chrétienne en progrès, comme l'est la Grande-Bretagne, ne pouvait pas s'arrêter devant l'odieuse taxe des pèlerins; elle devait franchir cette barrière, comme toutes les autres. Et ici nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer l'influence que le christianisme a exercée sur tous ces événemens. Si la veuve n'est plus appelée dans l'Inde à monter sur le bûcher de son mari mort; si le nègre des Antilles n'a plus à gémir de ses fers, et si maintenant de dégoûtantes superstitions abandonnées à elles-mêmes vont se consumer à petit feu, par l'effet du principe de destruction qu'elles portent dans leur sein, à qui le doit-on, après Dieu, si ce n'est aux efforts des chrétiens en général, et des missionnaires évangéliques en particulier, qui ont signalé ces crimes de lèze-humanité, et qui n'ont cessé d'élever la voix contre eux avec la puissance d'une indignation sainte et d'une ardente charité?

*Abolition des distinctions de caste parmi les chrétiens indigènes de l'Inde.*

Encore un progrès, et le christianisme se verra maître dans les possessions britanniques des deux Indes. Le nouvel évêque de Calcutta, le pieux et infatigable Wilson, vient de marquer son entrée dans ses nouvelles fonctions, par un acte qui fait autant d'honneur à son caractère et à ses principes, qu'il est important par ses résultats. S'étant aperçu que dans beaucoup d'Églises du diocèse de Calcutta, composées d'indigènes convertis au christianisme, les Hindous avaient de la peine à renoncer complètement à plusieurs usages incompatibles avec la profession de l'Évangile, et gardaient après leur baptême certains restes du paganisme, tels que la loi des castes, les distinctions à l'église et même à la table du seigneur, les processions dans les mariages, etc. il a adressé, sous la date du 5 juillet 1833, une lettre pastorale à tous les ecclésiastiques et missionnaires de son diocèse, dans laquelle, après leur avoir montré combien de pareils abus sont contraires à l'esprit et à la lettre de l'Évangile, et avoir répondu aux principales objections que l'on peut faire contre la mesure qu'il leur propose, il leur demande d'employer toute leur influence et d'user de toute l'autorité de leur ministère pour mettre fin *immédiatement* à des usages, qui sont une honte pour le christianisme, et qui ne peuvent que retarder les progrès de la vraie piété parmi les indigènes. Nous espérons que la voix de ce fidèle pasteur, qui sait allier la douceur à la fermeté, trouvera un écho dans l'âme de ceux auxquels elle est adressée, et qu'elle obtiendra les effets qu'en attend son auteur.

*Triste état de la Mission catholique romaine de la Cochinchine.*

Le *journal asiatique* transcrit un extrait de la lettre d'un catholique romain de la Cochinchine, publié dans le numéro du *Singapore Chronicle* du 9 mai 1833, et conçu en ces termes :

« Notre mission est dans un état très-déplorable. Le roi a interdit toutes les observances religieuses. Partout les païens affligent, oppriment et persécutent les chrétiens, dans le but de les forcer à accomplir des actes d'idolâtrie et de superstition, d'abandonner leur religion et de démolir leurs églises. Des villages entiers ont été cités à comparaître devant les mandarins, pour le fait seul d'avoir professé la religion chrétienne. Quelques villages ont rasé leurs églises, pour prévenir une dénonciation. Les religieux de presque tous les couvens sont retournés chez leurs parens; un petit nombre des plus intrépides sont restés pour veiller à la garde des édifices. »

---

*Arrivée en Amérique de plusieurs filles de missionnaires.*

Dans le courant du mois d'avril et au commencement de mai l'on a vu arriver successivement de l'Inde à New-York douze filles de missionnaires, dont dix venant de l'île de Ceylan et deux de Bombay. Les raisons pour lesquelles leurs parens se sont décidés à les renvoyer dans leur patrie sont 1°. l'influence morale corruptrice que ne peut manquer d'exercer sur leur caractère la vue de populations entières livrées à tous les vices que l'idolâtrie entraîne à sa suite; 2°. l'impossibilité où ils se trouvent de s'occuper, comme il faut, de leur éducation, à moins

de renoncer aux devoirs de leur vocation ; 3°. la difficulté de trouver pour elles dans l'Inde une carrière qui leur permette de fournir à leur propre subsistance ; 4°. l'expérience qu'ils ont faite que le climat de l'Inde joint aux usages de la population indigène a pour tendance de produire des habitudes d'indolence , et la crainte de voir leurs enfans dégénérer moralement et devenir païens.

Un appel sérieux et touchant a été fait à ce sujet aux familles chrétiennes des Etats-Unis, et l'on espère que ces pauvres enfans, dont les parens n'ont consenti qu'avec larmes à se séparer, afin de demeurer fidèles à leur vocation, trouveront dans quelques-unes d'elles des pères et des mères, qui prendront la place et rempliront les devoirs de ceux qu'elles ont dû quitter si jeunes encore.

---

*Dix-neuvième rapport de la Société des Missions de Bâle.*

Cette Société compte soixante-treize missionnaires chez les peuples païens, dont trente sont au service de la Société des Missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre; les quarante-trois autres sont entretenus par la Société même sous la direction de laquelle ils ont fait leurs études. Le nombre des élèves dans l'institut est de quarante. Les recettes pour l'année 1833—34 ont été de 62,900 livres de Suisse 14 rap, soit environ 95,000 francs; les dépenses se sont élevées à 54,883 liv. 18 rap; c'est-à-dire que les recettes ont dépassé les dépenses de 12,000 francs environ.

Puisque nous avons ce rapport sous les yeux, nous en profiterons pour compléter deux nouvelles que nous avons données dans la notice que nous avons fait paraître dernièrement sur la mission du Caucase : l'une est rela-

tive à l'enlèvement des enfans de Madschar (1), l'autre à la mission parmi les Arméniens (2). Quant au premier point, le rapport nous apprend que des treize enfans volés par les Tcherkesses, le missionnaire Koëinig est parvenu à en délivrer d'abord deux, puis plus tard trois; que deux autres de ces infortunés ont succombé aux rigueurs de leur captivité, et que l'on espère recouvrer bientôt les six autres en vertu d'un traité que le gouvernement russe vient de conclure avec ces brigands, et dont l'une des clauses est la reddition des pauvres prisonniers de Madschar. Quant à la mission elle-même du Caucase, le rapport nous fait entendre que les directeurs de la Société des Missions de Bâle ayant envisagé les difficultés suscitées par le clergé arménien aux missionnaires allemands en Géorgie, comme une indication de la Providence d'élargir la sphère de leurs travaux, a invité ceux-ci à interrompre pour le moment leurs opérations au milieu de l'Eglise arménienne, et à s'occuper d'une manière toute spéciale de l'évangélisation des Tartares et des Persans, qui habitent ces contrées.

La Société de Bâle se propose en outre de fonder une mission dans l'Inde, où elle vient d'envoyer trois missionnaires, MM. Lehner, Hebich et Greiner.

---

### *Foi et libéralité chrétienne d'une tribu d'Indiens.*

Les chefs de la tribu des Indiens Senecas, dans l'état de New-York, ont adressé, il n'y a pas long-temps, une lettre aux chefs de la tribu des Ojibwas habitant près

---

(1) Voyez page 204.

(2) Voyez page 208 et suiv.

du lac des Sangsues , pour déterminer ceux-ci à embrasser l'Évangile et à établir des écoles dans leur tribu, comme ils l'ont fait eux-mêmes dans la leur, par les soins et sous la direction des missionnaires évangéliques. Voici un passage de cette lettre remarquable, qui dictée par le chef Yeux-Bleus, a été traduite en anglais par un jeune Indien de la même tribu ; nommé Jems Young, élève de l'école missionnaire de Buffalo :

« Frères, il y a long-temps que nous désirons vous exprimer nos sentimens sur le sujet de la religion et de la civilisation. Autant que nous pouvons en juger, nous avons de grandes obligations à notre Créateur, de ce que nous possédons sa Parole, et de ce que nous pouvons la croire et la pratiquer. Nous sommes parvenus à cette connaissance par le moyen des ministres et des instituteurs, qui sont venus s'établir au milieu de nous, et qui sont les seuls qui nous aient en quelque degré amenés à la lumière. C'est notre faute si nous ne sommes pas aussi avancés que nous aurions pu l'être, si nous avions reçu dès le principe leurs instructions. Cependant nous pouvons dire que nous faisons quelques progrès dans le christianisme et la civilisation. Nous avons désiré avoir des écoles dans tous nos villages, et maintenant nous en possédons. Pendant un temps elles ont été retardées par plusieurs difficultés, provenant surtout de ce que quelques individus ne voulaient pas obéir à la doctrine du Sauveur ; mais maintenant ces personnes sont convaincues que ces écoles sont une bonne chose, qui tend à procurer le bien spirituel et temporel de notre peuple. Nos jeunes gens sont capables aujourd'hui de traiter les affaires de notre nation, par le moyen de l'éducation qu'ils ont reçue ; et comme ils savent lire et écrire, ils le font beaucoup plus promptement que ceux qui ne sont pas instruits. »



Viennent ensuite des exhortations pressantes à embrasser promptement l'Évangile, à recevoir un missionnaire et à établir des écoles. Cette lettre arrêtée dans le conseil de la nation et signée par trois de ses chefs, Yeux-Bleus, Blanc-Seneca et Henry Deux-Fusils, au nom de tous les autres, était accompagnée d'une somme de 36 dollars (près de 200 francs), que les Indiens Senecas envoyaient à leurs frères Ojibwas, pour leur aider à fonder une première école. C'est peut-être le premier exemple que l'on puisse citer d'une société d'Indiens faisant une collecte dans le but de propager l'Évangile au milieu d'une tribu éloignée de la leur, et nous avons pensé que quelques semaines après le départ de trois frères suisses pour le Canada, un fait comme celui-ci pouvait servir à encourager le Comité et tous les membres de la Société qui a envoyé ces chers évangélistes dans une contrée où le Seigneur a déjà opéré de si grandes merveilles.

---

## NOUVELLES RÉCENTES.

---

DEPUIS la publication de notre dernier numéro, nous avons reçu du comité de la Société des Missions évangéliques de Lausanne la nouvelle du départ de trois missionnaires de cette Société pour le Canada : parmi eux et à leur tête se trouve M. le pasteur Henri Olivier, qui, après avoir exercé pendant plusieurs années un ministère honorable et béni au sein de sa patrie, s'est senti tout à coup appelé à quitter la Suisse pour s'en aller offrir les richesses de la grâce de Christ aux tribus indiennes du

nord de l'Amérique. Il est accompagné de son épouse , qui va partager ses fatigues et ses dangers. Cette nouvelle ne pourra manquer de réjouir tous les amis de l'Évangile ; et le bel exemple d'abnégation que vient de donner M. H. Olivier dira peut-être à quelques-uns ce que des appels faits de vive voix ou dans les rapports de notre Société ne leur ont point dit assez énergiquement jusqu'à ce jour.

Nous transcrivons ici le passage suivant de la circulaire du Comité de Lausanne , sur les intentions et les vues de cette Société dans l'envoi de ces trois missionnaires :

« Partant du principe fondamental de la Société , qui est de faire annoncer l'Évangile dans les lieux où aucun témoignage de la vérité n'est rendu , afin que ceux à qui il n'avait point été annoncé , le voient , et que ceux qui n'en avaient point ouï parler , l'entendent. (Rom. XV, 21.) Notre but est de pénétrer le plus possible au cœur des contrées ensevelies dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort.

« Or, dans le Canada et les pays qui s'étendent au-delà de ses limites vers le couchant, ce sont les parties les plus éloignées de l'Atlantique qui sont entièrement païennes. Aux environs des grands lacs , et depuis là jusqu'aux rives de l'Océan Pacifique , errent de nombreuses tribus , qui ignorent les miséricordes de Dieu en Jésus-Christ , et si l'on juge de la généralité par le trait de celle qui a envoyé des députés aux chrétiens des Etats-Unis pour demander des missionnaires , par les succès obtenus dans le Haut-Canada , on a lieu d'espérer que le moment de leur visitation est venu.



---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

## AFRIQUE OCCIDENTALE.

CETTE partie du monde , explorée de plus en plus par le génie des voyageurs anglais , semble appeler d'une façon particulière l'attention des chrétiens. Maintenant que plusieurs problèmes géographiques , qui ont tenu éveillée pendant de longues années l'attention des savans , paraissent définitivement résolus , il reste à la charité chrétienne à faire son devoir. On a descendu le Niger ; on a suivi jusqu'à la mer le cours de ce puissant et majestueux fleuve ; on a prouvé que depuis le golfe de Guinée , où il a son embouchure , jusqu'à plus de cent milles dans l'intérieur du pays , il est parfaitement navigable ; des relations ont été entamées avec quelques chefs indigènes ; de périlleuses découvertes ont été tentées ; le héros de l'expédition du Niger , l'intéressant et courageux Richard Lander est même tombé victime de son courage et de la barbarie des négriers : ainsi , sous le rapport scientifique et commercial , on ne peut nier que de riches résultats n'aient été obtenus. Mais malgré tant d'investigations persévérantes , combien peu nous connaissons encore l'état moral et religieux de ces peuples ! Que de choses il nous reste à apprendre sur leur condition sociale et le degré de leur développement intellectuel ! De quelle nécessité ne serait pas une exploration faite dans un esprit missionnaire et dans le but de se procurer des informations exactes sur les lieux et les tribus où il convien-

droit de jeter les fondemens d'une mission chrétienne ! Il est à présumer qu'entre la côte de Guinée et le grand désert de Sahara, il n'y a pas moins de vingt-cinq millions d'âmes, au sujet desquelles nous ne possédons encore que des données vagues et extrêmement imparfaites. Les habitans de cette partie de l'Afrique peuvent toutefois être séparés en deux races bien distinctes : les indigènes primitifs du pays ou les nègres et les descendans des Arabes ou les Maures, qui venus de l'Asie s'avancent, d'année en année, vers le sud, apportant avec eux et propageant partout sur leurs traces la religion du faux prophète. Ces deux races se trouvent mélangées sur les bords du Niger, au dessus de la jonction de ce dernier fleuve et de la Thsadda, et l'on rencontre même des maîtres d'école mahométans dans les nombreuses villes et les villages qui sont plus rapprochés de la mer. Le Nègre a le caractère plus doux et plus hospitalier que le Maure ; il se fait remarquer aussi par la chaleur de ses affections domestiques et sociales, et par la profondeur de son amour pour le pays qui l'a vu naître : la vie périlleuse, qu'il est appelé à mener, contribue à développer en lui le sentiment, une certaine éloquence naturelle et un goût inné pour la poésie.

Cette vaste région est coupée par une énorme chaîne de montagnes qui s'étend à l'est et à l'ouest. A son extrémité méridionale, du côté de la mer, elle est occupée par la nation barbare des Ashanthis et des Dahomey assez connue du monde civilisé. Quant à la grande et populeuse vallée formée par le Niger, elle borde la partie nord de ces montagnes et comprend, dans cette direction, environ vingt degrés de latitude ; puis rompant cette chaîne, elle s'abaisse au sud et jette dans le golfe de Guinée les flots unis de deux majestueuses rivières. A l'est du Niger, la chaîne de montagnes est beaucoup plus haute qu'à l'ouest,

et prend à cause de cela le nom de montagnes de la Lune. Quel pays, quels peuples trouvera-t-on en s'avançant à l'est? C'est ce que l'on ignore. Les géographes supposent toutefois que l'intérieur du pays forme un vaste plateau pareil à celui que l'on trouve au centre de l'Asie, et qui offre un immense théâtre aux excursions des nombreuses hordes nomades qui l'habitent.

On sait que lorsque la célèbre expédition commerciale, sous la direction de Richard Lander, quitta l'Angleterre au mois de juillet de l'année dernière, un riche négociant de Liverpool remit à M. Lander dix Bibles arabes et cinquante Nouveaux Testaments richement reliés, pour être donnés en présent aux chefs des peuplades qu'il rencontrerait sur sa route, et que la Société biblique britannique et étrangère lui confia, dans le même but, cent exemplaires du Nouveau-Testament et autant d'exemplaires des Évangiles en arabe. C'est là la première tentative de mission faite dans une contrée qui venait à peine d'être découverte. Que sont devenus ces exemplaires de la Parole de vie? Avant sa mort ou plutôt avant le lâche assassinat dont il a été la victime, Lander a-t-il pu les distribuer, selon l'intention des chrétiens qui les lui avaient remis? C'est ce que l'on ne peut savoir encore; mais ce que l'on doit espérer de la Providence du Seigneur, c'est que cette bonne semence n'aura pas été perdue, et qu'elle tombera tôt ou tard dans quelque terre où la grâce divine lui fera rapporter son fruit.

En attendant que la voix des messagers de paix pénètre sur les traces de Lander dans les vallées qui bordent le Quorra, occupons-nous de recueillir les nouvelles qui parviennent du règne de Dieu dans la partie de la côte occidentale d'Afrique, où fleurissent déjà des missions chrétiennes. Les établissemens que nous visiterons successivement et dont nous chercherons à décrire l'état

présent sont, en longeant la côte de la Guinée, du nord au midi, ceux de la Gambie, de Sierra-Leone, de Libéria, du cap Palmas et de la Côte-d'Or.

#### GAMBIE.

La Société des missions wesleyennes a deux stations à la Gambie, Bathurst et l'île Macarthy.

Bathurst est situé dans l'île Sainte-Marie, à l'embouchure de la Gambie. Le nombre des habitans de l'endroit est de deux mille environ, la plupart Yolofs et Mandingos. Cet établissement date de 1821. L'Eglise se compose de quatre-vingts communians; on compte à l'école cinquante garçons et vingt filles, de quatre à quinze ans, dont la plupart lisent couramment en anglais et en yolof. Le 26 février 1850, le missionnaire Marschall écrivait de l'île Sainte-Marie : « Les jeunes hommes, qui ont commencé à prêcher, me donnent beaucoup de joie; leur conduite est exemplaire; ils croissent en grâce, et deviennent de plus en plus capables d'exercer les fonctions de prédicateur. Il est à espérer qu'à l'avenir ce sera par des hommes de couleur que l'Évangile sera annoncé en Afrique; mais il s'écoulera encore du temps avant que nous puissions leur confier entièrement l'œuvre des missions..... Je puis recommander comme aide-missionnaires très-utiles deux de nos prédicateurs indigènes, surtout l'un d'entre eux, Jean Cupidon, notre interprète. Il est vraiment pieux, et depuis que nous le connaissons, il s'est conduit d'une manière irrépréhensible. Pour vous donner une idée de la confiance que nous pouvons placer en lui, je vous dirai que son maître, ayant dû faire une absence de cinq semaines, n'a pas hésité à le préposer à la garde de toute sa maison. Il possède déjà une connaissance très-claire des doctrines de l'Évangile, et est capable de les exposer

d'une manière nette et intelligible. Il parle bien anglais, et prêche dans sa langue maternelle d'une manière sérieuse et pressante. Par plusieurs conversations que j'ai eues avec lui, au sujet du ministère évangélique, je me suis convaincu qu'il l'envisage comme un objet de la plus haute importance, et qu'il sent qu'il devra rendre compte à Dieu de la manière dont il s'en sera acquitté. Il est marié depuis sept ans, mais n'a point d'enfans. Sa femme me paraît pieuse, et appartient à notre Eglise; elle lit très-bien, et comme elle sait coudre, elle peut se rendre très-utile. Notre second aide-missionnaire est Pierre Sallah, yolof d'origine, homme d'une piété et d'une droiture aussi grandes que celles de Cupidon. Il ne lit et n'écrit pas, il est vrai, l'anglais aussi bien que ce dernier; mais, vu le peu de temps qu'il étudie cette langue, ses progrès sont remarquables. Il y a quelques mois que sa maîtresse le fit appeler à Gori, endroit catholique: accompagné des prières de l'Eglise, il partit, et là il se mit à prêcher en yolof et à enseigner à lire à quelques individus. Cinq personnes ont été réveillées par ses prédications, et sa maîtresse elle-même a changé de dispositions à son égard. Il est marié et a deux enfans. Sa femme est très-pieuse. Le seul obstacle à l'exercice de son ministère est sa condition d'esclave. Sa maîtresse exige 1,400 francs pour le mettre en liberté! » Ayant entendu parler des succès de Sallah à Gori, le missionnaire Marschall se hâta d'aller le visiter; et là, de concert avec lui, il prêcha à de nombreuses assemblées. Au bout de quelques jours, quinze personnes, qui reconnaissaient leurs péchés et qui sentaient le besoin d'un Rédempteur, se présentèrent pour être admises à l'épreuve, et plus tard furent baptisées. Réjoui des résultats de son voyage, M. Marschall était revenu à Sainte-Marie, pour y reprendre la direction du petit troupeau qu'il y avait laissé,

quand la fièvre l'enleva au milieu de ses travaux : c'était au mois d'août 1830. Depuis lors, l'Église demeura confiée aux soins de Cupidon, jusqu'à l'année suivante, où le missionnaire Moister vint combler le vide occasioné par la mort du bienheureux Marschall. Sallah fut affranchi par des chrétiens de Dublin, qui se cotisèrent pour réunir la somme nécessaire à son rachat, et devint l'aide de M. Moister. Cupidon quitta alors Bathurst pour aller s'établir dans l'île Macarthy, dont nous avons maintenant à parler.

*Ile Macarthy.*— Cette île est à trois cents milles environ de l'embouchure de la Gambie. Depuis long-temps les indigènes, aussi bien que le commandant anglais qui s'y trouve à la tête d'un détachement de soldats noirs et d'Africains affranchis, désiraient un prédicateur. Cupidon se rendit à leur désir, et fut parfaitement bien accueilli par eux. Au mois d'août 1832, il écrivait à M. Moister qu'il avait une Église composée de dix communians, et que son école était fréquentée par un nombre considérable d'enfans; que les gens du peuple demandaient le baptême de leurs enfans, et que plusieurs personnes qui avaient vécu jusqu'alors dans le concubinage, ne pouvant plus demeurer dans cet état depuis qu'elles étaient éclairées de la lumière de l'Évangile, désiraient ardemment la bénédiction nuptiale. Cet appel de l'aide-missionnaire Cupidon a décidé les directeurs de la Société des missions wesleyennes à envoyer un nouveau missionnaire dans cette partie du champ de leurs travaux. M. Dove, choisi par eux, est heureusement arrivé en Afrique au printemps de 1835, et c'est lui qui est maintenant chargé de la direction de la mission parmi les Foulahs et les Mandingos de l'île Macarthy et de la contrée environnante. L'intérêt excité dans le pays par cette



nouvelle mission est si grand, que plusieurs colons se sont engagés à fournir pendant cinq ans la somme nécessaire à sa fondation et à son entretien. La première année, ils ont contribué pour une somme de 550 livres sterling (8750 francs), sans compter 150 livres additionnelles (3750 francs) qui doivent être employées en constructions. Le gouvernement lui-même a accordé à la mission six cents acres de terrain dans l'île de Macarthy, qui est destinée à devenir le centre des opérations de cet établissement et le point de départ duquel le missionnaire et ses aides se répandront dans les villes et les villages des environs pour annoncer l'Évangile et fonder des écoles.

La mission de la Cambie est d'une haute importance, si l'on considère que les Foulahs sont un peuple nombreux, répandu sur une grande partie de la côte occidentale de l'Afrique, et demeuré étranger jusqu'à présent à l'influence des mahométans. Ils sont de plus très-attachés aux Européens, et montrent un grand goût pour la civilisation, à laquelle les ont préparés leurs habitudes industrielles. La Cambie, que l'on pourrait regarder comme le Mississipi de l'Afrique, est navigable à trois cents milles dans l'intérieur du pays. Partout sur ses bords on parle la même langue. On y trouve en abondance des chevaux, des brebis, des porcs, du riz, du coton, du blé et des fruits de toutes les espèces. Les mines d'or n'y sont point rares; et plus on avance dans l'intérieur, plus le climat devient sain et plus les indigènes sont intelligens. Mais ce qui doit nous réjouir plus encore que tout cela, c'est la sagacité des habitans de ce pays, et le désir qu'ils manifestent en beaucoup de lieux d'être instruits dans la religion et dans les arts des Européens. Appelons donc de tous nos vœux la bénédiction divine sur les travaux de nos frères de Bathurst et de l'île de Macarthy; et puissions-nous apprendre bientôt qu'ils ne

suffisent pas à recueillir la moisson qui blanchit sous leurs yeux !

### SIERRA-LEONE (1).

Cette colonie de nègres affranchis continue à lutter contre des difficultés de plus d'un genre. L'insalubrité d'une contrée marécageuse tue les missionnaires qui y travaillent, ou les force à retourner en Europe avec une santé délabrée, après un petit nombre d'années de travail. Les nègres libérés, qui composent les troupes confiés à leurs soins, sont souvent pour eux, par leur paresse, leur hypocrisie et leurs vices, un sujet de profonde affliction. A les voir, à les entendre, rien de plus touchant que les démonstrations extérieures de leur piété ; ils paraissent touchés au culte public ; ils versent des larmes, ils donnent tous les signes apparens de la repentance : mais lorsqu'on suit de près leur conduite dans le particulier, on découvre avec douleur que les uns se livrent encore secrètement aux péchés de la chair, et que les autres, conservant de l'attachement pour leurs pratiques superstitieuses, n'ont pas renoncé complètement au culte de leurs anciennes divinités, et continuent à rendre des hommages à leurs ridicules grigris (2). Mais ce qui est plus triste encore que tout cela, des hommes qui remplissaient les fonctions de missionnaires ont déshonoré par leur conduite la profession qu'ils faisaient de l'Évangile, et ont dû être renvoyés par la Société qui leur avait accordé sa confiance.

Cependant, malgré ces épreuves, l'œuvre de Dieu parmi les nègres affranchis de cette colonie n'a pas laissé que de présenter des encouragemens ; et si l'on tient compte des nombreux obstacles contre lesquels a dû lut-

---

(1) Voyez 5<sup>e</sup> année, page 65.

(2) Voyez 7<sup>e</sup> année, page 284 et suiv.

ter la persévérance des missionnaires , on aura lieu de s'étonner des résultats qu'ils ont obtenus , et de bénir Dieu qui les a soutenus si puissamment. Les réflexions suivantes des directeurs de la Société des missions de l'Église épiscopale méritent à cet égard de fixer notre attention ; elles présentent un aperçu général de l'état de la mission au commencement de l'année 1854 : « L'œuvre de la Société dans l'Afrique occidentale, disent-ils, n'a pas cessé d'être un appel énergique et continu adressé à la charité des chrétiens de la Grande-Bretagne, et nous devons dire que la voix que nous avons élevée en faveur des Africains n'a pas été réduite au silence un seul instant , quoique nos travaux nous aient coûté le sacrifice de bien des vies précieuses , moissonnées dans le cours d'un petit nombre d'années. Le Comité se croit autorisé à employer le mot *progrès* en parlant du résultat de ses opérations dans la colonie de Sierra-Leone. Sur une population de vingt-un mille nègres libérés , dont douze mille seulement appartiennent aux villages placés sous la direction des missionnaires , trois mille adultes assistent régulièrement au culte public , trois mille enfans et adultes reçoivent une éducation chrétienne , et six cent cinquante-neuf personnes participent à la communion. Le moment n'est donc pas venu de perdre courage, mais de persévérer, car nous sommes persuadés que l'Église de Christ, fermement établie sur cette côte, se répandra une fois au nord , au sud et à l'est, et que les tribus de l'Afrique connaîtront un jour le Dieu *qui est au-dessus de tous , parmi tous et en tous.* »

Les stations de la colonie sont : 1° *Freetown* ; missionnaire , Jean - Godfroy Wilhelm ; aides , G. Fox et Jean Palmers ; 2° *Fourah Bay*, où se trouve le séminaire chrétien pour les indigènes , à la tête duquel est placé M. Hønsel ; 3° *Kissey*, à quatre milles de *Freetown* ;

4° *Wellington*; 5° *Hastings*; missionnaires, J.-F. Schon, W. Young, Walter Carew, et cinq aides indigènes; 6° *Gloucester* et *Leicester*, à quatre milles de Freetown; 7° *Regent*; 8° *Bathurst* et *Charlotte*; missionnaires, G. Adam Kissling, Jean Weeks, et sept aides indigènes.

A la fin de 1855, les missionnaires présentaient, comme il suit, l'état du personnel dans toutes ces stations réunies: Le service du dimanche matin est fréquenté par deux mille six cents soixante-quinze personnes, celui du dimanche soir par dix-huit cent deux; dans la semaine, il y a au service du soir onze cent cinquante-cinq auditeurs, et à la prière qui se fait de bon matin, soixante-dix; dans les trois derniers mois de l'année, il y a eu soixante-trois baptêmes, six cent cinquante-neuf communians, trois cent dix huit candidats, quinze étudiants au séminaire, dix-sept cent quinze écoliers à l'école du matin, deux cent quatre-vingt-quatre à celle du soir, et neuf cent soixante-dix-neuf à celle du dimanche.

Dans le courant de l'année dernière, l'Église de Kissey a reçu dans son sein quatre idolâtres convertis. Le missionnaire Young, l'instrument et le témoin de ces conversions, a fait en ces termes le récit de cet heureux événement: « Le Seigneur a visité les gentils, et se choisit un peuple parmi eux. Quatre païens, du nombre des africains libérés, ont été conduits, par la pure grâce et la miséricorde de Dieu, à renoncer à l'idolâtrie et à croire au Seigneur Jésus: ce sont trois hommes et une femme.

« L'un de ces hommes nous a rapporté que les paroles dont le Seigneur se servit pour toucher son cœur furent celles-ci, qu'il entendit répéter un soir, au mois de juillet dernier: *Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux; la mort ne sera plus; il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail* (Apoc. XXI, 4.) Le dieu qu'il adorait avant sa conversion était une idole faite de terre rouge, et de cinq

pouces de hauteur. Il sacrifiait à ce dieu, nommé Aschawou, les prémices de tous les fruits de sa ferme, et ne se permettait pas de toucher à quoi que ce soit avant de lui en avoir offert quelque peu : il croyait que, de cette manière, il se soustrairait à l'effet des poisons, au moyen desquels on aurait cherché à le faire mourir. Maintenant il a, à la lettre, mis de côté son idole et jeté son temple *aux taupes et aux chauve souris*. (Ésaïe II, 19.)

« Un autre de ces dieux, nommé Shyung, est un hideux serpent, en fer, de vingt-six pouces de hauteur. L'adorateur de cette fausse divinité fut extrêmement agité pendant tout le temps que dura la conviction de son état de péché. J'ai assisté moi-même à la destruction de la maison de son Dieu, ainsi que des instrumens et des ustensiles dont il se servait dans les sacrifices qu'il lui offrait. Je l'ai vu aussi abattre un grand prunier qu'il avait consacré à Shyung. Pour recouvrer la santé, il lui sacrifiait, lorsqu'il était malade, tantôt un bélier, tantôt une chèvre, tantôt une volaille. Lors de la démolition du temple de son dieu, il détruisit, en même temps, une foule d'autres demi-dieux, tels que des fourmis noires, des scorpions et autres insectes. »

« Ces deux hommes ont été persécutés par leurs compatriotes, depuis qu'ils ont renoncé à l'idolâtrie ; mais ils ont persévéré dans l'alliance qui ne saurait être abolie. »

Le 23 février 1830, le missionnaire Keightley, qui ne faisait que d'arriver à Freetown pour y prendre la place de deux de ses prédécesseurs qui venaient d'être enlevés par la fièvre, écrivait à la Société qui l'a envoyé : « Cette contrée est véritablement la patrie de la maladie et de la mort.... La mort de nos frères n'a point fait fermer les maisons de prières ; elles sont demeurées constamment ouvertes, et le service divin n'a pas cessé d'y être célébré. J'ai trouvé ici trois bonnes chapelles, bâties en

Pierre, neuf prédicateurs nègres, et dix-sept inspecteurs. L'Église se composait de trois cent quatre âmes; mais nous avons dû exclure quelques personnes. Ce poste est des plus intéressans, et quoiqu'on ait peut-être exagéré un peu le bien qui y a été opéré, tout homme de bonne foi conviendra que l'œuvre des missions a été en grande bénédiction aux nègres qui y sont colonisés. On remarque, dans les différentes chapelles, beaucoup de nègres habillés à l'européenne, et se comportant très-décemment. Dimanche passé, je donnai la cène à deux cents communians. Oh! si les amis et les soutiens de l'œuvre des missions avaient pu être témoins de la dévotion de ces pieux adorateurs de Dieu et voir la manière touchante avec laquelle ils annonçaient la mort du Seigneur, ils auraient senti leur cœur s'émouvoir, et ils se seraient sans doute écriés : « Heureux les yeux qui voient ce que nous voyons ! »

Trois ans plus tard, le successeur de M. Keightley, M. Ritchie écrivait, de la même station, sous la date du 3 janvier 1833 : « Pendant les trois derniers mois, nous avons reçu des manifestations visibles de la grâce divine dans la conversion des pécheurs; une œuvre est commencée parmi les nègres marons et les africains libérés. Depuis deux ans environ, nous pouvons compter au moins quarante jeunes gens, la plupart marons, qui ayant trouvé la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ, marchent avec persévérance dans la voie de la sanctification. Depuis la même époque, nous n'avons pas eu occasion d'exclure un seul individu maron de notre Société. A cinq heures du matin, nous avons une heure de prière dans toutes nos chapelles. On y a trouvé quelquefois, à l'heure de minuit, des pécheurs pénitens luttant avec Dieu par la prière, et qui y sont demeurés toute la journée suivante. Et il ne faut pas croire que ce soit là seulement le

cas de quelques nègres ignorans ; plusieurs hommes de couleur très-intelligens et très-respectés dans la colonie ont été , de cette manière , amenés à la liberté glorieuse de enfans de Dieu. L'année dernière, cent trois nouveaux membres se sont joints à notre Société ; soixante-trois personnes sont à l'épreuve ; l'Église se compose de quatre cent dix-neuf membres. »

Depuis lors ce nombre s'est accru ; car au commencement de 1834, il y avait à Freetown quatre cent quarante-quatre membres dans l'Église, quarante-sept personnes en noviciat, et à l'école cent trente-cinq garçons et quatre-vingt une filles. Une nouvelle chapelle a été bâtie en grande partie aux frais du troupeau, et les nègres ont souscrit pour 800 francs environ , pour soutenir la Mission.

De retour d'un voyage en Angleterre, le directeur du séminaire de Fourah-Bay, M. Hœnsel, a senti le besoin d'agrandir sa sphère d'action et de porter, s'il lui était possible, l'Évangile dans l'intérieur des terres, au-delà de la colonie de Sierra-Leone. Dans ce but, il se mit en route dans les premiers jours de novembre, résolu de visiter la contrée du Timmani, et arriva, en montant la rivière qui coule non loin de Sierra-Leone (sur un petit bâtiment), à Magbeli, l'une des principales villes de ce pays. Sa première visite fut celle qu'il fit à Pa (Père) Suba, le chef de Magbeli. Celui-ci était assis sur le seuil de sa maison, les pieds nus, vêtu d'un pantalon de cérémonie, et d'un habit bleu et blanc, avec un bonnet rouge sur la tête. Sa barbe blanche lui aurait donné un air assez respectable, si elle n'eût pas été tressée en plusieurs petites queues qui lui pendaient au menton. Du reste, il reçut le missionnaire avec beaucoup d'amitié et ordonna aussitôt qu'on lui préparât une maison à côté de la sienne. Voulez-vous savoir quelle espèce de maison ? M. Hœnsel va vous le dire lui-même : « Mon interprète,

mes matelots et moi nous étions tous logés dans la même pièce , et tous les gens du peuple qui avaient affaire dans le camp établi derrière nous passaient et repassaient par ma chambre , qui ne ressemblait pas mal à une rue. De plus , une foule de visiteurs se pressait dans ma maison ; car chacun voulait connaître le but de l'arrivée de l'homme blanc. Ce concours de gens n'était certes pas propre à favoriser la célébration du dimanche. En conséquence je fis savoir à Pa Suba que je n'étais pas venu chez lui dans l'intention de faire des affaires de commerce , que j'étais ecclésiastique , et que je lui expliquerais plus tard pourquoi j'étais venu , mais que le dimanche , un ministre de l'Évangile avait autre chose à faire qu'à parler de choses et d'autres , et que par conséquent je serais bien aise de ne plus recevoir de visites ; j'ajoutai que demain j'aurais le temps de m'entretenir au long avec lui. Là dessus il fit cesser les visites , et comme il se trouvait là quelques personnes venues de Sierra-Leone pour affaires , je leur proposai de célébrer le service divin , ce qu'elles acceptèrent avec joie. Pa Suba nous ayant accordé pour cela son hôtel de ville , nous eûmes deux services , l'un le matin , l'autre le soir. Pa Suba , Alimami , Kabba et d'autres personnages marquans de la ville y assistèrent par curiosité.

« Aujourd'hui 11 novembre , ayant renvoyé à Sierra-Leone mes matelots et ma suite , je me suis expliqué avec Pa Suba sur le but de mon voyage. Je lui ai dit que ce que je désirais leur enseigner , ce n'était ni l'anglais , ni l'arabe , mais le timmani , de manière que ses enfans pussent lire et écrire dans cette langue ; que dans ce but je voulais d'abord apprendre leur langue , puis écrire des livres en timmani , et enfin enseigner à lire à lui et à ses enfans ; que du reste , comme je n'étais pas marié , je désirais qu'aucune femme ne vînt dans ma maison. Là dessus ,



je lui fis présent de deux rouleaux de tabac et de deux pièces d'étoffe bleue , qu'il reçut avec une joie enfantine, en s'écriant : « Deux et encore deux , cela fait quatre ; bien ! » Il parut fort satisfait de mes vues , et me promit de me donner une maison pour mon usage propre. »

Le 14 novembre, Pa Suba désigna à M. Hœnsel la maison qu'il lui destinait. Les meilleures maisons dans ce pays sont construites en roseaux et en terre ; elles sont divisées en deux pièces , de douze pieds chacune ; le plancher est en terre. Le toit est couvert de paille et avance de six pieds sur le devant ; dans chaque chambre il y a un banc en terre , de deux pieds de haut , qui sert tout à la fois de lit et de canapé. Deux grandes ouvertures sur le devant et deux petites sur le derrière de la maison tiennent lieu de porte : on ne connaît pas dans ce pays l'usage des fenêtres. Une espèce de treillis en bambous , ajustée au moyen d'un bâton aux ouvertures dont il vient d'être fait mention , sert de porte d'entrée. Point de table , point d'ustensiles de ménage ; on ne trouve chez les Timmani aucune des commodités de la vie. Les enfans y sont sales et courent nus dans les rues. Cependant M. Hœnsel ne s'est laissé rebuter par aucun de ces inconvéniens , et après une courte apparition dans la colonie de Sierra-Leone, pour y mettre ordre à ses affaires , il est revenu occuper son modeste poste de Magbeli. Souvenons-nous des serviteurs de Christ , qui exercent leur ministère au milieu de si grands renoncemens ! M. Hœnsel , professeur pendant plusieurs années dans l'institut des missions de Bâle , ne paraissait pas préparé, par ses antécédens , à fournir une carrière aussi humble. Mais que ne peut pas l'amour de Christ dans l'âme d'un serviteur de Dieu !

## LIBÉRIA.

Cette colonie d'esclaves libérés, fondée en 1822 par la Société américaine de colonisation, et qui est située à trente milles environ au sud de Sierra-Leone, s'étend depuis le fleuve des Gallinas jusqu'à Krou Settra; elle a environ deux cent quatre-vingts milles de longueur sur vingt à trente de largeur. Le territoire qu'elle occupe faisait partie autrefois du pays des Veys, des Deys, des Bassas et des Krous. Voici les principaux établissemens qu'on y trouve : *Monrovia*, la capitale, compte huit cents habitans; *Caldwell*, six cents; *Millsburg*, quatre cents; *Nouvelle Géorgie*, quatre cents; *Stockton*, deux cents; *Finley*, deux cents; la plupart hommes de couleur libres, affanchis aux Etats - Unis. Un nouvel établissement vient d'être commencé dans le Grand Bassa, dont le climat est plus salubre que celui de Monrovia. Il paraît que c'est sur ce point que toutes les expéditions futures seront dirigées. Le nouvel établissement a été nommé Edina, en l'honneur de lalibéra lité des habitans d'Edimbourg, en Ecosse.

Le commerce de la colonie s'étend chaque année, et les relations avec l'intérieur se fortifient de plus en plus. Dernièrement un différent s'éleva entre quelques chefs deys et le gouvernement colonial, au sujet d'un certain nombre d'esclaves qui s'étaient échappés et réfugiés dans la colonie; mais la paix fut bientôt rétablie au moyen des mesures promptes que prit l'agent de la colonie, à la tête de quelques centaines d'hommes armés. Six chefs se rendirent à Monrovia et signèrent un traité par lequel ils consentaient à accorder un passage libre sur leur territoire à tous les marchands qui voudraient se rendre de l'intérieur du pays dans la colonie, et à ce que tous les différens qui s'élèveraient entre les citoyens de Libéria

et les deys seraient soumis à l'examen et à la décision de l'agent colonial.

Outre les écoles du dimanche, il y a, dans la semaine, six écoles pour les enfans et une école pour les adultes, comprenant ensemble deux cent vingt-six écoliers, dont quatre-vingt-dix neuf filles sont élevées à Monrovia et à Caldwell par des institutrices habiles, aux frais d'une Société de dames de Philadelphie.

La religion est respectée et généralement appréciée par les colons de Libéria; les actes d'immoralité flagrante sont rares parmi eux. Le dimanche est régulièrement observé, et le service public est fréquenté par la presque totalité des communautés. Trois églises ont été construites en 1852, l'une à Monrovia, les deux autres dans des villages habités par des Africains libérés. Ces hommes montrent un grand désir de faire des progrès dans le christianisme; plusieurs d'entre eux même font déjà profession ouverte de l'Évangile. Les indigènes qui se trouvent dans le voisinage de la colonie s'éclairent peu à peu, et renoncent insensiblement à leur idolâtrie. La grande et ancienne divinité qu'ils s'étaient réservée dans le Grand-Bassa, lorsqu'ils vendirent ce territoire à la Société américaine, n'est maintenant plus regardée par eux qu'avec indifférence.

Deux hommes de couleur libres, ayant été envoyés en députation à Libéria, par la Société de colonisation des États-Unis, dans le but de faire une enquête sur l'état de cette colonie, ont présenté, à leur retour en Amérique, un rapport dont on lira avec joie l'extrait suivant :

« Nous avons été reçus avec des marques d'amitié et une hospitalité telles, que nous n'avons pas eu le temps de nous apercevoir que nous eussions quitté notre toit. Nous n'avons trouvé personne qui ne nous ait traités en frères; pour la première fois nous avons senti ce que

c'est que d'être libre et indépendant. Il règne parmi les colons de Libéria un esprit de liberté et d'indépendance que nous n'avons pas rencontré chez les hommes de couleur du nord de l'Amérique. En général, sous le rapport des mœurs et de l'aisance, ils nous paraissent s'être élevés bien au-dessus de ceux de leurs frères, qui sont parvenus au plus haut degré de bien-être aux États-Unis. Ils sentent qu'ils ont une patrie; ils ne craignent ni les blancs ni les noirs. Leurs lois leur sont chères, parce qu'elles sont nées de leurs propres besoins et qu'elles sont en harmonie avec leur condition actuelle. On peut dire d'eux à la lettre qu'ils sont paisiblement assis « sous leur vigne et leur figuier, » sans crainte et sans soucis. Depuis notre retour, nous avons visité plusieurs maisons de nos compatriotes les plus respectables; mais aucune ne nous a paru aussi bien tenue que celles que nous avons vues à Monrovia, où l'ordre et la propreté se trouvent réunis à l'agrément.

. . . . « L'état moral et religieux des colons a surtout fixé notre attention; pendant toute la durée de notre séjour, nous n'avons vu qu'un seul homme ivre et aperçu que deux individus qui se permettaient de mauvais propos..... Nous avons assisté plusieurs fois au culte qui se tient à l'église, et comme l'un de nous est ministre de l'Évangile, il a prêché trois fois à de nombreuses et respectables assemblées de trois à quatre cents personnes, toutes proprement vêtues et de l'air le plus décent..... Le sol de Caldwell et de Millsburg est des plus fertiles et ressemble beaucoup à celui des bords du Mississipi; nous y avons trouvé en culture le poivre, le blé, le riz, la canne à sucre, la cassave, les figues du paradis, le coton, les oranges, les citrons, le café, les pois, les haricots, les patates douces, les melons d'eau, les potirons, le susop, les bananes, et autres fruits et légumes. Il n'y

manque pas de bœufs , de brebis , de chèvres , de porcs , de volaille. Partout les colons nous ont paru jouir d'une excellente santé , surtout leurs enfans , et , sous ce rapport encore , nous n'avons rien aux Etats-Unis qui puisse être comparé avec ce peuple.

« Nous ajouterons que , quand nous aurions entendu rapporter à d'autres personnes ce que nous avons eu le bonheur de voir de nos propres yeux à Libéria , nous aurions eu de la peine à y ajouter foi ; et nous nous attendons même à ce que nos compatriotes élèvent quelques doutes sur la vérité de notre rapport. Nous souhaitons en conséquence qu'ils puissent voir et juger eux-mêmes. En attendant , quelle que soit leur opinion à cet égard , notre conviction bien arrêtée est que les hommes de couleur libres des Etats-Unis ne peuvent que gagner , sous tous les rapports , à se transporter à Libéria , et qu'en prenant ce parti , ils amélioreront de beaucoup leur position , et deviendront plus heureux en devenant plus utiles. Là seulement , le nègre peut jouir d'une pleine liberté , et là où est la liberté , là est la patrie. »

Le témoignage du capitaine de vaisseau Abel , membre de l'Eglise des frères de l'Unité , est d'accord avec celui que l'on vient d'entendre. « En voyant , dit-il , l'air de santé , la bonne harmonie , l'ordre , le contentement d'esprit , l'activité et en général la prospérité qui règnent parmi les colons , mes espérances ont été plus que réalisées. La ville de Monrovia se compose d'environ deux cents maisons , dont la plupart sont solidement bâties , ayant un grenier , et le premier étage construit en pierre... Rien ne m'a frappé comme la supériorité de ces Africains sur leurs frères des Etats-Unis , sous le rapport de l'esprit , des mœurs , de la sociabilité , de la manière d'être et de se vêtir. J'étais si joyeux de tout ce que je voyais , que je ne pus m'empêcher de leur dire à eux-mêmes , qu'en

Amérique on aurait de la peine à le croire. Parmi tous les individus avec lesquels je me suis entretenu , je n'en ai pas trouvé un seul qui regrettât l'Amérique ou qui voulût y retourner. Je n'ai été témoin d'aucun scandale ; je n'ai pas entendu une seule parole impie. »

« Dans le nombre des Africains que nous avons enlevés aux vaisseaux négriers, » ajoute le docteur Mechlin , gouverneur de la colonie , « nous avons ici des hommes qui, à leur arrivée dans nos établissemens , n'étaient guère plus civilisés que les indigènes des environs et qui maintenant sont devenus de pieux et zélés serviteurs de Christ , dont la conduite mérite d'être prise pour modèle. »

De pareils résultats doivent être attribués, après Dieu, aux persévérans efforts des Sociétés de missions américaines , surtout à ceux des baptistes et des méthodistes , qui n'ont cessé de pourvoir la colonie de zélés et fidèles ministres de la Parole , la plupart hommes de couleur , convertis de cœur à l'Évangile. On comptait , en 1829, huit missionnaires américains à Libéria ; nous n'avons pas lieu de croire que depuis lors leur nombre ait diminué, et si l'on juge de la foi et du dévouement de tous par l'esprit éminemment apostolique de l'un d'entre eux, peu de missions sur la face du globe doivent être mieux pourvues que celle là. Le révérend Melleville B. Cox s'embarqua à Norfolk le 9 novembre 1852, et arriva à Libéria le 11 mars 1853. Le 21 juillet suivant, il avait déjà échangé cette vallée de larmes contre le repos du peuple de Dieu. Peu de temps avant que de quitter les États-Unis, il avait dit à un étudiant de ses amis : « Si je meurs en Afrique , je vous demande de me succéder et d'écrire vous même mon épitaphe. — Je le veux bien , répondit celui-ci ; mais qu'écrirai-je ? — Que mille missionnaires périssent , telle fut la réponse de Cox , avant

que l'Afrique soit abandonnée.» Et c'est dans ces sentimens qu'il est mort, car le 4 mai, il écrivait : « J'ai déjà eu une sérieuse attaque de fièvre : J'ignore encore quelle en sera l'issue. Notre médecin est au lit; notre gouverneur Mechlin est obligé de garder la chambre; on ne voit ici que maladies, souffrance, mort. Frères, priez pour nous, afin que les nuages qui s'amoncellent sur nos têtes se dissipent et que ce pays de ténèbres devienne comme un jardin de l'Eternel. »

Le missionnaire baptiste, révérend Colston M. Waring écrivit, en janvier 1835 : « L'Eglise, dont je suis pasteur, compte cent quatre-vingt-un communians, dont moitié sont des Africains enlevés par nos garde-côtes aux vaisseaux négriers, et déposés par eux dans la colonie. Trente neuf d'entre eux ont été baptisés, dans l'espace des dix-huit derniers mois, et plusieurs autres s'enquièreient de la voie qui conduit à Sion. Quelle joie n'ai-je pas à entendre ces hommes, que je regarde comme mes enfans en la foi, parler du fardeau de leurs péchés, de leur état de perdition et de la rédemption qu'ils ont trouvée dans le sang de Christ ! »

#### CAP PALMAS.

Nous avons annoncé, l'année passée, le projet d'une mission sur cette côte (1). Depuis lors, MM. John Leighton Wilson et Wynkoop chargés, par le conseil américain, d'explorer le pays aux environs du cap Palmas, ont accompli leur mission et sont retournés aux Etats-Unis. Il résulte du rapport qu'ils ont présenté à la Société qui les avait députés, que le territoire que la Société de

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année, p. 341.

colonisation de l'état de Maryland vient d'acquérir aux environs du cap Palmas, et qui doit devenir le centre des opérations missionnaires du Conseil américain, est élevé, salubre, bien cultivé, et que l'on n'y trouve pas ces marais et ces brouillards qui rendent si malsaines les colonies de Sierra-Leone et de Monrovia; que les indigènes sont beaucoup plus nombreux et plus intelligens que ceux qui habitent plus au nord; qu'ils désirent, en général, tous voir s'établir des écoles parmi eux, et enfin que l'agent de la colonie projetée accorde à la mission à fonder dans ce pays six acres de terre, dont celle-ci pourra disposer, ainsi qu'elle le jugera convenable. Trois villes contenant environ quatre mille indigènes se trouvent exister actuellement sur le territoire acheté par la Société de colonisation. Le roi de l'une d'elles, présent aux négociations qui eurent lieu à l'occasion de la vente de ce terrain, exprima lui-même à M. Wilson son désir d'avoir une école dans la ville qu'il gouverne. En conséquence de ce rapport, le Conseil américain a arrêté de commencer une mission à un demi mille de distance de la colonie, dont les fondemens vont être jetés près du cap Palmas, et d'y établir d'abord une école destinée à préparer des Africains au ministère de l'Évangile parmi leurs compatriotes, afin de pénétrer plus tard dans l'intérieur du pays, à mesure que des relations amicales aurent été formées avec les tribus qui l'habitent. M. Wilson a été chargé de diriger cette mission de concert avec un autre missionnaire, dont le nom ne nous est pas connu. Deux ou trois aide-missionnaires partiront avec eux en qualité d'instituteurs.

Le docteur Hall, nommé agent de la Société de colonisation, a dû mettre à la voile, cet automne, pour la nouvelle colonie, sur un bâtiment capable de contenir soixante-dix à cent émigrans, dont vingt-cinq de Mary-



land , et le surplus pris parmi ceux des habitans de Libéria qui voudraient quitter leur résidence. Ce navire , outre les marchandises nécessaires pour payer le territoire , portera des armes , munitions , et provisions pour six mois , les charpentes du magasin général et de la maison d'agence , les outils , instrumens aratoires , etc. Il restera en vue du cap Palmas , jusqu'à ce qu'une batterie ait été élevée et garnie de canons et que l'établissement soit en activité. Les expéditions se succéderont ensuite , et l'on établira toutes les fortifications nécessaires à la défense de la colonie. La législation de Maryland a accordé un secours de 200,000 dollars (1,100,000 fr. ) pour le transport et la colonisation des émigrans en Afrique (1).

MM. Wilson et Wynkoop qui , depuis Libéria , où ils ont débarqué , jusqu'au cap Palmas où se sont arrêtées leurs recherches , ont exploré une étendue de pays d'environ trois cents milles , ont donné sur cette contrée et sur ses habitans , des détails fort intéressans , dont nous communiquerons quelques uns à nos lecteurs.

Il est difficile d'affirmer que les indigènes de cette côte aient des idées claires d'une vie future. Dans certains endroits , ils sont bien dans l'habitude d'apporter des alimens sur les tombaux de leurs parens décédés , mais ils le font plutôt pour suivre la tradition qu'ils ont reçue de leurs ancêtres , que dans la conviction que leurs amis morts prolongent leur existence au-delà de la tombe. Les plus éclairés d'entre eux savent fort bien que c'est le prêtre (grigri) et non le défunt qui vient et enlève cette nourriture. Ils attribuent universellement les œuvres de la création à Dieu ; mais dans le fait , c'est le démon qui , selon eux , exerce une providence sur cet univers. Aussi,

---

(1) Bulletin de la Société de Géographie. Mars 1834 , p. 188.

à l'entrée de chacune de leurs villes , voit-on un poteau , surmonté d'un chiffon et placé là dans le but d'empêcher le diable d'entrer ou de se concilier sa faveur. Ils ne viennent jamais à bord d'un bâtiment pour faire des échanges , sans s'être auparavant rendu le démon favorable , par quelque libation de rhum , liqueur pour laquelle ils pensent qu'il a une forte passion. Ils portent aussi autour du cou un morceau de corne ou d'autre matière qui , ayant été consacré par le prêtre , est censé les mettre à l'abri de toute espèce de dangers. Cependant la foi au culte des grigris semble s'affaiblir chez eux , ce qu'il faut attribuer sans doute à leurs relations avec les Européens et les Américains qui visitent ces parages ; et les missionnaires pensent que ces superstitions - là ne doivent pas être mises au nombre des obstacles les plus considérables que rencontrera chez eux l'introduction du christianisme.

Les principaux vices des Africains des côtes sont le vol , le mensonge , les querelles et les juremens. Ils ne sont point paresseux , comme on le pense généralement ; au contraire , ils paraissent être fort industrieux et avoir un grand besoin d'activité. L'adultère et la fornication sont rares parmi eux , et quand on les découvre , on les punit. Quant au vol , c'est plutôt envers les étrangers qu'entre eux qu'ils s'en rendent coupables : ils regardent comme un privilège de pouvoir dépouiller un blanc ; mais s'ils sont à son service et qu'ils soient traités par lui avec affection , ils se font scrupule de lui rien dérober , de sorte qu'il est possible encore de se fier à eux , jusqu'à un certain point.

La polygamie est générale chez eux. Plus un homme a de femmes , et plus il est considéré. Ces femmes sont sa propriété , et en réalité , sont ses domestiques. L'une d'elles commande aux autres , et celles-ci la respectent et

lui obéissent : il ne paraît pas qu'il y ait de fréquentes jalousies entre elles.

Depuis les Gallinas, qui sont à trente milles au nord du grand cap Monte, jusqu'au cap Palmas, sur une étendue de pays de quatre cents milles environ, il n'y a pas moins de cinq langues distinctes parlées par les indigènes : savoir celle des Veys, des Deys, des Bassas, des Krous et du cap Palmas. M. Wilson ne pense pas qu'il soit possible de communiquer, au moyen de ces langues, beaucoup d'idées religieuses aux natifs, à moins de les enrichir d'un grand nombre de mots anglais. Les Veys ont, il est vrai, inventé, il y a deux ans environ, un système d'écriture entièrement nouveau, se composant de lettres arabes, hébraïques et grecques ; mais nonobstant ce progrès, M. Wilson désire et espère que la langue anglaise deviendra, avec le temps, une langue généralement comprise et parlée par les indigènes de l'Afrique occidentale. Les établissemens anglais et américains de Sierra-Leone et de Libéria lui paraissent devoir contribuer matériellement à amener ce résultat.

Les tribus maritimes ou des côtes servent de marchands et de facteurs aux tribus qui vivent dans l'intérieur du pays ; les premières, qui se prétendent plus éclairées, affectent une sorte de mépris pour les secondes, et font tous leurs efforts pour les retenir dans l'ignorance, afin de garder pour elles le monopole du commerce avec les étrangers. Loin de faciliter aux voyageurs européens et américains les excursions dans l'intérieur des terres, les indigènes maritimes y mettent au contraire toutes sortes d'obstacles : ils craignent que par des relations avec les blancs, leurs voisins ne s'éclaircissent, ne se civilisent et ne leur deviennent, si ce n'est supérieurs, du moins égaux. C'est ce qui explique, en partie, pourquoi l'Afrique centrale nous est encore si peu connue.

Il y a sur toute cette côte un ardent désir de posséder des maîtres d'école; c'est au point que l'on trouverait à peine une ville, parmi le grand nombre de celles dont elle est couverte, qui ne fût disposée à recevoir un instituteur. Quels peuvent être en cela les motifs des Africains? C'est ce qu'il est assez difficile de démêler: ce qu'il y a de certain, c'est que ce désir existe et qu'il importe de le satisfaire. M. Wilson cite à ce sujet plusieurs faits très-intéressans, dont l'un surtout nous a particulièrement frappé. A la ville de Rock, où il avait eu avec le roi et ses principaux conseillers un entretien au sujet de l'établissement d'une école, on refusa de le laisser partir avant qu'il eût donné, par écrit, la promesse de leur envoyer un instituteur; et comme il était déjà à deux cents milles de là, il reçut encore un messenger chargé de lui rappeler sa promesse.

Les principaux obstacles à la propagation du christianisme dans cette partie de l'Afrique sont, d'après les observations de notre missionnaire, l'influence du mahométisme, qui, dans ces dernières années, a fait des progrès effrayans dans l'Afrique centrale, l'insalubrité du climat, qui mettra sans doute hors de combat plus d'un missionnaire, avant qu'il ait eu le temps de prendre les armes, la continuation de la traite des noirs, qui ne laisse pas que d'exercer encore sa mortelle influence sur plusieurs parties de la côte, et enfin le commerce ordinaire que les Européens et les Américains ont l'habitude de faire avec les nègres, et dont le résultat le plus clair est de familiariser ces derniers avec les vices de notre civilisation; car il est maintenant admis, comme axiome, par tous les blancs qui trafiquent dans ces parages, qu'il est de toute impossibilité de faire des échanges avec les indigènes, sans employer le rhum, l'eau-de-vie et autres liqueurs fortes. Dieu est fidèle pour ren-

verser ces obstacles et pour les faire céder à la puissance de son Évangile.

#### COTE-D'OR.

Il nous est pénible de ne pouvoir terminer cette revue, réjouissante sous beaucoup de rapports, des établissemens missionnaires de la côte occidentale d'Afrique, sans rappeler les deuils nombreux auxquels a été appelée, coup sur coup, à la Côte-d'Or, une Société avec laquelle nous soutenons des rapports particulièrement étroits, la Société des missions évangéliques de Bâle. Des quatre premiers missionnaires qu'elle avait envoyés dans cette colonie danoise, trois moururent au bout de peu de temps. Aussitôt trois autres frères s'embarquèrent pour aller prendre la place de leurs prédécesseurs décédés; mais en route ils apprirent la mort de celui qui avait survécu à ses compagnons de service; et eux-mêmes furent à peine arrivés à Christianburg, chef-lieu de la colonie, qu'ils tombèrent malades et que deux d'entre eux furent rappelés par le Maître : Riis seul demeura debout pour leur fermer les yeux. A la même époque à peu près, la même Société avait perdu, en quelques semaines, trois missionnaires à Libéria, et s'était vue obligée de rappeler en Europe deux autres ouvriers, dont le climat africain avait ruiné la santé. Onze ouvriers mis hors de combat, en quelques mois, par la mort et par la maladie! il y avait là de quoi alarmer la sollicitude des directeurs de la Société de Bâle. Aussi, concluant de ces pertes nombreuses et prématurées, éprouvées dans une seule mission, qu'il n'entraît point, pour le moment, dans la volonté de Dieu que cette partie de l'Afrique fût évangélisée, ils ont décidé de suspendre leurs opérations à la Côte-d'Or, et de rappeler Riis en Europe; mais celui-ci, animé d'un dévouement sans égal, a voulu demeurer à son poste

et combattre sur les tombes fraîchement recouvertes de ses six amis ; et quoique, depuis leur mort, il ait déjà vu tomber à ses côtés deux gouverneurs et deux prédicateurs de la colonie, il n'est point ébranlé et continue à annoncer celui qui est *la Résurrection et la vie* dans une contrée qui, sous le rapport temporel aussi bien que sous le point de vue spirituel, est un pays d'*ombre de mort*. Lecteurs, priez pour ce fidèle soldat de Christ !

## VARIÉTÉS.

### MISSION A L'ILE DE BORNÉO.

LA société des missions du Rhin a envoyé cet été à Bornéo deux missionnaires, chargés par elle de fonder une mission parmi les féroces Dayaks, dont nous avons plus d'une fois entretenu nos lecteurs (1). Ces deux évangélistes sont MM. Barnstein et Heyer, élèves de l'institut de Barmen, qui ont dû s'embarquer à Amsterdam pour Batavia, au mois d'août dernier. L'une des circonstances qui paraissent avoir déterminé les directeurs de cette Société à entreprendre cette mission est la connaissance personnelle qu'ils ont eu occasion de faire d'un ancien commissaire du gouvernement hollandais à Bornéo. Celui-ci leur a raconté que le major hollandais de l'un des forts de la côte de cette île lui ayant un jour proposé de faire la tentative d'abolir chez les Dayaks l'horrible coutume qu'ils ont de couper les têtes de leurs ennemis et de les exposer ensuite dans leurs maisons pour ornement et en guise de trophée, il s'était joint à lui dans

(1) Voyez entre autres 7<sup>e</sup> année, p. 280.

cette négociation , et qu'ils étaient allés de concert trouver le chef d'une tribu de Dayaks du voisinage, non sans craindre de devenir victimes eux-mêmes de cet usage barbare. Lorsqu'ils furent arrivés auprès du chef, vieillard au regard sombre et farouche, ils lui firent diverses représentations au sujet de leur coutume de couper les têtes, et lui dirent, entre autres choses, que cette pratique était mauvaise et déplaisait au grand Esprit. Le prince écouta tranquillement leurs remontrances; et quand ils eurent fini de parler, il leur dit avec un très-grand sérieux : « Si c'est une chose mauvaise que de couper les têtes, et si cela déplait au grand Esprit, pourquoi les blancs ne nous l'ont ils pas dit plus tôt? Il y a long-temps que nous nous en serions abstenus. » Aussitôt il fit appeler son fils, le prince héréditaire, et lui communiqua le résultat de sa conversation avec les hommes blancs. Dès que celui-ci eut entendu son père, il sortit, rentra un moment après en tenant d'une main une lance et de l'autre un coq vivant, et marcha droit au commissaire hollandais. Celui-ci effrayé recula d'abord; mais le roi le rassura et l'invita à laisser faire son fils, en lui donnant la certitude qu'il ne lui serait fait aucun mal. Alors le jeune guerrier découvrit la poitrine du chargé d'affaires hollandais, coupa la tête du coq, et arrosa la poitrine nue avec le sang de l'animal. A la question : Quelle est la signification de cette cérémonie? il fut répondu : « Nous nous engageons solennellement, par cet acte, à ne plus couper de têtes d'hommes, attendu que cela est mauvais et que cela déplait au grand Esprit, et à défendre les blancs, en versant notre sang pour eux, toutes les fois qu'ils nous demanderont secours et protection. » Depuis cet événement, M. V. (cette lettre est l'initiale du nom du commissaire) est demeuré quatre ans encore sur cette côte; et changeant de résidence, il a passé successive-

ment de Pontianak à Mongawa, de Mongawa à Landack, de Landack à Sambas, etc., et jamais, pendant ce temps-là, il n'a entendu dire que les Dayaks de cette tribu aient violé la promesse faite par leur chef. Il est persuadé même qu'après son départ de Bornéo, ils y sont restés fidèles.

Si la parole des hommes a agi avec une telle puissance sur l'esprit de ces guerriers féroces, quels effets ne doit-on pas attendre parmi eux de la prédication de la Parole de Dieu? Paix soit donc dans le cœur et bénédiction de la part du Seigneur sur la mission de nos frères Heyer et Barnstein, qui sont allés porter à ces homicides la bonne nouvelle de la réconciliation par le sang de Jésus-Christ!

---

## NOUVELLES RÉCENTES.

---

### *Carte de la contrée au nord de Lattakou.*

Nous venons de recevoir de M. Lemue, l'un de nos missionnaires à Motito, près de Lattakou, une carte géographique de toute la partie du pays qu'il a explorée lui-même, ou sur laquelle il a obtenu des renseignemens exacts de la bouche de M. Mellen, voyageur anglais (1). Il a joint à cette carte de nombreuses explications, destinées à en faciliter l'intelligence. Nous réservons cette carte et ces détails instructifs pour la première livraison de l'année prochaine, qui paraîtra le 15 janvier 1835.

---

(2) Voyez page 266 et suiv.



*Arrivée au Cap de quatre missionnaires de la Société des Missions de Berlin.*

Nous apprenons dans ce moment que les quatre premiers missionnaires de la nouvelle Société des missions de Berlin, partis d'Europe l'automne passé, sont arrivés au Cap au moment où l'expédition scientifique dirigée par le docteur Smith (1) était sur le point de partir pour l'intérieur du pays. Le gouverneur de la colonie ayant exprimé le désir que quelques missionnaires se joignissent à cette expédition, qui se compose de six voitures et d'une trentaine de Hottentots armés, et les missionnaires allemands ayant envisagé cette proposition comme une direction de la Providence du Seigneur, ils ont accédé à son désir et sont partis avec le docteur Smith. Ce voyage de découvertes a pour but, comme on le sait, d'explorer la partie nord-est de l'Afrique centrale au-delà de Lat-takou.

---

*Nouvelle expédition géographique dans l'intérieur de l'Afrique méridionale.*

Pendant que le docteur Smith de la ville du Cap se dispose à explorer la partie de l'Afrique méridionale que les missionnaires français ont les premiers visitée, on prépare à Londres une expédition géographique et scientifique, également provoquée, à ce qu'il paraît, par les travaux de nos frères. « Elle est destinée, dit le bulletin de la Société de géographie de Paris, du mois d'août dernier, à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique australe par la baie Da Lagoa, pour lier les découvertes des mis-

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année, p. 378.

sionnaires dans le nord du cap de Bonne-Espérance avec ce point du littoral , et peut-être même avec les sources du Zambèse et les établissemens portugais de l'intérieur le long de ce fleuve. »

---

*Mort d'un second missionnaire de la Société des Missions du Rhin.*

Une lettre de M. Bisseux , datée de Wagenmaker's-Valley, 12 juin 1854, contient la triste nouvelle qu'on va lire : « J'apprends dans ce moment que M. Wachtendonk, l'un des missionnaires de la société du Rhin, vient de mourir à Frenschhoek. Ce frère et M. Kœhler, qui se noya , il y a un an , dans le Koopmansrivier (1), étaient arrivés ensemble, comme compagnons d'œuvre, dans la colonie ; et voici que , par une dispensation toute mystérieuse de la Providence, ils reposent déjà tous deux dans la tombe, ou plutôt dans les demeures de la gloire. J'étais intimement lié avec Wachtendonk , et je l'attendais d'un jour à l'autre à Wagenmaker's-Valley, où il devait prêcher pour moi. Il n'y a que quinze jours qu'il avait épousé une demoiselle fort intéressante de Frenschhoek , et c'est le jour même de son mariage qu'il a été saisi par la maladie qui l'a enlevé. »

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année , p. 544.

---

---



---

# MISSIONS ÉVANGÉLIQUES

---

## INDES - ORIENTALES.

### CHUNAR.

CHUNAR est une ville de l'Hindoustan , située non loin de Bénarès , dans la province Allahabad. M. Bowley , de la Société des Missions de l'Eglise épiscopale d'Angleterre , y est établi depuis plusieurs années , et a pour l'assister dans ses travaux plusieurs aides indigènes , entre autres Chrétien Tryloke , Mathieu Runjeet et Thakoor. Son ministère au milieu de la vaste population qui l'environne est béni , et s'il ne lui est point encore donné de voir se manifester un mouvement général parmi les Hindous , il a pourtant la consolation de remarquer que la puissance de la vérité pénètre peu à peu dans quelques âmes. L'extrait suivant du journal de ses excursions dans les environs de Chunar nous a particulièrement intéressé ; il nous a paru propre à un haut degré à faire connaître le caractère , les habitudes , la religion et les préjugés des Hindous , et à rendre sensible l'influence qu'exerce l'Évangile sur des hommes fort différens par la tournure de leur esprit , le degré de leur culture intellectuelle , la nature de leurs dispositions ; c'est un véritable panorama de l'état spirituel et moral des indigènes de ce pays.

*Pélerin dont les yeux sont dessillés.* — « Arrivés à Kythee , village considérable sur la route de Benarès , nos gens y sont entrés et ont passé plus d'une demi - heure à parler aux habitans , et à leur faire

des lectures. Plusieurs dévots hindous et autres ont été invités à venir à notre embarcation : ils s'y sont présentés, en effet, dans l'espérance d'une entrevue avec nous. Là, Thakoor a lu le traité intitulé : « Le Péché n'est pas une petite chose » ; ensuite M. Smith, et moi-même après lui, avons prêché aux assistans ; nous avons tâché de leur faire sentir quel énorme péché c'est que d'abandonner le vrai Dieu pour la créature, comme font tous les Hindous ; de leur prouver surtout combien est vaine et criminelle cette confiance qu'ils mettent dans le soleil, dans Gunga, etc., et tout ce qu'il y a d'insensé et de coupable à chercher son salut dans des pèlerinages. Nous leur avons exposé l'amour et la miséricorde infinie de Dieu, qui a donné son Fils unique pour nous délivrer du péché et de ses suites, et ce qu'il demande de nous ; c'est-à-dire d'être repentans et contrits de nos fautes passées, de dépouiller toute confiance dans les voies fausses, d'embrasser le Sauveur des pécheurs, et d'accepter merci et pardon par ses mérites, etc., etc. Un dévot, le principal personnage de l'auditoire, après nous avoir entendus, dit tout haut qu'il avait fait ses préparatifs de départ pour le lendemain matin, et qu'il s'était proposé d'aller en pèlerinage à Ramiséram, distant de deux mille milles ; mais que pleinement convaincu que son projet était tout à la fois une folie et un péché, il y renonçait ; qu'il était déterminé à conformer sa conduite aux conseils qu'il venait d'entendre, et que sous peu de jours il amènerait ses deux enfans à Chunar ; qu'il les remettrait entre mes mains pour leur éducation, et qu'il abandonnait pour toujours les mauvaises voies dans lesquelles il avait marché jusqu'alors.

*Espérances données par un dévot hindou.* — J'ai eu une demi-heure d'entretien sérieux avec un Hindou, âgé d'environ quatre-vingts ans, presque aveugle, et qui

met toute sa confiance dans sa propre justice, dans ses pèlerinages, etc. Par fois cependant il se montra assez raisonnable; il convient de ce que la religion chrétienne a de bon et de juste aussi bien que la sienne, et il paraît se plaire à converser avec nous. Ce soir je lui ai parlé de nos péchés, sachant jusqu'à quel point il est jaloux de ce qu'il appelle son intégrité et sa justice. Je lui ai exposé ma faiblesse et mon impuissance à me sauver moi-même; je lui ai parlé de l'amour de Dieu en Christ, qui est la victime de propitiation pour les péchés de tous les hommes. Il m'a répondu que nous avons le pouvoir de nous sauver nous-mêmes par nos bonnes œuvres. Je lui ai dit alors: «Supposons que j'aie commis un meurtre, et que par là j'aie encouru la sévérité des lois du pays, par quelles œuvres pourrais-je satisfaire à la loi et me libérer de la peine?» Il a souri et a cherché à éluder la question; mais je lui ai dit aussitôt: «Non, il est clair que je ne pourrais satisfaire à la loi que par la perte de la vie. C'est là nécessairement notre situation à l'égard de Dieu. Par nos péchés nous avons causé notre propre ruine; mais Dieu, dans son infinie bonté, a donné son Fils Jésus-Christ pour nous délivrer.» Eh quoi! m'a-t-il dit après un instant de silence, croyez-vous que j'en sois à apprendre ce qu'il y a de vrai sur cette matière? Suis-je donc arrivé à l'âge de quatre-vingts ans sans connaître Dieu? Où a-t-il donc été pendant cette longue suite d'années? N'ai-je pas éprouvé sa bonté? » Assurément, il vous en a donné des preuves. Il vous a donné la vie, il vous a nourri, habillé, conservé; il vous a montré jusqu'à cette heure sa longanimité et sa patience à votre égard, et maintenant il m'envoie vers vous avec un message de miséricorde. » Comme il disait qu'il avait le pouvoir de se sauver lui-même, on lui a demandé ce qui valait le mieux, qu'il fût son propre libérateur, ou

que Dieu se chargeât de son salut et en eût la gloire ? Cette question a paru lui faire une impression agréable, et on l'a invité à réfléchir sur ces idées nouvelles pour lui, et à les peser dans le fond de son cœur jusqu'à une autre conférence.

*Fureur d'un dévot.* — Dans mes courses aux environs du bazar, je me suis trouvé deux fois aux prises avec un vieux Hindou qui a fini par donner carrière à ses sentimens d'inimitié; en me reprochant, devant une foule nombreuse, de chercher partout à faire des prosélytes au christianisme. Il a dit que j'excitais les gens à renier leur caste, que je les déshonorais ainsi dans le monde, et les ruinais à jamais. Il est furieux de ce qu'il ne s'épargne pas plus que les autres ces dévots qui ont fait le sacrifice du monde et de tous ses plaisirs, ainsi qu'il se complait à le répéter; de ce qu'enfin je n'ai pas plus d'égards pour lui-même, lui arrivé à la vieillesse en se livrant à des observances si méritoires. Il veut bien convenir que Christ peut être rangé parmi les nombreux bienfaiteurs des hommes, pourvu qu'en revanche j'admette le système des Hindous et toutes leurs incarnations; mais comme je n'acceptais pas ce compromis, il se mit à lancer contre moi tout le venin de sa rage, et plus je montrais de douceur et de sang-froid, plus sa fureur paraissait redoubler. Il m'a dit que je ressemblais à une sangsue qui pompe sans bruit le sang de l'homme, et épuise insensiblement les sources de la vie; à ses yeux enfin je suis un assassin qui expédie régulièrement les gens, un vampire.

*Les Mahométans.* — Ceux-ci paraissent déterminés à repousser la lumière de la vérité et à persévérer dans les erreurs par lesquelles le malin esprit les abuse. Le moindre symptôme encourageant s'est à peine manifesté jusqu'ici parmi les musulmans. Il s'en est présenté plusieurs,

évidemment préparés derrière le rideau par quelque Molwi; aussi ont-ils mis leur étude à éviter toute réponse cathégorique aux questions qui leur étaient adressées relativement aux évidences du christianisme. Comme on leur demandait comment Dieu pouvait, sans contradiction avec sa justice, pardonner au pécheur, ils n'ont trouvé d'autre réponse, si ce n'est que nous autres chrétiens nous sommes d'aussi grands infidèles que l'étaient les juifs à l'égard de Christ; que ce serait inutilement qu'on nous fournirait mille preuves, que nous n'en croirions pas davantage. Alors on les a invités à nous mettre à l'épreuve, et à voir si nous étions en effet d'une si opiniâtre incrédulité, en produisant ces argumens dont ils parlaient; mais ce défi a été sans résultat. Cependant ils ne se faisaient pas faute de se livrer assez fréquemment à des accès de fureur, qui trahissaient d'autant la faiblesse de leur cause. En admettant même, leur a-t-on dit, que quelques-uns des prophètes aient été des êtres sujets à faillir comme nous, le ruisseau peut-il être pur quand la source est corrompue? Ces questions avaient pour but de leur faire sentir que l'intercession de leur Mahomet ne pouvait leur être d'aucune utilité. Évidemment il paraît y avoir ici un mouvement de réveil parmi les mahométans; cependant ils ne se présentent à nous qu'avec la résolution de tenir bon dans leurs erreurs, et de chercher à pervertir le véritable sens des Écritures, aggravant encore par là la condamnation qui pèse déjà sur eux. Toutefois, si ceux qui soutiennent la dispute paraissent faire eux-mêmes fort peu de progrès, les auditeurs voient les choses d'un autre œil, et donnent parfois des marques d'approbation à ce qu'ils entendent. Aujourd'hui un homme est venu ayant sous son bras le Testament en langue hindoue, qui lui avait été donné il n'y a pas long-temps; il nous a priés de le lui échanger contre un

exemplaire des Psaumes , en nous disant qu'il l'avait lu d'un bout à l'autre , qu'il l'avait même copié jusqu'à l'Épître aux Éphésiens , pour son jeune frère , qui voulait que l'on mit les signes au-dessus et au-dessous des lettres , pour lui en rendre la lecture plus facile.

Un autre mahométan nous a traités avec une politesse et une douceur peu communes. Mais ce sont des égards que nous ne pouvons presque jamais attendre des musulmans , toutes les fois qu'il est question de religion , tant ils paraissent s'être profondément imbus de l'esprit du système sensuel et cruel de leur grand Imposteur.

Plusieurs autres musulmans instruits sont venus à notre embarcation , ont reçu un Traité , un seul Evangile , et les Proverbes , tout en faisant quelques faibles efforts pour défendre leur système ; mais on voyait que tout cela ne leur était suggéré que par la partialité et le préjugé. Ils voulaient entre autres choses nous prouver que nous ne suivions pas l'exemple du Christ , et cela parce que nous ne portions pas de barbe , etc. Un autre a essayé de prouver que Jacob n'avait pas été doué de ce qui fait le véritable caractère du prophète , c'est-à-dire de la faculté de prédire les événemens , puisqu'il n'avait pas deviné ce qu'était devenu son fils Joseph quand il fut vendu par ses frères. Le même , de son propre mouvement , s'est mis en droit de démontrer aussi que Mahomet avait été un véritable prophète , et il en tirait la preuve des innombrables miracles qu'il a opérés. Cependant la tâche ne lui paraissait pas des plus aisées ; car tout en convenant que son prétendu prophète lui-même avait dit , dans le Coran , qu'il n'avait pas le don de prophétie , il soutenait que ce don ne lui avait pas moins été accordé , mais qu'il s'en était défendu par pure modestie. Et pour prouver qu'en effet il avait été un vrai prophète , il prétendait que nos Écritures avaient fait mention de lui ,



mais que nous et les juifs nous nous étions entendus pour faire disparaître tous les passages qui le concernaient et falsifier ainsi les Écritures. Du reste, il eût été tout-à-fait inutile d'entrer en discussion avec des gens si déraisonnables, décidés à fermer leur esprit à la conviction, et qui n'auraient pas craint de dire et de dédire tour-à-tour ce qui aurait pu convenir ou ne pas convenir à leurs vues.

*Un pieux rajah.*—Nous avons fait une visite au rajah avec qui j'avais déjà eu une entrevue, il y avait quinze mois. Quand nous avons été ass's, j'ai, en sa présence, questionné un Bramine sur ce qu'il avait entendu sur le christianisme la dernière fois que j'étais venu dans ce pays. Sa réponse a été que tout ce qu'il avait entendu dire à ce sujet lui avait paru très bon, mais qu'il l'avait entièrement oublié; sur quoi le rajah nous a surpris le plus agréablement du monde en nous répétant la substance de ce qu'il avait alors entendu lui-même, notamment sur le salut par le Christ et par lui seul, ajoutant que depuis cette époque il avait abjuré sa propre croyance, et qu'il n'avait de confiance qu'en Christ. Tant qu'il a parlé, il s'est tenu dans la plus humble posture, les mains jointes devant nous, comme s'adressant à ses guides spirituels. Il a exprimé ouvertement sa foi en Christ, et cela en présence de son fils, jeune homme de vingt-cinq ans, et d'un braminc. Il dit qu'il a toujours été depuis dans l'habitude de lire le Testament hindou; qu'il a engagé à son service, pour lui en faire chaque jour une lecture, un homme maintenant absent pour un voyage à Bénarès, et que par conséquent il est aujourd'hui en état de comprendre tout ce qu'on peut dire sur le christianisme. Inspirés par la joie dont ces dispositions remplissaient nos cœurs, nous lui avons alors parlé avec plus de développemens de la voie du salut, en lui lisant divers passages des Évangi-

les ; il éprouvait un véritable plaisir à entendre la Parole , et il l'écoutait à mains jointes. « J'ai passé , nous a-t-il dit, quatre-vingts ans de ma vie sous le joug et au service du démon ; néanmoins Dieu n'a pas dédaigné de me prendre à son service. C'est en Christ que j'ai confiance , et c'est en Christ seul que j'espérerai jusqu'à la fin de mes jours. J'ai remis à mon fils l'administration de ma principauté et de toutes mes affaires temporelles , et je me suis dérobé , pour servir Christ , à toutes les distractions du monde. » Quand nous avons pris congé , il s'est approché de nous pour nous toucher les pieds , comme font les disciples d'un Gourou en le quittant , et il a dit à Thakoor , notre lecteur , en lui frappant sur l'épaule , qu'il était bien heureux de professer une semblable religion.

L'après-midi , nous nous sommes rendus tous les trois chez le rajah , et nous avons eu avec lui l'entretien le plus intéressant , et à une grande partie duquel son fils a assisté. En réponse aux questions que nous lui avons adressées , il nous a dit que depuis qu'il avait fait connaissance avec moi , il avait laissé là toutes ses idoles et tout ce qui concernait le culte de Pouja , et qu'il avait passé tout cela à son fils , quoiqu'il eût le stigmaté des Hindous sur le front. Il avait , disait-il , renoncé à toutes ces choses , parce qu'il avait la conviction qu'elles ne pouvaient être d'aucun fruit pour lui , et qu'il n'avait plus de confiance maintenant qu'en Christ , le suprême Sauveur. Mais , lui-ai-je dit , si vous croyez toutes ces observances absolument inutiles , pourquoi en avez-vous chargé votre fils , et comment à cet égard tranquillisez-vous votre conscience ? Il m'a répondu en frappant du pied et en l'appuyant fortement par terre , que tout ce qu'il voulait , c'était de trouver d'abord à s'établir lui-même d'une manière solide , et qu'ensuite (ici il étendait

ses mains et les retirait alternativement) il saurait bien tirer toute sa famille après lui. « Je suis brahmine, a-t-il continué, et l'on m'appelle Père; mais je n'ai aucune confiance dans tous ces titres; non, je n'y vois rien de réel, et tout ce que je sens bien vivement, c'est que je suis un grand pécheur qui a besoin de faire son salut, et qui ne l'espère que par Christ seul. » Depuis la dernière fois qu'il m'a vu, il n'a cessé de parler de tout cela aux différens membres de sa famille, en les pressant de renoncer à l'hindouisme; mais tous l'importunent de leurs remontrances, le suppliant de ne pas déshonorer, de ne pas rainer toute sa famille par une profession ouverte du christianisme. Il pourrait, lui disaient-ils, abjurer en secret l'hindouisme, et se conformer en particulier aux maximes du christianisme; mais il ne pouvait résulter aucun bien d'une publicité par laquelle il se diffamerait et eux-mêmes avec lui. Il leur a dit qu'ils étaient libres de le considérer comme un proscrit, puisqu'il n'avait nulle foi dans leur système; mais que jamais il ne perdrait son âme pour marcher avec eux dans la même voie. Il n'avait pas besoin du monde, il n'avait pas besoin de cet argent que Dieu lui avait donné en abondance: à quoi, hélas! ces choses lui serviraient-elles quand il sera appelé à rendre compte à Dieu? Il a reconnu avec candeur que William Churun, le lecteur, lorsqu'il était ici, l'avait souvent sollicité d'embrasser le christianisme, mais qu'avant de m'avoir vu, il n'avait réellement pas su ce que c'était que le christianisme. Cependant il employait un homme que lui avait recommandé William, à lui lire le Nouveau-Testament en hindou. J'ai senti vivement, tant qu'a duré cette conférence, que nous avions devant nous un humble disciple du christianisme et un véritable converti, dans le cœur duquel le Saint-Esprit répandait des

lumières , et dont l'esprit était depuis long-temps préparé et disposé par ce divin guide , dont tout chrétien reçoit plus ou moins les efficaces instructions. Quoique rajah , il a déjà souffert pour la cause de son Maître ; son orgueilleuse imagination et ses hautes pensées ont été rabaissées , humiliées ; il voit , il reconnaît ouvertement sa bassesse ; il proclame que c'est en Christ seul qu'il met sa confiance , et il paraît décidé à n'avoir ni repos ni cesse qu'il ne se soit assuré ses grâces. Après l'avoir exhorté à persévérer , nous avons pris congé de lui.

*Un Hindou à moitié converti , et qui ne peut se décider.*—Un homme du bazar de cette ville , âgé de soixante-huit ans , à la suite d'un entretien sur divers sujets , semblait déclarer que si , pour entrer dans la voie du bonheur éternel , il fallait se séparer de ses relations , renoncer à sa caste , etc. , il ne s'y résoudrait jamais. Ces dispositions étaient d'autant plus déplorable , qu'il nous a dit ensuite qu'il lisait avec la plus grande attention les Evangiles selon saint Matthieu , saint Luc et saint Jean. « Il y avait quelques années , nous disait-il , que ces livres avaient été donnés par un voyageur à un pundit de cette ville. » De temps à autre il m'est arrivé en effet d'y faire des distributions de livres. Il parlait donc de notre Seigneur et de ses instructions de la manière la plus édifiante , et disait du ton de l'approbation le plus décidé , qu'il avait lu et relu ces livres plusieurs fois , et qu'il n'y avait rien trouvé qui fût susceptible de contradiction : à quoi on lui a répondu qu'au contraire il n'était pas possible de lire quatre pages de suite d'un livre hindou , quel qu'il fût , sans y découvrir quelques passages qui prêtaient à des objections fondées. Il nous a répété alors , dans sa langue , et assez correctement , toute la parabole du bon Samaritain , celle du mauvais riche et de Lazare , l'histoire de la femme samaritaine , le passage sur la voie

étroite et la voie large, etc. Il y avait d'autant plus de plaisir à l'entendre, qu'on s'apercevait qu'il en avait lui-même beaucoup à nous réciter ces passages; nous en avons pris occasion de les développer et d'en faire des applications. Ensuite je lui ai fait présent des psaumes et d'un exemplaire de la Genèse en hindou. Il ne nous a quittés que fort tard, en me promettant de venir me voir tous les jours tant que je serais ici.

*Le fabricant d'idolés.* — Dans une des bourgades du voisinage, on m'a apporté un lit sur lequel je suis resté assis pendant près de deux heures, réfutant les faux systèmes que mettaient en avant un pundit et d'autres Hindous, et tâchant de leur faire connaître l'Évangile. Quand ils en sont venus à parler de se rendre au temple de Ram ou de Krishna, j'ai fait tous mes efforts pour leur faire comprendre que ces objets de leur culte ne pouvaient avoir été des incarnations de la Divinité, comme le prouvait l'immoralité dégoûtante de leur vie. Avant de prendre congé d'eux, je me suis adressé particulièrement à un vieillard, mon interlocuteur principal, le conjurant de garder dans son cœur les choses que je venais de leur dire, et de lire nos livres; mais le pauvre homme, montrant un coin de la chambre où il y avait une collection d'idolés en terre: «Voici, m'a-t-il dit, voici mon industrie, mon métier; c'est à fabriquer ces idolés et à les jeter dans la Gunga que j'emploie mon temps, et il ne m'est pas possible d'y renoncer. Mes jours touchent à leur fin, et je ne puis songer à laisser là cet ouvrage. Je suis déterminé à suivre ces idolés, fussent-elles me conduire en enfer. Christ vous sauvera, et ce sont elles qui me sauveront.» Ni raisonnemens ni supplications ne purent décider le pauvre vieillard à chercher son salut.

*Candeur d'un bramane.* — Ce matin, de bonne heure,

nos lecteurs ont visité trois villages et fait une tournée de quelques milles. Dans un de ces villages ils ont été accueillis d'une manière encourageante : les habitans se sont montrés empressés à écouter la Parole , et ont accepté des Traités. J'ai pris une direction différente et visité deux autres villages , dans l'un desquels je me suis assis à l'ombre d'un arbre avec un riche naturel , propriétaire d'une bonne maison construite en briques qu'il dit avoir mis six ans à bâtir. Cet homme est un bramane qui , bien que dans une grande aisance , n'en est pas moins illétre : cependant je ne l'ai pas trouvé dénué de bon sens ; il m'entendait parler et parlait lui-même avec plaisir et avec bonne foi des points de religion les plus importans. Je n'ai pas eu de peine à le convaincre que la vie de son Krishna était celle d'un grand pécheur , et tout-à fait inconciliable avec le caractère de l'incarnation de la Divinité ; il n'a pas non plus entrepris de défendre la vie de Ram : au contraire , il est convenu que ce Ram était mort par un suicide , et il a paru sentir quel péché c'est que d'adorer tout autre être que l'Être-Suprême , qui a manifesté son amour par le don de son fils Jésus-Christ pour la rédemption du genre humain. Au moment où j'ai pris congé de lui , il a accepté deux Traités , en me promettant de venir me trouver dans ma tente pour me prier de lui donner un plus gros livre qu'il se ferait lire dorénavant. Son fils , un jeune homme , en le voyant prendre les Traités , lui a demandé d'un ton qui annonçait le mépris , pour quel motif il prenait ces livres. Le père , qui peut avoir cinquante-cinq ans , lui a répondu : » Mon intention , à compter d'aujourd'hui , est de renoncer à tout culte d'idoles : je ne veux plus reconnaître d'autre Dieu que l'Être-Suprême , qui est un Esprit , et j'abjure , etc. » Cette scène assurément était aussi encourageante qu'agréable.

*Une catholique romaine.* — Une pauvre Portugaise, catholique romaine, qui a suivi tous nos services depuis la semaine de la Passion, est en butte aux persécutions les plus dures de la part des autres catholiques romains, ses voisins, qui l'accablent de reproches et font tout au monde pour la ramener à leurs croyances. Cependant elle verse des larmes amères sur ses péchés et sur sa négligence passée. Un des jours derniers elle cherchait à nous exprimer toute la consolation qu'elle avait éprouvée, et combien elle s'était senti de force et de courage en entendant, à notre service hebdomadaire du matin, un sermon sur le chapitre X de saint Matthieu, concernant les persécutions que les serviteurs de Dieu seront appelés à souffrir de la part de leurs voisins et de leurs plus proches parens. Elle remarquait qu'il n'y avait ni amour, ni affection, ni égards entre ces hommes de la même communion, tandis que, parmi nous, elle voyait les fidèles se rendre en foule et avec empressement auprès des malades, quelque pauvres qu'ils fussent, tandis que nous nous faisons en outre un devoir de fournir aux besoins des chrétiens infirmes et indigens. Ce qui prouve évidemment que la vie du chrétien est, avec la bénédiction divine, une prédication continuelle et efficace, pour les impies qui négligent les moyens de la grâce par lesquels ils pourraient être ramenés dans la voie du salut. Puisse le Seigneur, dans sa bonté, fortifier parmi nous et parmi tous ceux qui se disent chrétiens, cette vie de foi et d'amour, et en centupler l'influence!

*Aveuglement d'un juif.* — Nous avons fait une visite à quatre marchands juifs, l'un desquels est un homme de quelque savoir sur le Vieux-Testament, et entend à fond le persan et l'hindou. Nous avons eu avec lui une longue discussion, comme j'en eus une hier avec un de ses coreligionnaires moins instruit, qui me renvoyait toujours

à celui là. J'ai trouvé le pauvre homme sur ses gardes , comme s'il se fût attendu à une attaque contre sa personne , et rien n'a pu le tirer de cet esprit de résistance et d'hostilité ; on voyait qu'il s'était promis de sortir victorieux , à quelque prix que ce fût , de cette lutte à laquelle il s'était préparé , et où il a mis en jeu toutes les ressources de sa logique.

On ne pouvait voir sans une véritable affliction l'opiniâtreté avec laquelle il tenait son cœur fermé à tout ce qu'on cherchait à lui faire entendre sur ce qui forme le résumé et la substance de toute la Bible, sur le Messie. Il ne voulait point admettre sa divinité, malgré la clarté et l'évidence avec lesquelles on la trouve établie dans Esaïe; il ne voulait pas convenir qu'il était le Seigneur dont parle David ; il n'admettait pas non plus qu'il fût Emmanuel, mais expliquait par des absurdités tous les passages qui se rapportent à lui ; il allait jusqu'à dire que la Vierge et son fils, prédits par Esaïe, chapitre IX, verset 6, ne signifiaient que la femme et la mère du prophète Esaïe lui-même. Rien n'a pu l'amener à la gravité et au sérieux qu'aurait dû lui inspirer une discussion sur des matières si solennelles ; on ne voyait en lui aucun signe de respect ni de pieuse crainte envers Dieu ; enfin pendant les trois heures que j'ai passées avec cet homme , je n'ai éprouvé d'autre sentiment que celui de la pitié et de la douleur pour lui et ses frères. Les autres montraient une disposition assez évidente à admettre mes idées sur les divers passages controversés, mais ils cédaient quoiqu'avec une répugnance visible à l'opinion de leur docte et vénéré chef, sans être bien convaincus de la justesse de ses explications. Ce pauvre homme nous a dit que nous pourrions peut-être convertir le monde entier, mais jamais un Israélite. Un d'eux a parlé de Christ qui appelle Dieu à son aide sur la croix, et paraissait trouver là de-



dans quelque chose qui dérogeait à nos idées sur le Messie : les explications convenables lui ont été données sur cette prétendue difficulté. Suivant eux nous nous écartions du sabbat des Juifs, de leurs cérémonies etc. Ils avaient toujours entendu dire que le sabbat et les autres rites étaient *les ombres des biens à venir*; que le Nouveau-Testament était la clef de l'Ancien, clef sans laquelle le véritable sens de ce dernier était impénétrable, etc. J'ai donné à ces juifs le Pentateuque en Persan ; un d'eux m'a demandé de lui confier quelques-unes de nos traductions qu'il se chargerait de rendre. Je lui ai promis de lui en donner, mais je ne l'ai pas revu.

*Pénitence absurde que s'impose un Hindou.* — En me promenant vers les Ghauts, j'ai vu un homme qui n'est arrivé ici que d'hier et qui vient pour accomplir une pénitence qui consiste à se tenir debout nuit et jour pendant plusieurs années. Il avait attaché des cordes à une touffe de ces arbres sacrés appelés Peepoul, à environ quatre pieds au dessus du sol ; sur ces cordes il avait suspendu une planche de dix-huit pouces de large sur deux pieds de long ; et sur cette planche était une espèce de traversin sur lequel il s'appuyait la poitrine. Comme je lui parlais de ce qui était arrivé à un malheureux qui depuis plusieurs années s'était condamné à rester dans la même position, à Gorruckpore, il a étendu ses jambes pour me montrer le mal qu'y avaient déjà fait deux années seulement passées dans cette attitude ; elles étaient enflées, et plusieurs ulcères s'y étaient déjà établis. Pauvre créature ! tout ce qu'il pouvait dire pour se justifier outrageait la raison et le plus simple bon sens. La foule nous entourait et paraissait approuver tout ce que je disais. Deux heures après je suis retourné à l'endroit où je l'avais laissé, mais il n'y était plus ; on m'a dit qu'il avait transporté ailleurs l'appareil de sa pénitence.

---

## VARIÉTÉS.

---

### PATAGONIE.

*Quelques détails sur le pays et les mœurs des Patagons.*

Nos lecteurs ont été informés, dans le temps, du projet du conseil américain pour les missions étrangères de fonder une mission dans la Patagonie (1). Ils savent que MM. William Arms et Titus Coan furent chargés par lui d'explorer, dans ce but, un pays demeuré presque inconnu jusqu'à ce jour. Ces messieurs devaient, d'après les instructions qui leur avaient été données, aborder sur la côte occidentale de la Patagonie, sous le 87° ou 88° degré de latitude sud, et de là visiter la côte et les îles adjacentes, et s'il leur était possible, pénétrer dans l'intérieur de la contrée, en traversant les tribus araucaniennes qui l'habitent, jusqu'aux provinces méridionales du Chili. Après avoir en vain cherché une occasion favorable pour transporter nos missionnaires sur la côte occidentale, il fallut, comme pis aller, se résoudre à leur retenir des places sur un bâtiment qui se rendait à la baie de St.-Georges, à l'entrée orientale du détroit de Magellan. On espérait que de ce point là, ils pourraient facilement, ou traverser les Andes près du détroit et arriver ainsi sur la côte occidentale, ou pénétrer dans le pays à l'est de ces montagnes, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint la latitude indiquée plus haut et là seulement franchir les Andes, pour

---

(1) Voyez 8<sup>e</sup> année, p. 316.

arriver au lieu de leur destination. Mais d'insurmontables difficultés s'opposèrent sur les lieux à l'exécution de ce plan. Au nord, ils trouvèrent un immense désert, à travers lequel aucun indien ne voulut consentir à guider leurs pas ; et à l'ouest, les andes couvertes de neige leur présentèrent une barrière qu'il leur fut impossible d'escalader. Quant à se procurer un passage par eau, du détroit de Magellan à la côte occidentale, c'est ce qu'ils cherchèrent vainement. C'est pourquoi, après avoir recueilli tous les renseignemens qu'ils purent obtenir sur les tribus indigènes qui errent sur la côte où ils débarquèrent, ils furent contraints de retourner aux Etats-Unis, sans avoir pu parvenir à aborder sur les rives qu'ils avaient reçu mission d'explorer. Toutefois les observations qu'ils ont faites sur les habitans des parties les plus méridionales de l'Amérique du sud, sont d'une grande importance et pourront servir à diriger les opérations que l'on pourrait entreprendre plus tard, dans le but de faire parvenir à ces païens la bonne nouvelle du salut par Jésus-Christ. Ces renseignemens sont d'autant plus précieux, que jusqu'à présent ce sont des fables plutôt que des informations exactes que l'on a publiées sur les indigènes de la Patagonie ; ils méritent donc d'être consignés dans ce journal. Les morceaux qu'on va lire sont empruntés aux journaux de MM. Arms et Coan, mais plus particulièrement à celui du dernier. C'est le 16 août 1833 que ces deux voyageurs chrétiens s'étaient embarqués à New-York ; le 14 mai 1834, ils étaient de retour à New-London.

14 novembre 1833. — « En nous levant, ce matin, nous avons trouvé notre barque mouillée tranquillement sur les rivages de la Patagonie. Nous sommes aux premiers jours d'un été de l'hémisphère austral ; cependant les neiges couronnent encore les cîmes des montagnes

du nord et du sud. Nous nous sommes rendus à terre de bonne heure avec le capitaine Clift et quelques uns des matelots, dans l'intention de chercher les naturels dont aucun ne s'était encore montré. Descendus sur une très-belle grève de sable, nous avons gravi un tertre de cent pieds de hauteur environ, et de là nous avons pu promener nos regards sur un vaste paysage que termine sur l'arrière plan la montagne de la Table, d'une médiocre élévation. Nous avons trouvé sur le rivage quelques touffes basses de plantes épineuses qui commençaient à montrer de petites fleurs jaunes. Nous y avons mis le feu afin que la fumée donnât l'éveil aux Indiens, nous souvenant que chez eux la fumée est une sorte de signal très-usité, et qui ne manque jamais de les attirer vers le point d'où ils la voient s'élever; mais, après avoir attendu vainement quelque temps quelqu'un des naturels, nous sommes retournés à bord de notre petit bâtiment. A une heure après midi, nous sommes allés de nouveau à terre avec le capitaine, déterminés à nous enfoncer dans le pays à la recherche des Indiens. Prenant un sentier qui s'offrait à nous, nous avons poursuivi notre route sur un terrain très accidenté, tantôt traversant des collines d'une pente graduée, tantôt descendant au fond des plaines qui les séparaient, et dont quelques-unes paraissaient avoir été sous l'eau une partie de l'hiver. Cette partie de la contrée nous a paru être un terrain d'alluvion. Les collines étaient sablonneuses et stériles, et dans les intervalles qui les séparaient, se trouvait un sol composé d'un riche terreau noir et couvert d'un gazon haut et épais. Nous avons remarqué plusieurs plaines où il était évident que les naturels avaient campé depuis peu, et dans une desquelles nous vîmes, à six ou huit mille du rivage, deux énormes vertèbres de l'épine dorsale d'une baleine. Nous n'avons vu dans notre excursion qu'un seul guanaco

qui, bondissant à notre approche, a traversé la plaine, et s'est enfui au loin vers les collines, avec la rapidité d'un cerf. Nous avons trouvé sur notre passage de petites flaques d'eau, sur lesquelles s'ébattaient quelques oies des montagnes. De temps à autre un petit oiseau nous égayait par son ramage, tandis que le corlieu faisait entendre au loin dans les airs son cri perçant et mélancolique, et que le jeune grôle venait crier à nos oreilles et s'approchait de nous avec toute l'effronterie d'un singe. Chemin faisant nous mettions souvent le feu à des herbes sèches pour produire de la fumée. Partout nous distinguons des traces de chevaux, mais pas un Indien ne paraissait. A la fin, le soleil qui baissait et la fatigue que nous ressentions nous ont avertis qu'il était temps de faire retraite. Nous ne sommes arrivés au rivage qu'à la nuit close, et après avoir fait environ vingt milles.

« Revenu de cette première excursion, je n'ai pu m'empêcher de réfléchir au contraste si touchant que forment cette contrée et ma chère patrie. Ici point de guerêts qui se vivifient et s'ouvrent pour ainsi dire sous la main du laboureur ; point de jardins, point de vergers parés de tout le luxe du printemps ; point de ports où flottent les pavillons du commerce ; point de cités qui élèvent leurs tours jusqu'au ciel ; point de paisibles villages épars çà et là sur les collines et dans les plaines ; nulle église dont la flèche étincellante rappelle au pèlerin fatigué qu'il est, au-dessus de cette terre qu'il parcourt, une patrie meilleure. Ni les arts ni les sciences n'ont jamais répandu leurs influences créatrices sur cette contrée encore ensevelie dans la profonde nuit de l'ignorance et de la barbarie, et sur laquelle n'ont jamais lui les premiers rayons de la lumière du salut. Les générations ont suivi les générations, et toutes sont descendues dans la

sombre vallée de la mort, sans que la plus faible lueur en ait pénétré les ténèbres, et sans qu'une étoile du matin leur ait annoncé ce jour qui doit durer éternellement.

Le 15. — Le capitaine et moi, nous sommes partis ce matin avec la résolution de pénétrer plus avant qu'hier dans le pays, et de découvrir, s'il était possible, le camp des Indiens. Ayant découvert un sentier qui paraissait avoir été très-fréquenté, nous l'avons suivi jusqu'à ce que nous fussions au pied et à l'extrémité occidentale de la montagne de la Table ; nous avons aperçu alors une fumée qui s'élevait en ondoyant du côté opposé, et bientôt après un homme s'est montré sur le sommet; nous nous sommes avancés quelques toises plus loin, et nous avons observé un homme à cheval, que suivaient plusieurs chiens et qui se dirigeait vers notre bâtiment. Regardant comme rempli l'objet de notre voyage, nous sommes retournés sur nos pas, et au moment où nous avons atteint le rivage, trois autres naturels venaient d'arriver. Ils portaient tous des manteaux faits d'une peau de jeune guanaco, et deux d'entre eux avaient des pantalons à carreaux et des bottes de maroquin. Leurs bras et leurs poitrines étaient nus, sauf les parties que couvraient leurs manteaux jetés négligemment sur leurs épaules, et attachés autour des reins par leurs *bolas*. Ils ne portaient sur leurs têtes qu'un étroit filet d'un pouce de large, avec lequel ils lient leur chevelure, qu'ils partagent avec soin sur le milieu de la tête, et laissent tomber flottante sur leurs épaules. Le *bolas* est un instrument dont ils font usage pour prendre le gibier ; il consiste en trois balles enveloppées de peau et attachées à des courroies de quatre à cinq pieds de long, et liées l'une à l'autre. Pour s'en servir ils prennent une des balles dans leur main et font tourner les autres en l'air jusqu'à ce que le moment décisif se présente ;

alors ils lancent le bolas, dont les courroies entortillent les jambes de l'animal, et les tiennent si serrées qu'on le prend ensuite sans la moindre peine.

« A quatre heures après-midi, nous avons vu paraître sur le rivage quatre naturels, tout en face de notre bâtiment. Ils étaient à cheval, et suivis d'une meute de plus de vingt chiens. Peu de temps après, mon collègue et le capitaine sont revenus, et on leur a envoyé un bateau pour les ramener à bord avec les trois Indiens qui les accompagnaient, le quatrième étant resté à terre pour garder les chevaux. Désirant visiter le quartier-général des Indiens avant de débarquer notre bagage, nous avons proposé à un jeune homme qui paraissait être le personnage principal, de nous conduire au camp, où nous passerions la nuit, pour revenir à notre bâtiment le lendemain matin. Ayant compris qu'il consentait à notre demande, nous sommes allés à terre; là il nous a donné à chacun un cheval, et sautant lui-même sur le sien, il nous a conduits rapidement, à travers les collines et les plaines, vers une montagne, derrière laquelle nous supposions que la tribu était campée; enfin, il a fait halte. Nous l'avons pressé d'aller plus avant, ce qu'il a fait, et bientôt nous avons rencontré un parti d'Indiens armés d'arcs et de flèches. Notre guide paraissait alors disposé à retourner au rivage; mais par nos instances réitérées de nous mener au camp, nous sommes encore parvenus à le décider à passer plus loin. En avançant, nous étions souvent rencontrés par de petits partis de naturels qui se rendaient au bâtiment. Enfin, le soleil se couchait et le camp des Indiens ne paraissait pas, et aucun naturel ne se montrait plus; il ne nous a pas été possible de décider notre guide à continuer, et force nous a été de retourner sur nos pas. Le jeune homme, prenant alors un air plus gai, nous a conduits avec plus de vitesse.

qu'auparavant, mais il était dix heures du soir quand nous sommes arrivés au rivage, vis-à-vis de notre bâtiment. Là, nous avons trouvé une vingtaine de sauvages campés en plein air, leurs chevaux paissant autour d'eux, et pêle-mêle une multitude de chiens. Comme nos amis de la *Marie-Jeanne* ne nous attendaient pas avant le lendemain matin, ils s'étaient retirés pour la nuit, et le bâtiment étant mouillé à quelque distance de terre, nous n'avons pu nous faire entendre, et nous avons été obligés de passer la nuit, à tout hasard, avec les Indiens. Harassés de fatigue et mourant de faim, nous avons pris place dans leur cercle, assis autour d'un petit feu de fagots, dont la faible lueur ne servait guère qu'à éclairer la face noire de nos sauvages. Un vieillard était occupé à faire rôtir un morceau de viande, dont on nous a offert notre part. Après ces marques d'hospitalité, notre jeune guide nous a fait un lit de quelques peaux qu'il a étendues par terre, et nous nous sommes couchés pour reposer sous cette tente majestueuse déployée sur notre tête par la main de notre Père céleste. Nos hôtes ont eu l'attention de jeter sur chacun de nous une mince couverture, et ainsi accommodés, parmi les chiens, les chevaux et les sauvages, nous avons dormi profondément et tranquillement jusqu'au lendemain matin.

*Le 16.* — « Rentrés à bord ce matin de très-bonne heure. Dispositions pour l'entrevue qui doit avoir lieu avec le jeune homme dont nous avons parlé plus haut, et son père, au sujet de la mission que nous nous proposons d'entreprendre chez les Indiens. Quand ils sont venus à bord, le capitaine Clift, avec toute l'obligeance imaginable, nous a présentés à eux comme des hommes qui les aimaient, qui étaient venus de très-loin pour les voir et pour leur faire du bien. Il leur a dit qu'il dési-



rait nous laisser avec eux pendant quelque temps , et les a priés de nous procurer les choses nécessaires à la vie , et de nous traiter avec bienveillance ; ce à quoi ils ont montré avec empressement qu'ils consentaient volontiers. Nous leur avons demandé quelques renseignemens sur leur nation , et sur une *Maria* dont on nous avait parlé comme de la reine de cette tribu. Ils nous ont répondu que *Maria* et le plus grand nombre des Indiens étaient partis pour une excursion lointaine dans le nord , et qu'ils ne seraient de retour que dans une lune. Il nous était par fois assez difficile de nous faire entendre , n'ayant d'autre moyen de communication que le langage naturel des signes , et quelques mots d'espagnol. Les arrangemens nécessaires une fois convenus , nous avons débarqué nos effets et planté notre petite tente de toile au milieu des naturels , ne pensant plus à rentrer dans le bâtiment qui devait mettre à la voile au premier souffle de vent favorable. Le capitaine Clift a descendu à terre , et nous a rendu tous les services qui étaient en son pouvoir , mettant généreusement à notre disposition tous les objets de son bord qui pourraient contribuer à rendre notre situation plus confortable. Nous avons trouvé ces Indiens dans une affreuse pauvreté , dans une disette approchant de la famine , et toujours prêts à nous demander jusqu'à notre dernier morceau , quand nous n'avions pas soin de le cacher. Leurs chevaux et leurs chiens , non moins affamés que leurs maîtres , sont d'une telle maigreur , que la plupart ont l'air de spectres.

*Le 17 , dimanche.* — « Passé la plus grande partie de la journée dans notre tente. Du matin au soir nous n'avons cessé d'être visités par les naturels , qui , attirés par la curiosité , encombraient tous les coins de notre habitation , observant tous nos mouvemens , examinant tous nos effets , et même les habits que nous

avons sur nous. Pauvres gens ! Ils nous contemplent comme des êtres supérieurs, et tandis que nous réparons des larmes de compassion sur leur dégradation et leur misère morale, nous n'avons aucun moyen de faire passer dans leur entendement ou dans leurs cœurs quelque notion de ce Dieu qui a mis une différence entre nous et eux. Du reste, les Indiens ont passé tout le jour à jaser, à chanter, à rire, à fumer, à dormir et à boire. Indolence et saleté, tels sont les deux traits prédominans du caractère de ces sauvages qui frappent l'observateur à la première vue. Notre vieux ami nous a apporté une pièce de guanaco rôtie, quoiqu'il soit réduit pour lui-même et pour sa famille à un ordinaire bien mince; on dirait qu'il nous regarde comme ses enfans, et qu'il se fait un devoir de partager avec nous sa maigre pitance.

*Le 18.*— « Hommes et femmes se peignent le visage, en tout ou en partie; ils emploient ordinairement pour cela le noir plus ou moins foncé, ce qui leur donne l'air le plus sauvage. Ils ne se lavent presque jamais, même les mains, de sorte que leur peau paraît presque noire, et lorsqu'ils se sont lavés, elle est seulement couleur de suie ou d'un vert d'olive clair. Leurs cheveux, d'un noir de jais, sont très-longs, rudes et gros, quoique beaucoup moins que ceux des Indiens des Etats-Unis; leurs pommettes, larges et saillantes, donnent à leur visage une forme angulaire, et la font paraître très-large. Leur corps est bien conformé, ils ont les membres droits, arrondis et charnus, le pied grand, et leur taille est de quatre pieds et demi à six pieds.

« Toutes les fois que ces naturels découvrent un bâtiment qui s'approche de la côte, ils se hâtent de se rendre au bord de la mer, et, quoique tourmentés de la faim, et exposés sans aucun abri à la rigueur du temps, ils s'y tiennent nuit et jour jusqu'à ce qu'il ait disparu. Du rhum

et du tabac, voilà ce qu'ils ne manquent jamais de demander avant tout ; ce sont deux poisons que nos matelots leur ont fait connaître, et telle est leur avidité pour ces étranges stimulans que je les crois gens à rester sur le rivage, exposés au vent et à l'orage, près de mourir de faim, dans l'espoir seul d'obtenir un verre de rhum ou un rouleau de tabac. Ils aiment aussi le pain, la mélasse et autres denrées ; un mousquet, de la poudre et du plomb, quoiqu'ils ne savent guères s'en servir, un couteau, etc., etc., sont des objets qui les tentent singulièrement. On n'apprendra pas sans un sentiment douloureux que nos propres compatriotes se sont plongés avec ce malheureux peuple dans la plus dégoûtante débauche, et lui ont inoculé à un degré presque incurable ces vices honteux qui traînent la mort à leur suite et répandent sur le plus doux des penchans leur mortel venin. Même ici, oui dans cet obscur coin du globe, sur ce point presque ignoré du naturaliste, du marchand, du philanthrope ou du chrétien, le missionnaire de la croix a été devancé par les apôtres de satan, et ce mal qui peut être comparé avec raison à « un dard qui a transpercé le foie », qui « ronge comme un chancre », ce feu renfermé dans les os, et qui a été dérobé au plus profond de l'enfer, les deux sexes se le communiquent réciproquement. Mais je dois dire ici, pour l'honneur du bâtiment qui nous a apportés, que le capitaine n'a pas permis que son équipage se livrât à ces excès révoltans ; ferme défenseur de la tempérance, il en a pour ainsi dire arboré le pavillon sur son bâtiment, et aucune liqueur spiritueuse n'a été distribuée aux naturels.

« Le 19. — Levés de grand matin, nous sommes sortis pour faire encore une visite à la goëlette que nous avons laissée hier au soir mouillée dans la baie, mais elle était partie, profitant d'un vent favorable qui s'était élevé

dans la nuit; les ondes dormaient dans un calme profond, ou s'agitaient comme la veille; les collines élevaient dans les airs leurs cimes arides et nues; les plaines offraient leur silencieuse et solitaire étendue; mais de quelque côté que les yeux se portassent, ils ne rencontraient rien qui annonçât la civilisation; elle s'était montrée un instant sur ces rivages avec notre bâtiment, et les flots l'avaient emportée comme une vision nocturne; il ne restait rien, rien qui soulageât la vue du spectacle de cet affreux tableau et de tout ce qui donne à cette triste contrée l'aspect d'une vaste et lugubre solitude.

« Ce qui amuse singulièrement les Indiens, c'est de nous voir écrire; ils paraissent supposer là dedans quelque opération merveilleuse. Ils se montrent ordinairement aimables et obligeans les uns envers les autres, et il leur arrive souvent de partager avec leurs camarades les présens qu'on leur fait. Ils paraissent avoir un certain respect pour la propriété, chacun ayant la sienne propre, et bien que leur tente soit commune, on ne voit pas qu'il y ait la moindre dispute. Près de chaque tente est ordinairement attaché un cheval, de sorte que si l'on vient à avoir besoin d'eau ou d'autres chevaux, ils ne sont pas obligés d'aller à pied pour en faire venir.

*Le 20.* — « La pluie ayant cessé ce matin de très-bonne heure, on a amené tous les chevaux, et le capitaine Louie, le jeune Indien dont nous avons déjà parlé, nous a invités à faire nos préparatifs pour changer de station. Nous avons donc plié notre tente et arrangé nos bagages tout prêts à être mis sur les chevaux. J'ai été surpris, en voyant charger ces animaux, des fardeaux énormes qu'on leur fait porter. On a placé d'abord quelques peaux et autres objets sur le dos d'un des chevaux, puis notre malle attachée à un autre coffre très pesant, pour faire équilibre, et par dessus un sac à peu près du poids d'une valise de voyage

ordinaire; et enfin pardessus tout cela il fallut encore que le pauvre animal reçût la femme qui devait le mener. Rien de plus simple que le harnois de ces chevaux. Les hommes se servent d'une selle grossière, composée de plusieurs pièces de bois et assez approchante de notre bois de selle; les femmes ont une espèce de coussinet composé de plusieurs peaux, et, comme les hommes, montent à califourchon, mais sans étriers; leurs brides sont en peau, avec un mors de bois, et ordinairement sans têlière. Ce sont les femmes qui ont eu toute la peine, quand il s'est agi de charger les chevaux, tandis que les hommes, tranquillement assis par terre, se contentaient de les regarder. Faute d'un nombre de chevaux suffisant, quelques-uns ont été obligés de recevoir cinq cavaliers. Tout étant disposé, nous avons monté à cheval; j'avais en croupe un vigoureux indien, et nous nous sommes mis en route avec notre jeune ami le capitaine Louic, qui faisait l'avant garde et dirigeait les mouvemens de la petite troupe. Nous faisons, autant que j'en puis juger, environ quatre milles à l'heure. La journée a été froide, et le vent fort et piquant. Après avoir chevauché ainsi huit ou dix milles, les Indiens ont fait halte sous une touffe d'épiniers, ont allumé un peu de feu pour se chauffer ou plutôt s'enfumer; ils ont ensuite continué leur route, s'arrêtant de même de temps à autre, quand ils trouvaient quelque fourré. Nous avons aperçu quelques guanacos postés comme en sentinelle sur les hauteurs environnantes, ou paissant dans la plaine; mais quand nous approchions, ils s'échappaient avec la légèreté du cerf, et disparaissaient bientôt à nos yeux. A une certaine distance, notre jeune capitaine s'est arrêté brusquement, a regardé un moment les collines que nous avions sur notre gauche, puis, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, est parti comme un trait, sa chevelure et son manteau flottant en l'air, et suivi des In-

diens et de leurs chiens, tandis que le reste de la caravane continuait tranquillement son chemin, avec les bagages. Comme je demandais la cause de ce mouvement extraordinaire, un des sauvages m'a dit, en étendant le bras dans la direction qu'avait prise le jeune homme, « Guanac, guanac », voulant me faire entendre qu'il était à la poursuite d'un guanaco. En effet, au bout de quelques minutes, nous l'avons vu revenir avec l'animal qu'il avait poursuivi. Le guanaco est une espèce de lama, un peu plus gros que le daim, ayant les jambes et le col très-longs et le pied fendu. Son poil est d'un rouge pâle, ou alezan, ou blanc. Sa tête et ses oreilles ressemblent à celles du cheval. Il est couvert d'une toison comme le mouton, mais il s'y mêle quelques longs poils. Il hennit comme le poulain, pour lequel on pourrait très-bien le prendre à quelque distance. Quand il ne fait que marcher, ses mouvemens sont pénibles et sans grâce; mais est-il poursuivi par le chasseur, rien n'égale sa vitesse; on dirait qu'il ne touche pas la terre. Sa chair est d'assez bon goût; et, après une course de quelques vingt milles, par le froid et sans avoir pris aucune nourriture, un morceau de guanaco rôti, dont le capitaine nous a régales, nous a paru une friandise.

« A quatre heures après midi, et après avoir fait vingt-cinq ou trente milles, dans l'espace de sept heures environ, nous sommes arrivés au camp. Là, nous avons trouvé nombreuse compagnie de sauvages, ayant pour habitation une dizaine de tentes de peaux. A notre arrivée, tous les naturels, hommes, femmes et enfans, se sont amassés autour de nous, se tenant d'abord à une distance respectueuse pour nous considérer, jusqu'à ce que, encouragés par nos signes d'amitié, ils se soient approchés plus près, et paraissant nous accueillir avec un mélange de joie et d'étonnement. Notre bagage nous a été remis

fidèlement, sans qu'il y manquât la moindre chose, et le capitaine Louie, qui avait voulu s'en charger particulièrement pendant la route l'a serré avec soin dans sa tente, et l'a gardé jusqu'à ce que la nôtre fût dressée et en état de le recevoir. Aussitôt que le remue-ménage a été à peu près terminé, notre vieille mère Indienne a fait bouillir une pièce du guanaco qui avait été pris en chemin, et nous en a apporté une copieuse part pour notre souper. Le jeune Louie est venu s'asseoir près de nous et s'est mis à nous demander le nom américain de la plupart des objets dont nous étions entourés, nous disant de son côté comment on les appelait dans la langue des Patagons. Lui et toute sa famille nous témoignent toutes sortes d'attentions et d'amitiés, et déjà nous avons sujet de rendre grâce à la bonne providence de Dieu qui nous a confiés aux soins de cette famille, qui est sans contredit la plus intelligente, la plus hospitalière et la plus aimable de toutes celles avec qui nous avons eu occasion de faire connaissance parmi les naturels. Au coucher du soleil, les cris des petits enfans sous les tentes, les aboïmens des chiens et la joie bruyante d'une multitude d'enfans qui folâtraient et dansaient çà et là dans le camp, nous ont retracé les souvenirs de notre enfance, et fait revivre pour notre cœur les scènes touchantes de la famille et du pays natal.

*Le 21.* « Les tentes dont se composait le camp étaient au nombre de dix ; mais il nous serait peut-être impossible de dire combien elles renfermaient d'individus ; je crois pouvoir les évaluer approximativement à cinquante. Les tentes sont faites de peaux de vieux guanacos que l'on coud ensemble, et que l'on étend sur des piquets fichés en terre, de manière à en couvrir le sommet et les côtés ; le devant seul de la tente reste entièrement ouvert

et est toujours tourné vers l'est, c'est de ce côté qu'ils allument leurs feux.

« Les provisions que nous avons apportées du bâtiment se trouvant presque épuisées, il a bien fallu nous adresser aux naturels pour y suppléer; nous n'avons eu qu'à demander et nous avons été abondamment pourvus; mais il faut nous passer de pain et de tout aliment analogue : nul doute que si nous eussions attendu encore un peu, ces bonnes gens nous eussent épargné même la peine de demander.

---

*Vaste projet de la Société des Traités des Etats-Unis.*

Le 15 septembre 1854, le Comité de la Société des Traités des Etats-Unis, a pris à l'unanimité, la résolution de fournir, l'année prochaine, les différentes contrées du globe d'un nombre de traités proportionné à l'étendue de leurs besoins. Cette répartition s'est faite, comme suit, pour les différens pays de la terre, avec l'indication des dépenses nouvelles qu'exigera l'exécution de cette résolution.

|                                                         | DÉPENSE.    |            |
|---------------------------------------------------------|-------------|------------|
|                                                         | En dollars. | En francs. |
| Pour la Chine. . . . .                                  | 5,000       | 27,500     |
| Pour l'empire Birman et le royaume de Siam. . . . .     | 5,000       | 27,500     |
| Pour l'île de Ceylan et les continens adjacens. . . . . | 5,500       | 19,250     |
| Pour les Mahrattas. . . . .                             | 3,000       | 16,500     |
| Pour les îles Sandwick. . . . .                         | 5,000       | 16,500     |
| Pour Singapore et l'archipel indien. . . . .            | 1,000       | 5,500      |
|                                                         | <hr/>       | <hr/>      |
|                                                         | 20,500      | 112,750    |



## DÉPENSE.

|                                                              | En dollars. | En francs. |
|--------------------------------------------------------------|-------------|------------|
| <i>D'autre part</i> .....                                    | 20,500      | 112,750    |
| Pour la Syrie et la Perse.....                               | 1,000       | 5,500      |
| Pour Smyrne.....                                             |             | 5,500      |
| Pour la Grèce.....                                           | 1,000       | 5,500      |
| Pour Constantinople et l'Asie-Mineure.                       | 1,000       | 5,500      |
| Pour la Russie.....                                          | 1,500       | 8,250      |
| Pour l'Allemagne....                                         | 1,000       | 5,500      |
| Pour la France.....                                          | 1,000       | 5,500      |
| Pour les stations missionnaires des frères<br>moraves.....   | 700         | 3,850      |
| Pour les Indiens du nord de l'Amérique                       | 600         | 3,300      |
| Pour de nouveaux besoins qui pourraient<br>se présenter..... | 700         | 3,850      |
|                                                              | <hr/>       | <hr/>      |
|                                                              | 30,000      | 165,000    |

En faisant connaître cette résolution aux amis et souscripteurs de la Société, le Comité les prévient qu'il est loin de vouloir par là distraire leur attention des distributions de traités qu'ils sont dans l'habitude de faire dans leur propre pays ; il espère au contraire que les pasteurs et les fidèles de tous les rangs et de toutes les dénominations redoubleront de zèle et d'efforts dans l'accomplissement de cette partie de leurs devoirs. Il s'agit donc ici non de changer le but de la société, et de la faire devenir une société de traités à l'étranger, au lieu de lui laisser son caractère de Société des traités des Etats-Unis, mais de faire, cette année, un effort extraordinaire et de recueillir 30,000 dollars de plus que les années précédentes, pour répandre des traités religieux dans les différentes contrées du monde, qui viennent d'être citées.

*Départ de missionnaires.*

Quatre missionnaires américains tous mariés, se sont embarqués, à la fin d'août dernier, aux Etats-Unis pour se rendre au lieu de leur destination : ce sont MM. John B. Adger, qui doit aller se fixer à Smyrne ou à Constantinople pour travailler parmi les Arméniens ; Samuel R. Houston et Lorenz W. Pease, missionnaires parmi les Grecs, et James L. Merrick, qui part pour évangéliser les mahométans de la Perse. Un service solennel d'adieu et de prières a eu lieu à l'occasion de leur départ, dans l'une des grandes églises de Boston, qui suffisait à peine à contenir l'assemblée nombreuse qui s'y était réunie.

---

## NOUVELLES RÉCENTES.

*Frontières de la Cafrerie.*

Nous recevons, dans ce moment, des lettres de nos deux stations de Calédon, et de Morija. Placé au milieu de plus de deux mille Batlapis, notre frère Pellissier appelle à grands cris un collaborateur ; et tout en nous donnant de réjouissans détails sur les progrès de la station de Morija, notre frère Casalis nous envoie de précieux renseignemens sur l'histoire, le gouvernement, la religion et les mœurs des Bassoutos. Ces matériaux abondans serviront à enrichir les premiers numéros du journal de l'année prochaine.

---

# TABLE DES MATIÈRES.

## SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

|                                                                                                           | Pages.       |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| <i>Afrique méridionale. — Mission chez les Bassoutos.</i> . . . . .                                       | 5            |
| Arrivée chez les Bassoutos. . . . .                                                                       | 8            |
| La station de Morija. . . . .                                                                             | 10           |
| Voyage de Morija à Philippolis. . . . .                                                                   | 11           |
| Quelques détails sur le caractère des Bassoutos. . . . .                                                  | 18           |
| Quelques traits de la vie du missionnaire parmi les<br>peuples sauvages. . . . .                          | 21           |
| Station du Calédon. . . . .                                                                               | 26           |
| <i>Journal de M. Arboussset.</i> . . . . .                                                                | 33           |
| Voyage de Philippolis à Bossiou. . . . .                                                                  | 34           |
| Bossiou, Moschesch et les Bassoutos. . . . .                                                              | 52           |
| Un souper offert à Moschesch. . . . .                                                                     | 55           |
| Le premier dimanche chez les Bassoutos. . . . .                                                           | 56           |
| Une réunion mensuelle de prières à Bossiou. . . . .                                                       | 58           |
| Rencontre de quelques Cafres. . . . .                                                                     | 58           |
| Choix d'un emplacement pour la mission. . . . .                                                           | 59           |
| Les femmes béchouanas. . . . .                                                                            | 65           |
| L'œuvre de Dieu parmi les esclaves de Wagenmaker's<br>Valley. . . . .                                     | 69           |
| Dixième anniversaire. . . . .                                                                             | 126          |
| <i>Station du Calédon. — M. Pellissier.</i> . . . . .                                                     | 129          |
| Etat de la station à l'arrivée de M. Pellissier. . . . .                                                  | 130          |
| Etat actuel de la station. . . . .                                                                        | 131          |
| <i>Station de Morija. — Lettre de M. Casalis.</i> . . . . .                                               | 134          |
| Prospérité de l'établissement de Philippolis. . . . .                                                     | 136          |
| Séjour à Calédon et rencontre de quelques Korannas. . . . .                                               | 138          |
| Départ pour Morija. . . . .                                                                               | 139          |
| Voyage et périls. . . . .                                                                                 | 140          |
| Arrivée à Morija et bonnes dispositions de Moschesch. . . . .                                             | 142          |
| Travaux de la station. . . . .                                                                            | 146          |
| La chasse du lion. . . . .                                                                                | <i>ibid.</i> |
| Le missionnaire s'identifiant par la charité avec les<br>païens qu'il est appelé à instruire. . . . .     | 150          |
| <i>Wagenmaker's Valley. L'Évangile auprès du lit des<br/>mourans.</i> . . . . .                           | 162          |
| Le colon et l'esclave pieux en face de l'éternité. . . . .                                                | 163          |
| Le vieux Mentor. . . . .                                                                                  | 165          |
| Accueil fait au bill d'affranchissement des esclaves par<br>les Colons du cap de Bonne-Espérance. . . . . | 166          |
| <i>Motito. — Le retour à la station.</i> . . . . .                                                        | 168          |
| Le missionnaire Rolland, en l'absence de son col-<br>lègue. . . . .                                       | 169          |

|                                                                                             | Pages.       |
|---------------------------------------------------------------------------------------------|--------------|
| <i>Afrique méridionale.</i> — Apathie morale et hypocrisie des habitans                     |              |
| de Lattakou. . . . .                                                                        | 171          |
| Accroissement du nombre des habitans de la station.                                         | 172          |
| Les écoles de Motito. . . . .                                                               | 174          |
| Travaux extérieurs. . . . .                                                                 | 175          |
| <i>Lettres de MM. Lemue et Rolland.</i> . . . .                                             | 257          |
| Détails sur les mœurs des Béchuanas. . . . .                                                | <i>ibid.</i> |
| Etat encourageant de la station de Motito. . . . .                                          | 265          |
| Voyage de M. Mellen. Mouches du tropique du Capricorne. . . . .                             | 266          |
| Renseignemens géographiques et statistiques sur la contrée au nord-est de Lattakou. . . . . | 270          |
| Moussélékatsi et son ambassade. . . . .                                                     | 272          |
| Le fruit de l'épreuve. . . . .                                                              | 276          |
| <i>Station de Morija.</i> — Lettres de MM. Arbousset et Casalis. . . . .                    | 289          |
| Arrivée de Moschesch et de son peuple à Morija. . . . .                                     | 290          |
| Mort violente de Knecht, chef de Bastaards. . . . .                                         | 296          |
| Emigration des missionnaires wesleyens de Plaatberg à Taba-Ounchou. . . . .                 | 298          |
| Construction d'un nouveau presbytère. . . . .                                               | 300          |
| Manière d'étudier la langue d'un peuple sauvage. . . . .                                    | 302          |
| Un écueil de la vie missionnaire. . . . .                                                   | 304          |
| Demande d'un aide pour la station de Calédon, et décision du Comité à cet égard. . . . .    | 306.         |

## MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

|                                                                                                                   |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| La presse chrétienne au milieu de la Méditerranée. . . . .                                                        | 26  |
| <i>Afrique-Septentrionale.</i> . . . .                                                                            | 71  |
| Rapport de M. Abeel, missionnaire américain, sur son séjour de deux ans dans l'Inde. . . . .                      | 79. |
| Extrait du journal du treizième voyage de M. Gutzlaff en Chine. . . . .                                           | 89  |
| <i>Indes-Occidentales.</i> Commencement d'une ère nouvelle pour la mission parmi les nègres des Antilles. . . . . | 97  |
| <i>Nouvelle-Zélande.</i> . . . .                                                                                  | 103 |
| Pacaltsdorp. . . . .                                                                                              | 113 |
| Heureux effets des missions au Sud de l'Afrique. . . . .                                                          | 117 |
| <i>Ile de France ou Maurice.</i> . . . .                                                                          | 125 |
| <i>Grèce.</i> . . . .                                                                                             | 152 |
| <i>Société des missions du Rhin.</i> — Quatrième rapport. . . . .                                                 | 177 |
| <i>Syrie.</i> — Bairout. . . . .                                                                                  | 181 |
| <i>Turquie.</i> — Constantinople. . . . .                                                                         | 186 |
| Remarques préliminaires. . . . .                                                                                  | 193 |
| Etat du Mahamétisme considéré dans ses rapports, avec la propagation de l'Évangile. . . . .                       | 196 |
| <i>Caucase.</i> — Mission de la société de Bâle. . . . .                                                          | 202 |

|                                                                                                      | Pages. |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| <i>Turquie-d'Asie.</i> — Bagdad. — Mission de MM. Groves et Pfander.                                 | 209    |
| <i>Perse.</i> — Mission parmi les Nestoriens.                                                        | 213    |
| <i>Nouvelle-Hollande.</i> — Wellington.                                                              | 216    |
| <i>Palestine.</i>                                                                                    | 225    |
| <i>Egypte.</i>                                                                                       | 229    |
| <i>Abyssinie.</i>                                                                                    | 235    |
| <i>Chine.</i> — Lettre du docteur Morriison, sur les progrès et l'avenir de la mission dans ce pays. | 278    |
| Lettre de Léangafa au trésorier de la société des missions de Londres.                               | 282    |
| Nouvelles de M. Gutzlaff.                                                                            | 284    |
| <i>Océanie.</i> — Iles des Amis.                                                                     | 307    |
| <i>Afrique Occidentale.</i>                                                                          | 321    |
| <i>Gambie.</i>                                                                                       | 324    |
| <i>Sierra-Léone.</i>                                                                                 | 328    |
| <i>Libéria.</i>                                                                                      | 336    |
| <i>Cap-Palmas.</i>                                                                                   | 345    |
| <i>Côte-d'Or.</i>                                                                                    | 347    |
| <i>Indes-Orientales.</i> — Chunar.                                                                   | 353    |

---

## VARIÉTÉS.

|                                                                                                                                                                |       |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| De combien de manières l'on peut coopérer à l'avancement du règne de Dieu.                                                                                     | 62    |
| Tunis.                                                                                                                                                         | 158   |
| Organisation du Conseil américain pour les missions étrangères.                                                                                                | 159   |
| Hostilités à Tahiti.                                                                                                                                           | 160   |
| La coopération à l'œuvre des missions doit-elle demeurer l'affaire de quelques sociétés particulières, ou devenir l'intérêt de l'Église chrétienne en général? | 189   |
| Calcul général concernant les missions évangéliques.                                                                                                           | 192   |
| Suttie atroce.                                                                                                                                                 | 220   |
| Bel exemple de libéralité chrétienne.                                                                                                                          | 225   |
| Célébration du jour du repos en Cafrerie.                                                                                                                      | Ibid. |
| Expédition mercantile dans l'intérieur de l'Afrique.                                                                                                           | 222   |
| Collecte pour la mission des Indes-Occidentales.                                                                                                               | 224   |
| Changement étonnant produit par la puissance de l'Évangile, dans les îles des Amis.                                                                            | Ibid. |
| Un grand acte de justice et une belle œuvre de charité.                                                                                                        | 254   |
| Un fait qui plaide éloquemment en faveur des missions évangéliques.                                                                                            | 256   |
| Restauration des chapelles missionnaires à la Jamaïque.                                                                                                        | Ibid. |
| Départ de missionnaires américains.                                                                                                                            | 288   |
| Abolition de l'impôt sur les pèlerins Hindous.                                                                                                                 | 312   |
| Abolition des distinctions de caste parmi les chrétiens indigènes de l'Inde.                                                                                   | 314   |
| Triste état de la mission catholique romaine de la Cochinchine.                                                                                                | 315   |
| Arrivée en Amérique de plusieurs filles de missionnaires.                                                                                                      | Ibid. |
| Dix-neuvième rapport de la société des missions de Bâle.                                                                                                       | 316   |

|                                                                                        | Pages. |
|----------------------------------------------------------------------------------------|--------|
| Foi et libéralité chrétiennes d'une tribu d'Indiens. . . . .                           | 347    |
| Mission à L'île de Bornéo. . . . .                                                     | 348    |
| <i>Patagonie.</i> — Quelques détails sur le pays et les mœurs des<br>Patagons. . . . . | 368    |
| Vaste projet de la société des traités des États-Unis. . . . .                         | 382    |
| Départ de missionnaires. . . . .                                                       | 384    |

## NOUVELLES RÉCENTES.

|                                                                                         |       |
|-----------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| Progrès de la mission Française au Sud de l'Afrique. . . . .                            | 256   |
| Départ de trois missionnaires Vaudois pour le Canada. . . . .                           | 349   |
| Carte de la contrée au Nord de Lattakou. . . . .                                        | 350   |
| Arrivée au cap de quatre missionnaires de la société des missions<br>de Berlin. . . . . | 351   |
| Nouvelle expédition géographique dans l'intérieur de l'Afrique<br>méridionale. . . . .  | Ibid. |
| Mort d'un second missionnaire de la société des Missions du<br>Rhin. . . . .            | 352   |
| Frontières de la Cafrerie. . . . .                                                      | 384   |









For use in Library only

**For use in Library only**

I-7 v.9  
Journal Des Missions Evangeliques

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00314 9699